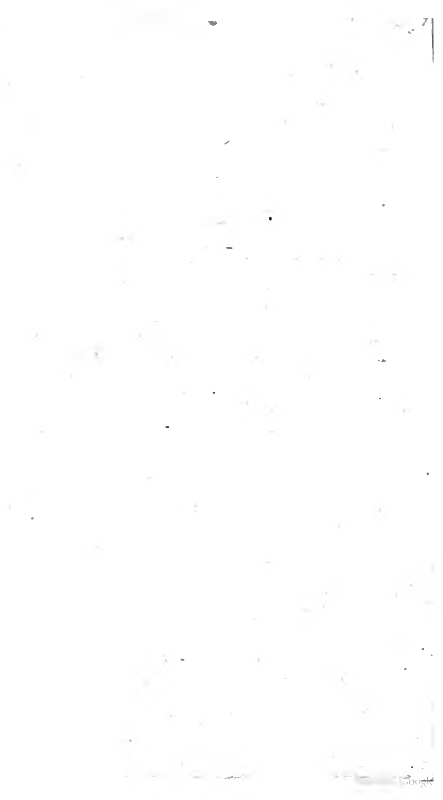






LES
MILLE ET UNE NUITS.

TOME NEUVIÈME.



CONTINUATION
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES;

Traduits littéralement en François par Dom Denis CHAVIS, *Arabe de nation, Prêtre de la Congrégation de St. Bazile ; rédigés par* M. CAZOTTE, *Membre de l'Académie de Dijon, &c. & ornés de très-belles figures gravées par M. De Launay d'après les dessins de M. Marillier.*

TOME QUATRIÈME.



A GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.
& se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. XC.

LA SUITE
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

Continuation de l'hiſtoire d'Habib & de Doratil-goaſe, ou le Chevalier.

TANDIS que le chevalier arabe s'occupoit d'aſſurer la tranquillité de Dorathil-goaſe, on préparoit tout dans le palais & dans la ville de Medinaz-il-ballor pour y recevoir en triomphe un libérateur victorieux, un vengeur qui devoit bientôt en être le ſouverain. Et la charmante reine amuſoit ſa tendre impatience en ſe faiſant répétér par Ilzaïde les actions dont elle avoit été témoin, & juſqu'aux moindres diſcours que cette jeune perſonne avoit pu retenir de ſon cher chevalier.

Comme la nuit étoit venue, ce fut à la faveur de ſuperbes illuminations qu'Habib

parvint à l'appartement où il étoit attendu. On peut peindre la magnificence royale étalée tout autour de lui; mais ses transports tendres & respectueux, ceux de la sensible reine, étant au-delà de toute expression, ne sauroient être représentés.

Jamais passion, qui fut l'ouvrage des destinées, n'étoit entrée dans des cœurs aussi bien faits pour être assortis l'un à l'autre. Jamais tant de beautés & d'avantages extérieurs n'avoient été réunis à tant de mérite & de vertus.

Habib s'extasioit de l'excès de son bonheur, & Dorathil-goasé s'écrioit : « Et je ne puis vous donner, mon cher Habib, que mon cœur, ma couronne & ma main; quelle foible récompense de tant de services ! quel prix de tant de travaux & de vertus aussi héroïques ! »

La même soirée qui fut témoin de leur entrevue, le fut aussi de la cérémonie qui devoit assurer leur union. La même nuit les vit amans & époux heureux, & le lendemain le soleil éclaira, avec les transports de leur félicité, ceux de la joie de toute l'Isle de Medinaz.

Mais le bonheur de Habib ne lui faisoit

pas perdre de vue les obligations qu'il avoit contractées. Le prince Dal-Ilsha, époux de la dame aux beaux cheveux, devoit encore languir dans les prisons de l'isle Noire, & cette malheureuse contrée, si elle n'étoit plus infestée par les crimes & la présence d'Abarikaff, devoit être livrée à un très-grand désordre.

Il a donné sa parole à la dame aux beaux cheveux qu'il délivreroit son époux, & il est le pacificateur désigné par les étoiles de tous les les états de Dorathil-goase, il n'employera pas d'autres moyens que ceux que le sort lui mit entre les mains, pour entreprendre & poursuivre ses aventures. Les trois filles de la mer sont auprès de Dorathil-goase, qui s'attache à les combler de bienfaits. Il s'adresse à l'aînée.

« Nous avons ici, lui dit-il, quelques bâtimens que je pourois faire mettre à la mer pour passer sur l'isle Noire; mais je préfère votre invention, qui nous a si heureusement servi.

« Quand une affaire est réglée par le sort, il se plaît à faire dépendre son succès de l'emploi des plus petits moyens;

pour que l'homme ſache à qui il doit en attribuer la gloire.

« Tâchez, meſdames, de retrouver notre radeau; s'il ne vous eſt pas plus aiſé d'en aſſembler un autre. Je n'aurai point de repos que je n'aie tari les larmes de la dame aux beaux cheveux, & remédié aux déſordres qui peuvent troubler le repos de ce qui reſte de mes ſujets ſur l'isle Noire. »

Les trois ſœurs reçurent avec joie cette propoſition. Elles ſe voyoient aſſociées à la gloire dont jouiſſoit Habib. Ilzaïde étoit un peu ſérieuſe depuis qu'elle avoit vu le mariage du héros: mais comme l'affection qu'elle lui portoit étoit vraie, elle l'aimoit encore de tout ſon cœur; quoiqu'elle vît bien qu'il appartenoit à une autre à qui elle ne pouvoit rien diſputer.

Habib appelle ſa belle reine au conſeil qu'il tient avec ſes aimables compagnes d'aventures, & il eſt décidé qu'il ſe mettra en route dès que le radeau ſera en état; mais Dorathil-goaſe, ſur ſon *Roch*, ſe propoſe de planer au-deſſus de l'embarquement pour en ſurveiller la marche, avertir des périls s'il pouvoit en ſurvenir,

& de se faire accompagner par Il-Baccaras, celui des génies qui lui étoit le plus attaché, & qu'elle affectionnoit le plus, suivi de deux autres génies.

Le lendemain le radeau étoit prêt, & Habib en mer au lever du soleil. Les dauphins attelés paroissent doubler de force & de vîtesse, & on découvre toute la côte de l'isle Noire.

Il-Baccaras remarque avec satisfaction, & le fait remarquer à Dorathil-goase, que les côtes sont entièrement dégagées de ce rideau de vapeurs noires, qui en rendoient les jours précédens l'aspect horrible.

Habib aborde avec la plus grande facilité, & voit quelques habitans, défigurés par la maigreur, qui rodent sur le rivage. Il les appelle, ils viennent à lui. Il leur demande quelle nouvelle ils ont d'Abarikaff leur tyran.

« Il a été vaincu, répondent-ils, nous devons le croire, aux cris affreux qu'ont poussé tous les siens. Avant-hier nous fûmes obligés de fuir dans les montagnes. Tout-à-coup les plus horribles monstres marins couvrirent toutes nos côtes. Dans la fureur dont ils étoient agités, ils s'entre-déchi-

roient les uns les autres, & la plage est encore couverte de leur propre sang, qu'ils y ont fait couler.

« Nous autres pauvres esclaves, depuis si long-temps, de tous ces monstres, nous avons cherché à nous dérober à leur furie, & à cet abominable spectacle. Leurs rugissemens, leurs hurlemens répétés par les échos qui nous environnent, retentissoient encore à nos oreilles, & continuoient de nous effrayer, quand tout-à coup nous avons cru entrevoir comme la lueur de quelques éclairs, & le bruit a cessé. Nous avons encore passé la nuit dans l'état d'inquiétude & de terreur dans lequel nous avions été jetés; mais ce matin, nous n'avons plus apperçu que la vapeur infecte produite par le sang que tous les monstres avoient répandu. Heureusement l'ardeur du soleil l'a attirée, les vents l'ont dissipée, sans quoi ce séjour eut été inhabitable. »

Pendant qu'Habib s'entretenoit avec les habitans, le Roch, à une certaine élévation, planoit au-dessus de l'Isle, & ses malheureux habitans, effrayés de tant de prodiges, levoient les yeux vers cet objet, avec un air d'inquiétude.

Le chevalier les rassure. « Vous ne voyez rien ici, leur dit-il, qui vous soit contraire. Je suis l'époux de Dorathil-goase votre reine, & votre souverain. L'objet qui est en l'air est un Roch sur le dos duquel est mon épouse qui vient avec moi pour vous donner les secours dont vous avez besoin, & rétablir ici l'ordre & la paix parmi vous. Mais où est le palais qu'habitoit Abarikaff? »

« Sire, répondent les habitans, vous nous trouvez dans l'étonnement à ce sujet. Il étoit dans cette plaine-ci, & nous n'en découvrons pas même les ruines. Tout en étoit fantastique, comme les formes qu'il prenoit tous les jours. Car sur terre c'étoit quelquefois un dogue d'une grosseur effrayante, dans l'air c'étoit un oiseau énorme, & dans l'eau une baleine. »

« Il avoit fait des prisonniers, poursuivit Habib, que sont-ils devenus? Sire, répondent les habitans, s'ils sont quelque part ici, ils doivent être bien languissans, le tyran les empêchoit de mourir; mais il ne les faisoit pas vivre. »

« Connoissez-vous le prince Dal-Ilsha? reprit Habib. — Nous en avons oui parler, Sire. Il le chargeoit de chaînes à cause des

cheveux de sa femme, dont lui & les siens vouloient se rendre maîtres. Il n'a jamais voulu consentir à les leur donner. »

« Allez, leur dit Habib, répandez-vous partout. Je donnerai une récompense à celui qui me fera trouver cet infortuné prince. »

Les habitans obéirent, & trouvèrent Dal-Ilsha étendu sur l'herbe près de l'endroit où les cachots, bâtis par les enchantemens d'Abarikaff, existoient dans le voisinage de son palais : ils forment à la hâte un brancard, & apportent à Habib le prince exténué & presque mourant.

Les filles de la mer s'empressent autour de cet attendrissant objet de compassion, Dorathil-goase observe le mouvement que cet objet occasionne : curieuse d'en connoître la cause, rassurée par la présence de son héros contre toute espèce de crainte, elle fait abaisser son Roch, & vient se poser auprès du groupe dont l'activité l'intéresse.

Sur le champ elle mêle ses soins à ceux des trois sœurs. Il-Baccaras y joint les siens, & de puissans élixirs ont rendu des forces suffisantes à l'époux de la dame aux beaux

cheveux, pour qu'il puiſſe ſe lever, agir, parler & rendre grâce des ſecours qu'il vient de recevoir.

Il apprend la délivrance de ſon épouſe & de ſes ſujets : connoît qu'il en eſt redevable au chevalier qui eſt devant lui, à l'époux de ſa parente Dorathil-goaſe, & leur témoigne à tous l'excès de ſa reconnoiſſance, & la ſatisfaction qu'il éprouve de les voir, ainſi que ſon impatience d'aller ſe jeter dans les bras de ſon épouſe.

Il faut que Dorathil-goaſe & Habib pourvoient au gouvernement de l'isle Noire, & ce ſoin va regarder Il-Baccaras. Mais il ſe préſente une occaſion de reconnoître les ſervices des filles de la mer, & le chevalier arabe en profite, en donnant l'aînée pour épouſe à ce nouveau vice-roi.

Ilzaïde applaudit, ſans envie, à la fortune de ſa ſœur. Elle ne conçoit pas qu'on puiſſe avoir envie de ſe marier ſi ce n'eſt avec un héros. Elle s'amuſe de bonne foi aux nôces de ſa ſœur, ſans perdre de vue ſon projet favori d'épouſer un héros.

L'isle a été dévaſtée pendant le règne des génies rebelles, ſes ſouverains ſe concertent avec le nouveau chef qu'ils lui ont

donné pour ramener les peuples à la confiance & au bonheur; & Dorathil-goafe après ces précautions fe décide, en vifitant les Isles remifes fous fa domination, à reconduire elle-même le prince Dal-Ilsha à l'isle Verte, en paffant par la Bleue, pour qu'il pût, en allant rejoindre fon époufe, concerter les moyens de rétablir la communication par mer, entre deux isles foumifes à fa domination. Dès le lendemain Habib & deux des fœurs font à la mer avec le radeau. Le Roch eft en l'air, Dal-Ilsha un peu remis de fes longues fouffrances tient compagnie à la reine, & la promptitude préfide à une traverfée que les calmes ordinaires dans cette faifon favorifent.

Les deux fouverains & le prince leur tributaire trouvent les peuples de l'isle Bleue en activité, pour relever leurs demeures, & impatiens de fe remettre des troubles qui ont régné parmi eux, à l'abri des fages lois qui les gouvernoient avant la rébellion.

Une barque de pêcheurs, la feule qui fût dans l'isle Verte, leur a été expédiée par la dame aux beaux cheveux, avec l'affurance

qu'elle partageroit bientôt avec eux les trésors trouvés dans le château d'acier du tyran, dès qu'elle pourroit faire mettre à la mer un bâtiment qu'elle faisoit construire.

Dal-Ilsha reconnoît la sagesse prévoyante de son épouse. Habib & Dorathil-goase y applaudissent, & tous se déterminent à passer à l'instant à l'isle Verte.

Les larmes de la dame aux beaux cheveux vont être taries ; elle va revoir cet époux qui lui a été si cruellement ravi. Les deux charmantes cousines vont, en s'embrassant, verser des pleurs de tendresse, & faire partager le sentiment qui les anime à leur vaillant libérateur.

Il faut faire le voyage de l'isle Blanche & de l'isle Jaune. Les deux parentes ne se sépareront pas, & il est probable que ce sera le terme de leur voyage.

Quand les voyageurs sont sur l'isle Blanche, Dorathil-goase, qui faisoit sans cesse répéter à Habib toutes les particularités de ses aventures & de ses travaux, apperçoit le sommet du Caucase qui se perd dans les nues.

« Quoi ! dit-elle, c'est-là qu'habite

notre fidelle Il'Haboul ? Ah ! Habib, vous de deviez pas m'amener si loin, si, découvrant la retraite de notre meilleur ami, je dois retourner sur mes pas sans payer un tribut à la reconnoissance de tant de services qu'il nous a rendus. Laissez votre radeau aux filles de la mer, montez sur le Roch avec nous, & pour varier nos plaisirs, allons goûter les douceurs de l'amitié. »

Ce désir de la belle reine secondoit les vœux les plus ardens de son époux, & le voyage est entrepris.

A mesure que le roi approche de la rive escarpée qui borde la mer du côté du Caucase, Habib fait remarquer à la reine l'endroit sur lequel, après sa sortie des cavernes, il fut secouru par les filles de la mer : la tendre Dorathil-goase frémit à l'idée que cet horrible séjour lui fit naître de la position de son amant.

Quand ils furent plus élevés que le Caucase, il lui fit remarquer une partie des déserts qu'il avoit traversés.

« Je suis charmé, disoit-il, que mon amante voie à quel prix j'obtiens mon bonheur.

« Il eſt ſi grand qu'il m'a fait oublier tout ce qu'il m'en a coûté. »

Cependant la voiture aërienne dépaſſe la cime du Caucaſe, le roch qui la porte abaiſſe ſon vol, & vient deſcendre à l'entrée de la caverne d'Il'Haboul. Ce bon génie avoit déjà été prévenu qu'on appercevoit dans l'air un objet qui paroiſſoit venir de ſon côté ; car à quel autre qu'à lui pouvoit-on faire une viſite, dans un endroit impraticable à l'eſpèce humaine & inhabitable pour elle?

Il étoit près du rocher qui maſquoit ſon entrée. Selon ſa coutume, il parfumoit l'air avec une caſſolette, dont la vapeur étoit enchantée, pour lui faire perdre ſon extrême rigueur dans ces climats toujours glacés. Il a bientôt appris, par un de ſes meſſagers, qu'Habib & Dorathil-goaſe ſont les hôtes qu'il va recevoir. Cela l'inſtruit de la réunion des deux amans.

Il va au-devant de la reine, lui aide à deſcendre de ſon roch, ſerre tendrement la main d'Habib, témoigne au prince Dal-Ilsha & à ſon épouſe la ſatisfaction qu'il a de les voir, & les fait entrer dans l'in-

térieur de sa demeure & asseoir à une table déjà préparée pour eux.

Le roch, né sur le Caucase même, ne se trouve point étranger où il est. Il'Haboul a bientôt appris les événemens les plus importans de l'heureuse expédition de son jeune élève contre les esprits révoltés. Il en savoit déjà la plus grande partie. Depuis quelque temps les portes de la caverne, situées du côté de la mer, n'avoient cessé de s'ouvrir pour y recevoir les prisonniers envoyés au nom d'Habib. Le criminel Abarikaf & tous les chefs révoltés avec lui étoient du nombre.

Quand il eut appris de ses hôtes ce qu'il étoit intéressant pour lui de savoir, qu'il eut joui avec eux des douceurs de l'amitié & de la confiance, après avoir conduit Dorathil-goase & la dame aux beaux cheveux dans un endroit, commodément arrangé pour les recevoir, il prit à part Habib & Dal-Ilsha, & adressa la parole au premier.

« Mon cher élève, car je m'honorerai désormais du nom de votre gouverneur. Vous avez jusqu'ici rempli vos nobles & laborieuses destinées. Il ne vous reste plus

qu'à satisfaire aux sentimens & aux devoirs de la nature. Il est une partie de votre histoire bien affligeante pour vous qu'il faut que je vous révèle.

Habib témoigne de l'étonnement & de l'inquiétude. « Continuez, lui dit le génie, de vous montrer digne de Dorathil-goase, du grand Salamis votre père, des grâces du ciel & de la protection particulière du prophète Salomon, armez votre ame d'un nouveau courage. Fortifiez-la contre l'excès de la sensibilité. Il n'y a que celui qui supporte courageusement le malheur qui puisse lui faire face & le vaincre. »

Après ce préambule, Il'Haboul instruit son élève du rapport que les vingt chevaliers, à leur retour, avoient fait à Salamis, du désespoir de ce père tendre & vertueux, en aprenant la mort d'un fils, unique objet de son attachement pour la vie. La douleur de ce prince avoit été si vive, que ses yeux avoient été changés en deux ruisseaux de larmes, dont l'âcreté lui avoit fait perdre la vue.

« Devenu incapable, par cette privation, d'en imposer, comme à l'ordinaire par sa capacité, son activité, ses propres forces

& ſon courage; une tribu, qu'il avoit anciennement domptée par les armes, avoit levé l'étendard de la rebellion contre lui & en avoit engagé d'autres dans ſa révolte. Ceux qui lui étoient demeurés fidelles avoient déjà perdu pluſieurs batailles, & s'il n'étoit promptement ſecouru, il ſe voyoit dans le riſque de tomber au pouvoir de ſes ennemis.

A ce récit d'Il'Haboul, il ſe fut fait une révolution dans l'ame d'Habib, où les plus violentes comme les plus nobles paſſions dominoient, mais il avoit été d'avance armé contr'elles.

Donnez-moi conſeil! ô mon cher génie tutelaire, & vous verrez que je ne connois que mon devoir. « Le voici, répond Il'Haboul. Vous avez des moyens pour voyager: partez ſur le champ pour l'Arabie. La vue de votre père eſt abſolument obſcurcie: mais les yeux ne ſont pas détruits. Le remède qui les rétablira doit être appliqué par la main qui fut la cauſe de ſon mal, & c'eſt celle de Dorathil-goaſe. »

Le ſecret en exiſte dans les tréſors de Salomon, & c'eſt vous qui devez aller l'y chercher. Leur accès n'a plus de danger

pour vous, ni de difficulté. Vous en avez la clef ſur la langue. C'eſt la parole écrite ſur le taliſman; d'ailleurs, l'ouvrier du prophête a tout privilège chez lui.

« Mais, dit Habib, ſi je pars avec mon épouſe, que deviendront Dal-Ilsha & la ſienne? Nous pouroient-ils ſuivre lorſqu'ils ſont ſi néceſſaires dans leurs états, & qui calmera, dans les miens, l'inquiétude qu'y va cauſer notre abſence ?

« Quand vous avanciez ſi péniblement vers le Caucaſe, mon cher Habib, comment envoyai-je à votre ſecours ? Les mêmes moyens me reſtent pour faire reconduire à l'isle Verte la dame aux beaux cheveux & ſon époux. Le même eſclave du prophête, qui les reconduira ſur le roch, donnera de vos nouvelles à Il'Habous-hatrous, votre grand-père, & à vos viſirs ; & vous prendrez tranquillement le chemin de l'Arabie.

« Je ne puis vous y accompagner, mes devoirs me retiennent ici, d'autant plus que mes occupations ont plus que doublé depuis vos expéditions. Il m'a été même impoſſible de pouvoir calmer les inquiétu-

des de votre vertueux père, en lui donnant de vos nouvelles.

« Puisque vous voulez bien, continua Il'Haboul, vous conduire par mes avis, vous n'irez point descendre aux terres de votre père. Vous conduirez votre épouse dans notre petit asile de la montagne. Comme il n'y a rien qui puisse y attirer la cupidité, il a été respecté dans les troubles excités par la rebellion. Les meubles, que Dorathil-goase emporte avec elle dans son pavillon, y suffiront pour sa commodité, & ne vous inquiétez pas de la manière dont la petite fille d'un génie peut vivre en un endroit où il y a du poisson, du gibier & des fruits.

« Vous serez obligé, ajouta encore le génie, en entrant dans le trésor de Salomon, de remettre au trophée, le cimeterre dont vous avez été autorisé à vous servir contre ses ennemis. Ce n'est pas une épée de bataille ordinaire, & vous ne voulez point prendre d'autres avantages sur vos pareils, que ceux que peuvent donner les soins, l'expérience, la force acquise par les travaux & le courage. Mais vous n'arriverez pas désarmé à vos tentes; il y a

apparence que vous aurez à combattre, & je vous donnerai deux armures complètes à la manière des Parthes, pareilles à celle que je portois quand je me préſentai aux barrières de votre camp, les caparaçons & les bardes de chevaux y ſeront joints, & vous en ferez l'uſage que vous ſuggérera votre prudence.

« Cher Il'Haboul, dit Habib, mes entrailles ſont émues. Je ne vivrai qu'au moment où je pourrai donner du ſecours à mon père: ouvrez-moi encore une fois la porte qui doit me conduire juſqu'au taliſman, qui rendra la vue au cher auteur de mes jours. Le retard d'un inſtant eſt un poids énorme ſur mon cœur, & je ne doute pas que ma chère Dorathil-goaſe ne partage mon empreſſement.

Sans doute la charmante reine ne pouvoit être que très diſpoſée à entrer dans les vues d'un époux, dont elle partageoit toutes les affections. On fait les préparatifs du voyage.

Habib eſt deſcendu dans la caverne où ſont les armes de Salomon. Perſonne ne s'eſt offert pour lui en diſputer le paſſage. Quand il approche du trophée pour y atta-

cher le cimeterre, il apperçoit ſur la viſière du caſque deux pierres opales, plates, liées enſemble par un fil d'or, de la largeur des yeux d'un homme. Elles brilloient d'un éclat éblouiſſant. Il les reconnoît pour être le taliſman indiqué, les prend & ſe retire, mortifié de ne pouvoir reſter plus long-temps dans un endroit dont il pourroit tirer autant d'inſtruction; mais le ſentiment de l'amour filial éteint alors en lui toute autre paſſion. Il ne s'occupe plus que de voir partir Dal-Ilsha & ſon épouſe, pour pouvoir voler, ſur le champ, où l'appellent ſa tendreſſe & ſon devoir.

Mais un ſoin l'occupe encore, il a laiſſé les filles de la mer à l'isle Blanche. Il engage les deux époux à s'y arrêter pour les emmener avec eux.

L'aurore du lendemain voit les deux rochs s'élever dans les airs, & prendre les deux routes oppoſées.

Vers la nuit du troiſième jour les enfans de Salamis peuvent découvrir ſes tentes. Et l'oiſeau qui les porte va s'abattre près la paliſſade qui ferme l'entrée de la retraite pratiquée par Habib & Il'Haboul.

Le couple heureux y pénètre. Le génie conducteur

conducteur du roch débarrasse l'animal de son fardeau, & l'abandonne à l'instinct qui lui fera trouver sa pâture. Habib & Dorathil-goase s'arrangent pour attendre la renaissance du jour, & dès qu'il paroît, il se met en état d'en profiter.

Il faut qu'Habib pénètre inconnu dans les tentes de son père, qu'il lui sauve & à Yamira le danger d'une reconnoissance trop subite : en un moment il arrange son déguisement.

Le hasard lui fait trouver, parmi ses anciens meubles, une paire de vieilles babouches, qui lui avoient servi pour le travail. Voilà sa chaussure.

Il couvre ses épaules d'une peau de chamois : il en attache une autre autour de sa ceinture, voilà son vêtement.

Il se frotte le visage & le col avec une terre d'un jaune foncé, qui en fait disparoître le coloris, hérisse sa barbe, ses cheveux : &, son poignard à la ceinture, un bâton à la main, ayant rempli de fruits une petite corbeille, il passe les barrières, & arrive jusqu'à la porte des tentes, sous lesquelles habitoient les esclaves de sa mère.

Là il trouve une pierre large & commode, & fon panier de fruits entre les jambes, il s'affied comme pour fe repofer, il feint même de dormir.

Plufieurs efclaves paffent, mais il ne voit point celle qu'il doit mettre dans fa confidence. Enfin elle fe préfente, il l'appelle par fon nom, elle avoit été fa gouvernante. « Efecque ! » Tu me connois, jeune homme ? dit la bonne vieille : oui, répond Habib, & fi vous voulez venir avec moi, derrière ce gros arbre, je vous dirai une nouvelle qui fera un grand plaifir à nos maîtres. Mettez ma corbeille dans votre tente, & fi vous n'êtes pas contente de ce que je vous dirai, elle & mes fruits feront pour vous. »

L'efclave, plus curieufe qu'avide, prend cependant les fruits, & va derrière l'arbre, qui, prefqu'adoffé à la tente, déroboit aux regards l'entretien qu'elle alloit avoir. « Voyons, dit-elle, jafons, que veux-tu me dire ?

« Me promettez-vous, fi ce que je vous dis vous fait trop de plaifir, de ne pas éclater, de ne pas faire le moindre bruit ?

« Mais voyez l'enchanteur, dit la vieille ;

tu crois donc avoir la langue bien dorée ? Il n'y paroît ni à ton manteau, ni à ta chaussure : as-tu déjà fait crier bien des femmes, rien qu'en leur parlant ?

« Non, ma chère bonne. Si vous n'y prenez garde vous serez la première. Mais, dit la vieille, voyez ce vagabond, avec son panier de prunes, qui m'appelle sa bonne, & qui ne me déplaît pas ! finiras-tu de me faire ce gros plaisir, que je me lasse d'attendre ? — Vous aimiez bien ce pauvre Habib ? — & tu viens ici pour me faire pleurer ? — Au contraire : si vous l'aimiez, consolez-vous, il n'est pas mort.

« En lui disant cela, il lui tenoit les mains, & l'empêchoit de crier.

« Tais-toi ! Tais-toi, disoit-il, ma bonne : ne fais pas le moindre bruit, c'est moi-même qui suis Habib. Je te ferai voir le signe qui est à mon col, celui qui étoit à ma poitrine ; & je te chanterai la petite chanson que j'avois faite pour toi.

« Comment ? comment ? dit la bonne vieille, que le son de sa voix pénètre, & Habib lui ferme la bouche avec la main.

« Prends garde, tu feras mourir ma mère de surprise. Je viens pour tirer mon

père des mains de ses ennemis, & tu vas me faire manquer mon coup, s'ils savent que je suis ici.

« Tais-toi! tais-toi! contiens-toi, au nom de Dieu, ma bonne: indique-moi une tente où je puisse me cacher. Si je ne puis entrer par la porte, je me fourrerai par-dessous la muraille, & je t'indiquerai comment il faut t'y prendre, pour que la nouvelle de mon retour, qui sera donnée par toi, ne puisse occasionner aucune révolution, & demeure secrète entre nous quatre, cela est essentiel à la sûreté de tous tant que nous sommes. »

La bonne esclave a été comme suffoquée; maintenant elle ne pourroit plus parler, car elle pleure, il n'y a personne dans sa tente, elle y introduit son cher élève; là, après qu'il lui a fait une leçon sur la manière dont elle doit prévenir sa mère, il cherche à se cacher de manière à ne pouvoir être découvert, & sa bonne gouvernante va épier le moment de pouvoir parler à Yamira, qui ne quittoit presque pas Salamis.

Habib demeure seul, & réfléchit douloureusement, en comparant l'état redou-

table dans lequel étoit le camp de son père, & celui dans lequel il vient de le retrouver.

Il est diminué des trois quarts. Ce ne sont plus de simples barrières qui le ferment. Ce sont des palissades retranchées. Et si, dans ce qu'il a traversé, on paroît occupé de préparatifs militaires, c'est pour une guerre visiblement défensive.

Il est impossible d'imaginer quelle est l'impatience du héros d'embrasser, de consoler son père & sa mère, de pouvoir rendre la vue au respectable auteur de ses jours, & de se voir aux prises avec les ingrats & les lâches qui ont abusé de l'infirmité de leur souverain, pour se révolter & porter l'excès jusqu'à menacer sa liberté.

Heureusement, pour abréger ces affligeantes réflections, la bonne gouvernante doit bientôt revenir.

Le sommeil a fermé pour quelque temps les paupières de l'émir, & Yamira est rentrée dans sa propre tente, pour y prendre des rafraîchissemens & du repos.

La gouvernante la suit, & s'enferme avec elle. Madame, lui dit-elle, vous avez beaucoup de confiance dans mes rêves. Il

y a long-temps que je n'en ai fait que de triſtes, & malheureuſement ils ſe ſont trouvés vrais; mais celui que j'ai à vous raconter m'a rempli de conſolation & d'eſpérance.

« Les vingt chevaliers qui avoient accompagné notre enfant dans le déſert, ont été des lâches, puis des menteurs. Notre cher Habib n'eſt pas mort. Il ſe porte bien. J'ai baiſé les ſignes qu'il a ſur la poitrine & ſur le bras.

« Et quand vous auriez baiſé ces ſignes en rêve, dit Yamira, cela peut-il faire que les chevaliers ſoient des menteurs, & notre enfant vivant ?

« Oh, Madame! répond la vieille, c'eſt que j'ai appuyé très-fort, & que lui m'a très-fort ſerrée contre ſon cœur qui battoit vivement. Ce n'étoit pas là le cœur d'un mort, Madame, je vous en aſſure. — Mais où, & quand avez-vous fait ce rêve? Tout-à-l'heure, Madame, mais buvez cette coupe d'eau fraîche, & je vous en dirai davantage. »

Yamira a la complaiſance de boire. « Bon, dit la vieille, je ne riſque rien maintenant à vous parler plus clair. Con-

tenez-vous, Madame, pour ne point mourir de joie.

« Je n'ai point rêvé. J'ai vu, & tendrement embraſſé notre véritable Habib. Il eſt arrivé ici, à ce qu'il appeloit ſa petite maiſon de retraite, & voilà le panier de prunes qu'il m'en a rapporté; il eſt entré dans le camp déguiſé en pauvre, le viſage barbouillé de terre. Il ne veut point ſe faire connoître de perſonne, que de ſon père & de nous. » Cela, dit il, eſt très-important pour le bien des affaires de ſon père, & vous ſavez que notre Habib eſt ſage. Il faut faire comme il dit. »

Malgré la précaution du verre d'eau, Yamira fut bien ſaiſie. Elle jette les yeux ſur la corbeille dans laquelle ſont les fruits, & ne peut dire que ces mots: Voilà des prunes de ſon jardin. Alors la gouvernante lui fait reſpirer quelques eſſences: remettez-vous, Madame, lui dit-elle, un grand bonheur va ſuivre, & nous récompenſer de toutes nos ſouffrances; mon Habib me l'a dit, vous regarderez ce ſoir de tous vos yeux le ciel & n'y verrez pas une étoile qui ne ſoit pour nous. »

Mais où eſt-il? dit Yamira, un peu revo-

nue. — « Dans ma tente, derrière cette grande manne de joncs qui vous étoit arrivée pleine d'étoffes de Chiraz. Prenez du courage, recueillez vos forces, Madame, venez le voir où il eſt. Nous nous enfermerons avec lui, nous lui peignerons ſes cheveux, lui laverons le viſage, &, ou je ſuis bien trompée, ou nous l'embraſſerons plus beau que jamais. »

Yamira eſſaye ſes forces. Elles ont pu la conduire juſques dans la tente de la bonne gouvernante. Là, après des précautions pour ne pouvoir être ni troublés, ni ſurpris, la manne eſt dérangée, & Habib tombe aux pieds de ſa mère, aſſiſe ſur le lit de la gouvernante; alors il faut avoir de nouveau recours aux eſſences, pour tirer la mère & le fils d'un évanouiſſement commun. »

Enfin tous les deux reviennent dans les bras l'un de l'autre. « Eh! quelle grâce du ciel vous rend à nous, mon cher Habib? dit Yamira. »

« Celle qui m'étoit promiſe par les étoiles, Madame: vous voyez devant vous l'heureux époux de Dorathil-goaſe, le roi des ſept mers, l'inſtrument, quoiqu'indigne,

du grand Salomon, le vainqueur des ennemis de Dieu & de ſes prophêtes ; mais qui pleureroit ſur toute cette fortune, s'il ne conduiſoit pas avec lui le médecin qui doit rendre ſur le champ la vue à ſon père. »

« Rendre la vue à mon cher Salamis ! s'écrie Yamira. » Oui, Madame, répond Habib, & ce médecin eſt mon épouſe, elle-même, chargée par les décrets du ciel d'opérer immanquablement ce prodige. »

« Votre épouſe ! répond encore Yamira, & où eſt-elle ? — « Dans la cabane de mon jardin. Elle y attend un habillement d'arabe. Vous en ferez chercher deux pour elle & pour moi, ſous leſquels elle puiſſe déguiſer ſon ſexe, & moi n'être pas reconnu.

« Il s'agit, Madame, ſous les yeux de tout le camp, d'introduire auprès de mon père un médecin Arabe & ſon eſclave : chargez celui de tous les écuyers de l'Emir en la diſcrétion du quel vous ayez le plus de confiance, de me ſuivre avec trois mules juſqu'à ma petite retraite, où je vais me rendre ſur le champ ; qu'il ait le ſoin de prévenir aux barrières, pour qu'elles lui ſoient ouvertes au retour.

« Vous annoncerez à vos esclaves que vous avez envoyé chercher un médecin, à qui il faut préparer une tente pour la nuit. Nous y arriverons au coucher du soleil, & vous n'attacherez que ma seule gouvernante à notre service.

« Jusques-là, Madame, préparez mon père par quelque fable qui relève ses espérances sur mon compte. Inspirez-lui de la confiance, pour un habile homme, qui ne demande qu'à voir ses yeux, qu'en approcher légèrement les doigts, & qui se flatte de lui rendre sur le champ la vue. Quant à moi, je ne me ferai connoître qu'après l'opération. »

On exécute tout ce qu'Habib a proposé, & il prend sur le champ le chemin de sa retraite, en précédant, sans parler, l'écuyer de son père. »

Quand ils approchent des palissades, il l'appelle par son nom. L'écuyer est frappé du son de la voix.

« Revenez de votre étonnement, lui dit-il, je viens de vous parler avec la voix d'Habib, parce que je suis Habib lui-même. Vous verrez où vous allez entrer, quelque chose qui pourra augmenter votre

ſurpriſe. C'eſt la reine mon épouſe, préparez-vous à faire tout ce que nous vous ordonnerons pour le ſervice de votre Émir, mon père. »

L'écuyer croyoit rêver. Mais le travail dont on le charge lui perſuade bientôt qu'il n'eſt point enveloppé dans les illuſions d'un ſonge.

Habib lui fait mettre ſur le dos des deux mulets les armures & les équipages de cheval, venant d'Il'Haboul. Lui & Dorathilgoaſe ont pris leur déguiſement.

Le jeune médecin eſt monté ſur la meilleure des mules. Son eſclave conduit, à pied, un des mulets chargés, l'écuyer eſt le conducteur de l'autre.

Les armures ſont couvertes de peaux de lions & de tigres, qui ſervoient de meubles dans la cabane, & la petite troupe, à la nuit tombante, ſe préſente, & eſt admiſe en-dedans des barrières du camp.

Pendant ce temps, Yamira & la gouvernante ſont autour de Salamis, qui s'eſt réveillé. Elles l'abordent ſur un ton moins triſte qu'à l'ordinaire. Le bon Émir en paroît ſatisfait.

« Le ciel m'a humilié, leur dit-il; je

m'étois trop enorgueilli de ses bienfaits, & il me les a tous retirés, pour que je connusse mon néant. Je le bénis, oh! ma chère Yamira ! si je vous vois aussi résignée que moi.

« Privé de ma gloire & de ma puissance, de la jouissance de la lumière, je pourrai braver jusqu'à l'esclavage dont on me menace, dès que vous m'aiderez à tout supporter : mes lâches ennemis ne craignent plus ma lance ; mais ils n'éviteront pas celle du grand prophête, & nous serons vengés ; il nous rejoindra à notre Habib, & nous serons heureux. »

« Oh ! oui ! dit la gouvernante : après le rêve que nous avons fait, Madame & moi, je suis sûre que nous rejoindrons notre Habib. »

Quel est ce rêve ? dit Salamis, & qui a jamais entendu parler d'un rêve fait à deux ?

« Il est cependant fait à deux, dit la gouvernante, & exactement pour l'une & pour l'autre. Nous avons vu Habib ; il étoit beau ; il étoit roi ; il avoit une reine belle comme les houris. Il aimoit son père & nous de toute la tendresse de son cœur ; il comptoit venir ici se montrer à vous, &...... »

Se montrer à moi! dit Salamis. Ce ne sera donc pas sur la terre ; mes yeux sont fermés pour toujours.

« Vous serez peut-être, Seigneur, poursuivit la gouvernante, trompé très-agréablement à cet égard, ôn nous a annoncé un médecin unique. Dès que la prunelle de l'œil n'est pas éteinte, il rend la vue en un moment, & sans occasionner de douleur. — »

Je n'ai que trop été victime des empiriques & des astrologues. — « Celui-ci n'est ni l'un ni l'autre. Il offre de consigner mille pièces d'or, avant d'entreprendre. S'il n'a pas réussi, s'il a fait le moindre mal, il perd la somme. — Qu'on le fasse venir & consigner, dit Salamis. Je veux gagner mille pièces d'or, pour ceux de mes pauvres sujets à qui on a enlevé leurs troupeaux. Il ne m'en coûtera qu'un peu de patience, & l'homme sera puni de sa forfanterie. »

Cette complaisance de la part de Salamis étoit tout ce qu'Yamira pouvoit prétendre ; Habib & Dorathil-goase sont arrivés : introduits dans l'appartement de l'Émir, l'écuyer y dépose les armures, couvertes

des peaux dont elles avoient été enveloppées.

L'opération ſur les yeux de l'Émir va ſe faire ; mais les curieux, quels qu'ils ſoient, ſont en défaut, on les a écartés. On a fait préparer un ſouper que la ſeule gouvernante doit ſervir, & l'écuyer eſt mis de garde à la porte de la tente, pour empêcher que perſonne en approche.

Yamira annonce à ſon époux la viſite du médecin, & en même-temps lui remet à la main une bourſe remplie d'or.

« Peſez-la, lui dit-elle, Émir, voyez ſi le gage que le médecin vous fait remettre eſt ſuffiſant, emparez-vous-en pour en diſpoſer, dans le cas où l'opération ſeroit manquée. »

Mais comme vous êtes ſouverain, il trouve que votre perſonne ne ſauroit être compromiſe pour un prix auſſi vil que celui-là, & pour établir une ſorte de proportion, il vous prie de lui permettre d'engager ſa tête.

« Ma chère Yamira, dit Salamis, ne me faites-vous pas rêver, comme vous avez fait tantôt, la gouvernante & vous? Ceci ſeroit-il un rêve à trois ?

« J'espère, mon cher Émir, que ce sera bientôt un rêve à cinq, & le plus charmant, & le moins trompeur que nous puissions faire, mais voici le médecin.

« Approchez-vous, lui dit l'Émir. Est-il vrai que vous soyez sûr de me guérir? — Aussi sûr que je le suis de mon existence. — Vous avez la voix d'un ange & non celle d'un médecin. M'apporteriez-vous une grâce du ciel; je n'en attends, & ne puis en attendre que de lui? — Vous vous trompez sur la nature de mon essence; mais vous définissez bien ma commission. — Je ne sais; mais vos paroles m'enchantent, & me remplissent d'espoir. Regardez mes yeux. — Je les vois. Trouvez bon que j'y touche, & que j'applique dessus les pouces de mes mains. — Je sens une chaleur agréable:.... oh! quelle douce sensation! Il s'opère surément une espèce de révolution dans ma tête: elle se communique à tous mes nerfs, il me semble que mes organes & tout mon corps se raniment...... »

L'opération doit être faite, Seigneur, ouvrez les yeux sans crainte. Les rayons du soleil vous blesseront moins qu'ils ne l'aient jamais fait. —

Ciel ! je vois, s'écria le bon Émir ; & avant de rien regarder, il se précipita la face contre terre pour rendre grâce.

Il se relève, après avoir fait sa prière. « Où est mon médecin ? dit-il dans une espèce de transport, où est le messager de Dieu ? — C'est moi qui le suis. — Créature céleste ! — Je ne suis point céleste, oh ! mon vertueux père ! je suis Dorathilgoase votre fille, à qui le sort vous avoit sacrifié ; je suis l'épouse de votre cher Habib. — Epouse d'Habib !.... approchez-vous... Yamira ! soutenez-moi.... mon fils est marié, est vivant ! où est-il ? — A vos genoux, dit Habib en s'y jetant. »

Oh ciel ! s'écrie Salamis, je sens que tu m'as rendu mes forces ; mais il m'en faut beaucoup pour soutenir l'excès de mon bonheur, & il demeure comme privé de sentiment entre les bras des jeunes époux.

« Mais ce n'est qu'une crise d'un moment, dont l'effet est de faciliter le passage à deux torrens de larmes de tendresse, qui cherchent à s'échapper de ses yeux. »

Elles se confondent bientôt avec celles qui coulent sur les joues de ses enfans, avec celles d'Yamira son épouse : & la

Epouse d'Halub! aprochez vous.. Yamira! soutenez-moi... mon fils est vivant? ou est il?

vieille gouvernante, emportée par la force de son attachement, a la confiance de venir y mêler les siennes.

La nature usa de tous ses droits, & le sentiment de la tendresse suspendit pendant long-temps les mouvemens de la curiosité.

Enfin Yamira se rappelle qu'il faut prendre quelque nourriture, & la gouvernante, sur l'ordre qu'elle en a reçu, s'emploie pour le service. Le père est à table entre ses deux enfans, Yamira est vis-à-vis, jouissant d'un tableau formé par la réunion des objets de sa tendresse, parfaitement heureux.

Depuis long-temps sa respiration étoit gênée par des soupirs. Sa bouche ne s'ouvroit que pour articuler des plaintes. Elle avoit le cœur plongé dans l'amertume, l'esprit tourmenté par des frayeurs. Les pleurs qu'elle versoit étoient déchirantes : elle étoit morte à toute espèce de plaisir; & vivante seulement pour sentir l'aiguillon de la douleur. Le malheur sembloit devoir marquer tous ses pas.

Tout vient de changer en un moment, & le torrent de larmes qu'elle verse est une délicieuse jouissance. Un enthousiasme

intérieur la ſaiſit; car ſes lèvres ſavent en arrêter l'expreſſion.

« Ouvre-toi au plaiſir, mon cœur, ce n'eſt plus le temps de te reſſerrer contre des impreſſions dont il falloit te défendre! dans ce moment-ci, ouvre-toi, pour fournir abondamment des pleurs.

« Quand je ne verſois pas une larme qui ne dût m'arracher un cri de douleur, penſois-je que je trouverois un jour tant de plaiſir à pleurer ?

« Oh rire! tu es trompeur. Tu ne ſaurois peindre le bonheur de l'ame. Tu ne tiens en rien à la ſenſibilité. Vas-t-en marquer la folle joie ſur le viſage des êtres inanimés qui la cherchent. Eloigne-toi de ceux qui ſavent goûter la douceur qu'on trouve dans les larmes.

« Dorathil-goaſe! Habib! ah que les vôtres ſont belles! comme elles honorent les formes céleſtes de vos viſages. »

Yamira eut continué à faire plus long-temps des vers. Car la ſatisfaction qu'elle goûtoit lui rendoit tous les goûts de ſa jeuneſſe; mais le tableau qui étoit devant elle eſt dérangé. Le repas a été court, la gouvernante s'eſt retirée, & il eſt temps

que Salamis apprenne de la bouche même de ſon fils, comment le ciel le lui a rendu.

Le jeune héros raconte ſon hiſtoire, dès le premier inſtant où il partoit pour s'acheminer vers le Caucaſe, fait le tableau de la conduite des vingt chevaliers juſques au moment où ils l'abandonnèrent dans le déſert, à la rigueur du climat, & expoſé à la faim, à la ſoif & aux bêtes féroces.

Il dépeint naïvement ſes travaux, juſqu'à ſa faute impardonnable, ſelon lui, dans les cavernes qu'il lui avoit fallu traverſer, les ſuites qu'elle avoit eue.

Il paſſe à la rencontre, ſans doute prédeſtinée, des filles de la mer, dont les ſecours lui avoient facilité tous ſes travaux, & même en quelque façon ſauvé la vie. Enfin il dépeignit le bonheur dont il avoit joui, au moment où le ſort l'avoit réuni à ſa chère Dorathil-goaſe.

Il en vient aux raiſons qui, l'ayant ramené vers le Caucaſe, l'avoient mis dans le cas d'apprendre pour la première fois d'Il'Haboul le malheur & l'extrémité auxquels ſe trouvoient réduits ſon père, ſa mère & ſa tribu, & le parti qu'il avoit pris ſoudain de ſe rendre en Arabie.

Salamis écouta tout ſans l'interrompre; mais dès qu'il eut fini. « Ne penſez-vous pas, lui dit-il, mon fils à tirer vengeance des lâches chevaliers qui ſe ſont réſolus à conſommer votre perte ? »

« Mon père, répond Habib, je crois cela fort inutile. Je les abandonne à leurs remords, & à la vengeance céleſte; de pareils monſtres ſont trop au-deſſous de moi pour que je ne ſois pas compromis dans la vengeance que je pourrois en tirer.

« Ce que vous dites eſt magnanime, répond Salamis, vous penſez comme un héros; mais vous devez penſer comme un roi.

« Vengeur né du crime, des ſcélérats ne peuvent être l'objet d'aucun ménagement.

« Vous le dirai-je ? depuis leur infâme trahiſon; leur lâcheté, après la perte de ma vue, a été la cauſe de la déſolation actuelle dans laquelle ſe trouve notre tribu, il n'y en a pas un qui ait oſé faire face à l'ennemi.

« Ils ſe ſont ſouillés ici par je ne ſais combien d'injuſtices. Le crime qu'ils ont commis, contre vous & moi, eſt reſté dans leur cœur & y règne, & vous expoſez la tribu en les laiſſant jouir de la vie.

« D'ailleurs, dès que vous allez paroître, leur félonie à notre égard sera manifeste, & vous en devez le sacrifice à la loi.

« J'ajouterois, si je ne savois combien vous êtes au-dessous de la crainte, qu'ils pourroient être pour nous de dangereux ennemis. »

Habib se laissa convaincre, il pria ensuite son père de l'instruire des détails de la révolution arrivée en Arabie, qu'Il'Haboul n'avoit fait que lui annoncer, & dont en arrivant il avoit apperçu les tristes effets.

« Oh! mon fils, reprit le vertueux Émir, je vous excite à la punition de monstres dont l'existence est pernicieuse à l'humanité, & quand je vous force à faire violence à votre caractère pour assurer le repos des hommes qui vous seront assujettis, qu'il m'est désagreable de faire de ceux-ci un tableau révoltant, qui puisse éloigner de votre cœur le sentiment de bienveillance à leur égard, qui doit animer le véritable musulman!

« Quand mes yeux eurent été privés de la clarté du jour; quand les Arabes ne purent plus se flatter de triompher avec moi & par moi, je ne fus plus à leurs yeux

qu'un vil fardeau ſur la terre. Les Émirs qui m'étoient ſoumis oublièrent qu'ils me devoient leur élévation, chacun d'eux s'éloigna de moi. La diſſention ſe mit entr'eux, & ils mépriſèrent juſques à mes conſeils.

« Ils étoient parvenus ſous mes ordres, par les effets de mes travaux, de ma conduite & de mes exploits, à ſoumettre la nombreuſe & redoutable tribu de Kleb, toute compoſée d'infidelles, adorateurs du ſoleil & des aſtres. Nous avions été forcés de la réduire à l'eſclavage, en lui impoſant un fort tribut qu'elle ſupportoit impatiemment.

« Il s'eſt élevé parmi elle un guerrier nommé Zir, homme d'une taille preſque démeſurée, d'une force de corps extraordinaire, ambitieux, factieux, entreprenant, vaillant & cruel.

« Ce Zir a excité ſes frères à la révolte, ils ont pris les armes; tandis que les Émirs, diviſés entr'eux, cherchoient à ſe diſputer les vains honneurs du commandement, il les a vaincus, diſperſés, a enlevé leurs troupeaux, & ceux qu'il n'a pas entièrement ſoumis, ſont errans dans les déſerts qui ſont ici autour.

« Délivré des ennemis qui auroient pu l'inquiéter, le redoutable Zir s'est porté sur mon camp, pour accomplir la plus importante partie de son projet.

« La tribu de Benihelal, dont notre St. Prophête tira tant d'importans services, est la plus odieuse aux yeux des infidelles. Zir veut la soumettre à l'esclavage dont il a délivré la sienne, & en effacer s'il le peut la trace de dessus la terre.

« Jusqu'ici la situation favorable de notre camp, entre deux collines escarpées, la police que j'y fais observer, les moyens que je suggère pour rendre les attaques difficiles & les surprises impossibles, ont retardé ma défaite, mais nous nous consumons tous les jours, & ce qui nous reste de troupeaux trouve à peine de quoi subsister autour de nous.

« Nous étions, mon fils, sans votre arrivée, sans la grâce du ciel qui vient de me rendre la vue, dans l'attente de la mort, ou du plus humiliant de tous les esclavages.

« Si l'ennemi, qui connoît notre position, cesse d'essayer de nous forcer dans notre camp, chaque jour il se montre à notre barrière, & vient insulter, par des défis,

à la lâcheté de nos guerriers. Pas un, non, pas un des miens n'ose repousser ses insultes, il semble qu'il n'y ait plus dans la tribu de Benihelal que des enfans & des femmes. »

L'effet de ce récit fut déchirant pour le cœur d'Habib : son père abandonné, sa tribu avilie, étoient des idées insupportables pour lui. Mais l'abus révoltant que faisoit de la foiblesse des siens leur ennemi, le chef de la tribu de Kleb, le remplit de courroux.

« Oh ! mon père, dit-il, j'espère que les premiers rayons du soleil éclaireront des coups portés pour commencer notre vengeance.

« Sous ces peaux de tigre, qui n'ont point attiré vos regards, sont des armures de forme étrangère, que m'a données Il'Haboul, à mon dernier passage sur le Caucase. Votre écuyer me fera préparer un cheval de bataille, & j'irai à la barrière, recevoir le défi des insolens, s'ils y viennent. S'ils ne se présentent pas, j'irai jusqu'aux tentes de Zir, pour le provoquer lui-même. »

« Et que seroit devenu Salamis, s'écria le généreux vieillard, s'il n'accompagnoit pas son

fon fils dans une auſſi noble entrepriſe! voilà deux armures ſous ces peaux de tigre. Eſt-ce pour ton épouſe, ou pour la mienne, qu'on a envoyé celle-ci? Eſt-il un de nos Arabes digne de la porter? Qui d'entr'eux pourroit ſoulever cette lance? »

En même-temps il brandiſſoit la lance en l'air, d'une manière à inſpirer la terreur. Malgré ſon poids énorme, elle étoit entre ſes mains comme un roſeau dans celle d'un enfant. Oh! Mahomet! dit-il, tu viens de redonner deux chefs à ta chère tribu. Tu lui rendras la vaillance & la force!

Yamira & Dorathil-goaſe, au lieu de ſe livrer aux allarmes, jouiſſoient en voyant leurs époux s'aider réciproquement à ſe couvrir de leurs armes, & faire tour-à-tour des eſſais de leur poids & de leur trempe.

Quand ils ſe furent revêtus de ces armures, ils s'embraſsèrent: « tu étois mon fils, dit Salamis: j'étois ton père. Aujourd'hui nous ſommes frères & rivaux pour l'honneur.

« Pourquoi faut-il que nous n'ayons à combattre que contre des eſclaves? mais conſolons-nous, puiſqu'il s'agit de ſervir

notre grand prophête, nous trouverons notre gloire dans la ſienne.

« Alors Salamis envoie chercher ſon écuyer: prenez, lui dit-il, deux de mes meilleurs courſiers, mettez-leur ce harnois, conduiſez-les à votre tente. Tenez-les prêts pour le point du jour. C'eſt-là que nous irons les monter.

« Dieu m'a rendu mes forces avec la vue; vous le voyez. Mon fils & moi irons demain matin recevoir le défi des faux chevaliers de l'armée de Zir.

« Quand nous ſortirons de votre tente, vous pourrez nous ſuivre à quelque diſtance, &, ſi on vous demande dans le camp qui nous ſommes; ce ſont, direz-vous, deux chevaliers étrangers, qui ſont venus pour préſenter leurs ſervices à Salamis. »

L'écuyer ſe retire pour obéir aux ordres qui lui ont été donnés, & profite des ombres & du repos qui règnent dans le camp pour les mettre en exécution, ſans être apperçu.

La garde qui veille autour des tentes de l'Émir voit entrer & ſortir deux chevaux conduits par un homme, connu pour être

à Salamis, & ne fait pas le moindre mouvement.

Au lever de l'aurore, les deux guerriers tout armés, après avoir embrassé leurs épouses, sont sortis par un endroit qui n'étoit pas observé. Ils parviennent à la tente de l'écuyer, montent à cheval, & vont attendre en dedans des barrières, que les guerriers, envoyés par Zir, viennent renouveler leurs bravades accoutumées.

Ils ne se font pas attendre. On en voit arriver six, armés de toutes pièces, & que suit une petite troupe, sans doute attachée à leur service, ils s'approchent des barrières du camp. Un d'entr'eux descend de cheval, & porte la parole à ceux qui la gardent.

« Gens d'Arabie, avez-vous perdu le sens, de vouloir rester ici ignominieusement enfermés, comme votre bétail que vous achevez de consommer ? comptez-vous y mourir de faim auprès d'un aveugle? Les fers que nous vous offrons sont honorables; nous les destinons aux plus vaillans peuples de la terre, &, en vous y soumettant, vous n'aurez qu'un sort commun. Empressez vous de les recevoir, & vous

aurez l'avantage d'être un des marche-pieds du trône du très-puiſſant Émir Zir, notre glorieux ſouverain. Quittez un vieillard impuiſſant, qui ne ſauroit partager avec vous que l'infirmité, les beſoins & la honte. Nous vous mêlerons dans nos tribus, & vous oublierez la honte de la vôtre. Que faites-vous auprès d'un homme ſi abandonné, qu'il ne lui reſte pas un ſeul chevalier capable de faire face au plus foible d'entre les nôtres ? »

« Tu en as menti, vil eſclave d'un eſclave rebelle ! dit Habib, ſortant tout-à-coup de derrière la paliſſade, & il lance de toute ſa force un de ſes gantelets contre la viſière de ſon caſque.

« Voilà mon gage de bataille, dit Habib, oſe attendre, à pied ou à cheval, un chevalier du grand Émir Salamis. »

En même-temps, le vaillant époux de Dorathil-goaſe ſe lance par deſſus la barrière & joint ſon adverſaire, avant que celui-ci ait le temps de remonter à cheval, ni de prendre ſon bouclier.

Habib jette le ſien, comme dédaignant tout avantage, & le combat commence ſur le champ ; mais il eſt bien vîte terminé.

Le fils de Salamis ne frappe pas un coup qui ne pénètre à travers l'armure de son adversaire, & il est étendu mort à ses pieds avant que les autres chevaliers de la tribu de Kleb soient arrivés pour donner du secours à leur compagnon d'armes.

Le premier arrivé, oubliant les lois de la guerre, fond sur Habib pour le renverser du coup de poitrail de son coursier : le vaillant fils de Salamis évite le choc, blesse mortellement son adversaire & le terrasse.

Salamis sort de la barrière, vient rencontrer le troisième & le terrasse ; son fils, à qui l'écuyer a amené son cheval, le joint, & tous deux s'élancent contre les trois guerriers qui restent de la tribu de Kleb.

Ceux-ci fuiroient si la présence de leurs gens ne leur en imposoit pas. Mais la terreur les a frappés : ils sont atterrés, & les terribles coups qu'on leur porte ne font que les achever.

Salamis & son fils sont rentrés dans leur camp. Tout ce qui porte le nom de chevaliers, dans la tribu de Benibelal, les entoure à demi armés. Une joie mêlée de jalousie & de confusion couvre le visage de ces guerriers découragés. Ils veulent savoir

qui ſont ceux qui viennent de ſe montrer pour eux, avec autant d'aſſurance & d'intrépidité, & de remporter à deux contre ſix une victoire auſſi prompte, auſſi inégalement diſputée.

Les deux héros ne lèvent point la viſière de leur caſque. Ils s'inclinent honnêtement devant ceux qui les comblent de louanges. Leur bouche eſt muette, & l'écuyer qui parle pour eux ne dit rien, ſinon que ces deux nobles & vaillans étrangers viennent d'arriver pour offrir leurs ſervices à l'Émir, à la tente duquel ils demandent à être conduits, pour ſe faire reconnoître & avouer de lui.

Les deux héros remontent ſur leurs courſiers, & prennent le chemin de la tente de Salamis. L'écuyer les y précède, y entre avant eux, comme pour les annoncer, & un moment après ils ſont myſtérieuſement introduits.

Ils y tombent dans les bras ouverts d'Yamira & de Dorathil-goaſe. Le fer qui les couvre ſemble s'amollir, & céder à la force & à la tendreſſe des embraſſemens.

Un chevalier vainqueur eſt un raviſſant objet pour ſa Dame. Eh! que de titres

avoient ceux-ci aux plus douces, même aux plus emportées de toutes les caresses ! Les deux couples heureux s'y livroient dans ce moment sans crainte ; mais l'amour, épuré par la vertu, va au-delà de toutes les bornes, sans jamais atteindre l'excès.

Nos héros sont désarmés par leurs épouses, & on leur sert un repas dont ils avoient besoin. Salamis apprend que sa tente est environnée de curieux de tous les ordres. Il leur fait dire, qu'ayant mal passé la nuit, il a besoin de repos. En même-temps il ordonne qu'on publie dans tout le camp, qu'il tiendra conseil avec toute sa chevalerie après la prière de midi.

Le bruit de l'arrivée du médecin qui devoit opérer sur les yeux s'étoit répandu, mais cet homme & son esclave avoient disparu : & on pensoit que l'Émir, n'ayant pas pris de confiance dans l'opération qu'on lui avoit proposée, avoit renvoyé brusquement l'homme qui étoit venu s'offrir pour la tenter.

D'un autre côté, chacun se demandoit à quelle heure, & par quelle barrière deux chevaliers armés de toutes pièces avoient pu s'introduire dans un camp fermé ; pé-

nétrer jusques dans le quartier de l'Émir, sans être apperçu de personne, pas même de la garde.

Tandis qu'on se livre aux conjectures sur ces deux événemens, Salamis, Yamira, Habib & Dorathil-goase goûtent les charmes d'un repos qui leur étoit absolument nécessaire, tout ce qui doit entrer au conseil annoncé se prépare à y voir éclore une nouveauté, de quelqu'espèce qu'elle doive être, & personne ne néglige de s'y trouver à l'heure indiquée.

Salamis reçoit ses chevaliers, assis sur son sopha, la main appuyée sur son front, pour ne pas laisser voir le feu nouvellement ranimé de ses regards.

Dès que l'assemblée est complète & que chacun a pris séance, il prend la parole. « Emirs & chevaliers, qui faisiez la gloire de la tribu de Benihelal, avant qu'elle eût encouru le courroux du grand Prophête, je ne me flattois pas d'être jamais instruit du sujet qui a attiré sur nous tant de revers, n'y d'en voir cesser les affligeans progrès.

» Toujours mettant mon espérance en Dieu, je me suis résigné à sa volonté, &

il vient de me la faire connoître, en même temps qu'il m'a révélé le crime affreux dont quelques enfans de cette tribu se sont rendus coupables; ils ont irrité le ciel, au point d'attirer sur nous les fléaux dont nous avons été les victimes.

» Oh Émirs! & surtout, vous chevaliers Arabes qui m'écoutez! vous recélez parmi vous des cœurs lâches & faux, des ames qui se sont noircies par la plus haute de toutes les trahisons, par la plus criminelle de toutes les félonies.

» Du moment qu'ils s'en sont rendus coupables, Mahomet a détourné ses regards de nous; le ciel s'est renversé, les étoiles sont devenues nos ennemies, & nous avons été abandonnés aux infidelles.

« Moi, quoiqu'innocent, mais votre chef, j'ai été frappé d'aveuglement, pour que, tombé dans l'impuissance d'agir, je visse dédaigner jusqu'à mes conseils. La confiance dans vos propres forces vous a été retirée; vous n'avez plus osé faire face à l'ennemi : vous en êtes devenus la risée; & ceux qui attendoient tout autrefois de la puissance de leurs efforts, ont senti plier

leurs jarrets sous eux, & se sont cachés derrière des retranchemens.

» Les tribus qui nous étoient soumises se sont séparées de nous, sans pouvoir éviter la contagion des maux attirés par le crime sur les tentes des Arabes; leurs ennemis, aussi peu courageux que nous, mais plus imprudens encore, divisés entr'eux, ont laissé tomber leurs frères sous le cimeterre de leurs esclaves révoltés; & ceux qui n'ont point cherché des avantages dans la rebellion, ont été implorer dans les plus affreux déserts la misérable ressource d'une ignoble sûreté.

» Nos malheurs, arrivés presqu'au comble, ont enfin attiré sur nous des regards de compassion, & la justice divine n'attend plus de nous que la punition du crime, qu'elle poursuit à regret sur des peuples innocens, pour la renvoyer sur le camp ennemi.

» Consentez-vous à livrer sur le champ à la punition qu'ils méritent, ceux qui vont être convaincus d'avoir attiré, sur les fidelles Musulmans de l'Arabie, les malheurs affreux par lesquels ils viennent d'être désolés? »

L'Émir avoit prononcé ce discours avec un ton de fermeté, d'autorité, qu'on n'attendoit pas de l'état d'abattement dans lequel on le supposoit ; l'assemblée en reste dans l'étonnement ; quelques regards s'abaissent vers la terre, mais un vœu unanime, en apparence, déclare que le crime horrible dont le ciel poursuit la vengeance doit être puni sur le champ, aux dépens de la vie de ceux qui auront été convaincus de l'avoir commis.

« On veut des preuves, dit l'Émir, en se levant, & faisant sortir Habib de derrière un rideau qui le tenoit caché : Paroissez, mon fils, venez convaincre dix-neuf chevaliers qui sont ici de la fausseté des rapports qu'ils ont fait de votre mort, à moi & à toute la tribu. »

Puis s'adressant aux coupables. « Lâches & cruels imposteurs, osez disconvenir que, choisis de préférence, & chargés par moi de garder & de défendre votre prince ; passant de la pusillanimité au crime, résolutes de l'abandonner, pour vous mettre à l'abri de la honte de notre vengeance, & vous le quittâtes après l'avoir privé de toute espèce de ressources pendant son sommeil,

lui enlevant jusqu'à ses armes, le livrant tout à la fois à la faim, à la soif, à la fureur des élémens, & à la rage des bêtes féroces! »

Habib se montre, les chevaliers coupables demeurent comme frappés de la foudre, & Salamis continue de parler.

« Chevaliers de la tribu de Benihelal, le jugement & l'exécution de ces criminels vous regardent. C'est à vous de venger tous les enfans de Mahomet, sur ceux qui ont apporté le déshonneur dans le cœur de sa tribu favorite, & attiré les verges du ciel sur elle & sur toutes les autres. »

Les coupables ne proférèrent pas un mot; qu'eussent-ils pu alléguer pour leur défense? Sur le champ on les entoure, on les lie, on leur fait arracher leur armure pièce à pièce. Les bourreaux s'emparent d'eux, les conduisent hors du camp, où le sabre fait voler leurs têtes; leurs corps restent abandonnés en proye aux bêtes féroces.

Rabir avoit été préservé de l'infamie de ce supplice par la mort, qui l'avoit enlevé peu après son retour; l'idée du crime auquel il avoit consenti ne lui avoit pas laissé de repos, & avoit occasionné son trépas,

qu'en toute autre occasion on auroit dû regarder comme prématuré.

Après avoir rendu à leurs souverains la justice qui dépendoit d'eux, les chevaliers s'empressèrent de venir témoigner leur joie du retour d'Habib.

Pendant que Salamis leur avoit parlé, l'importance de son discours avoit entièrement captivé leur attention, & ne leur avoit pas permis de remarquer le feu qui brilloit dans ses regards.

A leur retour, Salamis leur adresse à tous la parole l'un après l'autre, & ils reconnoissent avec surprise qu'il a recouvré la vue. « Vous devez, leur dit l'Émir, avoir ouï parler d'un médecin qu'on a introduit auprès de moi par la grâce de Dieu & de son prophête; son secret a réussi, mais ce n'est pas la seule faveur que nous ayons reçue.

« La victoire qui nous a été accordée ce matin à mon fils & à moi, est le gage de toutes celles que nous devons attendre; vaillans Arabes! la tache du crime n'est plus sur vous. Reprenez, avec votre confiance dans vos forces, toute votre bravoure & votre zèle accoutumés; préparez-

vous à marcher vers les tentes de Zîr. Je ne veux avec moi que ma chevalerie; le reste de mes guerriers restera à la garde des troupeaux, dans les pâturages éloignés où je veux qu'on les conduise; on fera bonne garde dans le camp.

» Qu'on fasse avertir celles de nos tribus, errantes dans le désert, que la frayeur habitera demain sous les tentes de nos ennemis, & qu'elle doit être bannie du cœur de tous ceux qui se réuniront sous l'étendart de Salamis.

» En attendant que nous ayons pu réunir des forces véritablement importantes, dont l'appareil puisse jeter le découragement dans le cœur de nos ennemis, & nous épargner le chagrin de leur faire une guerre trop sanglante; jouissez & faites jouir avec moi, s'il se peut, tout ce qui reste d'Arabes soumis au culte du vrai Dieu, des faveurs que je viens d'en recevoir.

» Le retour d'Habib & le bonheur d'avoir recouvré la vue ne sont pas les seules qui m'ayent été faites: c'est la reine des sept mers, qui sont à l'extrémité de l'Orient; c'est Dorathil-goase, l'épouse que les étoiles avoient promise à mon fils, que le ciel

a chargé de venir ici me rendre, avec la force de mes plus belles années, la faculté d'élever vers le firmament mes yeux dégagés des ténèbres qui les avoient obscurcis.

» Que la nouvelle en rétentiſſe dans toutes les contrées ſoumiſes aux lois de l'Alcoran, pour que grâces en ſoient rendues à Dieu & à ſon prophête.

» Qu'on ordonne partout des fêtes religieuſes. Ce ne ſont point les corps, ce ſont les ames qui doivent jouir du retour des bénédictions ſur nous, annoncées par des grâces auſſi ſingulières, par d'auſſi étonnantes merveilles.

» Que les tranſports de notre reconnoiſſance éclatent, & que le bruit en rétentiſſe dans les tentes de Zir, & ébranle tous les cœurs qui lui reſtoient affectionnés. »

Les actions de grâce ſont unanimément & publiquement rendues dans tout le camp de Salamis, avec la ſolemnité & l'éclat dont ſa poſition les rend ſuſceptibles.

Dorathil-goaſe reçoit les reſpects & les hommages de toute la tribu de Benihelal, & le camp rétentit des acclamations de

joie, qui se mêlent au bruit occasionné par les fêtes & les réjouissances.

Le camp de Salamis a pris l'apparence de la plus grande prospérité. Les nouvelles heureuses se sont répandues, & y attirent successivement les chevaliers des autres tribus, que le malheur en avoit écartés.

Salamis les reçoit, & engage Habib & son épouse à les accueillir avec bonté; lui-même va au-devant de leurs excuses & leur en épargne la confusion, en rejetant sur le châtiment du ciel la conduite qu'on a tenue à son égard. En quinze jours de temps, l'Emir se voit entouré d'une nombreuse chevalerie, ardente à réparer, par des faits d'armes, la honte dont la défection d'un côté, & l'inaction de l'autre, les avoit couverts.

Zir ne peut ignorer cette révolution, la défaite de ses six guerriers l'y avoit préparé; trois d'entr'eux sont restés morts sur le champ de bataille, trois sont prisonniers dans le camp de Salamis: ceux-ci font passer dans leur tribu les nouvelles qui percent jusques dans leur prison, & Zir passe d'un étonnement à un autre, en apprenant avec la guérison subite de Salamis,

le retour d'Habib, avec une reine dont il eſt devenu l'époux.

Il voit quels ſont les deux guerriers qui ont combattu contre ſes chevaliers, & il ſe reproche de ne s'être point préſenté lui-même aux barrières de ſon ennemi, pour y ſoutenir un choc dans lequel les ſiens avoient eu tant de déſavantage.

L'opinion qu'il a de lui-même lui perſuade qu'il en fût ſorti vainqueur; mais il ſe propoſe de réparer le déshonneur qui en réjaillit ſur ſes armes, en allant défier Salamis à la tête du camp de cet Emir.

Yemana ſa ſœur, princeſſe belle & ſage, quoiqu'elle préſume des forces plus qu'humaines & du courage de ſon frère, n'eſt pas de ſon avis.

« Mon frère, lui dit-elle, vous regardez peut-être mon ſentiment comme une ſuite de mon attachement à des principes qui ne ſont pas les vôtres; quelles qu'aient été les forces de celui que nous avons appelé ſi long-temps le grand Salamis, ſi je donnois quelque choſe à la fortune, je vous croirois fait pour la forcer à balancer entre vous deux, mais j'attribue beaucoup aux aſtres.

» Leurs malignes influences avoient ac-

cablé la tribu de Benihelal; elle & toutes celles qui lui étoient soumises vous ont été comme abandonnées, & vous avez vaincu.

» Mais, mon frère, le ciel tourne, & l'influence des astres tourne avec lui.

» On sait qu'un malheur est presque toujours suivi d'un autre; on raisonne sur un bonheur qui ne vient jamais seul, & jamais, pour en trouver la raison, on ne remonte à sa véritable cause.

» Calculez maintenant les événemens heureux, tenant presque du prodige, qui viennent d'être accumulés en faveur de vos ennemis, & pensez aux moyens d'assurer avec votre sort, celui de la tribu de Kleb, dont vous seul faites les véritables forces, sans compromettre votre gloire. »

» J'y penserai, ma sœur, répond Zir, quand j'aurai remporté l'avantage sur Salamis; sa gloire m'importune plus que sa puissance; je l'ai vue atterré, & il renaît de ses cendres.

» Il élève un fils, pour mettre, s'il le peut, un obstacle de plus à l'étendue de ma réputation.

» L'Arabie entière devient trop étroite pour moi; jugez si j'y puis supporter l'idée

de deux rivaux : ma sœur, vos astres prendront le parti qu'ils voudront, mais s'ils me sont contraires je les ferai pâlir de crainte pour les champions qu'ils m'auront préféré. »

Pendant qu'Yemana & son frère s'entretenoient ainsi, l'Emir Salamis, à la tête de ses vassaux, avançoit vers les tentes de la tribu de Kleb, qui n'étoient qu'à trois lieues d'éloignement des siennes.

Cet espace est bientôt franchi ; Zir, prévenu de cette marche, a fait sortir ses guerriers dans un nombre à peu près égal, & les deux armées ne sont plus qu'un peu au - delà de la portée de l'arc.

Zir, reconnoissable par sa taille, fait manéger orgueilleusement son cheval en avant de ses escadrons. Salamis veut s'avancer pour le défier & le combattre. « Non ! mon père, non ! dit le jeune guerrier : le ciel, en me conservant, en me renvoyant vers vous, m'a commis le soin de votre vengeance. »

» Vous êtes trop jeune, Habib, répond ce père tendre, vos membres n'ont pas encore acquis toute la force nécessaire,

pour que vous puiſſiez vous meſurer avec un géant. »

Ah! dit Dorathil-goaſe, notre vaillant père! vous douteriez que le héros que vous avez engendré ne fût pas digne de vous! repoſez-vous ſur la gloire que vous avez acquiſe, chargez mon Habib de votre querelle, & vous verrez qu'il n'y a point de géans pour lui.

Les ſupplications d'Habib, d'Yamira & de Dorathil-goaſe ont enfin engagé le vaillant Émir à céder le pas d'honneur à ſon fils.

Habib quitte la lance à la mode des Parthes, en prend une arabe, pour ſe conformer à la manière dont ſon ennemi eſt armé, il s'avance au pas de ſon cheval, & la viſière haute, il lache le cri de défi.

Zir s'avance, & prenant un ton d'ironie. « Vous avez, dit-il, le ſon de la voix bien argentin, ne ſeriez vous pas une femme? » Tu me connoîtras pour ce que je ſuis » répond fièrement Habib.

» Ah! je vous reconnois, mon bel enfant! Je vous ai vu ſur les genoux d'Yamira, vous étiez plein de gentilleſſe; votre père ne vous envoie pas pour vous battre contre

moi; on doit ſavoir que j'aime la jeuneſſe, allez lui dire que je l'attends & que je ne me meſure qu'avec des hommes. »

» Mon père, replique Habib, n'eſt pas fait pour ſe battre avec un eſclave révolté; j'appris ſur les genoux de ma mère à mépriſer les inſolens. »

» Mais, jeune homme, je vais faire prendre une ſeconde fois le deuil à votre mère, & il faut penſer qu'elle ne le quittera plus; allez, vous dis-je, chercher votre père; quelque vain qu'il puiſſe être de ſes anciens triomphes, eſt-ce que le trophée de mes armes, s'il peut le raſſembler, n'orneroit pas aſſez magnifiquement le dehors de ſa tente? »

» Je t'ai déjà dit, eſclave, que mon père ne peut te faire l'honneur d'accepter ton défi. Tu as été trente fois mené au combat en chantant les victoires qu'il avoit remportées ſur des gens plus valeureux que toi: ta défaite n'ajouteroit rien à ſa gloire. Tu n'auras pas la peine d'envoyer un habillement de deuil à ma mère. Je ne ſaurois faire un ſemblable préſent à la tienne. On ſait que tu ne la connus jamais; mais

j'en promets un bien ample à ta sœur Yemana. »

« Téméraire, dit Zir, en se démenant sur son cheval. J'ai été mené au combat au chant des victoires de ton père; la tribu de Kleb étoit esclave, & on force des esclaves à chanter; & ta mère, ton aventurière, ta reine trouvée dans les déserts, chanteront demain la mienne, elles porteront mes fers, fléchiront sous mes volontés, ou j'abreuverai de leur sang la même terre que le tien & celui de ton père auront désaltéré » : en disant cela il lance de toute sa force sa lance contre Habib.

Le jeune guerrier prévoyoit où le coup devoit porter. Il fait faire un mouvement prompt à son cheval, s'efface aussi vivement, & la lance le dépasse & va tomber à trente pas.

Habib joint Zir, la lance haute. « Tu as, lui dit-il, osé prononcer le nom de ma mère & de mon épouse, tu les as insultées, comme un lâche fait les femmes? Ta sœur est bien foible, elle le sera encore plus après ta mort, & cela lui donne toutes sortes de droit à ma compassion; puis,

lui frappant ſur l'épaule trois petits coups de ſa lance, il lui dit, vas chercher ton arme où ta mal-adreſſe te l'a fait jeter; que ne l'attaches-tu à ton poignet, puiſque tu es ſi peu meſuré dans tes coups? armé, je te mépriſe; déſarmé, tu es pour moi un objet de dériſion. Zir, outré de rage, court à ſon arme, la ramaſſe, & revient ſur Habib, en la lançant contre lui de toute la force que la fureur pouvoit ajouter à ſa vigueur naturelle, qui paſſoit pour déneſurée.

Habib, par le mouvement le plus adroit, dérobe ſon corps, en paſſant ſa jambe ſous celui de ſon cheval. Le coup vient en raſant à demi pied de la ſelle, & le fer de la lance va percer un tronc d'arbre à quelques pas de-là.

Alors Habib laiſſe tomber ſa propre lance, & Zir devenu plus furieux d'un ménagement qu'il regarde comme une preuve de mépris, tire ſon cimeterre, & en fait tomber ſur le corps de ſon adverſaire une grêle de coups ſans les meſurer.

Ici les forces des deux champions pouvoient être égales. Mais il n'y en avoit ni dans le ſang froid, ni dans l'adreſſe. Tous

les coups de Zir ſont prévenus & parés tandis que ſon adverſaire n'en frappe pas un qui n'emporte quelque pièce de la forte armure de Zir : elle offre le paſſage au fer de tous côtés, & au moment que celui-ci lève le bras ſur le fils de Salamis pour le frapper, un revers, parti de la main du jeune héros, le prévient, & lui coupe le poignet ; alors Zir veut chercher ſon ſalut dans la fuite, mais ſa tête, d'un ſecond revers, tombe aux pieds de ſon vainqueur.

Les deux camps, & même les femmes, avoient été témoins du combat d'Habib & de Zir. La chevalerie des deux partis avoit écouté & ſuivi des yeux, avec un ſentiment d'admiration, les diſcours, les actions, les procédés du vaillant fils de Salamis. « Quelle franchiſe ! diſoit-on, quelle modération ! que de retenue ! que d'adreſſe ! que de forces & de grâces unies enſemble ! rien ne doit réſiſter à ce héros. »

Mais s'il n'y avoit pas de partage dans la manière de juger du combat, les mouvemens qu'en occaſionnoit l'iſſue, étoient bien différens.

La tribu de Kleb eſt conſternée, elle ſe regarde comme vaincue dans un ſeul homme, &

& par un ſeul guerrier. Tous ſes chevaliers rentrent comme de concert dans le camp, pour s'occuper des moyens de ſouſtraire leurs meilleurs effets au pillage, ſuite néceſſaire d'une entière défaite, à laquelle ils ſe voient expoſés.

Le peuple ſe répand déjà par pelotons dans la campagne, s'occupant des moyens d'échapper par la fuite à un eſclavage plus dur que celui auquel ils avoient cherché à ſe ſouſtraire. Du côté de Salamis, le corps qu'il commande s'ébranle en bon ordre, pour ſe mettre en état de profiter de l'avantage que vient de remporter le fils de ſon Emir, & du déſordre qu'on apperçoit.

Pour Habib, plein de confiance dans ſa fortune, ſes forces & ſon courage, il entre dans le camp de la tribu de Kleb à la ſuite des guerriers, dont pas un ne ſe retourne pour lui faire tête, & ſe fait conduire à la tente de la princeſſe Yemana.

La princeſſe, accompagnée de cinquante gardes attachés à ſa perſonne, avoit vu de loin le combat, montée ſur un *hodage* (1)

(1) *Hodage*. Les femmes montent des chameaux femelles dont le nom eſt *betnacka* : on roule ſur leur

commode & élevé, qu'on avoit arrangé ſur ſon *hetnacka*.

A peine eut-elle vu ſon frère étendu ſur la pouſſière, qu'elle reprit la route du camp; elle ſe rapprocha de ſa tente pour y prendre des effets qui lui étoient précieux.

Elle les recevoit de la main des ſiens, lorſqu'Habib arrive auprès d'elle. La garde dont elle étoit environnée ſe mettoit en mouvement pour la défendre.

« Qui êtes-vous, lui dit-elle, pour réſiſter au vainqueur de mon frère, au favori du ciel ? préſervez votre vie, que vous auriez vainement compromiſe. J'aime mieux être ſon eſclave volontairement, que princeſſe ſubjuguée par la force.

Puis ſe retournant du côté d'Habib : « Vaillant Emir, lui dit-elle, celui qui a renverſé le cèdre dédaignera d'étendre ſes coups juſqu'à la plus foible des branches de l'arbre majeſtueux qu'il vient d'abattre ; » en même temps elle deſcend de ſon *hetnaka*, ſoutenue par ſes écuyers, & vient prendre

dos des tapis en rond, au milieu deſquels ſe trouve une place commode pour la dame & ſon eſclave. Cela s'appelle *bodage*.

la main d'Habib, en lui disant: « prince! vous voyez une femme éplorée & confiante dans vos vertus, qui vient se rendre à votre discrétion. »

Le héros l'accueille avec des témoignages de respect. « Jamais, lui répondit-il, madame, le fils de Salamis n'apprit de son magnanime père à abuser du malheur d'une femme; je vous rends votre état en son nom, & je me flatte d'en être applaudi. Vous êtes libre, madame, & princesse sur toute votre tribu: faite pour gouverner ce peuple-ci, guérissez-le de son inquiétude, éclairez-le sur ses devoirs, & mon père, je le dis avec enthousiasme, vertueux Musulman, n'aspire qu'à faire le bonheur de ses sujets: même de ceux qui se sont par aveuglement révoltés contre lui.

« Aidez-moi, madame, à arrêter le désordre que je vois ici, il favoriseroit le pillage, que je veux empêcher; ordonnez à votre garde, tandis que je vais vous en servir moi-même, de rappeler autour de vous & vos gens de guerre, & jusqu'aux femmes que la frayeur force de s'en écarter; commandez en maitresse, & que vos tentes reprennent leur lustre, leur dignité, avec

tous ces ornemens dont on s'empresse de les dépouiller.

Yemana, confuse d'un procédé aussi héroïque, mais moins surprise qu'une autre, parce qu'elle avoit l'ame élevée, prend le ton de souveraine, comme Habib vient de l'autoriser à le faire, & donne tous les ordres nécessaires au rétablissement de la tranquillité dans son camp.

Des guerriers de la troupe commandée par Salamis, & qui précèdent le corps, arrivent auprès de leur jeune sultan, il en place auprès d'Yemana, il envoie les autres pour empêcher le pillage, & en faire dépouiller ceux des siens qu'on en trouveroit chargés. Salamis voit les pelotons épars de la tribu de Kleb venir paisiblement se ranger sous leurs tentes, au moment où il va donner des ordres pour qu'on les poursuive.

Il apprend que c'est l'effet du bon ordre établi par son fils, il entre dans le camp vaincu, avec Yamira & Dorathil-goase, & est conduit aux tentes d'Yemana. Quand la princesse de Kleb les voir arriver, elle se lève pour aller au-devant d'elles & de l'Emir, d'un air de supliante; mais Habib

l'empêche de s'abaiſſer, il va au-devant de ſon père.

» Oh ! mon glorieux ſouverain, lui dit-il, j'ai promis vos bontés à Yemana, princeſſe de la tribu de Kleb, elle a toutes les grandes qualités néceſſaires pour la gouverner ; ſi ſon frère s'écarta de ſon devoir & nous offenſa, elle n'y eut jamais la moindre part, & je puis dire qu'elle reclame vos bontés avec tant de grâces, que je les lui ai promiſes pour vous, & au nom de ma mère & de ma chère Dorathil-goaſe. »

Avantageuſement prévenu en faveur d'Yemana, Salamis applaudit à tout ce qu'avoit fait ſon fils en faveur de cette princeſſe ; il ſavoit qu'elle n'avoit aucun des défauts de ſon frère, & qu'elle étoit même diſpoſée à ſe ſoumettre aux lois preſcrites par l'Alcoran.

« Je ratifie, lui dit-il, avec joie, madame, tout ce que mon fils a fait en votre faveur, & vous crois tellement au-deſſus de cette grâce, que je chercherai à y ajouter s'il eſt poſſible. En même temps Yamira & Dorathil-goaſe embraſſent la nouvelle princeſſe de Kleb, avec les démonſtrations de l'affection la plus ſincère. »

On voudroit pouvoir la ramener aux

tentes de Benihelal, pour lui faire oublier par des careffes la perte d'un frère auquel elle étoit attachée, mais il faut qu'elle donne ordre à fes obsèques, qu'elle pratique les cérémonies extérieures de deuil, en ufage dans fa tribu, & donne des foins pour le rétabliffement de l'ordre parmi les fiens; puifqu'elle demeure chargée de le maintenir.

Habib, pour la feconder dans ces devoirs, laiffe à fes ordres cent chevaliers; & le vénérable Emir, après avoir pris congé d'elle, retourne avec fa famille aux tentes de Benihelal, où il eft reçu avec des chants de triomphe.

On entendoit retentir de tous côtés le nom d'Habib dans des chants, dont fa victoire fur Zir étoit le fujet.

« Mais, qu'a donc fait mon époux, difoit Dorathil-goafe, qu'on n'ait pas dû attendre du fils du grand Salamis? Peuples! vous vous méprenez: quand vous mangez un excellent fruit, il faut en le goûtant, rapporter vos éloges à l'arbre qui l'a produit. » On ne vit que fêtes & réjouiffances pendant dix jours dans le camp de Benihelal; les Arabes, écartés par la crainte de tom-

ber ſous la tyrannie de Zir, ſont réunis autour de leur ancien Emir : leurs camps ſe ſont rapprochés de lui, il eſt de nouveau à la tête de ſoixante-ſix tribus, & le ciel qui lui a rendu ſon ancienne vigueur, l'a mis en état de leur commander avec plus d'autorité que jamais.

Au bout de dix jours de fêtes, Yemana, à la tête des principaux de ſa tribu, vint rendre ſes hommages à ſon ſouverain ; elle étoit encore couverte de deuil & n'en paroiſſoit que plus belle ; elle fut reçue par l'Emir & par Habib avec tous les égards dûs à ſon ſexe & à ſa qualité, & par Yamira & Dorathil-goaſe avec toutes les grâces du plus vif intérêt & de la franchiſe.

Salamis avoit un neveu, fils de ſon frère, nommé Saphé, jeune guerrier de la plus grande eſpérance ; l'Emir conçoit le deſſein de le donner pour époux à Yemana, en le faiſant Emir de Kleb. Yemana accepte de ſa part avec reconnoiſſance ce nouveau bienfait, & la remiſe du tribut annuel, eſt le préſent de noces.

De nouvelles réjouiſſances ſuivirent cette union qui ôtoit toute apparence d'eſclavage à la tribu de Kleb ; les chevaliers qui

avoient suivi leur princesse étoient dans l'étonnement d'une grâce aussi peu attendue.

« C'est ainsi, leur disoit leur nouvelle souveraine, qu'un véritable Musulman se venge, & dès ce jour ses sujets montrèrent moins d'éloignement pour une loi qui engage à faire des actes aussi vertueux; désormais la tribu de Kleb renoncera à l'ignorance & à la férocité; on y cessera d'admirer les héros tels que Zir, dont tout le mérite est dans la force & la violence, & qui croyent qu'on ne peut être grand qu'autant qu'on est redouté. Lorsqu'Yémana & son nouvel époux se furent retirés dans leurs camps, Dorathil-goase & Habib sentirent quelqu'impatience de retourner dans leurs états, pour y donner des secours à leurs peuples, à peine tranquillisés depuis la défaite d'Abarikaff.

Salamis étoit trop bon juge des devoirs d'un souverain, pour ne pas entrer dans leurs vues, & exiger d'eux le sacrifice du bonheur de leurs peuples à sa propre satisfaction.

Le départ d'Habib & de son épouse est arrêté, ils doivent retourner dans la petite demeure solitaire, & en partir secrètement

par le même moyen qui les y a conduits.

Salamis & Yamira voudroient les accompagner pour les perdre plus tard de vue ; mais ils attireroient trop de regards, & il y a bien des choses qu'il faut que le peuple ignore ; il se passionne pour celles qui sont extraordinaires & perd de vue ses devoirs.

Les jeunes époux se séparent les larmes aux yeux du vertueux mari & de son épouse, & après être convenus des moyens dont ils useroient pour entretenir un commerce qui leur rendît à tous quatre la séparation supportable, ils montent sur un chameau, & conduits par l'écuyer de confiance, ils se rendent dans la petite habitation solitaire ; d'où, le lendemain avant le jour, le Roch reprit son vol vers les hauteurs du Caucase.

Ils reverront leur fidelle Il'Haboul & le combleront de joie, par le récit de leurs heureuses aventures. Habib ira reporter le talisman qu'il a pris dans le trésor de Salomon.

A son entrée, dans cet endroit mystérieux, un hiérogliphe qu'il n'avoit pas remarqué attire ses regards & le jette dans une profonde méditation ; voici les figures de l'em-

blême; sur un ciel pur & très-brillant de lumière, un aigle paroit s'élancer jusqu'au disque du soleil; tandis que sur la terre une couleuvre, en rampant, s'est élevée jusqu'au nid de l'oiseau & en dévore les œufs.

Habib revient pensif vers son instituteur, & lui rend l'image qui vient d'attirer ses regards & d'attacher son esprit.

» Vous me faites le tableau, dit Il'Haboul; mais il faut en trouver le sens. Je crois l'avoir pénétré, dit Habib: voici ce que cela me représente.

» En s'élevant trop, on court risque d'être aveuglé par sa prospérité, & de perdre de vue ses véritables intérêts. »

Je reconnois mon ancien élève, dit Il'Haboul; il ne passera jamais, sans en retirer quelque fruit, la porte qui renferme les trésors de Salomon: quel dommage qu'on n'y apprenne les vérités qu'une après l'autre, faute de pouvoir les prendre d'assez haut!

Après que les deux époux eurent donné deux jours à l'amitié auprès du respectable concierge du Prophête, le Roch reprit le chemin de l'isle Blanche, puis de l'isle Jaune; où, par les soins du vieux génie

Ilbalhis, on commençoit à appercevoir des marques de prospérité.

Les deux époux se trouvent enfin dans la petite cour de la Dame aux beaux cheveux & de Dalisha; tout y respiroit l'abondance; les deux filles de la mer y avoient été conduites, & attendoient avec une grande impatience le retour du héros, auquel elles avoient si obligeamment voué leurs services, & surtout Ilzaïde, qui jusques-là n'avoit jamais connu l'ennui, & s'étonnoit de le trouver partout, avec quelqu'empressement qu'elle cherchât à le fuir.

Habib & Dorathil-goase passèrent quelques jours chez leurs parens, & se rendirent delà à Medinaz-il-ballor, emmenant avec eux Ilzaïde & sa sœur, par une route sur laquelle leurs dauphins ne purent point les suivre.

Tout avoit généralement pris l'air du bonheur dans l'isle capitale des états de Dorathil-goase, & le retour de ses souverains y mit le comble; les deux époux, toujours amans, ajoutèrent à leur propre satisfaction celle de s'étudier à ouvrir de nouvelles sources de félicité pour leurs sujets.

Il'Hatrousabous, de son côté, en jouis-

ſant du bonheur de ſa famille, voyoit avec plaiſir ſon grand projet marcher vers l'accompliſſement.

Chaque jour le rendoit témoin de l'union légitime de quelqu'un de ſes génies avec un des enfans d'Adam; il les voyoit paſſer ſous la loi la plus avantageuſe pour eux, bien que ce fut en apparence au détriment de leur puiſſance.

Bientôt une des filles de la mer épouſera un parent de Dorathil-goaſe, on parle même à Ilzaïde de la marier.

» Avec qui? répondit-elle, il n'y a point ici de chevalier, il faut me mener en Arabie, c'eſt delà qu'il en vient.

» Ma belle enfant, répond Dorathil-goaſe, nous voulons bien vous y conduire quand nous irons voir nos bons parens, mais vous êtes née dans la mer; habituée à cet élément, comment ferez-vous pour vous en paſſer, dans un pays où on ne trouve que des plaines de ſable? L'amour ſe contente de tout, reprend vivement Ilzaïde, les élémens mêmes lui cèdent leur empire; ſi le chevalier, votre charmant époux, eut craint de les braver, vous ne le poſſéderiez pas aujourd'hui, & je défie en courage &

en générosité tous les chevaliers du monde, lorsqu'il s'agira d'en conquérir un pareil à lui.

ÉPILOGUE DE L'ÉDITEUR,

Au sujet du conte d'Habib & de Dorathil-goase, ou le Chevalier.

Il est impossible de se refuser à quelques réflexions au sujet du conte que les compilateurs Arabes des mille & une nuits, ont mis dans la bouche de la belle & spirituelle Scheherazade; l'éditeur va s'y livrer pendant que le sultan des Indes repose.

Cet ouvrage, par son plan très-moral, son exécution, partie en vers, partie en prose animée par toutes les couleurs de la poësie, seroit plutôt un poëme qu'un simple conte, s'il n'étoit décidément un roman de chevalerie, remplissant les deux objets qu'on doit se proposer dans la composition du roman; savoir l'amusement & l'instruction.

Il s'agit dans le plan d'orner l'ame & le corps d'un chevalier de tous les dons, de toutes les facultés qui peuvent le rendre accompli, & le héros qu'on a ainsi formé

se trouve être un chevalier errant, par le fait.

On employe pour l'institution de ce personnage le moyen déployé dans Télémaque; c'est un être de la classe des esprits, qui joue ici le rôle de Minerve sous le nom de Mentor.

On lui a endurci le corps à la fatigue, comme Jean Jaques Rousseau conseille de le faire dans son Emile; mais comme un vrai chevalier doit être dévôt à Dieu & à sa Dame, l'Alcoran est le premier objet qu'on cherche à mettre sous les yeux du jeune Arabe.

On doit se rappeler que Rousseau propose, mais très-sérieusement, de faire méditer son élève sur les voyages de Robinson Crusoé.

Ici le conseil est mis en action, & on fait faire à l'élève, en tout, le métier de Robinson Crusoé, autant que le terrain, qu'il est dans le cas de parcourir, en offre les occasions.

Rousseau propose de chercher à enflammer le cœur des éléves par le tableau d'une beauté imaginaire.

La Dame des pensées du jeune Arabe

n'eſt pas imaginaire; mais on le fait s'enflammer pour elle, ſur un ſimple récit.

Cela ne donne pas lieu d'inférer que M. de Fénelon, ni l'auteur d'Emile ayent jamais eu connoiſſance du manuſcrit arabe, dans lequel ſe trouvent ces rapports; mais cela confirme dans la perſuaſion que par toute la terre & de tout temps, les hommes ont eu ſur le même ſujet à peu près les mêmes idées.

L'auteur arabe, preſſé d'arriver à ſon but, dans un terme beaucoup plus court que celui de nos modernes, met bien plutôt qu'eux ſon héros en action. Le poëte qui vient d'éclorre fait des vers ſur le champ, & l'élève ne reçoit pas une inſtruction dont ſa conduite ne faſſe un inſtant après appercevoir le fruit.

Ce petit roman doit avoir été compoſé poſtérieurement aux victoires de Saladin, & peut-être par un poëte de ſa cour; on y trouve un mélange trop marqué des idées européennes & arabeſques ſur la chevalerie, pour que cet aſſemblage pût être entré dans un cerveau qui n'eût connu que les opinions d'une des deux parties du monde; il ne s'agit point ici d'un objet purement naturel, dont

l'effet eſt de faire naître des penſées analogues.

Quand l'Arabe a mis tous ſes ſoins à perfectionner ſon élève, il le montre enfin comme à peu près parfait, car il ne le conduit pas ſi jeune à ce terme.

Il place d'un côté ſon père près de lui, comme modèle; de l'autre il le renvoie, aſſez adroitement, faire un petit tour à l'étude des hiérogliphes de Salomon, pour laiſſer entrevoir que la perfection ne peut être que le fruit de la maturité & de l'application.

Le caractère de Zir qui lui eſt un inſtant oppoſé, fait voir tout le brillant du ſien.

Mais comme il faut mettre en jeu l'exercice de toutes ces vertus chevalereſques, lorſqu'il s'agit de faire briller ſa fidélité en amour, ce n'eſt point une folle paſſionnée qu'on met ſur la ſcène, pour l'attriſter, comme dans Grandiſſon.

On jette ſur ſon chemin une jeune perſonne toute naïve, dont le caractère fait une agréable oppoſition avec ce qu'il peut y avoir de trop ſérieux dans les autres perſonnages; elle eſt amoureuſe ſans le ſavoir, & ſa jolie paſſion eſt d'un ton doux,

qui ne la rend à charge à qui que ce ſoit, pas même à elle. C'eſt une nuance de ſentimens qui fait reſſortir le mérite du héros, & perſonne ne ſe trouve perdu dans l'ombre.

Clémentine, du roman de Grandiſſon, forme un tableau du plus touchant intérêt, & d'un ſi grand effet que, de bonne heure, il devient déchirant.

L'auteur n'a pas pris garde qu'en expoſant la vertu de ſon héros à un très-grand péril, dont il étoit sûr de le faire triompher, il devoit mettre à une épreuve trop forte la ſenſibilité de ſes lecteurs; & qu'il arriveroit néceſſairement que beaucoup ſe paſſionneroient pour Clémentine, & condamneroient juſqu'à la vertu & aux principes qui la rendoient malheureuſe.

Pendant cet amour épiſodique du roman de Richardſon, tout autre intérêt s'éteint; le caractère de Miſs Biron perd entièrement ſa couleur, le ton de celui du héros devient ſec, & preſque dur; on a trouvé des moyens de deſtruction où l'on cherchoit des contraſtes: & la fable principale eſt moins ſuſpendue qu'anéantie.

Il y a des gens qui prétendroient que, ſi Grandiſſon eût voyagé pendant ſix ſemaines,

presque tête-à-tête, avec Ilzaïde, même sans lui avoir une foule d'obligations; à tous les petits propos qu'elle étoit capable de tenir, il n'auroit pas pu garder son sérieux sans grimacer.

Dans le reste des deux romans, les personnages principaux, tels que Grandisson & Habib, ne sont point à comparer. (1) Grandisson est un héros tout fait; Habib est un héros à faire.

Dès-lors le premier des deux ne peut tomber dans la plus légère des fautes; quand l'autre en commet une, à laquelle la jeunesse & l'amour servent d'excuse, heureusement pour lui elle lui reste devant les yeux, & le rend naturellement aussi modeste qu'il est entreprenant, vaillant & réservé.

On ne prétend comparer ici un petit roman à des ouvrages de la plus haute réputation & du plus grand mérite, que pour en indiquer quelques rapports qu'ils peu-

(1) Grandisson est l'*Emile* des Anglois, mais un Emile tout instruit. Ses discours sont des préceptes continuels, ses actions des exemples. Miss Biron est la dame de ses pensées; mais on lui préféreroit Dulcinée du Toboso, dès qu'on a connu l'aimable, sensible, vertueuse & malheureuse Clémentine.

vent avoir entr'eux ; c'eſt une légère eſquiſſe dont on ſe plait à faire remarquer les heureux coups de crayon, & pour cela il faut la rapprocher des grands tableaux, avec leſquels elle peut être en quelque identité de deſſin.

L'auteur arabe du conte d'Habib fut plutôt poëte que conteur, on voit qu'il s'arrête volontiers pour jouir de ſon talent, il avoit plus de littérature que ceux qui ont concouru avec lui, & ſans y penſer, à groſſir le recueil des mille & une nuits ; ſes inventions ont une autre tournure, & on voit qu'il aſpiroit à être neuf parmi les ſiens, dans ſes idées & dans ſes images.

Sa démonographie, dont les détails répandent un peu de langueur dans ſon ouvrage, eſt différente de la leur : voici ce qu'on a pu ſaiſir de ſon idée générale ſur les eſprits & les génies ; il faut pour que les démons puiſſent retourner vers Dieu, qu'ils finiſſent par devenir des hommes : il a auſſi ſa manière toute particulière à lui, de manier la baguette magique. Du reſte, ce n'eſt point à un éditeur à juger du mérite abſolu de cette fable, quoiqu'il lui ſemble

qu'elle ne puiſſe déparer aucun des recueils faits pour l'amuſement du public.

LE ſultan des indes témoigna quelque mécontentement de voir que le conte d'Habib fût déjà fini.

Pendant qu'il avoit duré, Dinarzade avoit paru être toute oreille. « Ah ma ſœur ! dit-elle, les vers que vous me diſiez me plaiſoient beaucoup ſeuls ; mais ils ont un tout autre charme quand vous les encadrez.

» J'avoue que je ne concevois pas, moi qui ris volontiers, pourquoi les rieurs déplaiſoient tant à Yamira, mère de votre chevalier ; je ſuis au fait, depuis que vous m'avez fait goûter le plaiſir de pleurer, pour ainſi dire avec elle, je n'ai verſé qu'une larme ; mais elle étoit ſi douce que j'aurois eu du regret à l'eſſuyer.

» Il y a une choſe que je n'ai pas compriſe dans votre conte ; c'eſt pourquoi ce Zir, l'ennemi de Salamis, qui avoit une ſi aimable ſœur, y eſt expoſé à s'entendre faire le reproche injurieux de n'avoir jamais connu ſa mère.

» L'explication de ce mot, reprit Schehe-

razade, m'auroit jetée dans un conte de trop d'étendue, dont j'aurai besoin de me rappeler à loisir les circonstances.

» Prenez vos aises pour celui-là, ma sœur, dit Dinarzade, ce n'est pas ce qui pique le plus maintenant ma curiosité; mais je m'en rappelle un, dont je désire que vous n'ayez rien oublié. Et quel est-il? répond Scheherazade.

» Vous vous rappelez, ma sœur, dit Dinarzade, un certain Maugraby, dont on nous a bien fait peur à toutes deux, lorsque nous étions enfans.

» Ne nous disoit-on pas tous les jours, que si nous n'étions pas raisonnables, le Maugraby viendroit nous prendre? C'est de ce Maugraby dont je souhaiterois de vous entendre parler; s'il m'a occasionné bien des frayeurs autrefois, il est juste que le plaisir d'écouter son histoire m'en dédommage aujourd'hui; je ne risque plus qu'elle me fasse faire des rêves fâcheux.

La belle sultane, qui s'apperçut que la curiosité de sa sœur ne déplaisoit pas au sultan, entreprit sur le champ le récit du conte suivant.

Histoire du Maugraby, (1) *ou le Magicien.*

Ce Maugraby, sire, étoit la plus détestable créature qui fût sur la terre. Zatanai (2), auquel il s'étoit entièrement livré, lui avoit ouvert le trésor de ses richesses comme ceux de sa malice, & l'avoit rendu très-puissant en mauvaises œuvres; aussi n'eut-il jamais de serviteur plus fidelle, & son nom, qui répandoit la terreur pendant sa vie, est encore aujourd'hui en exécration. (3)

Ce maudit homme parcouroit la terre, cherchant à faire des conquêtes pour son maître, mettant tour-à-tour en œuvre toutes les ruses les plus scélérates, les finesses les plus étudiées.

Quand un ménage bien uni, surtout parmi les gens riches, se voyoit sans postérité, le Maugraby trouvoit moyen de s'introduire, d'offrir & de faire accepter son secours, pour faire cesser la stérilité.

---

(1) *Maugraby*. Ce mot signifie barbare, barbaresque plus proprement.

(2) *Zatanai*. Il est aisé de reconnoître ici Satan.

(3) On jure encore par lui en Provence, en Languedoc & en Gascogne, *Maugraby*, ou ailleurs en France, *Maugrebleu*.

Quand par hafard il s'agiffoit de faire naître un héritier dans une maifon fouveraine, alors il redoubloit de zèle & d'adreffe.

Habed-il-Kalib régnoit alors en Syrie, & tenoit fa cour à Thedmor fa capitale; né idolâtre, il avoit été appelé à la lumière de la religion mufulmane par Bein-Habas-Mortazer-Billaz, huitième calife, qui lui ayant fait quitter le nom de Sankir-Balleyn, lui avoit fait prendre celui d'Habed-il-Kalib.

Ce monarque pouvoit raffembler trois cent mille cavaliers fous fes étendards, & en avoit toujours foixante & dix mille autour de lui pour fa garde; fa capitale étoit ornée de monumens d'architecture dans tous les genres, la magnificence la plus recherchée éclatoit dans fon palais, & tous les arbres dont la riche contrée de Damas s'enorgueillit, embelliffoient fes jardins.

Il avoit foixante femmes, choifies parmi les plus belles qui fuffent dans l'orient; mais fon pouvoir & les objets de jouiffances raffemblés autour de lui, lui étoient devenus infipides; fa carrière s'avançoit,

& malgré ſes efforts & ſes prières il étoit ſans poſtérité.

Le Maugraby ſaiſit cette occaſion pour venir lui offrir ſes ſervices intéreſſés ; il ſe préſente à la porte du palais, traveſti en homme de la campagne ; borgne de l'œil droit, chaſſieux du gauche, formant un objet tout-à-fait riſible.

Il a un petit panier ſous le bras, & crie d'une voix forte : « pommes, pommes pour rendre les femmes fécondes. » Les eſclaves du palais ſe moquoient du marchand : pourquoi ne cries-tu pas des prunes, plutôt que des pommes ? lui diſoient-ils, cela vaudroit peut-être mieux.

Sur cette entrefaite le grand viſir arrive au palais, il venoit pour s'entretenir avec le roi d'affaires concernant le gouvernement ; il entend le cri du Maugraby & l'appelle : « que vends-tu là ? lui dit-il : ſeigneur, c'eſt un fruit qui rend les femmes fécondes. »

« Tu ſerois bientôt, lui répond le viſir, plus riche que tous les monarques de la terre, ſi tu poſſédois de pareils fruits. »

» Je ne ſerois pas ſi riche que vous le penſez, dit le Maugraby, mon arbre ne donne

donne qu'un fruit dans l'année; mais il le donne bien excellent & bien beau. »

» Tu le portes ſans doute dans le panier que tu as au bras? reprit le viſir : fais-le-moi voir. »

Le Maugraby obéit, & découvrit la pomme cachée ſous des feuilles, & le viſir ſembloit la regarder avec plaiſir, quand un eunuque, qui faiſoit le métier de bouffon au palais, prend la parole.

« Seigneur, dit-il au miniſtre, n'achetez rien de ce vilain borgne, il ne voit rien d'un œil & regarde de travers de l'autre; ne voyez-vous pas qu'il eſt chaſſieux? ſa prunelle gâte tout ce qu'elle fixe; puis s'adreſſant au borgne : parle, marchand de merveilles! n'as-tu pas un ſecret pour me rendre prolifique, moi? »

» Non, répond le Maugraby; mais tu as un beau nez. J'ai un moyen pour le rendre fécond, en veux-tu faire l'eſſai? »

» Volontiers, dit l'eunuque, car je m'ennuie de mon état. »

» Prends cette noiſette, reprit le marchand de fruits, préſente-la au bout de ton nez, comme tu veux qu'elle y tienne, en diſant : *pour le prix qu'il m'en coûte & de la*

part dont il me vient, j'accepte de tout mon cœur le présent du Maugraby: (apprends que c'est mon nom) puisque tu prétends être amusant, tu le seras plus que jamais. »

Le bouffon, imaginant qu'il va se procurer une occasion de plus de tourner le borgne en ridicule, prend la noisette & la campe sur le bout de son nez; elle y tient, & y fait la figure bisarre d'un petit nez qui auroit pris racine sur un gros.

Tous ceux qui sont présens éclatent de rire, la noisette est devenue charnue, & a pris racine dans l'endroit où elle a été placée.

L'eunuque ayant fait la sottise de prononcer les paroles dictées par le Maugraby, elles ont eu leur effet sur le champ, & le plaisant demeure exposé aux railleries de tous ceux que le bruit à attirés.

Le visir, témoin de l'aventure de la noisette, va annoncer au souverain les infaillibles propriétés d'une pomme, dont la prudence ne permet pas de négliger de faire l'acquisition à quelque prix que ce soit.

« Ce n'est pas, lui dit-il, sire, la première fois que les rois ont eu recours aux ressources de la magie pour se procurer ce

qu'ils ne peuvent obtenir autrement; la ſageſſe de votre motif pourroit juſtifier une imprudence, vous avez inutilement mis en œuvre les aſtrologues attachés à votre cour: leurs travaux ont été inutiles, il ſe préſente un homme plus habile qu'eux: il ne faut pas dédaigner ſes ſervices; l'intérêt de l'état vous y oblige, puiſqu'il s'agit d'aſſurer votre ſucceſſion.

Habed-il-Kalib fut plus qu'ébranlé par ce que venoit de lui dire ſon grand viſir, il ſe voyoit enfin flatté de l'accompliſſement de ſes plus ardens déſirs: il ordonne qu'on faſſe venir ſur le champ, devant lui, le marchand de pommes & le bouffon.

Celui-ci arriva le premier; nous vous amenons, ſire, dit-il au roi, un malin borgne: avec lui, auſſitôt dit auſſitôt fait; s'il avoit ici une pleine corbeille de pommes, toutes vos Dames pourroient faire chercher des nourrices.

La figure du bouffon devenue du plus parfait ridicule, depuis que ſon nez avoit enfanté, joint aux propos du perſonnage, firent perdre le ſérieux au roi. Enfin, ce prince ſe remit, & fit entrer le Maugraby

dans un cabinet particulier, où le grand visir seul fut admis en tiers.

Marchand, dit le roi, montrez-moi cette pomme. — La voilà, sire; jamais pour la forme, la finesse, la transparence de la peau, la couleur & l'odorat, le roi n'avoit vu un aussi beau fruit.

Quand on vend, dit le roi, une marchandise aussi précieuse, il faut pouvoir s'annoncer d'une manière à se concilier des égards.

« Visir, dit le roi à son ministre, faites ordonner au grand trésorier d'envoyer une robe & un turban convenable à celui qui va négocier avec moi. »

L'ordre porté par le visir n'admet point de délai, & sur le champ, dans un cabinet à part, le Maugraby est revêtu comme doit l'être un homme d'importance, admis à l'audience particulière d'un grand souverain.

» Entrons en marché maintenant, dit Habed-il-Kalib, donnez-moi votre pomme; & dès que vous m'assurez que, par ce moyen, je pourrai avoir des enfans, je vous en ferai compter quatre mille sequins. »

» Je dépose, reprit le Maugraby, un

diamant valant dix mille ſequins entre les mains de votre majeſté. Si le fruit que je vais lui donner n'opère pas l'effet que j'en promets, le bijou ſera perdu pour moi; mais je ne ſaurois céder ma pomme pour de l'or, dont je n'ai pas beſoin. »

» Et quel autre prix pouvez-vous y mettre? repartit le roi. — Vous ſentez vos beſoins, ſire, & moi les miens. J'ai une grande, une importante ſucceſſion à laiſſer; je n'ai pas d'héritier, les moyens par leſquels je puis vous en procurer, ſont inſuffiſans pour moi-même. Voici mes conditions, & je ne les crois pas onéreuſes: ſi le premier enfant que vous aurez eſt une fille, elle eſt à vous; ſi c'eſt un garçon il eſt à moi.

Le roi étoit près d'entrer en fureur à cette propoſition; mais le premier viſir lui ſerre doucement le bras, & l'engage à ſe retirer avec lui ſur un ſopha qui étoit dans le fond de l'appartement; là, de manière à ne pouvoir être entendu de l'étranger, il lui tient ce diſcours.

« La propoſition qu'on vous a faite eſt bien inſolente, ſire; & l'homme qui l'a auſſi témérairement haſardée mériteroit la mort,

mais on vous offre un moyen unique de ne pas mourir sans postérité, & quand vous auriez consenti à donner votre fils à cet homme, s'il vous en vient un, quelle force pourroit-il employer pour contraindre à lui tenir parole celui qui peut couvrir la campagne d'une armée de trois cent mille cavaliers? Il veut un héritier, il viendra le chercher ici, & s'il s'affectionne à votre enfant, vous ne vous opposerez pas à ce qu'il le comble des trésors dont il se dit si embarrassé; dissimulez donc, sire, & faites vos affaires; les promesses des hommes puissans ne sont que des mots.

Habed-il-Kalib, aveuglé par ses propres désirs, se laissa convaincre & induire à entrer en marché avec le Maugraby.

Il convient de lui abandonner le premier fruit mâle qu'il pourra obtenir par les vertus de la pomme, & dans l'instant elle lui est remise; mais il faut être instruit de la manière de s'en servir.

» Sire, lui dit le Maugraby, pour que le fruit fasse son effet, votre majesté doit épouser une jeune vierge; vous entrerez avec elle dans le bain, & lorsque vous devrez passer au lit nuptial, vous couperez

la pomme par la moitié, vous en donnerez une à votre épouſe, & en mangeant l'autre vous prononcerez, tout haut : » *Souveraine puiſſance, qui avez mis une vertu dans la pomme, faites qu'elle ſe déploie en notre faveur, & accordez-nous un enfant ?*

En diſant cela l'étranger fait un profond ſalut, comme pour ſe retirer, & ajoute : « ſire, ſi vous n'avez qu'une fille, je vous promets une ſeconde pomme, comptez ſur ma parole, comme je dois faire fond ſur celle que m'a donnée votre majeſté.

La vue & l'odorat de la pomme enivrent Habed-il-Kalib. « Voyez, ſire, lui dit ſon viſir, quel marché eut manqué de faire votre majeſté, ſi comme beaucoup d'autres moins prudens qu'elle, on eut maſſacré par ſes ordres un homme qui faiſoit une propoſition téméraire en apparence, vous euſſiez eu par violence une pomme, devenue inutile entre vos mains, faute de connoître la manière d'en faire uſage.

Le roi convint avec lui qu'il étoit heureux d'avoir pu ſe poſſéder; mais empreſſé de faire l'épreuve du ſecret, il ordonna ſur le champ au chef de ſes eunuques de lui

chercher dans Thedmor une femme telle que l'étranger la lui avoit dépeinte.

» Elle eſt trouvée, répond ce chef, il n'y a pas dans vos états une jeune perſonne plus belle, plus ſage, plus digne de donner un héritier à votre couronne qu'Elmennour, fille de votre grand viſir.

« Je ſuis enchanté, dit le monarque à ſon viſir, que vous poſſédiez le tréſor qui m'eſt néceſſaire; allez préparer votre fille à me donner la main; jamais je n'aurai formé de lien dont j'aie eu ſujet de concevoir de plus flatteuſes eſpérances; le viſir met les mains ſur ſa tête en ſigne d'obéiſſance & ſort: le Maugraby étoit encore à la porte du palais, où la foule s'étoit formée autour de lui & de l'eunuque bouffon, qui le prioit de le délivrer de l'ornement dont ſon nez ſe trouvoit enrichi.

« Je n'en ferai rien, bouffon, reprenoit le Maugraby: je te ruinerois: ne faiſois-tu pas métier de faire rire les autres? tu courois riſque de manquer ſouvent ton coup; à préſent, pour réuſſir, tu n'as qu'à te montrer. »

Comme les plaiſans de profeſſion ne ſont point aimés, il s'éleva des éclats de rire ſi

extraordinaires de la part des curieux raſſemblés, que le Maugraby put s'échapper, & le bouffon ſe ſauver dans le palais avec ſon nez en trompette.

Le grand viſir eſt de retour dans ſon palais, un peu mortifié de la commiſſion dont il ſe voit chargé ; Elmennour eſt ſa fille unique, dont il ſe propoſoit de faire le bonheur autrement qu'en la donnant à un monarque déjà avancé en âge, dont elle ſera la ſoixante & unième épouſe.

Il appréhende de lui cauſer un violent chagrin, en lui apprenant à quoi elle eſt néceſſairement deſtinée ; ſon inquiétude, ſon trouble, ſon embarras, ſon chagrin ſe manifeſtent dans ſes regards ; Elmennour, qui connoît ſon père, s'apperçoit qu'il eſt la victime d'un tourment ſecret, & fait ſi bien qu'elle lui en arrache l'aveu.

« Quoi! mon père, lui dit-elle, vous vous affligez d'une alliance dans laquelle je ne vois rien que d'honorable pour vous & d'avantageux pour moi?

» Habed-il-Kalib eſt trois fois plus âgé que moi, mais il a des vertus que j'eſtime ; mon cœur eſt libre & s'attachera ſans peine à lui.

» Si cette pomme merveilleuſe dont vous venez de me parler nous procure un enfant, dès-lors la ſoixante & unième femme devient la première de toutes, comme mère de l'héritier de la couronne, & j'aurai la ſatisfaction de vous avoir rendu beau-père & grand-père de rois ; ma ſoumiſſion dès-lors aura aſſuré votre fortune, & je vous verrai à l'abri des revers auxquels un courtiſan & un miniſtre ſont expoſés.

» Allez dire au roi que votre fille Elmennour ſe trouve très-flattée de l'honneur qu'il lui fait en laiſſant tomber un regard de préférence ſur elle. »

Le viſir s'excuſe de l'inquiétude qu'il avoit témoignée ſur ſa tendreſſe; & ſatisfait de n'avoir pas trouvé des obſtacles dans les diſpoſitions de ſa fille, il va rendre compte au roi de la ſatisfaction avec laquelle ont été reçus les ordres dont ſa majeſté l'avoit chargé.

Tout ſe prépare pour la noce où la magnificence royale ſe déploie ; à la ſuite des cérémonies, des feſtins, l'heure de marcher vers le lit nuptial arrive ; la pomme du Maugraby eſt partagée avec précaution, & chacun des deux époux en mange ſa

portion, après qu'Habed-il-Kalib eut ſcrupuleuſement prononcé les paroles qui devoient aſſurer l'effet du charme.

Les fêtes qui avoient été ordonnées pour célébrer le mariage du roi avec la belle Elmennour étoient à peine terminées, que les premiers ſymptomes de la groſſeſſe s'annoncèrent, & furent bientôt ſuivis de ceux qui ne laiſſoient aucun doute ſur la certitude de l'événement tant déſiré.

Les neuf mois s'écoulent enfin, & Elmennour accouche d'un prince beau comme le jour. On donne l'enfant à une nourrice choiſie, il jouit de la plus belle ſanté ; il croît à vue d'œil, n'a aucune de ces indiſpoſitions qui mettent les enfans en péril preſqu'en entrant au monde, & tout en lui donne tant de ſatisfaction, que rien ne rappelleroit au roi & à ſon viſir l'idée toujours un peu inquiétante du Maugraby, ſi le nez du bouffon n'en renouveloit de temps en temps le ſouvenir.

Mais bientôt, en voyant que les années s'écoulent, que le prince, circoncis & baptiſé Habed-il-Rouman, profitant autant pour l'eſprit que pour le corps, donne lieu de concevoir de plus en plus des eſpérances

flatteuſes en tout point, on s'amuſe du ridicule du viſage de l'eunuque, ſans s'occuper de celui qui l'a cauſé; ou, ſi on penſe à celui-ci, c'eſt comme à un homme qui, vu ſon grand âge, doit être diſparu d'entre les vivans.

Il eſt temps qu'Habed-il-Rouman aille aux écoles: un Cheik, le plus ſavant de tout le royaume, qui étoit en même temps Amame de la grande moſquée, & étoit à la tête des études à Thedmor: le jeune prince lui fut confié; ce vénérable vieillard le tenoit auprès de lui, ne lui permettant que la ſociété des jeunes princes, fils des vaſſaux de la couronne de ſon père & des autres grands du royaume.

Le jeune Habed étoit parvenu à ſa quatorzième année, ſurpaſſant tous ſes compagnons d'étude par ſes progrès, en tout genre, autant que par les avantages extérieurs de la force, de la taille & de la figure.

Il étoit l'idôle de ſon père & de ſa mère, l'eſpoir de la nation par les heureuſes qualités qui ſe développoient en lui, lorſque tout-à-coup un incident vint troubler

le bonheur, la ſécurité & preſque les eſpérances de tous.

Le Maugraby vêtu d'une manière honnête, d'un habillement qui tenoit en partie de l'état des gens de loi, & de ceux qui ſont attachés au ſervice des moſquées, vint pour demander une audience à Habed-il-Kalib, prince très-acceſſible; il cachoit de la main l'œil dont il étoit borgne, & l'huiſſier, nouveau dans l'emploi, ne le connoiſſoit pas.

L'officier, après en avoir obtenu la permiſſion, l'introduit auprès du roi, qui étoit alors ſur ſon trône, ayant ſon grand viſir avec lui & le chef de ſes eunuques derrière, avec la garde ordinaire du palais.

Le Maugraby s'approche, s'incline profondément juſqu'à trois fois, ſe relève & découvre ſa face odieuſe, qui arrache un cri de ſurpriſe au monarque.

« Qui êtes-vous? que voulez-vous? dit Habed-il-Kalib, troublé au-delà de toute expreſſion; qui vous a donné la permiſſion de venir vous préſenter devant moi ſans avoir été annoncé?

« Je ſais, répond le Maugraby, que ceux dont le droit eſt clair peuvent venir vous

demander justice, fut-ce contre vous-même. Il y a treize ans & plus que vous êtes mon débiteur : l'enfant que vous avez eu d'Elmennour est à moi. Je vous en ai laissé jouir assez long-temps ; vous l'avez élevé à votre manière, il faut que je l'instruise à la mienne, & quand j'aurai fait mon devoir de maître, comme vous avez fait celui de père, je pourrai vous le renvoyer.

Le roi se mordoit les lèvres, ses yeux étoient ardens de colère ; le visir le contient d'un regard, & prend la parole.

« Qui que vous soyez, oh étranger ! lui dit-il, vous vous rendez coupable de la plus punissable imprudence : osez-vous venir demander à un souverain puissant, qu'il vous confie son fils qui appartient à l'état ?.....

» Visir, dit le Maugraby, je n'ai que faire de votre harangue ; je parle au roi & non à vous.

» Téméraire ! dit le visir, holà, gardes qu'on coupe sur le champ la tête à ce malheureux ! La garde entoure le Maugraby, le lie & le conduit dans une cour du palais destinée aux exécutions. »

Habed-il-Kalib se place à une fenêtre, pour voir sauter sous ses yeux cette tête qui

lui eſt odieuſe; un coup de ſabre l'enlève, elle bondit à terre; & quand le roi penſe ſe raſſaſier de la vue d'un ennemi mort, il ne voit plus qu'une citrouille partagée en deux.

On s'approche du corps, on ne voit pas une goutte de ſang; ce n'eſt pas même un corps, c'eſt un ſac rempli de paille de riz ſouffrée, qui s'enflamme, pétille, remplit d'une fumée qui infecte toute la cour; bientôt après tout a diſparu, & il ne reſte pas la plus légère trace de l'exécution que l'on vient de faire.

Habed il-Kalib & ſon miniſtre demeurent confondus, la journée ſe paſſe en vaines délibérations, & le roi prend la réſolution d'aller le lendemain matin implorer du ſecours à la moſquée, en adreſſant des prières ferventes à Dieu & à ſon Prophête.

Comme le roi, aux premiers rayons du jour, ſortoit à pied & ſans babouches, pour plus grand témoignage d'humilité; quoiqu'il fût environné de ſes gardes, un derviche ſe place tout-à-coup ſur ſon chemin & lui fait face.

« Roi, lui dit-il! reconnois-moi, je ſuis

le Maugraby, je viens te demander mon enfant.

« Ah! maudit magicien, s'écrie Habed-il-Kalib, que le ciel me délivre de toi ! & en même temps il ordonne à ſa garde de ſe jeter ſur le faux derviche & de l'étouffer ſur le champ. »

La garde obéit, il n'y a pas aſſez de place ſur le corps que l'on frappe, pour recevoir tous les coups qu'on lui porte, on le foule aux pieds ; mais bientôt on s'apperçoit que ce prétendu corps qu'on veut écraſer, n'eſt qu'un ſac de pois délié par les deux bouts, & qui a rejeté ſur la place tout le légume qui y étoit contenu ; les pois roulent de tous côtés, & bientôt il n'en reſte pas un ſeul expoſé à la vue.

Le roi, intimidé par ce dernier ſpectacle, renonce au deſſein d'aller à la moſquée & revient à ſon palais.

Là, après s'être concerté avec ſon viſir, tous deux tombent d'accord qu'il faut envoyer ſur le champ chercher un aſtrologue, qui demeuroit à Thedmor, & qui avoit la réputation d'être ſavant eu magie, pour pouvoir oppoſer cet art à lui-même : on arrache l'aſtrologue à ſes études, on le

force à venir au palais; il arrive & apprend des merveilles auxquelles on l'engage à en oppofer d'autres qui puiffent les détruire.

Ce favant étoit préfomptueux: « Sire, dit-il au roi, je vais enchanter un lien; quand le magicien fe préfentera devant votre majefté, il faut qu'une main adroite le lui paffe promptement au col, & fi elle eft affez habile pour former un fecond nœud avant qu'il ait pu prononcer trois paroles, le magicien eft en votre pouvoir; reprenez le deffein d'aller demain à la mofquée & je vous y accompagnerai. »

Le roi eut bientôt trouvé l'homme qui lui étoit néceffaire pour lancer le nœud coulant & en faire un de plus en un clin-d'œil; c'étoit le bouffon, grand efcamoteur de profeffion.

On lui fait faire l'effai du tour qu'on attend de lui; un efclave qu'on en a prévenu & qui cherche à fe défendre, eft faifi, lié de trois nœuds, avant d'avoir pu prononcer le nom de Mahomet; on ne doute plus du fuccès de l'invention pour le lendemain.

Habed-il-Kalib à cheval, eft en chemin pour fe rendre à la mofquée; l'aftrologue

& le bouffon font à côté de lui; on ne voit point de figure humaine qui fe préfente à la vue; mais, tout-à-coup un âne d'une forte taille s'échappe d'une écurie devant laquelle le roi paffe, vient fe préfenter devant lui, & lui crie d'une voix effroyable: « donne-moi mon enfant, je fuis le Maugraby. »

L'adroit bouffon a joué tout fon jeu, & a donné la corde à tenir à l'aftrologue, mais dans le moment le grand âne eft rentré dans la terre; & le fpectacle qui fe préfente aux regards, eft celui du bouffon transformé en un petit âne galeux, fans queue & fans oreilles, qui fe trouvent plantées au derrière & fur la tête de l'aftrologue, qui tient en main le bout du lien prétendu magique paffé au col de l'ânon pelé.

Le roi étoit trop confterné, la garde & le peuple trop furpris, pour que perfonne fût tenté de rire de cette métamorphofe auffi fubite que fingulière.

Cependant, peu-à-peu, le bouffon a repris fa forme ordinaire fans qu'on s'en foit apperçu; la pouffière qui s'élevoit de terre à fon trépignement de pieds, a dérobé à la vue l'opération du changement, la queue

& les oreilles du ſavant ont également diſparu.

Sire, dit alors Scheherazade en interrompant ſon récit, pour adreſſer directement la parole au ſultan des Indes ; l'aſtrologue Syrien s'étoit aviſé de lutter ſans le ſavoir contre le plus ſavant, comme contre le plus dangereux magicien qui fût alors ſur la terre.

Tel étoit le Maugraby ; Zatanai, dont il étoit le très-fidelle eſclave, lui avoit lui-même ouvert les quarante - huit portes de la ſcience, dont le dépôt exiſtoit dans le Dom-daniel à Tunis, avant que cet endroit réputé dans toute la Barbarie eût été détruit & abandonné aux flammes, avec tout ce qu'il contenoit, par Zanate Kalifé (1).

Le Maugraby étoit donc, pourſuivit la ſultane, parmi les magiciens les plus habiles de ſon temps, ce qu'eſt la lumière de la lune pendant la nuit à celle des plus foibles étoiles ; il voulut châtier l'aſtrologue qui

(1) Zanate Kalifé fut envoyé par les califes d'Arabie à la conquête de la Mauritanie & des côtes barbareſques. Ces peuples idolâtres étoient entièrement livrés aux ſuperſtitions magiques, dont on tenoit école publique dans l'endroit nommé *le Dom-Daniel*.

s'étoit déclaré contre lui, & l'eunuque bouffon son associé, d'une manière qui les rendit ridicules, sans les instruire.

Pendant le changement momentané auquel il les soumit, tous les spectateurs eurent lieu de s'appercevoir qu'il les avoit traités comme des ânes, mais eux ne s'apperçurent aucunement du ridicule dont ils avoient été couverts, & sontenoient à ceux qui leur en parloient qu'on leur avoit fasciné la vue.

Habed-il-Kalib, sire, atterré par l'inutilité de la dernière tentative qu'il vient de faire pour se délivrer des persécutions du Maugraby, résolut de poursuivre son chemin afin de se rendre à la mosquée, & y implorer les secours de Dieu & du grand Prophête.

Un de ses huissiers le précède, & va prévenir le chef des Amames, pour qu'il rassemble les ministres de la religion, & donner par-là plus de force & de solemnité aux prières.

Ce chef des Amames étoit le vénérable Cheik, à qui l'éducation du prince Habed-il-Rouman avoit été confié. Le Cheik obéit à l'ordre qu'il a reçu, revêt son habit de

cérémonie, & prend le chemin de la mosquée : il laiſſe ſon élève avec quelques-uns de ſes compagnons d'étude, jouant dans une cour, dont toutes les portes étoient exactement fermées.

Ces précautions étoient bien foibles contre le Maugraby, il eſt ſur un gros arbre au milieu de la cour, métamorphoſé en hibou; il attend le moment où le jeune prince vient à ſon tour ſe tapir derrière l'arbre, pendant qu'on cache un mouchoir qu'il doit chercher; le dangereux oiſeau de nuit, lui fait alors tomber ſur la tête une ſeule goutte d'eau d'une petite fiole qu'il tient dans ſon bec, & le change en ſouris.

Le petit animal, pouſſé par un mouvement naturel, ſort tout effrayé de derrière l'arbre, & veut aller chercher un endroit pour ſe cacher ; alors les compagnons d'amuſement d'Habed-il-Rouman voyent tous diſtinctement dans le milieu de la cour, un gros hibou fondant ſur une ſouris qui ſe ſauvoit & qu'il enlève.

Habed-il-Kalib, rongé d'inquiétude & tourmenté par la crainte, eſt de retour dans ſon palais, & fait appeler ſon grand viſir pour délibérer avec lui ſur le parti

qu'il y a à prendre dans la circonstance embarrassante où il se trouve.

Il jette avant l'arrivée du ministre la vue sur un bureau du cabinet; il y voit un papier déployé & chargé de caractères d'écriture : ses regards s'y attachent & il lit.

Le Maugraby à Habed-il-Kalib, roi de Syrie.

« PRINCE sans parole, ce n'est pas moi que tu prétendrois frustrer de ce qui m'est dû, en me refusant un enfant que tu me donnas : c'est la puissance que tu invoquas en mangeant la pomme : ton fils lui appartient, & je l'ai pris pour le lui remettre. »

Comme le roi tenoit à la main le terrible écrit, le grand visir arrive, en prend lecture; la consternation s'empare d'eux; ils ordonnent, dans le trouble d'esprit dont ils sont saisis, au chef des eunuques, d'aller avec la garde chercher le jeune prince dans la maison du Cheik auquel il avoit été confié.

On y trouve tout en désordre; le vénérable gouverneur d'Habed-il-Rouman arrachoit à pleines mains sa barbe & ses cheveux blancs, en entendant le récit des

jeunes gens qui étoient autour de ſon élève; la manière dont il étoit diſparu à leurs yeux, & la circonſtance de l'apparition ſubite du hibou & de la ſouris que cet oiſeau avoit enlevé.

Le Cheik ſe rend au palais, & va mêler ſes larmes avec celles du roi, du viſir, & de l'inconſolable Elmennour; le papier qui les a inſtruit ne ſe trouve plus, mais le contenu, qui leur a annoncé la perte qu'ils faiſoient, eſt reſté gravé dans leur mémoire. « Oh ciel! s'écrie le roi, à quelle barbare puiſſance avois-je abandonné mon fils! à quel malheur affreux mon imprudence l'a-t-elle livré! »

Le grand viſir ſe fait des reproches intérieurs : « c'eſt moi, ſe diſoit-il, qui ai procuré l'accès à cet abominable magicien, & conſeillé l'uſage de ſon fatal ſecret; j'ai fait le malheur de mon ſouverain, de ma fille, le mien, & celui d'une innocente créature. » Elmennour étouffée par ſes ſanglots ne pouvoit prononcer que ces mots : « mon fils! mon fils! mon cher fils! »

Le Cheik ne s'oppoſe point à ces premiers effets de la douleur. Enfin, il ſaiſit un inſtant pour parler : « nous fûmes tous

coupables, leur dit-il, & le ciel nous en châtie : mais croyez-vous que ſa juſtice ſouffre qu'un muſulman, fidelle aux lois qui lui ont été impoſées par ſa circonciſion, tombe au pouvoir d'un autre que du grand Prophête dont il porte le ſceau? Mon cher élève Habed-il-Rouman a le germe de toutes les vertus dans ſon cœur : c'eſt une plante heureuſement diſpoſée, qui tend à élever ſes branches vers le ciel, & la roſée d'en-haut deſcendra ſur elle en quelque part qu'elle ſoit : peut-on le dérober aux yeux de l'Eternel, qui l'a fait marquer pour lui? Il faut faire ouvrir toutes les moſquées & contre un pouvoir ſurnaturel & infernal, armer la puiſſance à laquelle rien ne ſauroit réſiſter. »

Le diſcours du Cheik apporta quelque eſpèce de conſolation, en relevant un peu les eſpérances de la famille affligée, & les prières publiques furent ordonnées dans Thedmor & dans toute la Syrie.

Pendant ce temps-là, le jeune Habed-il-Rouman étoit bien à plaindre : le barbare Maugraby l'a tranſporté au milieu d'un déſert; là il lui rend ſa figure & ſe préſente devant lui, borgne, chaſſieux, dégoûtant, comme

comme il s'étoit offert la première fois à la porte du palais de Thedmor : « me connois-tu, dit-il au prince effrayé ? »

Naturellement doux, Habed-il-Rouman répond à celui qui l'interroge aussi brutalement : « non ; je ne sais pas qui vous êtes. »

« Tu vas l'apprendre, lui répond le barbare magicien en lui donnant un soufflet ; je suis le Maugraby, n'as-tu jamais entendu parler de moi ? »

Habed-il-Rouman se sentant frappé pour la première fois de sa vie, lui, fils de roi, lui, à qui on n'avoit jamais adressé la parole, même quand il étoit question de le reprendre d'une faute, qu'avec les plus grands ménagemens, tombe dans le dernier étonnement ; il se consulte intérieurement, & se frotte les yeux pour dissiper le rêve désagréable dans lequel il se croit enveloppé, le Maugraby le devine.

« Tu ne dors pas, lui dit-il ; écoute la question que je te fais : je suis le Maugraby, n'as-tu jamais entendu parler de moi ? »

« J'ai ouï faire, répond le jeune prince, à ma mère, & bien plus encore à ma gouvernante, l'histoire d'une pomme qui avoit été apportée à mon père par le Maugraby. »

« Que dis-tu ici de ton père & de ta mère ? tu es né des pepins de ma pomme, répond le magicien. »

« Je vous assure, dit le jeune prince, que je suis né de ma mère, qu'Habed-il-Kalib est mon père, tout le monde me l'a dit. »

« Tout le monde en a menti, répond le Maugraby, en lui donnant un second soufflet plus fort que le premier; ton prétendu père & ta prétendue mère ne sont bons qu'à faire des mulets pour mon écurie: voyons si tu tiens de la race dont tu prétends être. »

En même temps le Maugraby ramasse de l'eau de pluie avec le creux de sa main, dans un rocher qui est à sa portée, la lui jette au visage, le change en mulet, & en fait sur le champ sa monture: il faut que le pauvre prince trouve des jambes pour courir, car on hâte sa marche par une grêle de coups.

Habed-il-Rouman veut appeler toute la terre à son secours, & implorer celui du grand Prophête; il ne peut plus articuler que des sons effrayans pour lui-même.

Cependant le cruel magicien ne lui

donne aucun relâche ni de jour ni de nuit, jusqu'à ce qu'il l'ait porté au terme où il doit s'arrêter.

Ils sont au pied d'une montagne affreuse, dont le sommet paroît toucher jusqu'aux nues, un désert, plus épouvantable que tous ceux qu'ils ont parcourus, les environne de tous cotés; là, le magicien met pied à terre, & attache sa monture à la branche d'un arbuste épineux, venu sur le bord d'une fontaine qui s'échappe des crevasses de la montagne.

Mauvaise bête, dit-il, en frappant encore sur le dos de l'infortuné jeune homme, ton éducation t'a énervé, nous verrons tout à l'heure si je pourrai t'apprendre à valoir mieux! En même temps il s'approche de la fontaine pour y aller puiser de l'eau.

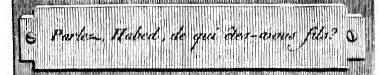
Les quatre pieds ont manqué de foiblesse, sous le corps fatigué, exténué, couvert de plaies, dans lequel est renfermé l'infortuné prince de Syrie; le Maugraby s'approche de lui & lui jette de l'eau sur la tête, en prononçant tout haut : *Sujet de Zatanai*, *au nom de Zatanai*, reprends ta forme.

Sur le champ le pauvre Habed-il-Rouman

peut s'appercevoir de nouveau qu'il a des bras & des mains, quoique défigurés par les plaies & le ſang qui les couvrent. Le magicien le plonge dans le ruiſſeau, dont la fraîcheur ranime un peu les forces du pauvre mourant, & alors ſon impitoyable perſécuteur, après l'avoir aſſis, le dos appuié contre un rocher, lui adreſſe la parole d'un ton un peu moins ſévère: « Parlez, Habed, de qui êtes-vous fils? »

« Hélas! reprend le jeune prince, d'une voix foible; je ſuis l'enfant de cette pomme, de ces pepins dont vous m'avez parlé: je ſuis le vôtre, puiſſe la compaſſion entrer pour moi dans votre cœur! »

« Vous avez bien fait de répondre comme vous venez de le faire: je vous ai fait laiſſer dans le ruiſſeau la dernière goutte du ſang odieux qui vous venoit d'un homme & d'une femme ingrats & parjures, qui, pour me récompenſer du bien que je leur avois fait, ont attenté trois fois à ma vie; vous avez porté la peine de leur ſcélérateſſe à mon égard; vous avez été ſujet à la règle commune qui aſſujettit les enfans à celle qu'ont mérité les pères; c'eſt à regret que j'ai été obligé de laiſſer tomber



Parlez, Habed, de qui êtes-vous fils?

J. Marillier del. N. de Launay sc.

ſur vous une partie de la vengeance qui s'appeſantit ſur leur infidélité : ſoyez ſage & ſoumis en tout, & vous trouverez en moi un père qui vous aimera ſans foibleſſe, vous élèvera ſans négligence, & qui, ſans permettre que vous vous laiſſiez infatuer par la puiſſance & les grandeurs auxquelles tout répétoit ſans-ceſſe autour de vous que vous étiez deſtiné, peut vous aſſocier à un pouvoir dont tous les ſouverains de la terre ſont jaloux : à ces conditions ſerez-vous mon fils, Habed ? »

« Hélas oui ! dit le jeune prince, qui craignoit de n'être bientôt plus rien, parce qu'il prenoit l'état de défaillance abſolue dans lequel il ſe trouvoit pour l'avant-coureur de la mort. »

« Nous allons donc, mon cher enfant, dit le magicien, après avoir appaiſé, par le traitement rigoureux que j'ai exercé ſur vous, la puiſſance ſans bornes que votre prétendu père a irritée contre lui & contre vous-même, l'invoquer de concert, pour qu'à ſon nom cette montagne s'entr'ouvre & nous livre un paſſage aiſé, vers un endroit de délices où vous puiſſiez trouver tous les ſecours néceſſaires pour vous réta-

blir; les jouiſſances de votre âge, enfin, l'inſtruction que vous ne pouviez recevoir d'un Cheik ignorant, qui s'eſt fait une loi de croire que tous les ſecrets de la nature ſont renfermés dans un ſeul livre qui n'eſt qu'un tiſſu de rêveries. »

Habed-il-Rouman ſe mouroit, & ſouhaitoit de vivre : « je ferai tout ce que vous voudrez » dit-il à l'homme, qui, après s'être montré ſi cruel, ſi formidable, ſembloit vouloir prendre pour lui des ſentimens plus doux.

Alors le magicien ſe lève, tire d'une bourſe pendue à ſa ceinture un petit livre, une petite bougie & un briquet, il raſſemble des feuilles ſéches, allume du feu; y jette des parfums; prononce à voix baſſe des paroles d'invocation & de conjuration, & finit par dire tout haut : « *Tout puiſſant Zatanai, roi de la terre entière; deux de tes enfans veulent paſſer pour prendre du repos, dans le lieu de délices qu'ils tiennent de ta magnificence ; qu'à ton nom la terre s'ouvre pour leur en permettre l'accès.* »

Le jeune prince, abſorbé par ſon état, pouvoit à peine ſuivre, mentalement, les paroles qui retentiſſoient à ſon oreille :

tout-à-coup la terre tremble ſous lui, il retombe en défaillance; mais le magicien vient à lui, & lui fait alors reſpirer une eſſence qui lui rend ſur le champ une partie de ſes forces; & lui donnant la main pour lui aider à ſe lever, il le conduit vers une grotte qui vient de s'ouvrir dans les entrailles de la montagne. La bougie que le magicien tient à la main les guide dans des détours par leſquels il faut paſſer, juſqu'à-ce qu'ils ſoient parvenus ſur un plateau ſuperbe, ſous un ciel ſerein & doux, ſur une terre dont la fertilité s'annonce par la vigueur & la beauté des plantes qui la couvrent, & l'abondance des petits ruiſſeaux qui l'arroſent.

On a de tous côtés des points de vue agréables.

On voit des animaux paître çà & là, & courir d'un endroit à un autre, des oiſeaux traverſer l'air; mais aucun d'eux ne ſemble s'effaroucher, le plaiſir ou le beſoin occaſionnent les ſoins divers dont ils paroiſſent agités.

« Comment trouvez-vous le pays que vous avez ſous les yeux? dit le Maugraby au jeune prince.

« Très-beau, lui répond Habed-il-Rouman. Eh-bien! mon fils, dit le magicien: il eſt à vous comme à moi ſi vous êtes ſage, & ce que vous voyez n'eſt rien encore. »

Dans le moment ils découvroient un palais d'une grandeur, d'une magnificence extraordinaire: « à qui croyez-vous que ſoit cette maiſon là, mon enfant? lui dit le magicien. »

« A vous, ſans-doute, répondoit le jeune prince; oui, réprit ſon conducteur: elle eſt au Maugraby votre père, elle ſera à vous ſi vous lui donnez de la ſatisfaction.

« Quand je vous traitois ſi mal, mon enfant, vous ne vous ſeriez jamais douté que je vous aimaſſe & que je vous réſervois tant de choſes; les enfans prennent ceux qui les careſſent pour leurs meilleurs amis, ce n'eſt point ainſi qu'on doit débuter avec la jeuneſſe, il faut qu'elle apprenne à craindre avant de connoître ce qu'elle doit aimer.

« Quand vous étiez chez ce roi de Syrie, on vous auroit laiſſé paſſer toutes vos fantaiſies: au point qu'étant homme fait, vous ſeriez demeuré convaincu que vous pouviez

bouleverser le royaume & en recevoir encore des remercîmens.

« Ici il faut que vous soyez persuadé qu'il ne peut vous échapper une faute dont vous ne soyez très-sévèrement puni, comme le bien que vous ferez vous attirera chaque jour des récompenses; voilà comme on traite les gens lorsqu'on les aime; la désobéissance ne sauroit se pardonner, non plus que le défaut de confiance.

« Vous croyez peut-être, mon cher enfant, que nous trouverons beaucoup de monde dans ce vaste palais que vous voyez; quand j'ai prévu que je devois y amener mon fils, pour l'élever auprès de moi, j'en ai chassé tout le monde, pour qu'il n'y eût pas un flatteur.

« Vous n'y manquerez de rien, parce que je sais me mettre à tout; que vous aimant depuis que vous êtes né, sans que vous ayez eu lieu de vous en douter, je me suis mis en état, quand vous seriez dans le cas de profiter de mes instructions, de pouvoir prendre la place de tous les officiers dont je croyois devoir vous priver afin que vous fussiez mieux servi. »

On ne sauroit se représenter l'idée que

faisoit naître dans l'esprit d'Habed-il-Rouman ce mélange de rigueurs, de caresses, de menaces, de promesses, dont le Maugraby entremêloit ses discours, & surtout le vernis désavantageux qu'il paroissoit chercher à répandre sur l'éducation qu'on pouvoit recevoir dans le palais de Thedmor.

Tout étoit nouveau pour ce jeune prince, dans les actions dont il avoit été l'objet, & dans le genre des promesses qu'il s'entendoit faire: assujetti par la crainte, plutôt que vaincu par un autre motif, il dissimuloit du mieux qu'il lui étoit possible son embarras, & cette situation auroit duré chez lui pendant un temps plus considérable, s'il n'eut mis le pied dans l'habitation solitaire en apparence du Maugraby.

L'architecture en étoit grande, noble, simple & magnifique à la fois, mais cela n'étoit pas fait pour arrêter les regards d'un jeune prince, dont les yeux étoient faits à la magnificence; il s'étonnoit plutôt de trouver des portes ouvertes & personne pour les garder.

De colonnades en péristile, de péristile en vestibule, de salons en salons, le magicien le conduit jusqu'à un pavillon, dont

quatre fontaines d'une eau plus claire que le criſtal ornent les angles.

Une gerbe d'eau ſort d'une table de marbre jaſpé, qui eſt au centre de la pièce, & ſe perd en deſſous par des intervalles qui la reçoivent, après avoir joué ſur les émaux de ſon baſſin.

Une porte d'une hauteur proportionnée à l'élévation du bâtiment, permettoit alors au ſoleil de pénétrer à travers la gerbe qui reſſembloit à un arc-en-ciel mouvant.

Le tour du pavillon étoit orné de ſuperbes ſophas, quatre grandes croiſées qui l'éclairoient, contenoient chacune une volière à filigrane d'or, peuplée d'oiſeaux du plumage le plus brillant, le plus varié, du ramage le plus raviſſant; ils venoient ſe jouer parmi des fleurs & des arbûſtes odoriférans, dont le bas des volières étoit garni.

« Voilà, mon enfant, dit le Maugraby à ſon élève, votre cabinet d'étude, s'il paroît vous convenir; car, comme je vous rends maître ici, vous avez le choix; aſſeyez-vous ſur un de ces ſophas; vous devez avoir beſoin de prendre du repos, en attendant que je vous prépare votre ſouper: vous allez prendre des forces.

« Il y a ici à côté une salle de bains : je vais mettre le feu au bois qui doit les chauffer, vous avez sur les mains & sur le corps, sans-doute, des restes de contusions, suite du traitement que vous avez éprouvé ; nous ferons de notre mieux pour en dissiper peu-à-peu la douleur & les marques.

« Mais, mon fils, au milieu des biens qu'on éprouve, il n'est pas malheureux que quelque chose nous retrace l'idée du mal auquel on a été exposé. Je vous laisse un moment pour aller préparer tout ce qui vous est nécessaire. « Après ces mots le Maugraby sort, & Habed-il-Rouman reste étendu sur un sopha, où il se livreroit à bien des réflexions, si la mélodie harmonieuse des oiseaux qui saluoient alors le coucher du soleil, ne l'eut forcé à la distraction.

Son maître vient de rentrer avec une corbeille de fruits magnifiques ; « choisissez, dit-il, & mangez : » puis il disparoit de nouveau ; quelque temps après il rentre : « votre bain est prêt, venez le prendre : » il le conduit dans un salon voisin, où tout étoit délicieux, & après l'avoir déshabillé lui-même, il le fait entrer dans une étuve

modérée pour la chaleur, au milieu d'un air parfumé par les plus agréables aromates.

Le Maugraby entre dans le bain pour y envelopper son élève avec des pièces d'étoffes de soie de la plus grande finesse, il presse doucement les contusions qui peuvent encore être douloureuses. En peu de temps il en écarte la sensibilité, & en dissipe l'inflammation au point de pouvoir à peine en appercevoir les cicatrices.

« Si mon enfant étoit à Thedmor, disoit le magicien, on l'abandonneroit aux soins d'un esclave; ah que la main d'un père a bien plus de vertus! elle observe bien d'autres ménagemens.

« Vous êtes bien à présent, mon cher fils, passons dans le salon où vous devez souper. En même temps il lui fait prendre des caleçons & une robe de soie: après lui avoir peigné & parfumé la tête avec le plus grand soin, il le conduit dans une autre pièce, éclairée par cent bougies, portées sur de magnifiques girandoles, & le fait étendre sur un sopha des plus voluptueux.

« Je ne vous asseyerai pas toujours aussi commodément, lui dit-il; mais j'aime à

faire ſuccéder un repos bien ménagé à une grande fatigue ; dormez un moment ; je vais préparer notre repas, toutes choſes ſont déjà ſous ma main ; j'ai moi-même cueilli des légumes, & tué dans ma ménagerie ce qui nous eſt néceſſaire. Je ſuis un cuiſinier très-expéditif, & vous apprendrez à l'être pour vous-même, en diſant cela il ſe retire.

Habed-il Rouman demeure plus étonné que jamais de tout ce qu'il voit ; mais la fatigue & le bain l'ont diſpoſé au ſommeil, il s'endort.

Pendant qu'il repoſe, une table ſe couvre devant lui d'un repas délicat, en gibier, en poiſſon, en riz aſſaiſonné, & un buffet rangé près de la table eſt chargé de fruits, de confitures & de vins exquis. Le Maugraby le réveille : allons, Habed ! lui dit-il, il eſt temps de manger. Le jeune prince ſe met ſur ſon ſéant, à ſon âge le beſoin commande plus impérieuſement encore qu'à tout autre ; ſon hôte eſt en face de lui & le ſert avec la plus grande attention, toujours en cherchant à lui dire les choſes les plus agréables, & d'une manière que le ſon même de la voix rendoit flatteuſe.

Ce changement, dans l'organe de ſon raviſſeur, eſt la première choſe qui frappe le jeune prince de Syrie; peu-à-peu il attache ſes regards ſur la phyſionomie de l'homme qui lui parle, elle eſt encore plus avantageuſement changée que la voix ne s'eſt embellie; c'eſt celle d'un vénérable vieillard, dont les regards pétillent d'un feu extraordinaire, mais dont tous les traits d'ailleurs ſont agréables.

« Mais, dit tout-à-coup Habed-il-Rouman, emporté par un mouvement naïf, vous n'êtes ſurement pas ce vilain borgne par qui j'ai été enlevé, changé en mule & tant battu.

« Oh mon enfant! je ſuis bien laid, bien borgne, pour ceux que je dois regarder d'un mauvais œil; mais pour un fils obéiſſant, tel que vous le ſerez, je ſuis toujours tel que vous me voyez; me reconnoiſſez-vous maintenant pour votre véritable père?

« L'éclair, qui partit à l'inſtant des yeux du Maugraby, ne permit pas à Habed-il-Rouman d'héſiter dans ſa réponſe: « oh aſſurément! lui dit-il, vous êtes mon père. » A ce mot, le magicien ſe lève & va l'embraſſer avec un tranſport de tendreſſe: « ah!

je me doutois bien, dit-il, que le ſang parleroit; paſſez dans l'appartement où vous devez prendre votre repos, mon cher fils: j'attends de vous une grande conſolation pour ma vieilleſſe, & ne mourrai pas ſans laiſſer après moi un héritier dont la puiſſance l'emporte ſur celle de tous les potentats de la terre. »

En diſant cela le Maugraby prend le jeune prince par la main & le conduit dans une chambre, où un lit de la plus grande ſomptuoſité étoit préparé pour lui.

« Dormez bien, lui dit-il, demain je vous ferai voir ici mes petits arrangemens, & quand vous ſerez bien repoſé, nous nous entretiendrons de ce qui regarde votre inſtruction. Ici la belle ſultane s'interrompit elle-même, encore une fois: admirez, ſire, dit-elle, la ruſe infernale de ce déteſtable Maugraby; qui ne croiroit qu'il aime tendrement ce jeune homme? qui ne penſeroit qu'il veut ſincèrement ſon bonheur? mais il veut ſe l'aſſujettir par la crainte, l'allécher par les jouiſſances, & s'il peut s'en rendre abſolument le maître, lui corrompre l'ame & le rendre auſſi méchant, auſſi dévoué à Zatanai, qu'il l'eſt lui-même.

Il joue autour de lui le rôle d'esclave, de cuisinier, de gouverneur ; il se dévoue à tout : mais pour devenir, en gagnant sa confiance, le maître absolu de celui auquel il paroît se sacrifier, il vient de lui tendre bien des pièges, il se retire pour en aller méditer d'autres.

Cependant le jeune prince de Syrie, à qui l'usage du vin étoit inconnu, en est étourdi & s'est endormi : quand le soleil se lève, son hôte, rempli des attentions les plus étudiées, vient ouvrir les rideaux de son lit.

« Allons, mon fils, lui dit-il, la belle matinée nous appelle à la promenade, nous ne la laissons pas passer ici sans en jouir, nous allons prendre chacun un arc & des flèches : vous êtes arabe & moi maure, nous devons tous deux savoir nous en servir.

« En parcourant quelques curiosités de notre solitude, nous chercherons dans l'air, sur la terre & même dans l'eau, de quoi pourvoir à notre appétit, il faut que nous fassions avec agrément l'apprentissage de nous suffire à nous-mêmes. »

En même temps que le Maugraby tenoit ce discours, il aidoit à Habed-il-Rouman-

à prendre un habillement commode pour la promenade & pour la chasse.

Ils sont en route, le ciel paroissoit de la plus grande pureté, des nuages épais, adossés à une chaîne de montagnes, bordoient de tous côtés l'horison; mais à perte de vue le soleil paroissoit tout vivifier, sans que ses rayons fussent brûlans, & le vent n'agitoit l'air que pour le rendre plus léger.

« Il faut que je vous apprenne, mon cher fils, dit le Maugraby, en quel endroit de la terre nous sommes: cette petite plaine est environnée de tous côtés par les sommets du mont Atlas; elle étoit déserte, aride, inhabitable.

« Quand j'entrepris de la fertiliser pour en faire mon séjour ordinaire, ce n'étoit que des sables couverts de vapeurs, telles que celles que vous voyez à l'horison, toute espèce de végétation en étoit bannie, on n'y eut pas trouvé un seul reptile ni une seule plante de la plus petite espèce; les vents y régnoient en tyrans, & bouleversoient continuellement les sables; le climat étoit insupportable, il n'y avoit pas une goutte d'eau, & la puissance réunie de tous

les ſouverains de la terre n'auroit pas pu y former le moindre établiſſement.

« Mais il n'eſt rien d'impoſſible à ceux qui, comme vous & moi, avons eu le bonheur d'être ſoumis dès l'inſtant de leur naiſſance au grand eſprit qui diſpoſe des tréſors de la nature, lorſqu'ils ont fait toutes les études par leſquelles l'homme peut s'élever à la connoiſſance de ſes ſecrets.

« J'eus bientôt, avec d'auſſi puiſſans ſecours, enlevé des vallons les plus fertiles qui ſoient ſur la terre, tout ce qui étoit néceſſaire pour enrichir ce plateau de toutes les merveilles de la végétation, & fait ſortir de la terre les ſources qui devoient les arroſer; les mêmes moyens me procurent les avantages de toute eſpèce dont nous avons maintenant la jouiſſance. »

Tandis que le Maugraby captivoit entièrement l'attention de ſon élève par le récit des merveilles dont il l'entretenoit, ils ſe trouvoient au bord d'une rivière vive & tranſparente, qui paroiſſoit très-poiſſonneuſe, une gazelle ſe faiſoit voir ſur ſes bords, le Maugraby la fait partir par un mouvement de la main, & lui décoche une flêche qui l'étend ſur le gaſon.

Habed-il-Rouman, piqué d'émulation, voit un jeune chevreuil qui court pour paſſer d'un boſquet dans un autre, il l'ajuſte & l'atteint; l'animal bleſſé fait quelques pas & tombe. « A merveille, mon fils, dit le magicien: » en même temps il s'approche de la rivière & perce un poiſſon qui ſe montroit à fleur d'eau, Habed ſe précipite, ſaiſit adroitement le poiſſon que le courant entraînoit.

« Laiſſons-là, dit-il au jeune prince, le produit de notre chaſſe, je reviendrai la prendre, nous n'avons pas beſoin de nous charger, maintenant cela nous embarraſſeroit dans notre promenade.

« Je vais, continua-t-il, vous faire connoître aujourd'hui un des objets particulièrement conſacré à notre utilité; c'eſt la baſſe-cour.

« Comme je ſuis dans le cas de m'abſenter ſouvent d'ici, vous y trouverez de quoi pourvoir amplement à votre néceſſaire, quand vos études vous preſſeront trop pour vous permettre de vous livrer au plaiſir de la chaſſe.

« Nous ne ſuivrons aujourd'hui que cet objet; nous avons plus d'une promenade

à faire enſemble, & il eſt bon qu'il s'y mêle chaque jour une nouvelle ſorte d'intérêt. »
En diſant cela, le careſſant magicien le conduiſoit à une volière cachée au milieu d'un bois, compoſé d'arbres de toutes les eſpèces; le mêlange & la variété des fleurs & des graines dont ils étoient chargés faiſoient un effet charmant.

La volière avoit cent pas quarrés en tout ſens, & cent pieds de haut; elle étoit cloſe d'un filigrane d'or émaillé d'un verd tendre, ſi léger pour le travail, qu'il falloit s'approcher de très-près pour l'appercevoir.

Parmi les plantes & les arbres qui en faiſoient l'ornement, on avoit choiſi ceux ſurtout dont les fruits & les graines ſont agréables aux oiſeaux de toutes les parties du monde; autour des arbres dont l'élévation auroit pu rendre la recherche des nids difficiles, on trouvoit des échelles commodes & tournantes qui ſervoient à monter juſqu'au haut de la tige.

Un jet-d'eau s'élevoit du milieu de la volière & retomboit dans un vaſte baſſin, revêtu de gaſons, d'où elle ſe diſtribuoit, par des petits canaux à fleur de terre, dans toutes les parties de la volière.

Favorisée par cette humidité constante & par un beau soleil, la terre, fertile d'elle-même, se couvroit avec luxe des plantes les plus propres à fournir les alimens nécessaires aux différens oiseaux rassemblés dans ce séjour.

Le magicien observoit avec plaisir l'effet qu'occasionnoit ce spectacle dans l'ame toute neuve de son élève; il falloit qu'il le détachât des souvenirs qui pouvoient lui rester, pour qu'il pût aisément & entièrement l'assujettir à ses propres idées, & le faire entrer dans ses dangereux plans.

Emporté par un goût de jeunesse, Habed-il-Rouman est monté jusqu'au haut d'un cèdre pour y dénicher des ramereaux, il en met deux paires dans son sein & redescend content de sa prise; s'il eut pu en faire autant à Thedmor il eut été vraiment joyeux; mais malgré les caresses du Maugraby, le jeune prince a toujours l'ame contrainte.

« Il paroît, lui dit le magicien, que vous n'en voulez pas davantage, mon cher enfant: quand vous étiez sur le cèdre, vous avez dû appercevoir le palais, il est bien près de nous, portez y ces ramereaux ;

allez quitter cet habillement qui pourroit vous gêner dans la journée : moi je vais ramaſſer notre chaſſe, & je reviens dans le moment, pour préparer notre repas. »

Habed-il-Rouman revenoit ſeul, & ſe fût peut-être livré à quelques réflexions, mais le chemin qui le conduit au palais paſſe au travers d'un verger rempli d'arbres, à lui inconnus, & chargés de fruits de diverſes eſpèces, d'une beauté raviſſante.

Il en cueille & les trouve exquis : il en mange & ne peut s'en raſſaſier. Enfin, il en emporte ; il rentre dans le pavillon des fontaines, poſe ſon fardeau : on croiroit que les oiſeaux des volières ſe réjouiſſent de le revoir, tant ils témoignent d'enjouement, tant ils mettent de variété & d'agrémens dans leurs ramages.

Le prince de Syrie trouve un habillement auſſi riche qu'agréable, il le prend après avoir quitté le ſien : ſur cette entrefaite le magicien arrive. « Ah ! lui dit-il, mon enfant, vous vous êtes habillé ſans moi ! il n'y a pas de mal que vous en preniez l'habitude ; mais je ſuis fâché de ne vous en avoir pas épargné la peine. »

Tout habitué qu'Habed-il-Rouman fut

aux flatteries, celle-ci le fit rougir : car ſon ame, prévenue d'attachement pour ſon père & ſa mère, ne pouvoit encore ſe livrer aux careſſes & aux prévenances dont il ſe voyoit accablé.

Le magicien apperçoit les fruits ſur la table : « ah! dit-il, voilà des fruits, je parierois que vous en avez mangé. »

Le prince rougit : « croiriez-vous, reprit le magicien que je vous en fiſſe un reproche : vous êtes mon enfant, tout ce qui eſt ici dans ma puiſſance eſt à vous ; je ne ſuis pas de ces pères qui gardent tout ce qu'ils ont pour eux, qui écartent au loin leurs enfans ſous prétexte de les faire inſtruire, pour ſe délivrer de la peine de les ſoigner & ne point partager avec eux leurs jouiſſances.

« Mon fils eſt ici auſſi roi que je le ſuis ; s'il doit faire continuellement ma volonté, c'eſt à moi à lui enſeigner ſes devoirs & à lui en adoucir la pratique.

« Ecoutez-moi, Habed! je vous défends de manger ces fruits-là, parce qu'ils vous ôteroient l'appétit, qui eſt le premier & le meilleur aſſaiſonnement du repas que nous allons faire bientôt enſemble : repoſez-vous

ſur

ſur un ſopha, ce n'eſt point ici un jour d'application, amuſez-vous du chant de ces oiſeaux; votre cuiſinier a trop d'empreſſement à vous ſervir pour vous faire longtemps attendre.

Le jeune homme, incertain, diſtrait, penſant comme malgré lui à toutes les choſes qu'on vient de lui dire, va ſe faire becqueter le bout des doigts à toutes les volières.

A peine une demi heure eſt écoulée que la table eſt ſervie; le poiſſon, la gazelle, le chevreuil, les ramereaux, tout eſt délicieux.

Le magicien ſe montre ſi attentif, ſi obligeant, ſi inſinuant, que le charme de ſes diſcours, de ſes actions, de ſes manières, commence à triompher de l'innocente créature qu'il enveloppe de piéges. Le jeune prince a du penchant à croire que l'homme qui l'appelle ſon enfant peut, dans la vérité, au moyen de la pomme dont on a tant parlé, être véritablement ſon père; & avant la fin du repas il a bu à la ſanté du Maugraby, en lui donnant le nom de père; mais, dit-il, Elmennour n'eſt-elle pas toujours ma mère?

« Moins que ne le fut ta nourrice, lui répond le magicien: je te défends de penser à ces gens-là, qui t'avoient, pour se défaire de toi, livré à un vieux radoteur qui te tenoit dans une contrainte continuelle, & ne t'apprenoit que des sottises.

« Quand on te donnoit un oiseau, mon fils, on croyoit te faire un vrai présent; moi, je t'en livre cent mille; on te répétoit aux oreilles que tu étois fait pour commander, & il te falloit continuellement obéir à une barbe blanche, qui te tenoit sans-cesse le nez sur un livre qui ne contient que des sottises.

« Ton prétendu père se faisoit environner de soixante & dix mille gardes, comme un homme bien précieux, & toi, pauvre petit malheureux! on te laissoit au milieu d'une foule d'enfans, parmi lesquels je t'ai pris.

« Oh mon cher enfant! j'en veux plus à ces deux créatures, que tu croyois être ton père & ta mère, du mal qu'ils t'ont fait & voulu faire, que de leur manque de foi, de leur perfidie, de leur ingratitude affreuse à mon égard.

« Je les avois comblés de biens, trois fois

ils ont attenté à ma vie : j'aurai peut-être peine à retenir ta vengeance quand tu auras appris à les connoître. »

Il faut que malgré le ſpécieux de ſes raiſons le Maugraby eut été trop loin ; car quoiqu'il eût parlé d'un ton auſſi touché que véhément, le jeune prince reſſentit un ſerrement de cœur qui lui fit baiſſer les yeux & lui arracha quelques larmes.

Le ruſé magicien s'en apperçoit, il faut qu'il faſſe évanouir les idées qu'il a rappelées, qu'il étourdiſſe la nature qu'il vient de révolter ; un verre d'une liqueur exquiſe, breuvage auſſi flatteur que nouveau, eſt le ſtratagême qu'il emploie ; l'effet bientôt en porte à la tête du jeune homme, & le prétendu père va avec la plus grande attention porter ſur un ſopha la victime de ſa ruſe.

A ſon réveil, l'innocent jeune homme eſt aſſailli de nouveau par toutes les careſſes qu'aſſaiſonne la flatterie ; il tombe des embûches de la bonne chère dans les bras d'un ſommeil provoqué de plus d'une manière, & le jour qui va ſe lever lui prépare une nouvelle ſcène.

On le mène à la promenade ; la ménagerie des animaux domeſtiques, celle de

ceux que l'on appelle ſauvages, celle des bêtes féroces s'ouvrent pour lui; les uns lui font mille careſſes; les autres obéiſſent à ſa voix; ceux dont on ne parle ordinairement que comme des objets de terreur, viennent humblement ramper à ſes pieds.

« Voyez, mon fils, le privilége de l'homme inſtruit, dit le magicien: tous les êtres de la nature entendent ſa voix; le chien qui gardoit la porte de votre Cheik à barbe blanche, l'auroit mordu s'il s'en fût approché de trop près, quand il lui auroit vu réciter tout l'alcoran, & moi je vous apprendrai un ſeul mot, ici, qui fera que le cèdre, le plus altier de tous les arbres, ſe courbera devant vous: vous concevez à préſent qu'on vous enſeignoit des choſes bien inutiles. »

Habed-il-Rouman rentra dans le pavillon des fontaines, émerveillé, rempli d'étonnement de ce qu'il venoit de voir.

On lui ſert à dîner, on le ménage ſur tous les points; aux attentions près qui ne ſe relâchent point, on l'abandonne pour ainſi dire à lui-même.

On l'occupe l'après-midi dans la bibliothèque; c'eſt là qu'on lui fait enviſager tou-

tes les ressources pour employer utilement ses loisirs; depuis la musique jusqu'à l'étude de l'astrologie & des sciences occultes, il n'est pas une connoissance que l'immense vaisseau qu'il parcourt, ne lui offre les moyens d'acquérir.

« L'homme n'est rien sans la science, dit le magicien; il est au-dessous des animaux pour la force & l'adresse, & n'a que le mince avantage de pouvoir expliquer ses sentimens de plusieurs façons, sans savoir ce qu'il dit la plupart du temps, tandis que ce qu'il appelle une bête, s'énonce toujours uniformément & avec justesse; c'est ici que vous commencerez vos études, vous y profiterez de tout ce que j'ai ramassé, de tout ce que je sais, & je vous indiquerai où vous devez les finir quand j'aurai été content de vos progrès.

« Il faut d'abord apprendre à vous expliquer avec aisance; ensuite étudier l'art de développer vos idées nettement, avec ordre; tous les objets possibles se trouveront ici l'un après l'autre sous vos yeux pour les faire naître.

« Mais, mon cher enfant, vous ne pouvez arriver à ces connoissances que par ma pré-

fence & par mon moyen, jufqu'à ce que vous vous foyez rendu parfaitement agréable, par votre foumiffion abfolue & vos travaux affidus, à celui qui fe joue ici de tous les êtres, & c'eft avec bien plus de facilité que vous ne pouviez le faire des offelets dont vous vous amufiez dans l'odieufe tanière où vous retenoit votre vieux Cheik.

« Que ce que je viens de vous préfenter d'objets à pénétrer & à découvrir ne vous effraye point, la fcience n'eft pas fi difficile à acquérir qu'on le croit, quand les élémens qu'on en préfente font fimples, & que les objets fur lefquels elle doit rouler ne peuvent fe refufer à l'examen; la nature n'eft un myftère inexplicable qu'à ceux qui n'ont pas fu, comme nous allons le faire, lui en dérober la clef. »

Habed-il-Rouman avoit la conception vive, & étoit doué particulièrement de beaucoup d'application, fa curiofité vient d'être prodigieufement réveillée, & il fe précipite de lui-même au-devant des foins dangereux qu'on veut prendre pour l'inftruire.

Alors le maître & l'élève conviennent de l'ordre à établir dans les matières à traiter:

& du partage des heures, & les études commencent avec une ardeur incroyable de part & d'autre : il falloit arracher le jeune prince aux objets qui faisoient la matière de ses occupations, pour pouvoir lui faire prendre l'amusement de la chasse ou de la pêche ; & son esprit, par sa force naturelle & une suite de son application, étoit devenu dévorant ; il faisoit surtout dans les mathématiques les progrès les plus étonnans.

Le Maugraby s'applaudissoit d'avoir enfin trouvé le sujet qui pourroit le seconder dans ses projets, dont il n'est pas temps de développer l'étendue ; mais s'il prétendoit avec le temps rendre son élève aussi méchant que lui, il falloit qu'il le tînt toujours dans un degré d'infériorité de savoir & de puissance ; & lorsqu'il s'apperçoit qu'Habed, abandonné à lui-même, va trop loin, il jette à la traverse un objet de distraction.

« Allons, mon cher enfant, laissons-là l'astrolabe & le compas, lui dit-il, nous avons assez travaillé, allons voir nos écuries. »

Habed-il-Rouman obéit, & est surpris de trouver dans un endroit aussi écarté, des

chevaux ſuperbes, & en plus grande quantité qu'il n'en eut vu dans le palais de Thedmor.

« Vous auriez du plaiſir, mon cher fils, lui dit-il, de faire une promenade ſur ces chevaux; choiſiſſez celui qui vous plaira, j'aurai bientôt trouvé le mien, & nous nous exercerons enſemble. »

Dès que le prince a fait ſon choix, le magicien ſelle & bride le cheval, ne fait que paſſer un filet de ſoie verte dans la bouche du ſien, & tous les deux partent d'un temps de galop.

On avoit depuis trois ans, à Thedmor, accoutumé le prince à monter à cheval tous les jours: il y étoit ferme & s'y tenoit avec grâce, ſon gouverneur lui enſeigne des aides plus naturels, des moyens plus aiſés de gouverner l'animal qu'il conduit. En un mot, il lui apprend à parler au cheval pour en être entendu: voilà Habed-il-Rouman un peu éloigné de l'étude des mathématiques, dans laquelle il faiſoit d'étonnans progrès; cependant, comme ſon goût l'y ramenoit toujours, il fallut imaginer d'autres moyens de l'occuper.

Le Maugraby avoit juſqu'à des éléphans,

& en quantité; quand le jeune prince voit ces majestueux animaux, il désire jouir de la vue des merveilles de leur instinct.

Après qu'il se fut suffisamment amusé des traits d'intelligence & d'obéissance de l'éléphant, le Maugraby le conduisit à sa cuisine, dont il pouvoit alors lui développer le mystère sans crainte de l'étonner.

Rien n'étoit plus simple que la préparation & l'assaisonnement; il ordonnoit à la gazelle morte de se dépouiller de sa peau & de se mettre en quartiers, il ne faisoit que la frapper d'une baguette & dire un mot, tout étoit fait.

Il mettoit le morceau qu'il vouloit dans une casserole, & lui disoit: *casserole! fais ton devoir.* Le feu obéissoit au même commandement; enfin, il avoit l'air de tout faire & ne faisoit rien.

« Je vous montre ici, mon cher enfant, un art qui vous est nécessaire; vous ferez, quand je ne serai pas ici, ce que vous me voyez faire, en prononçant seulement ces paroles: *Au nom du grand esprit maitre des esprits, obéissez à l'enfant de la maison.*

« Je vous annonce qu'en vous éveillant, demain, vous ne me retrouverez pas; j'ai

des devoirs qui me commandent, il faut que j'aille les remplir; tout reconnoit fur la terre une fubordination, il n'y en a qu'une de douce, c'eft la fubordination filiale, c'eft la vôtre : à préfent, la mienne m'ordonne de vous laiffer feul ici, quand mes penfées doivent toujours refter auprès de vous, mais croyez qu'elles y font; imaginez toujours qu'elles vous commandent tout ce qu'il eft néceffaire que vous faffiez pour votre propre avancement.

« Suivez toutes vos études, mon fils, & vos exercices, variez-les par des amufemens, & craignez que trop de tenfion d'efprit ne dérange votre fanté, quand je ne fuis pas ici pour y apporter du remède.

« Du refte, parcourez tout l'efpace agréable dont nous fommes poffeffeurs, au nom que je vous ai donné, toutes les portes que vous trouverez s'ouvriront.

« Quand vous chafferez, l'eau qui femblera s'oppofer à votre paffage s'ouvrira devant vous, l'enfant de la maifon eft maître de la maifon. »

En lui difant cela il le fait entrer dans fon lit, l'embraffe avec les démonftrations de la tendreffe la plus affectueufe, & fem-

ble laiſſer maître de tout celui qu'il compte charger, pour ſon utilité particulière, des fers de l'eſclavage le plus rigoureux.

Le lendemain Habed-il-Rouman ſe lève, & partage exactement ſa journée comme il lui a été preſcrit de le faire; il quitte ſes calculs & ſes inſtrumens d'aſtronomie pour en prendre un de muſique.

Bientôt il part pour la chaſſe, il préfère de vivre de ſon gibier, au plaiſir d'aller priver des oiſeaux de leur innocente famille.

Il ramaſſe des légumes, des fruits; &, rempli de mémoire comme d'intelligence, il ſe fait ſervir auſſi leſtement que l'auroit pu faire le magicien lui-même.

Les occupations du jeune prince étoient ſi variées, ſa curioſité ſatisfaite, & réveillée tour-à-tour par tant d'objets divers, que, s'il reſtoit dans ſon cœur quelque ſentiment des objets qui l'avoient occupé à Thedmor, ils demeuroient comme endormis.

Surtout il ne pouvoit s'empêcher de regarder avec mépris les occupations dans leſquelles on l'entretenoit, ſes études & le peu de frutis qu'il en avoit retiré.

La nature ſe refuſoit aux douces émotions de la tendreſſe, envers le magicien;

mais la réflexion parloit en faveur des obligations dues à des soins constans, empressés ; à une conduite qui portoit le caractère de la bienfaisance.

Il étoit impossible d'en montrer de la reconnoissance autrement que par une obéissance exacte, en se renfermant dans le plan de conduite qui lui avoit été tracé : c'étoit le parti que prenoit constamment Habed-il-Rouman, & il se parloit à lui-même.

Tu voudrois bien, se disoit-il tout haut, étudier continuellement les mathématiques, la physique : mais on t'a défendu de le faire, & tu ne peux reconnoître tant de bonté qu'on a pour toi que par une aveugle obéissance.

Ah! que le jeune prince faisoit bien de penser juste & de parler haut ! son dangereux espion, le Maugraby, étoit autour de lui, invisible : il n'avoit feint de s'absenter que pour pénétrer les intentions de son élève ; lorsqu'il croit l'avoir assez éprouvé sur ce point, il se remontre.

C'étoit le matin, quand Habed-il-Rouman ouvroit les yeux aux premiers rayons du jour que célébroit le chant des oiseaux ; son rusé maître l'aide à prendre ses vête-

mens en le comblant des plus tendres careſſes, auxquelles le prince répondit de ſon mieux, & on reprend la routine des occupations journalières.

L'élève, ſans parler du profit de ſes études, ſe faiſant un plaiſir de montrer qu'il a bien employé le temps accordé aux délaſſemens, montre qu'en tirant de l'arc il eſt bien plus sûr de ſon coup.

S'il manie un cheval, il commande à tous ſes mouvemens, il frappe de loin, de près, où il veut, de ſa lance, & d'un coup de cimeterre il coupoit une pomme en pleine courſe.

Il s'eſt d'ailleurs rendu maître dans tous les endroits où il a voulu entrer, & a forcé le garde-meuble à lui renouveler ſes habits, à meſure qu'il a cru devoir le faire; en un mot, il a uſé de tout & n'a abuſé de rien; qui eſt-ce qui le ſait mieux que le ruſé magicien? mais il feint de tout voir & de tout apprendre avec plaiſir.

Deux mois ſe paſſent, & le Maugraby n'a point parlé de s'écarter. Enfin, le moment s'avance pour lui de mettre fin à ſa grande entrepriſe.

Une circonſtance, & on ne ſauroit les

prévoir toutes, peut le forcer à quitter son masque, & s'il étoit reconnu, ou Habed renonceroit sur le champ à tous les liens qui l'attachent à lui, où il cesseroit d'être cette victime innocente que doit présenter le magicien à Zatanai son maître, pour en obtenir encore plus de faveur.

Il faut donc se presser de la mettre en état d'être offerte dans l'endroit où ce coupable esprit reçoit le tribut que ses adorateurs impies lui doivent, des ames qu'ils ont dérobées par surprise au culte du tout puissant créateur, & à la protection de Mahomet.

Le temple destiné à recevoir ces sacrilèges hommages est sous la mer qui baigne la côte près de la ville de Tunis: on y pénètre par neuf des portes qui sont dans le Dom-Daniel; & chacune d'elles présente un escalier de quatorze cent marches pour y conduire.

Tous les magiciens qui se sont engagés dans les détours d'une des neuf portes fatales, sont forcés de s'y rendre à de certains temps marqués, chacun d'eux y entre par celle qu'il connoît, & le Maugraby peut s'y introduire par toutes les avenues.

C'eſt là que Zatanai, ou ſon repréſentant tient divan avec ſes fidelles, & délibère des moyens d'introduire plus de mal qu'il n'y en a ſur la terre, toujours ſous l'apparence du bien.

C'eſt aux pieds de ce trône affreux que l'innocent & naïf Habed-il-Rouman doit être préſenté, pour y achever de faire ſans le ſavoir le ſacrifice de toute eſpèce d'innocence, renoncer à toute loi divine, & devenir un inſtrument forcé & aveugle de la plus cruelle & de la plus odieuſe tyrannie, en imaginant de marcher vers la lumière & vers le bien.

Mais il falloit paſſer par le Dom-Daniel pour parvenir juſqu'aux pieds du trône de Zatanai; & pour pouvoir entrer dans cette voie, il falloit avoir la connoiſſance des douze premiers livres, faiſant partie des quarante qu'on appelle les portes des ſciences occultes.

Aucun homme ne peut les expliquer à ſon ſemblable, il faut ſoi-même en trouver la clef.

Ces douze premiers livres enſeignent à faire des enchantemens, c'eſt-à-dire du mal; aucun d'eux ne peut apprendre à les

détruire, ce dernier ſecret eſt renfermé dans le treizième livre, qui peut être développé à ceux qui doivent faire tantôt le mal, tantôt le bien apparent, pour l'intérêt du maître auquel ils ſe ſont abandonnés; mais il faut abſolument qu'on leur en donne la clef, ou qu'on leur indique le moyen de la chercher.

Bientôt le magicien ſera forcé de faire un voyage réel, qui le mettra dans le cas de s'éloigner ſi conſidérablement de ſa demeure, qu'il lui ſoit impoſſible de ſurveiller les choſes qui pourront s'y paſſer, mais il en partira tranquille : comme tout y ſubſiſte par ſes enchantemens, tout leur eſt ſoumis; & le naïf Habed-il-Rouman paroît l'être plus que tout le reſte: ſa franchiſe & ſon ignorance raſſurent contre ce qu'il laiſſe voir d'intelligence & de génie. Il eſt vrai qu'il va le mettre dans le cas de faire un pas vers la ſcience des enchantemens, mais il ne pourroit en faire aucun uſage dans un ſéjour où déjà tout eſt enchanté.

« Mon cher fils, lui dit-il, en le prévenant ſur le voyage qu'il doit faire. Je vais me ſéparer de vous pour un temps dont j'ignore abſolument le terme; mais ma

tendre amitié me fait appréhender qu'il ne soit très-long; où je vais, je serai toujours occupé de vous, rappelez-vous les avis que ma tendresse pour vous m'a dictés, elle est aussi jalouse qu'elle est forte; ce qu'elle conseille elle l'exige absolument & ne sauroit supporter l'idée de la désobéissance.

« Jouissez de tout ce qui est ici, comme vous l'avez fait jusqu'à présent; vous ne connoissez point encore toutes les ressources du lieu que vous habitez : ce que vous n'avez pas vu est peut-être plus curieux que tout ce que vous avez pu voir, mais je veux que le hasard vous le fasse trouver, pour laisser un but piquant à vos promenades.

« Jusqu'ici, mon enfant, je vous ai retenu quand vous paroissiez vous livrer à trop d'application, j'ai craint que vous ne devinssiez sédentaire; mais votre tempérament que je ménageois, est fortifié, & le moment est venu où il faut que vous doubliez vos études.

« Quand je serai de retour ici, je vous conduirai dans un lieu où il faut que la science vous ouvre les portes; passons dans la bibliothéque & je vous en mettrai les clefs sous la main.

« Voyez cette rangée de livres, vous compterez quarante volumes. Je vous recommande l'étude des douze premiers; mais il faut que vous vous rendiez ces ouvrages aussi propres que si vous les aviez composés vous-même; ils vous apprendront une multitude de secrets, à la connoissance desquels il faut que vous arriviez de vous-même, mais je vous défends absolument d'en faire usage sans moi, & j'exige votre parole, que vous vous en abstiendrez. »

Habed-il-Rouman promit de faire tout ce qu'on exigeoit de lui, & le magicien le quitta après l'avoir tendrement embrassé. Peu de temps après, un léger tremblement de terre se fit ressentir, & annonça à tout autre qu'au jeune élève, que son gouverneur venoit de faire violence à cet élément, pour sortir de sa retraite.

Voilà le jeune prince de Syrie encore une fois seul; mais en lui ordonnant d'étudier, on lui a procuré le meilleur moyen d'éviter les ennuis de la solitude.

Il met la main sur le premier des douze livres; le commencement l'arrête, mais il dévoile bientôt que l'intelligence en est soumise aux calculs, il les y applique, &

des progrès marqués couronnent ses premiers efforts; plus il travaille, plus sa facilité augmente, &, ce qui feroit l'ouvrage d'un an pour un homme d'une conception plus qu'ordinaire, est pour lui l'ouvrage de peu de jours; quand il a achevé l'étude des douze livres il veut passer au treizième, charmé d'augmenter le nombre des connoissances qu'il vient d'acquérir; mais il lui est impossible ici de déchiffrer une ligne, toute l'habileté qu'il avoit acquise dans le calcul se trouve en défaut.

Il a beau se tourmenter pour trouver un sens à ce qu'il voit, cela lui est impossible.

Enfin il se rappelle que lorsqu'il faisoit ses études auprès du Cheik son ancien maître, celui-ci lui disoit: « ne vous cassez pas la tête, mon cher enfant, adressez-vous au grand prophête: priez-le de vous ouvrir l'esprit, & ensuite vous vous remettrez à l'ouvrage; il ne manquoit pas de faire ce que son maître lui ordonnoit, & cela lui avoit toujours réussi.

Depuis qu'Habed-il-Rouman étoit avec le magicien, toutes ces idées de religion avoient été absolument écartées par l'effet des discours, des actions & des ruses de

cet homme ; une heureuse nécessité engage le jeune prince à recourir à son ancienne méthode, il se rappelle la formule de la prière que lui prescrivoit le Cheik, & la prononce de tout son cœur : il étoit alors prêt à se mettre au lit ; il se couche & s'endort.

Entre la veille & le sommeil, un esprit lui apparoit sous une forme humaine. « Mon enfant, lui dit d'un ton doux le fantôme, l'étude que vous faites ne sauroit vous conduire à l'intelligence de la lecture que vous entreprenez : voici la clef du livre.

« La première ligne, lue de la gauche à la droite, vous présentera le sens que voici : » *ce premier chapitre fut composé dans la troisième lune du mois de Nisan* : « elle paroit présenter un sens ; mais ce n'est pas là sa véritable utilité.

« Comptez d'abord les lettres qui la composent, soumettez chacune d'elles au calcul ; & son nombre correspondra à la ligne que vous devez aller chercher ; rangez-les par ordre, & vous aurez le sens du chapitre entier, qui n'a qu'autant de lignes que la première contient de lettres.

« Vous observerez la même méthode

pour tous les autres chapitres, jusqu'à la fin, & vous terminerez là vos lectures; celles-ci vous sont utiles pour ce que vous avez à faire.

« Quand vous aurez fini votre travail vous irez dans la chambre du magicien; vous y trouverez une statue de marbre blanc, vous lui donnerez un soufflet sur la joue droite, en lui disant: *fais ton devoir pour l'enfant de la maison*; elle se rangera, le mur s'ouvrira derrière elle, & vous verrez des choses que vous devez connoître. »

Après avoir écouté avec attention ce long discours, Habed-il-Rouman se trouve parfaitement réveillé, il lui seroit impossible de se rendormir, il y avoit encore des bougies allumées dans le salon, il y court.

Il va à la bibliothéque chercher son livre, & se met sur le champ au travail avec tant de rapidité & de succès, que le jour venant à l'éclairer, le trouva au fait de ce qu'il vouloit comprendre.

Un chapitre, dans ce qu'il avoit lu, l'avoit arrêté plus que les autres; on y traitoit de la manière de connoître si un animal quelconque étoit un homme transformé, s'il

falloit lui rendre la parole, la méthode étoit clairement indiquée.

Le prince de Syrie fait réflexion alors à tant d'animaux qu'il a vus dans la ménagerie des bêtes fauves & féroces : hélas! dit-il, ces lions, ces tigres qui m'ont caressé, sont peut-être de la même espèce que moi! J'essayerai d'en faire parler un; cette opération n'est point contenue dans les douze livres dont j'ai promis de ne point mettre en œuvre les secrets, mais je ne ferai rien sans avoir auparavant obéi à l'esprit bienfaisant qui m'a ordonné d'aller dans la chambre du magicien.

A ces mots il se lève; par précaution, il prend avec lui un briquet, une bougie & des parfums, avant d'approcher de l'appartement de son dangereux maître.

Il trouve la statue & se fait ouvrir la porte par elle, elle lui donne l'entrée dans une volière toute remplie de perroquets, de geais, de pies, de sansonnets, de merles, qui se mettent tous à crier, chacun d'un ton différent, qui est là? qui est là? Ensuite l'un disoit une parole, l'autre une autre, dont on ne pouvoit former aucun sens.

Certainement, dit Habed, il n'y a pas

ici d'homme enchanté, car tous ces oiſeaux parlent; cependant il y avoit ſur un bâton un gros hara (1) des Indes enchaîné par la patte avec une chaîne d'acier; cet oiſeau gardoit le ſilence; le jeune prince s'approche de lui & lui adreſſe la parole.

« Pourquoi t'a-t-on enchaîné, toi? eſt-ce que tu ſerois méchant? l'oiſeau baiſſoit triſtement la tête: » parle-donc auſſi, comme les autres! lui diſoit le prince; ſerois-tu un homme changé en hara?

L'oiſeau baiſſoit encore la tête, & prenoit une contenance qui paroiſſoit implorer de la compaſſion.

Ah! dit Habed-il-Rouman, on ne m'a pas envoyé ici pour rien; Mahomet à qui je me ſuis adreſſé ne voudroit pas me tromper.

Mahomet! Mahomet! Mahomet! crient tous les oiſeaux en battant des aîles, & le hara, ſans parler, s'agitant plus fort que les autres.

Voici qui eſt extraordinaire, dit le jeune prince, il faut que j'eſſaye de faire parler

(1) Hara des Indes; en arabe Darra; nom de tous les perroquets.

le hara pour ſavoir ſi c'eſt un homme : « allons, oiſeau, laiſſe-moi prendre trois plumes de ta tête; & ſur le champ le hara la lui tend. »

Quand Habed-il-Rouman a mis les trois plumes dans ſon ſein, il fait du feu, allume ſa bougie, enflamme les parfums qu'il a apportés, jette les trois plumes ſur le feu, en diſant : *Si tu es créature humaine je te rends la parole.*

Hélas oui, j'en ſuis une, répond le hara d'un ton triſte, & une bien coupable, puiſque je me ſuis laiſſé aller à faire le mal avec le Maugraby, l'enfant du démon; mais je ſuis trop heureux, dès que Dieu a eu compaſſion de moi & que Mahomet nous envoie à tous un meſſager. Mahomet! Mahomet! Mahomet! répètent de nouveau tous les autres habitans de la volière.

Dis-moi, homme, puiſque tu l'es, reprend le prince, puis-je te rendre ta forme?

Vous le pourrez, répond le hara, pourvu que Dieu vous donne l'avantage ſur le ſcélérat qui me tient ici; mais j'ai été enchaîné par ma volonté, unie à celle de mon ennemi; il faut que vous deveniez maître de ſa puiſſance, avant que je puiſſe jamais

eſpérer

espérer de reprendre ma forme naturelle. « Hélas! jeune envoyé du Prophête, il me paroît que vous ne savez pas où vous êtes. Par quelle voie vous a-t-il député ici, pour opérer déjà un prodige en ma faveur? »

Le prince fait en peu de mots son histoire, & finit par conter sa vision.

« Oh providence! dit l'oiseau, tu te sers d'une des victimes que se ménageoit le plus scélérat de tous les êtres, pour amener le jour de la vengeance! Jeune prince, mon esclavage est déjà bien ancien, & l'espérance de le voir finir peut m'en faire pendant plus d'un jour supporter patiemment la disgrace; il y a ici des hommes plus infortunés que moi, Dieu veuille qu'il en reste assez pour pouvoir vous aider à briser la chaîne qui me retient; car, chaque jour, quelques-uns d'entr'eux voient abréger leurs souffrances par la mort. C'est ici le théâtre des longues cruautés du Maugraby; mais il en exerce ailleurs de plus terribles.

« Allez, mon cher prince, sur le champ préparer un repas de viandes très-légères: dans vos amusemens, vous aurez peut-être appris à conduire un chariot; car je sais tout ce que sait suggérer notre cruel ennemi,

pour tromper & tenir dans l'erreur ſes prétendus élèves ; attelez des chevaux, précautionnez-vous d'une phiole d'élixir, marchez vers l'orient, juſqu'au pied de la montagne ; vous trouverez une ſtatue de marbre noir, & vous lui donnerez un ſoufflet ſur la joue gauche ; en ſe rangeant, elle ſoulèvera une trape, vous découvrirez une caverne, dans laquelle vous deſcendrez avec une lumière ; & je me rapporte à votre compaſſion & à votre intelligence pour tout ce que vous devez faire : vous ſerez peut-être aſſez heureux pour ſauver la vie à quelques malheureux, de qui vous auriez ſans doute bientôt partagé le triſte ſort, & s'il y en a quatre encore vivans, vous pourrez me tirer d'ici & vaincre le Maugraby. »

Ces dernières paroles firent paſſer un friſſon juſques dans le cœur d'Habed-il-Rouman : il n'eſt pas maître d'arrêter l'effet intérieur du ſentiment ; mais il ne ſe donne pas le temps de s'abandonner à la réflexion, il ſort de la triſte ménagerie, dans laquelle il laiſſe à regret le hara enchaîné, & vole au cabinet où ſont les drogues, de-là, à la cuiſine, pour préparer un repas ; il ſe munit de parfums, & va prendre un chariot dans

les remises du palais, dans lequel, en cherchant, on trouvoit de tout.

Il a bientôt attelé des chevaux dans un endroit où tout se fait *au nom du maître & pour l'enfant de la maison;* mais tout en prononçant ces paroles, il ne pouvoit s'empêcher de dire intérieurement: oh grand Prophête! sous quel infâme maître suis-je? de quelle horrible maison suis-je l'enfant?

Cependant ces réflexions ne font que lui donner plus de zèle pour aller jusqu'à l'endroit qui lui a été désigné, il faut prévenir le retour du magicien, ou s'attendre de sa part à une vengeance dont l'idée seule le fait frémir.

En peu de temps, malgré l'éloignement assez considérable, Habed-il-Rouman est parvenu à l'endroit que le hara lui a indiqué: il trouve la statue, lui donne le soufflet, la masse tourne comme sur un pivot, se range de côté, & laisse voir que sa base couvroit l'entrée d'un souterrain, dans lequel on descend par un escalier; il fait du feu & s'engage dans cette route, une bougie à la main.

Bientôt il entend des plaintes, des cris foibles, mais arrachés probablement par

de vives douleurs; enfin, il parvient à l'ouverture d'une eſpèce de puits, ſans baluſtrade; des cadavres morts & demi vivans, accrochés par les pieds, y ſont ſuſpendus la tête en-bas.

Il ſe hâte d'en retirer un; il eſt mort, deſſéché dans ſes habits, ce n'eſt preſque plus qu'un ſquelette entièrement décharné.

Il en décroche un autre, il reſpire; le jeune prince lui ouvre la bouche, y fait couler une goute d'élixir, & s'apperçoit avec plaiſir qu'il eſt vivant. Enfin, en achevant de faire le tour du puits, il en trouve cinq, ſuſceptibles de recevoir du ſecours, & d'être rendus plus ou moins ſenſiblement à la vie; il les porte l'un après l'autre au grand air, les met ſur le chariot, & revient promptement au palais.

L'élixir avoit agi en route: les eſprits étoient ranimés à l'aide du grand air, & quand il fut queſtion de deſcendre de la voiture, les moins abattus s'aidèrent à en ſortir, & les autres ſe laiſsèrent emporter ſous le veſtibule du palais.

Habed-il-Rouman court au cabinet des drogues & en apporte, à l'aide de ces mots: *ſervez l'enfant de la maiſon*; dans un

endroit où tout est magique, les drogues opèrent sur le champ, & tous les moribonds rappelés à la vie ont recouvré avec elle leurs facultés; mais la faim les dévore, leur libérateur les fait entrer dans le salon, où ils trouvent de quoi la satisfaire.

L'avidité des estomacs, privés depuis si long-temps de nourriture, auroit dû les exposer aux dangers attachés aux excès; mais les drogues médicinales, en opérant, déployoient toutes leurs vertus : à la fin du repas, les convives d'Habed-il-Rouman, à la maigreur & la pâleur près, étoient devenus des êtres très-vivans.

Ils ont enfin cessé de manger & de boire; ils passent de concert avec Habed-il-Rouman dans le salon des fontaines; là, le prince de Syrie après les avoir engagés à quitter leurs vêtemens souillés, pour en prendre de neufs & commodes, les prie de vouloir bien satisfaire l'un après l'autre sa curiosité.

« Comment, leur dit-il, & pourquoi avez-vous été précipités dans l'abominable cachot d'où je viens de vous retirer ?

« Hélas! répondit un d'entr'eux, avant que nous puissions vous satisfaire, il faut

que vous nous accordiez la grâce de nous dire qui vous êtes, ce que vous faites ici, ce que vous êtes à l'abominable homme qui y commande avec tant d'empire, afin que nous puiſſions prendre confiance & être bien convaincus que ce moment de relâche que nous éprouvons ne ſera pas ſuivi de tourmens auſſi affreux que ceux dont nous ſommes depuis long-temps accablés.

« Vous nous retirez, continua-t-il, d'un état affreux, dans lequel, plongés entre la veille & le ſommeil, dans les plus effrayantes rêveries, nous ſouffrions mille morts différentes, ſans parvenir à mourir: ce moment-ci n'eſt-il point celui d'un rêve agréable, par lequel le magicien ſe ménage un moyen de nous faire mieux ſentir le malheur dont il veut de nouveau nous accabler? Votre phyſionomie inſpire de la confiance; ce que vous avez fait à notre égard de la reconnoiſſance, mais nous avons eu à faire à un ſcélérat qui ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour tromper. »

« Il eſt ſans doute mon ennemi comme le vôtre, reprit Habed-il Rouman, & ſur le champ il trace rapidement le tableau de ſes aventures, juſqu'au moment où un rêve

mistérieux lui avoit indiqué ce qu'il falloit faire, & où une créature humaine changée en hara l'avoit engagé à voler à leur secours. »

Que Dieu soit béni & Mahomet son grand Prophête, reprit le jeune homme qui avoit parlé; je vois qu'un rayon du soleil de justice a percé à travers les ténèbres dont sont enveloppés les crimes qui se commettent ici. Je vois que victime marquée comme nous, par le Maugraby, vous nous préserverez avec vous: ah! s'il nous étoit donné de délivrer la terre de ce monstre! mais pour vous convaincre de la vérité de ce que je viens de vous dire, je vais vous raconter mon histoire.

Histoire d'Halaiaddin, prince de Perse.

Birminvansha mon père venoit à dix-sept ans d'être élevé sur le trône de Perse, ayant eu le malheur de voir mourir trop-tôt mon ayeul.

Tandis qu'il s'occupoit des apprêts de ses noces avec la fille du sultan des Curdes, son premier visir ayant fomenté sous main une rebellion, vient investir le palais dont il a séduit la garde; mon père n'a que le

temps de se travestir & de gagner seul le désert, monté sur le meilleur cheval qui fut dans ses écuries.

Présumant bien qu'il seroit poursuivi, il abuse de la force de sa monture, laquelle ayant couru jour & nuit, épuisée de fatigue, va s'abattre près d'une grotte creusée dans un rocher; mon père s'efforce de relever son cheval & de le faire entrer dans la grotte qu'il apperçoit, pour le mettre à l'abri du soleil.

Un homme, vêtu comme les gens du peuple qui vont se joindre aux caravannes pour faire le voyage de la Mecque, y dormoit, il s'éveille au bruit occasionné par l'entrée du cheval, se frotte les yeux & adresse la parole à mon père.

« Voyageur comme moi, dans le désert, où allez-vous? Vous êtes heureux d'avoir trouvé cette grotte pour vous reposer; car je ne connois pas d'autre asile d'ici à vingt lieues à la ronde, & vous paroissez fatigué.

« Je ne vais nulle part, dit mon père, qui ne craignoit pas de se découvrir à un homme seul; je suis: avant-hier j'étois roi, mon premier ministre s'est emparé de

ma couronne, & je cherche à ſauver ma vie. « Elle eſt ici en sûreté, reprit le pélerin : oui, repartit mon père, ſi, affamé comme je le ſuis, je pouvois trouver de quoi manger pour moi & pour mon cheval.

« Nous ne ſommes pas à cela près, dit le pélerin, j'ai de la pâte de riz & d'orge, du pain, des oignons, des dattes, une fiole d'une excellente liqueur, repoſez-vous ; je connois un pâturage pour votre cheval, je vais l'y conduire, j'en rapporterai de l'eau dans une outre, & nous vivrons comme des voyageurs peuvent vivre. »

Mon père n'ayant rien de mieux à faire, laiſſe le pélerin ſuivre les bonnes intentions qu'il vient de montrer ; cet homme revient avec de l'eau, va dans un coin de la grotte chercher un ſac, il s'y trouve de plus qu'on n'avoit eſpéré un fromage de chèvre, des noix, en un mot, tout ce qui peut compoſer le repas d'un ſolitaire, dans un pays où la terre ne produit rien.

« Vous devriez me faire votre hiſtoire, pauvre roi que vous êtes, dit le pélerin à Birminvansha, je pourrois vous donner quelque ſujet de conſolation, je porte une grande haine aux uſurpateurs. Le vôtre eſt

néceſſairement un ſcélérat, vous êtes trop jeune pour avoir eu le temps de faire du mal, vous êtes la victime de l'ambition & non celle du bien public.

« Vous l'avez deviné, pélerin, dit mon père; je régnois depuis quinze jours, quand un premier viſir, à qui mon père avoit confié les forces de l'état, en a abuſé pour uſurper ma place; c'eſt un ambitieux qui a ſu voiler ſa paſſion ſous le maſque de la plus odieuſe hypocriſie.

« Oh l'hypocriſie ! l'hypocriſie ! mon prince, c'eſt un vice affreux: je ne veux jamais voir de mes yeux le dôme de la ſainte moſquée, dit le pélerin, ſi je ne vous enſeigne un moyen de vous venger de votre hypocrite.

« Eh! quel moyen pouvez-vous m'enſeigner? dit mon père: le voici, dit le pélerin; écoutez-moi, retournez ſur le champ à votre capitale, — nous allons changer de vêtemens, & vous irez vous loger dans le caravanſerail qui eſt à l'entrée: — mais, pélerin, mon cheval me fera reconnoître. — N'étoit-il pas noir, votre cheval? dès ce moment même je veux qu'il ſoit blanc avec la queue & les crins noirs : — vous

voulez ; mais cela suffit-il ? — Oh mon roi ! vous n'avez pas régné assez long-temps pour savoir ce que c'est que la volonté d'un roi, c'est à-peu-près comme la mienne ; ce que je veux je le veux, & votre cheval est blanc ; comme je lui ai laissé le tour des yeux noirs, il ne perd rien sous la couleur où je l'ai mis, allons le voir. »

Mon père suit le pélerin, il voit un cheval blanc qui paissoit au bord d'une fontaine dans une espèce de plaine, entre deux rochers escarpés ; il hasarde d'appeler le cheval par le nom qu'il lui avoit donné, & l'animal vient à lui sur le champ.

« Asseyons-nous ici, dit mon père à son hôte : pélerin, je m'apperçois que vous ne vous êtes pas montré à moi pour ce que vous êtes ; mon père a toujours beaucoup considéré vos pareils, & mon intention eût été de les favoriser ; dans la position où je me trouve, abandonné comme je le suis, j'implorerois tous les secours de la magie.

« Mon roi, reprit le pélerin, peut-il y avoir quelque chose de défendu quand il s'agit de se venger d'un hypocrite ? ils sont mal-voulus jusques dans les enfers ; oh ! c'est un affreux caractère, c'est le plus

opposé au mien, partout où j'en trouve je les écrase. Vous concevez donc quelqu'opinion de mon pouvoir: voici comment je prétends en user pour vous; vos ennemis humiliés viendront vous prier de remonter sur votre trône, & vous les écraserez sous vos pieds: & quand puis-je espérer l'accomplissement de votre promesse? Dans trois jours, répondit le pélerin, si je puis espérer de vous une honnête récompense; car chacun aspire à son salaire quand il travaille bien: — vous disposerez de tous mes trésors; — fi donc! dit le pélerin, des trésors, à moi, qui ne vis que de fromage & de fruits secs. Je suis vieux, il me faut des consolations & du secours dans ma vieillesse, je n'en pourrois trouver que dans la naissance d'un fils, & ne puis espérer d'en avoir un; vous pouvez épouser jusqu'à soixante femmes, & attendre d'elles la plus nombreuse postérité; cédez-moi votre premier enfant mâle, il m'appartiendra: vous verrez que je ne serai pas fort impatient de vous en priver; mais quand il seroit dans le cas de jeûner quelques jours dans le désert avec moi, il seroit comme vous, il n'en mourroit pas & ne s'en porteroit que mieux. »

Mon père se rappelle qu'au moment où il a été obligé de prendre la fuite, on lui a dit que l'ambaſſadeur des Curdes étoit déjà convenu que Laila, ſa princeſſe, épouſeroit le fils de l'uſurpateur; Birminvansha avoit pris beaucoup d'amour pour elle, & dans la poſition où il ſe trouve, toutes les femmes de la terre & les enfans qui pourroient lui naître d'elles, lui étoient indifférens; qu'eſt-ce qu'un enfant qu'on ne connoit pas & dont on eſt sûr de ſe détacher d'avance, au prix d'une couronne, au prix du plaiſir de ſe venger?

Il accepte la propoſition qu'on vient de lui faire: « en ce cas, dit le pélerin, je vais tout riſquer pour vous, & laiſſer là juſqu'à mon pélérinage: nous partirons demain matin; & pour nous mettre en état de ſoutenir la fatigue du voyage, nous viderons enſemble un flacon entier de vin de Chiraz. »

La journée ſe paſſe rapidement ſans un moment d'ennui; le pélerin avoit beaucoup d'eſprit & parloit de tout avec agrément; le ſoir, la grotte ſe trouve mieux arrangée, les pierres qui ſervent de ſophas ſont cou-

vertes de mouſſe, trois lampes y répandent une douce clarté.

Le pélerin tire ſon ſac de proviſions, Birminvansha s'attendoit à en voir ſortir des oignons, comme pour le dîner; mais c'étoit à leur place un faiſan, des perdrix, & d'autres viandes froides d'un goût exquis.

« Le pourvoyeur du ſoir, dit alors le pélerin, eſt moins économe que celui du matin; il faut faire honneur aux ſoins qu'il s'eſt donné, en diſant cela il découpe adroitement, ſert proprement, & invite à manger mon père, qui ne ſe fait pas prier. »

La bouteille de vin de Chiraz ſe vide en deux traits, & un autre flacon prend ſa place, juſqu'à ce que le ſommeil ait ſaiſi le convive & ſon hôte.

Le ſoleil levant leur fait quitter à tous deux la mouſſe ſur laquelle ils étoient étendus. « Partons, mon roi, dit le pélerin, le cheval eſt tout ſellé, prenons le chemin de votre capitale; mais, irez-vous à pied, dit Birminvansha à ſon compagnon? Non, répond celui-ci; je retarderois votre marche; mais votre cheval me prêtera ſa croupe. — Vous ſerez horriblement mal; — point tant que vous le croyez,

« Allons, l'éclair, dit alors le pélerin en parlant au cheval; n'eſt-ce pas là ton nom? allonge-toi de deux côtes ſeulement, pour faire place à l'écuyer de ton maître, c'eſt le Maugraby qui te le commande.

« Et qui eſt ce Maugraby? dit mon père: — c'eſt votre ſerviteur, ici préſent: vous aurez peut-être ouï parler de moi, mais vous apprendrez avec le temps qu'on parle mal de tout le monde: au reſte, on connoît les gens à l'œuvre, & vous verrez comme je traite les hypocrites. Je ne vous cacherai pas un ſeul des tours que je vais leur faire, il faut qu'ils ſoient bien obſtinés, s'ils ſe refuſent à faire mes volontés.

« Cependant le cheval s'étoit réellement allongé, & les portoit comme le vent vers la capitale, de manière que, partis le matin au lever du ſoleil, Birminvansha & ſon pélerin étoient à la porte de la capitale à ſon coucher. »

Le pélerin deſcend, couvert de l'habit de palefrenier, à l'abri duquel mon père s'étoit ſauvé cinq jours auparavant, & prend le cheval par la bride pour le faire entrer dans le premier caravanſerail.

A la beauté du cheval qui ſert de mon-

ture à mon père, chacun en prend le maître pour un pélerin de diſtinction, caché ſous un vêtement plus que modeſte; l'intelligent Maugraby lui a déjà trouvé & arrangé ſon logement, y fait apporter à manger, prend à la hâte quelques morceaux, & prévient qu'il va ſortir.

« Repoſez-vous, mon roi, dit-il à mon père, il faut que j'aille prendre langue au palais & par la ville, ſonder la pente des cœurs, la diſpoſition des eſprits, & juger un peu par ce que l'on fait de ce qu'on veut faire : en diſant cela il ſort & ne rentre que le ſoir.

« Que diriez-vous, dit-il à mon père, de votre ſot peuple? on l'amuſe de fêtes à l'occaſion du mariage du fils de l'uſurpateur avec la princeſſe Laïla, & il eſt content, il mange, il danſe, il vous a oublié; ſi nous ne ſavions pas combien il eſt imbécille, on ſongeroit à s'en venger; mais il ne faut jamais ſe paſſionner ni pour ni contre lui, il n'en vaut pas la peine, au moins il n'eſt pas hypocrite. Je ne hais rien autant que le maſque de la ſageſſe: ce ſoir je me mets à l'œuvre pour vous; mais il me faut mes sûretés; que me donnerez-vous

pour nantiſſement de la parole que j'exige, & que vous devez ici me renouveler ? »

Mon père étoit alors occupé du chagrin de ſavoir Laila entre les bras d'un autre ; la jalouſie le dévoroit, il n'avoit encore aimé que cette princeſſe, c'étoit ſa première paſſion ; d'ailleurs le déſir de la vengeance l'aveugloit.

« Je ſais ce que vous voulez, dit-il au Maugraby, c'eſt le premier enfant que j'aurai d'une femme légitime ; je vous le donne, encore une fois, & mon cheval en gage, ſi vous le voulez ; puiſque c'eſt le ſeul bien que je poſsède ici.

« Votre cheval ? c'eſt une bonne bête, je m'en arrange ; je monterai demain deſſus pour aller faire nos affaires ; ſoupons, dormons, tout le monde ici ne repoſera pas auſſi bien que nous. »

Le lendemain, le Maugraby ſort à cheval & diſparoit pour toute la journée, le ſoir il ſe montre. « J'ai de bonnes nouvelles à vous donner, dit-il à mon père ; le roi, ſes viſirs, ſes émirs, ont fait des rêves abominables la nuit paſſée, des fantômes leur ont reproché leur infidélité, leur félonie, en leur faiſant les plus horribles menaces ;

c'étoit aujourd'hui jour de grand divan & vous euſſiez ri de leur conſternation, lorſqu'ils ſe ſont communiqué leurs rêves.

« L'uſurpateur, comme le plus politique, a été le plus réſervé en paroles, mais il étoit le plus conſterné de tous; j'ignore les réſolutions qu'ils auront priſes, nous en entendrons parler demain, mais après demain nous agirons.

« La ſeule nouvelle que j'aie appriſe d'ailleurs, c'eſt qu'on a donné ordre d'interrompre les fêtes pour le mariage du fils de l'uſurpateur avec la princeſſe des Curdes, & on ſait qu'elles devoient durer huit jours de plus; c'eſt un petit acheminement à la révolution, il faudra prendre un parti ferme pour décider tous ces gens-là à rentrer dans leur devoir; nous en délibérerons demain enſemble.

Le lendemain arrive, le Maugraby rentra le ſoir de mauvaiſe humeur, en apparence: « nous avons, dit-il, affaire à des gens qui n'ont point de tenue, ſi ce n'eſt dans le mal; une nuit fâcheuſe leur avoit porté avis à tous, de chercher à rentrer dans leur devoir, ils en ont paſſé une bonne & leurs réſolutions ſont évanouïes; je vois

qu'il faut frapper ferme pour les décider, & si vous goûtez quelque satisfaction à voir vos ennemis dans la plus grande peine, vous pourrez en jouir ici; car sans que ni vous ni moi soyons vus, je les ferai rêver en votre présence; & d'abord, pour que le spectacle affecte leurs yeux, je vais tendre de noir toute cette chambre; mes esclaves ont ordre de les aller chercher, dès qu'ils entreront dans leur lit; nous, nous observerons ce qui se passera, assis sur ce sopha, cachés derrière ce voile. »

A peine le Maugraby avoit-il fini de dresser son appareil, qu'un grand noir d'une figure atroce se présente; mon maître, dit-il au Maugraby, le roi entroit dans son lit pour passer la nuit avec une circassienne d'une grande beauté, qu'un marchand lui a vendue ce matin, vos esclaves ont endormi la femme & enlevé le roi, qu'on vous amène tout assoupi.

Ilage Cadahé, dit le Maugraby, songe à bien remplir ton personnage, qu'on fasse entrer ce roi & qu'on le place sur ce siége de bois; allume le feu pour t'en servir au besoin; le nègre apporte un brasier rempli

de charbons ardens, dont ſon ſouffle rend la flamme encore plus vive.

Dès que l'uſurpateur eſt aſſis, le négre lui adreſſe la parole d'une voix tonnante : « qui es-tu, malheureux?

« Le coupable, interrogé par une voix auſſi menaçante, cherche à ſe recueillir, à conſulter ſes ſens pour ſavoir s'il eſt éveillé, puis répond d'un ton qui témoigne ſon effroi. » Ne ſuis-je pas le roi de Perſe?

« Toi! le roi de Perſe! eſclaves, dit le nègre aux quatre qui avoient apporté l'uſurpateur, qu'on donne cent coups de bâton ſous les pieds à cet eſclave du père de Birminvansha, qui trompa ſon maître par une déteſtable hypocriſie, & s'eſt ſervi des forces de l'état qui lui avoient été confiées pour les tourner contre le fils de ſon bienfaiteur; tel eſt l'ordre de Nakaronkir (1). »

Le malheureux ſoumis à la baſtonnade pouſſoit des hurlemens affreux, capables d'allarmer tous le caravanſerail; mais le Maugraby avoit bouché toutes les oreilles:

(1) Nakaronkir, eſprit que Mahomet envoie aux coupables en ſonge, pour les pouſſer au repentir.

on le délivre de ce ſupplice pour l'abandonner à un autre.

Le nègre commande qu'on le raſſeye de nouveau : ce ſcélérat hypocrite veut régner, dit-il, qu'on lui donne un ſceptre, qu'on lui mette ſa couronne ſur la tête : l'un & l'autre étoient de fer rougi au feu.

Il ne veut pas prendre le ſceptre, crioit le nègre, qu'on lui mette la couronne ! & on approchoit la couronne de ſa tête, à lui enflammer les cheveux ; il tendoit la main vers le ſceptre pour choiſir le moindre mal, & s'y brûloit. Ah ! grâce ! grâce ! grâce ! s'écrioit-il, Nakaronkir ! je ne veux plus régner.

« Autant d'heures tu vas encore régner, autant de charbons ardens tu vas allumer ſur ta tête, diſoit le nègre : — je ne régnerai plus, Nakaronkir, je ne régnerai plus : où eſt Birminvansha pour le faire régner à ma place ?

« C'eſt à toi à le faire chercher, lui répond le nègre ; fais prendre le deuil à toute ta cour, à la capitale, à ton royaume ; qu'on y cherche partout ce grand prince ; dès qu'on te l'aura annoncé, vas tomber

avec tous tes lâches courtifans à fes genoux, vas y tête & pieds nuds.

« Ah! qu'on éloigne ce fer ardent, difoit l'ufurpateur, plus tourmenté encore par la frayeur que par la fouffrance, & je ferai tout ce que voudra Nakaronkir.

« Qu'on le renvoie pour aujourd'hui, dit le nègre Ilage Cadahé; les quatre efclaves le faififfent dans le moment, l'endorment & le mettent à côté de la beauté circaffienne, qui, fe réveillant alors, ne pouvoit concevoir pourquoi on l'avoit laiffé dormir fi longtemps, & à quoi elle devoit attribuer une odeur de brûlé bien défagréable. »

Quand le Maugraby fut feul avec mon père, il commença par faire remettre en ordre la chambre. « J'ai, dit-il, voulu vous faire voir comment je fais fervir mes amis : fi ce roi là eft bien maltraité, fes vifirs & les commandans des troupes ne font pas plus à leur aife; il n'y en a qu'un que j'aie épargné, c'eft le fils de l'ufurpateur: parce que la belle Laila l'a bien châtié & qu'il s'eft conduit très-refpectueufement avec elle. »

Ici la curiofité de mon père devint très-

vive ; qu'a donc fait Laila dont vous ayiez tant à l'aplaudir?

« La nouvelle en eſt déjà ancienne ; mais la diſcrétion l'a empêchée de percer hors du palais, & elle n'eſt encore venue que juſqu'à moi & d'aujourd'hui.

« Le ſoir des nôces, le jeune marié ſe préſenta pour recevoir les embraſſemens de ſon épouſe ; mais elle le laiſſe s'approcher & lui crache au viſage.

« Eſclave téméraire, lui dit-elle, qui as oſé accepter la main de l'épouſe de ton ſouverain, je t'attendois pour te donner ta récompenſe.

« Le fils du tyran, qui ne tient point de ſon père, s'eſt retiré confus, mais eſt reſté modeſte, & ſans entrer dans des excuſes : « permettez, a-t-il dit, madame, que je dorme à vos pieds ; je reſpecte votre reſſentiment, & la marque que j'en porte, en m'humiliant, ne me déshonore point dans mon eſprit ; j'en puis ſupporter l'affront ſans murmure ; mais je crains mon père, & j'aimerois mieux mourir, que de vous faire un auſſi dangereux ennemi.

« Vous avez l'ame noble, a répondu Laila, je vous pardonne : pardonnez-moi

& dormez. » Toutes les nuits qui ont ſuivi ſe ſont paſſées comme celle-là, & votre épouſe eſt encore digne de vous : voilà, je penſe, la meilleure nouvelle que je puiſſe vous donner, en attendant les événemens de demain.

« Ils doivent être curieux, je n'ai pas fait diſtribuer la baſtonnade à tous les coupables. Je veux qu'ils puiſſent ſe trouver au divan, qui doit s'aſſembler ; ils m'auront pour témoin ſous une forme quelconque, je vous en rendrai bon compte ; mais la nuit s'avance & vous ferez bien d'en profiter. »

Mon père ſuivit le conſeil d'autant plus aiſément, que ce qu'il venoit d'apprendre, au ſujet de la manière dont la princeſſe des Curdes s'étoit conduite avec le fils de l'uſurpateur, lui donnoit ſujet de faire des rêves très-agréables ; quant au Maugraby, je penſe qu'il ne dort que d'un œil ; il étoit, quoique couché tard, levé avant le jour, & ſorti du caravanſerail, avant l'ouverture de la porte.

Il rentra ce jour-là de meilleure heure qu'à l'ordinaire. « Oh ! Birminvansha, dit-il, que vous vous ſeriez amuſé ſi vous euſſiez

pu

pu comme moi affifter au divan, & écouter les converfations les unes après les autres!

« J'entendois les quatre vifirs, que la frayeur rendoit confians & véridiques, fe communiquer leurs quatre rêves avant de prendre leurs places; l'effroi fe peignoit fur leur vifage, ainfi que l'étonnement de la conformité de leurs fonges.

« Ils appellent les principaux d'entre les gens de loi qui font-là, & leur font prendre féance en fecret.

« La furprife de ceux-ci n'eft pas moins grande, l'air défait & confterné de ceux qui leur font cet étonnant récit, en attefte la vérité, elle fe confirme bientôt encore plus, par l'arrivée des émirs, commandant les troupes.

« Alors vous euffiez vu cette affemblée, compofée de cent perfonnes y compris les huiffiers & les bas officiers, fe difperfer par pelotons, & partout on s'entretenoit de rêves & du Nakaronkir; fi cet efprit fe plait à être redouté, jamais il ne fut mieux fervi que par moi.

« Enfin, continua le Maugraby, les premiers de l'affemblée, joints aux plus anciens, après avoir délibéré en confufion,

ont décidé qu'on tiendroit les portes du divan fermées, pour pouvoir prendre des résolutions conformes aux volontés du Nakaronkir, qui savoit si bien les expliquer.

« On a appris que le roi étoit indisposé; on ne doute pas qu'il n'ait été abandonné par le ciel aux caprices du Nakaronkir, & toute autre frayeur cédant à celle qu'a su inspirer ce redoutable esprit, trois députés sont chargés d'annoncer à ce prince qu'il faut qu'il fasse chercher partout Birminvansha, pour le remettre sur le trône.

« Je les ai suivi, ajouta le Maugraby: si l'esprit du monarque n'avoit pas été préparé par la secousse violente de la nuit, ils eussent été bien mal reçus; mais admirez la dissimulation & l'hypocrisie; il a les cheveux, le front & le bout des doigts brûlés, il en ressent de vives douleurs; la volonté du Nakaronkir n'a été exprimée à personne aussi fermement qu'à lui: eh bien, il s'est fait rapporter les aventures des autres avec une patience incroyable, & dissimulant son trouble & sa frayeur, il leur tint ce discours.

« J'avois, dit-il, pris les rênes de l'état, appréhendant que la trop grande jeunesse de Birminvansha ne le mit hors d'état de

les soutenir : je comptois les lui remettre quand l'âge & mes exemples l'auroient formé; en prenant la fuite il s'est dérobé à mes bonnes intentions : mais puisque le ciel, qui le connoit mieux que moi, le juge capable de régner, je suis prêt à me démettre du fardeau dont je m'étois chargé pour lui; & il va connoître que s'il me fallut employer une sorte de violence pour arracher les affaires publiques à des mains trop jeunes pour les conduire, j'en emploierai une plus grande pour le rappeler sur le trône, dont il s'étoit éloigné.

« Je fais prendre, a-t-il continué, le deuil dans tout mon palais, & j'y ordonne un jeûne qui n'aura d'autre terme que celui où on aura retrouvé le roi, dont je ne voulois être ici que l'organe; que cet ordre s'étende dans la ville & dans tout le royaume, & qu'on décerne une récompense à celui qui pourra dire en quelle partie de la terre s'est retiré Birminvansha; c'étoit mon projet, avant les rapports fâcheux que vous venez de me faire, ils ajoutent à l'accablement dans lequel je me trouve. Prévenez le divan que je ne me lèverai que pour prendre le deuil comme tous mes

ſujets; mais il ſera plus auſtère, car je ne me préſenterai que les cheveux & la barbe raſée, juſqu'à ce que j'aie obtenu la ſatisfaction de replacer votre légitime ſouverain ſur le trône: dans cet état je m'abſtiendrai de toute affaire, & vous en recommanderez de ma part la conduite aux viſirs.

« Voilà, mon cher ſouverain, dit le Maugraby à mon père, le dernier trait d'hypocriſie de l'uſurpateur qu'il vous reſte à châtier! Voyez avec quel art, ſurtout, il cherche à cacher au public l'impreſſion du feu ſur ſa chevelure, & même ſur ſa barbe; ah! c'eſt un ſcélérat bien profond! maintenant tranquilliſez-vous : laiſſez le peuple ſe mouvoir de lui-même; vous ſouhaiter, vous déſirer, vous attendre par toutes les portes, & quand la révolution ſera ſi bien préparée, qu'il n'y ait qu'un cri en votre faveur; je vous prêterai le cheval que vous m'avez donné en gage. Vous reparoîtrez monté deſſus & habillé convenablement; Hage Cadahé, mon noir, ſera votre premier eunuque, & moi votre eſclave; c'eſt l'affaire de quatre jours de patience, d'autant que je ne néglige rien pour vous ſer-

vir ; rien ne périclite d'ailleurs, & votre épouſe eſt conſtamment reſpectée. »

Mon père laiſſa faire le Maugraby. Le cinquième jour, le magicien le fait ſortir de la ville par une porte, monté ſur le cheval blanc à crins noirs, vêtu en pélerin, & le fait rentrer par une autre ſur un cheval noir, tel qu'il étoit lorſqu'il s'en ſervit pour prendre la fuite.

Une robe & un turban étoffés, ſans être magnifiques, avoient remplacé l'habillement de pélerin; Ilage Cadahé & le magicien marchoient à droite & à gauche, la main appuyée ſur la croupe de la monture.

Les premières perſonnes du peuple qui apperçoivent mon père, viennent pour ſe proſterner à ſes pieds, la garde des portes s'émeut, une foule s'amaſſe dans un moment & mon père eſt obligé d'entrer dans la maiſon d'un émir ; un cri général retentiſſoit : *vive notre roi Birminvansha.*

Ce cri s'eſt bientôt répandu juſqu'aux portes du palais, où le divan étoit raſſemblé; le roi, dont les brûlures étoient un peu moins marquées, s'y tranſporte ; & la tête nue & raſée, ayant quitté ſes babou-

ches, il vient à la tête des visirs & des émirs supplier mon père de reprendre sa place sur le trône.

J'abrége le récit des cérémonies, qu'il seroit inutiles de décrire, du mariage de mon père avec la fidelle Laila; de la vengeance qu'il prit de l'usurpateur & de ses adhérens; le fils de ce méchant homme ayant été le seul épargné, parce qu'il avoit respecté la princesse des Curdes, quoique vivement offensé par elle: je passe au départ du Maugraby.

Lorsque ce monstre, déclamant toujours contre l'hypocrisie, eut vu verser tout le sang des coupables, feignant d'être absolument tranquille sur la situation de mon père: vous voilà, dit il, affermi sur votre trône; vous n'avez plus besoin de mes secours; je pars, souvenez-vous de moi quand vous aurez un fils; songez qu'il est le mien, ce prix là m'est bien dû: j'ai beaucoup travaillé, je me casse, il me faut un bâton de vieillesse. Elevez-le bien afin qu'il puisse devenir après moi le soutien de la vôtre: en disant cela il se fait rendre son cheval & disparoit. Mon père, entraîné par le courant des affaires, étourdi par les

travaux comme par les jouiſſances attachées à ſon rang, ne réfléchit point aſſez alors aux conditions auxquelles il l'avoit recouvrée, & les regrets ne s'annoncèrent qu'à ma naiſſance.

De ſon aveu même elle lui arracha des larmes, quand il vit que le premier fruit de ſes amours avec ſa chère Laila étoit par lui-même abandonné au Maugraby : être qu'il ne pouvoit s'empêcher de ſuſpecter & de regarder comme très-méchant, malgré ſes déclamations contre l'hypocriſie.

Chaque fois qu'il me prenoit dans ſes bras ſes larmes ſe renouveloient ; ma mère les prenoit d'abord pour des mouvemens de tendreſſe, mais elles portoient un caractère de triſteſſe inquiétant.

Vous pleurez ſur cet enfant ? lui dit-elle ; que voyez-vous d'affligeant dans ſon ſort ? il eſt beau comme le jour, fils de roi & deſtiné à régner......

« Ne parlons pas de ſes deſtinées, ma chère Laila, reprit mon père : leur idée réveille toutes mes craintes, je vous poſſède & nous régnons, voilà ſans doute un grand bien, mais nous le payerons bien

cher: » alors il lui fait le récit de toutes nos aventures.

Ma mère Laila ne fut pas auſſi effrayée qu'il auroit pu le croire; on eſt ſans doute fort infatué de magie chez les Curdes.

« Eh-bien! dit-elle, qu'a voulu vous dire le Maugraby en vous demandant votte fils pour bâton de vieilleſſe? il le fera ſans doute magicien comme lui; eſt-ce un ſi grand malheur pour un prince? a-t-il beſoin de nous l'enlever pour cela?

« Je ſerai charmée que notre enfant ait de belles connoiſſances, & en beaucoup d'occaſions il ne ſera pas forcé de mandier les ſecours d'autrui. Je trouve que la dignité d'un ſouverain eſt ravalée quand il eſt obligé d'implorer les reſſources de ſon aſtrologue. »

Mon père ſe laiſſa aveugler par cette réflexion, on me fit élever avec toutes les attentions imaginables, & on eut grand ſoin de m'inſtruire des particularités de mon hiſtoire, dès que je pus, en les entendant, promettre que je les tiendrois ſecrètes.

Quoique je n'en témoignaſſe rien, je n'entendois jamais parler du Maugraby ſans un ſerrement de cœur; cependant j'attei-

gnois presque à ma quinzième année, & les inquiétudes de mes parens, comme mes frayeurs, commençoient à s'évanouir, lorsqu un jour le grand écuyer de mon père rentrant au palais, lui annonçe le plus superbe & le meilleur de tous les chevaux, dont il lui proposoit de faire l'acquisition.

Mon père a une passion désordonnée pour ces animaux : « où est ce cheval ? dit-il à son écuyer. » Sire, reprit-il, je passois près du grand abreuvoir, un homme y conduisoit un cheval blanc perlé, ayant la queue & les crins noirs, & un cercle parfait de cette couleur autour des yeux.

« Je suis descendu de celui sur lequel j'étois monté, pour observer de près ce superbe animal; j'ai témoigné le désir de le monter, l'homme auquel il appartient m'a paru s'y prêter avec plaisir; jamais, sire, je n'ai rien trouvé de si obéissant, de si vigoureux, de si intelligent, de si souple; je lui parlois, & il obéissoit à la voix, on croiroit que le persan est sa langue naturelle.

« J'ai demandé à l'acheter, l'homme m'a répondu qu'il n'étoit pas à vendre : — c'est pour le roi, ai-je dit; — en ce cas, m'a-

t-on répondu, il est à lui; j'ai pris l'homme au niot, & il est dans la cour du palais avec son cheval. J'étois avec mon père, tandis que l'écuyer lui faisoit ce rapport; le désir de voir ce bel animal me pressoit, mais Birminvansha, frappé de ce récit, & ne doutant point que ce ne fût le Maugraby qui venoit lui rapporter son gage, me prend par la main & me fait passer chez ma mère.

« Ma chère Laila, lui dit-il, voici le moment d'épreuve, le Maugraby ne nous a pas oubliés comme nous nous en étions flattés; il vient demander notre enfant, & le refus nous expose à des dangers sans nombre.

« Il faut le recevoir ici, dit Laila, je n'ai point peur d'un magicien, on a soupçonné ma nourrice de l'être; elle ne m'a jamais fait de mal, & cependant les esclaves de ma mère disoient qu'elles lui voyoient jeter des cheveux dans un baquet & en faire des grenouilles; quand il sera venu je lui parlerai. »

On introduit le Maugraby, qui se présente d'un air très-respectueux; mon père lui rend son salut aussi gracieusement qu'il

ìeut le faire; mais on remarquoit de la :ontrainte dans son action.

« Astrologue ou magicien, lui dit Laila, :ar vous êtes sans doute l'un ou l'autre, 'ous avez pris notre enfant sous votre proection. Vous nous avez promis de lui ser'ir de second père, vous l'avez abandonné ›endant bien long-temps : il est cependant lans l'âge où l'on prend de l'instruction; nais vous le trouverez bien préparé, & ıous espérons qu'en le cultivant ici, vous pplaudirez chaque jour aux soins que nous vons pris de son éducation; du reste, vous erez bien vu ici de tout le monde, & pariculièrement de moi, qui ai toujours aimé es savans; nous vous ferons visir, moins ›our vous élever à nos yeux qu'à ceux des utres.

Le Maugraby refusa ces grâces, il ne enoit pas, dit-il, pour travailler à mon ducation, ni chercher l'enfant d'autrui, nais le sien propre : en vertu d'une conention expresse dont on avoit touché le age de sa part : « on ne voyoit plus, isoit-il, qu'ingratitude & mauvaise foi sur ı terre, & on comptoit s'acquitter de tout e qu'on devoit en honorant son bienfai-

teur d'un vain titre, & le régalant de propos mielleux.

« En disant cela il me prend par la main, que je fais effort pour lui retirer; ma mère, toute éplorée, me saisit par ma robe, mais elle lui reste entre les mains.

« Je m'échappe transformé en levrier, par une fenêtre; le Maugraby me suit par la même ouverture, & nous nous trouvons tous deux dans la campagne.

« Il tenoit un fouet à la main, dont il me frappoit inhumainement, & qui sembloit s'allonger à proportion des efforts que je pouvois faire en courant pour éviter les coups.

« Je ne puis dire si, pendant que je fuyois ainsi, la lumière de la lune a remplacé sur la terre celle du soleil; mourant de faim, de soif, souffrant de toutes les parties de mon corps & courant toujours, quoiqu'accablé de lassitude, je suis tombé dans cette fontaine que vous avez rencontrée au pied de la montagne & l'ai rougie du sang qui sortoit des plaies que le fouet avoit fait sur mon corps.

« Alors, après m'avoir forcé d'y rester quelque temps, au moment où la fraîcheur

de l'eau me glaçoit les veines, il m'a retiré, & m'a rendu ma première forme.

« Je ne vous répète pas les invectives qu'il a vomies contre moi & mon père dans ce moment, ni les propos flatteurs qu'il a cherché à me tenir ensuite, après m'avoir amené ici, pour m'engager à oublier le reste du monde & à me livrer à lui; vous avez fait le tableau de ses ruses; il les varie, sans doute, selon les circonstances, selon la nature du principe qu'il cherche à détruire, des idées qu'il veut dénaturer ou égarer.

« Cependant je commençois à prendre patience, lorsque, m'ayant recommandé de faire l'étude des livres dont vous avez pris connoissance, & m'ayant laissé seul, je vis que je m'instruisois de choses qui pourroient me devenir utiles.

« Je triomphois, en attendant son retour, de voir que j'avois appris tout ce que contenoient les douze premiers livres, & qu'il n'y avoit pas d'opérations indiquées dans ces ouvrages, que je ne fusse en état de faire, quand, tout-à-coup, il reparoit.

« Je m'avance vers lui d'un air confiant, & lui fais l'étalage de ma science; il me donne un soufflet.

« Ignorant, me dit-il, pareſſeux qui ne fais rien quand il eſt abandonné à lui-même, crois-tu, dit-il, que j'aie le temps de te ſuivre comme un écolier ?

« Je ne me ſentois point de tort, je voulus lui parler pour le faire appercevoir du ſien. Il me donne un autre ſoufflet, dont je fus preſque renverſé.

« On ne me replique point, dit-il ; je ne viens que pour peu de temps & m'en retourne, quand je reviendrai, ſi je ne ſuis pas plus ſatisfait, j'aurai recours à des corrections plus impoſantes.

« En diſant cela il rentre dans ſon palais, fait ſemblant d'y chercher les choſes dont il a beſoin, & me fait un ſigne comme pour prendre congé de moi, & effectivement je ceſſe de le voir.

« Je vais me jeter ſur mon lit & je le baigne de mes larmes ; je voue mon perſécuteur au Nakaronkir, dont j'avois tant ouï parler à mon père & à ma mère, je me ſens brûlé du déſir d'aller me jeter dans des bras dont j'avois reçu tant de careſſes.

« Les études que j'ai faites me reviennent à la tête ; je puis par leur ſecours me changer en oiſeau, mais il faut que je de-

vienne un oiſeau de proie, pour pouvoir m'élever fort haut, & ne pas être la capture des autres.

« Je me détermine à me changer en aigle. Je m'écarterai, diſois-je, de la vue des chaſſeurs, & ne m'abattrai que pour chercher de la nourriture; je gagnerai la capitale de Perſe; j'entrerai de nuit dans le château de mon père, on me trouvera le matin ſur la terraſſe de ſon appartement, & j'aurai au bec, mon nom écrit ſur un morceau d'écorce.

« Je paſſai la nuit à arranger mon plan; je me lève avec le ſoleil; j'écris ſur le morceau d'écorce que je dois porter : *le pauvre Halaiaddin prince de Perſe*; puis je ſonge à m'occuper de ma transformation, préférant de reſter oiſeau toute ma vie, au malheur de demeurer ſoumis à la brutalité du magicien.

« Le charme auquel j'ai voulu me ſoumettre opère ſur moi, déjà je ſens que mon nez ſe transforme en bec, mes bras en aîles, & je me vois couvert de plumes : rempli de joie & d'eſpérance, je ramaſſe mon billet, l'empoigne avec une de mes ſerres & prens mon vol.

« Mais je me sens retenir rudement par la queue, on me sangle sur le dos, de manière à me briser; c'est le magicien qui me tient, il ramasse froidement mon billet échappé de ma serre, & le lit : *le pauvre Hallaïaddin*, vraiment pauvre, dit-il, comme son père & sa mère, mais c'est de sentiment, de reconnoissance & de toute espèce de vertu; tu t'es fait oiseau? ingrat! mais les animaux de proie n'entrent point dans ma volière, je vais te trouver ta place.

« J'étois plus mort que vif, je n'ai recouvré de connoissance que pour m'appercevoir que j'étois suspendu par les pieds parmi des mourans & des cadavres, dans l'endroit où vous nous avez trouvé; alors je suis resté plongé dans un état douloureux, sans pouvoir me rendre compte de mes souffrances: rêvant que le Maugraby, plus semblable à un démon qu'à un homme, me poursuivoit avec un fouet armé de pointes de fer qui m'atteignoit sans-cesse, tandis que je courois après le spectre de la mort, qui m'échappoit : je ne me suis réveillé qu'au moment où vous m'avez tiré hors de la fosse. »

On peut juger de l'effet que faisoit le

récit du prince de Perſe ſur l'eſprit & le cœur d'Habed-il-Rouman : mais il en modéroit l'expreſſion même ſur ſa phyſionomie ; il s'adreſſe alors à un autre compagnon de ſon infortune, pour lui demander les particularités de ſes aventures, & ce jeune homme, qui pouvoit avoir dix-neuf ans, les raconta ſur le champ.

Hiſtoire d'Yamalladdin, prince du grand Katay.

« MON grand-père étoit barbier dans la ville de Chiraz, il y vivoit aſſez aiſément de ſon travail, parce qu'il étoit laborieux & adroit : il avoit plus d'eſprit que n'en ont communément les gens de ſon état ; ce qui faiſoit rechercher [illegible] converſaion par ceux qui étoient au-deſſus de lui, oit par les talens, ſoit par la fortune.

« Un habile aſtrologue, vivant dans le oiſinage, fréquentoit ſouvent notre maion ; il vit ſa femme prenant ſon voile à la âte pour ſortir.

« Où allez-vous ? lui dit-il ; — donner 1 ſecours à l'épouſe de notre ami le barer, qui eſt en couche.

« Apportez-moi, reprend ſon mari,

quand vous reviendrez, les noms de l'enfant, du père, de la mère, du grand-père, de la grand-mère; on ne nous consulte que sur la naissance des grands, comme s'il n'y avoit qu'eux d'intéressans sur la terre; notre ami le barbier a quelquefois d'heureuses conceptions de génie, & il se pourroit qu'il vint un enfant de lui, qui ne fut pas un homme ordinaire : la femme promit de s'acquitter de la commission.

« Ma grand-mère accoucha très-heureusement d'un fils qu'on appela Schaskar, & notre voisine rapporta à son mari, l'astrologue, ce qu'il lui avoit demandé.

« L'astrologue entreprend son travail, prend l'heure précise de la naissance; mon père naissoit sous la planète Il-Marlik (1), à l'ascendant, & dans ce moment la planète, considérée avec le secours de l'astrolabe, paroissoit éclairée.

« En calculant le produit des lettres de tous les noms que le savant avoit sous les yeux, il voit qu'il annonce que l'enfant sera roi, & son étoile très-brillante porte ses rayons sur une contrée fort vaste, du grand empire de la Chine.

(1) Il-Marlik; Saturne.

« Mais l'étoile vint à briller d'une cou-
r rougeâtre ; cela annonçoit, au moins,
grands obstacles pour celui que l'in-
ɜnce dominoit, dans ce qu'il pourroit
reprendre pour parvenir à une haute
tune.

« Je te l'avois bien remarqué, dit l'astro-
ue à sa femme, l'enfant de notre voisin
barbier fera un jour une grande fortune ;
faut que nous en allions féliciter son
e & sa mère.

« Mon grand-père fut très-flatté de
roscope tiré par son voisin, lui & son
use donnèrent tous leurs soins à l'édu-
ion de mon père, l'astrologue y mêloit
siens, & à seize ans il n'y avoit pas un
ne homme dans Chiraz qui eut reçu
ant d'instruction que lui ; on le propo-
: comme modèle aux enfans des meil-
res maisons.

« Voyez, leur disoit-on, Schaskar, le
du barbier ! Il est vrai qu'il joignoit à
ı une belle figure & une très-heureuse
sionomie : prévenu de sa destinée, il
rchoit à s'en montrer digne par sa con-
te & son maintien.

Un jour que Schaskar alloit aux bains,

il y arriva le premier : après avoir paſſé la ſalle où on quitte ſes habillemens, comme il en traverſoit une ſeconde pour paſſer à l'étuve, quoiqu'il eut la marche très-ferme, le pied lui gliſſa ſur un carreau de marbre poli & mouillé.

« Il frappa rudement du pied ſur ce carreau pour retrouver ſon équilibre; à l'inſtant le carreau ſe ſoulève, il s'élève une vapeur de l'ouverture, cette vapeur ſe raſſemble, & préſente aux yeux de Schaskar un génie de figure humaine.

« Laiſſe prendre le bain aux indolens, dit le génie; pars pour la Chine : prends pour y pénétrer la route de la grande muraille; tu trouveras une caravanne à Aſtracan, à laquelle tu pourras te joindre; vas reprendre tes habits où tu les as laiſſés, on y a joint une ſomme d'argent qui ſe renouvellera au beſoin.

« Lorſque tu ſeras au pied de la grande muraille tu recevras d'autres ſecours, mais ne confie le ſecret de ton départ à perſonne.

« Mon père va reprendre ſes habits, & trouve une bourſe de deux-cent pièces d'or : il en alla cacher vingt ſous le chevet de ſa mère, ſortit de la ville, fit rencontre d'un

homme qui conduisoit des chameaux sur la route qu'il devoit prendre, en acheta un, & se rendit le plus promptement qu'il lui fut possible à Astracan.

« La caravanne arrive, il se joint à elle, bien déterminé à ne jamais s'en séparer, lorsque, le jour même où on comptoit arriver au pied de la grande muraille, il s'endormit dans la matinée.

« Son chameau s'écarte des autres, apparemment sans qu'on s'en apperçoive, & uand il se réveille, il se trouve seul au ilieu d'un désert; il presse sa marche, royant qu'il pourra rejoindre ses companons de fortune; mais quand la nuit vient, ı observant les étoiles, il apperçoit qu'il fait un chemin contraire à celui qu'il deit suivre, & marche toute la nuit pour cher de se remettre dans la route qu'il perdue.

« Le jour vient: à peine laisse-t-il un ment de repos à son chameau; à peine donne-t-il le temps de manger un peu provisions qui lui restent, il le pousse te la journée, toute la nuit qui suit, & trouve, quand le soleil en dissipe les ›res, au pied de la grande muraille,

mais dans un endroit où il n'y a point de passage.

« Il est excédé de fatigue, & son chameau ne peut plus le porter; il étoit prêt à se livrer au désespoir, quand il apperçoit un derviche, sortant de derrière quelques broussailles, un livre à la main; à cette vue il se ranime, descend de son chameau, & va droit au religieux.

« Saint homme, lui dit-il, je suis Persan, marchand de profession, écarté de ma caravanne, qui va à la Chine; me direz-vous si je suis bien près de la porte qui est du côté de la grande Tartarie?

« Vous en êtes à cinq bonnes journées, & il vous en faut beaucoup plus pour y arriver, lui répond le derviche, parce que vous ne pouvez pas suivre la muraille: il faut que vous alliez chercher le chemin, autrement vous vous perdriez dans des marais qui sont sur votre droite & sur votre gauche; d'ailleurs, avez-vous un passe-port?

« Non, répondit mon père. » En ce cas, dit le derviche, on ne vous laisseroit pas passer; nul étranger n'est admis à la Chine, hors ceux qui viennent par les caravannes avec des passeports en règle: je suis donc

bien malheureux, dit Schaskar en soupirant.

« Il y a du remède à tout, comme vous savez, mon frère, dit le derviche, hors à la mort; venez à ma cabane qui n'est pas loin d'ici, vous trouverez auprès une petite fontaine & de la pâture pour votre chameau. Je fais pénitence ici, vous la ferez avec moi, & si vous m'ouvrez votre cœur, il se pourra que nous imaginions quelque moyen de vous sortir de peine.

« Mon père suit le derviche, traînant après lui le chameau par le licol, & ils arrivent à la cabane; c'étoit une grotte peu profonde, recouverte en dehors par une feuillée.

« Vous avez besoin de manger, mon hôte, dit le derviche; j'ai ici le lait d'une chèvre que je nourris, j'ai un rayon de miel frais que j'ai trouvé aujourd'hui dans un arbre, & quelques fruits secs. Voilà mes provisions, & en disant cela, il mettoit sur une pierre servant de table les mets qu'il avoit annoncés.

« Quoique mon père pensât dans ce moment que son étoile l'avoit égaré, cependant il lui tint encore compte de ce petit secours: il mangea, il but, en regardant

le derviche qui lioit le chameau par le jarret pour le laiſſer paître en liberté.

« Quand l'officieux derviche eut pourvu à la nourriture de l'animal, il vint d'un air empreſſé rejoindre ſon hôte. « Vous faites, lui dit-il, un repas bien frugal, vous êtes ſans doute habitué à des tables mieux ſervies; la nobleſſe de votre extérieur annonce que vous êtes né au-deſſus du commun.

« Hélas non! répondit mon père, dont le caractère eſt plein de franchiſe: vous en uſez ſi bien avec moi, votre état m'inſpire tant de confiance, & j'ai un tel beſoin d'ouvrir mon cœur, que je crois devoir ne pas balancer à vous faire naturellement mon hiſtoire.

« Vous voyez en moi ce que les ſavans, qui s'occupent de l'aſtrologie, appellent un enfant de l'étoile: la mienne, ſelon leur calcul, me promettoit une couronne: & ſi je ne vous euſſe pas rencontré, peut-être demain j'euſſe obtenu celle que Mahomet promet aux Muſulmans qui, ſuccombant à l'excès du malheur, meurent ſans murmurer; mon nom eſt Schaskar & je ſuis fils d'un barbier de Chiraz.

« Mon

« Mon père ayant dit son nom, fit le rapport fidelle de son histoire, n'omettant aucune circonstance, & à mesure qu'il parloit de la bourse qu'on lui avoit donnée, dans laquelle il y avoit deux cent sequins, il la mettoit sur la table : « la voilà, disoit-il, j'en ai dépensé plus de quatre cent pour venir ici, & le matin quand je m'éveille elle est toujours pleine. »

Le derviche prêtoit la plus grande attention au récit que lui faisoit mon père. « Je connois cette bourse, dit-il; je sais d'où elle vous vient, elle m'apprend que j'ai à remplir vis-à-vis de vous des devoirs plus étendus que ceux qu'on doit à un hôte ordinaire. Vous venez de vous faire entièrement connoître à moi, & je dois maintenant me découvrir à vous.

« Vous êtes, mon cher Schaskar, un enfant de l'étoile, & moi je suis voué par état au service de ceux qui sont favorisés par elle : si elle vous a conduit ici, elle m'a fait donner l'ordre de venir vous y attendre.

« Vous me tirez d'une grande inquiétude, car comme il y a toujours de l'obscurité dans les ordres que nous recevons, forcé par les miens de me rendre en habit de

derviche ſous la muraille de la Chine, dans un endroit écarté de toutes les routes, j'étois ici depuis quatre jours, mal vêtu, mal nourri, pour obſerver à la rigueur le commandement que j'avois reçu.

« Le ſujet de ma commiſſion commençoit à m'inquiéter, mais je connois maintenant ſon importance; il s'agit de donner un monarque à l'empire du grand Katay, & cette couronne doit tomber ſur votre tête, ſeigneur Schaskar.

« Alors le faux derviche tire une petite baguette d'ébène d'un ſac qui eſt ſous ſon bras, a fait tourner ſur le bout de ſes doigts, ſi adroitement, qu'on penſeroit qu'elle y voltige: » *Allons*, dit il, *Megine! fais ton devoir.*

Alors une voix d'une douceur infinie ſe fait entendre: « que veut monſeigneur le puiſſant Maugraby, de ſa ſervante?

« T'avois-je permis de me nommer, petite flatteuſe? répond le faux derviche; tu dois voir que mon hôte eſt un homme de la plus grande importance; il a fort mal déjeûné, il eſt ici mal à ſon aiſe, raſſemble les gens de mon ſervice, fais-nous promptement préparer un endroit commode, où

nous puissions dîner à notre aise, songe que mon hôte est un noble Persan, & qu'il nous faut une bouteille de vin de Chiraz. »

La petite voix se fait encore entendre : « monseigneur, dit-elle, va être obéi. »

« Mon père étoit un peu étonné; mais moins que n'eut pu l'être un autre homme qui n'eut pas déjà été conduit aux pieds de la muraille de la Chine par un prodige.

Le faux derviche l'observoit : « ma petite ouvrière, lui dit-il, vous a appris mon nom, seigneur Schaskar, j'espère vous donner sujet de ne l'oublier de votre vie.

« Pendant qu'on prépare notre dîner je dois vous éclaircir sur ce qui vous est réservé par votre destinée, si vous ne vous refusez pas aux faveurs qui vous attendent; car, malheureusement l'homme est toujours le maître d'apporter des obstacles, & j'en ai vu donner le démenti au destin par la foiblesse de leur conduite.

« Il y a quelques sacrifices à faire : je vous en préviens. La couronne du grand Katay est vacante par la mort du souverain qui en tenoit le sceptre, & qui n'a point laissé d'enfant mâle : on doit dans cinq jours procéder à l'élection d'un souverain, par

une cérémonie & ſelon un uſage uſité dans le pays; il dépendra de vous d'être le roi du grand Katay, & l'époux de la plus belle princeſſe qui ſoit ſur la terre, fille unique du dernier ſouverain mort; ſes grâces, ſes charmes, ſes vertus ſont au-deſſus de tous les tréſors qui accompagnent ſa main. Vous n'aurez qu'à dire un mot & tout eſt à vous.

« On peut imaginer l'effet que fit ſur mon père une ſemblable ouverture : entretenu, comme il l'avoit été dès ſon enfance, dans des idées d'ambition, il ſe voyoit prêt d'atteindre à ſon but, preſque dans le moment: c'étoit un homme vêtu en derviche qui lui en faiſoit la propoſition; mais il avoit vu tourner la petite baguette & entendu la voix de Megine.

« Seigneur Maugraby, dit-il à ſon hôte, je n'ai pas entrepris le voyage laborieux que je viens de faire pour m'arrêter aux pieds de la muraille de la Chine, en me refuſant à ce qu'on exigeroit de moi, pourvu que ce ne ſoit pas un crime.

« Bien loin que ce que je vais exiger de vous ſoit un crime, reprend le Maugraby, ce ſera à bien des égards, comme vous le

verrez, un acte de vertu, un léger ſacrifice, un témoignage de votre reconnoiſſance en faveur de celui qui vous aura ſi bien ſervi.

Comme le Maugraby achevoit ce diſcours, un noir d'une haute ſtature, très-bien vêtu, & tenant une maſſue d'argent, ſe préſente. « Seigneurs, dit-il, en s'adreſſant au maître de la cabane & à mon père, vous êtes ſervis; » tous deux ſe lèvent pour le ſuivre.

Ils arrivent dans un pavillon couvert d'une belle étoffe de ſoie, à grands deſſins; l'intérieur en eſt encore plus élégamment orné; la terre eſt couverte d'un tapis vert, arroſé par une fontaine naturelle, ſur les bords de laquelle le pavillon avoit été tendu; on avoit ménagé un petit eſpace pour laiſſer paroître les fleurs qui en tapiſſoient les bords.

La table étoit couverte avec plus de goût que d'abondance: les mets ſaiſiſſoient tout-à-la-fois les yeux & l'odorat, les deux convives s'aſſirent ſur des ſophas d'une molleſſe, d'une commodité recherchée; quatre eſclaves paroiſſent, à un ſigne que le nègre au collier d'or fait avec ſa maſſue, deux

vont se ranger à côté de mon père, & les deux autres auprès du maître de l'élégant pavillon.

« Le dîner se passe en propos agréables sur le choix des plats qui sont sur la table, & en éloges sur la finesse de leur assaisonnement.

« Quand on enlève le dernier service, le Maugraby adresse la parole à son nègre. « Ilage-Cadahé, lui dit-il, nous sommes au frais ici; nous y allons reposer, mais mon hôte & moi sommes voyageurs, un bain nous délasseroit, préparez-en un commode, ce soir vous aurez soin que le souper vaille mieux que le dîner que vous avez servi, & vous préviendrez Megine que je souhaite donner une compagnie agréable à mon hôte.

« Le noir se retire, le sommeil accabloit mon père, & il s'y laissa aller sur son sohpa sans avoir le temps de faire réflexion à ce qu'il venoit de voir, de faire, & d'entendre; deux heures après un bruit le réveille.

« Son hôte étoit déjà debout: seigneur Schaskar, dit-il, le bain nous attend, & nous n'irons pas le chercher loin, car il est dans la pièce voisine.

« L'ouverture de la tente qui donnoit ſur la campagne s'étoit fermée, & il s'en préſentoit une autre, par laquelle on entroit dans une pièce éclairée de bougies, où il y avoit deux petites cuves de marbre, dans leſquelles deux muffles de lion verſoient d'un côté de l'eau froide & de la chaude de l'autre.

Quittons ici nos habits, dit le Maugraby, & entrons; mon père le ſuit & entre dans ſon bain, quand tous les deux y ſont, quatre jeunes nègreſſes entrent avec des caſſolettes de parfums & des boîtes remplies de pâtes onctueuſes. Le Maugraby ſort du bain, mon père ſuit ſon exemple; les nègreſſes ont diſparu, quatre eunuques blancs les ont remplacées portant des habits de la plus grande fraîcheur & du meilleur goût.

Sous ceux qu'avoit pris le faux derviche, il devenoit preſque méconnoiſſable aux yeux de mon père, tant ſa phyſionomie avoit pris de nobleſſe; il paroiſſoit très-âgé, mais ſa longue barbe blanche lui donnoit une phyſionomie vénérable.

Il prend un air de ſatisfaction: « je juge, dit-il à mon père, à l'air de fraîcheur que

je vous vois, que ce bain vous aura fait du bien; je ne puis vous dire combien je suis comblé d'avoir été choisi pour vous donner ici ces petites aisances. Je serois satisfait de vous en voir désirer de plus grandes.

« Nous ne rencontrerons pas tous les jours des enfans de l'étoile; c'est une satisfaction pour nous de pouvoir concourir avec elle à les rendre heureux.

« Vous avez, continua-t-il, besoin de prendre l'air, la promenade qui est ici autour n'est pas fort agréable; mais il y a derrière cette colline un petit vallon, dans lequel paît votre chameau, on y parvient par une pelouse assez douce, en côtoyant la fontaine qui nous donne ici de l'eau, & lorsqu'on y est, la vue dans une étendue bornée, y offre une assez grande variété d'objets, les gens qui savent s'accommoder d'un lit de gason trouvent de quoi s'y reposer, & à moins qu'on ne se défie de l'indiscrétion des oiseaux, c'est un endroit propre à se faire des confidences. »

Tout en faisant la description de la promenade à laquelle il vouloit engager mon père, son hôte le conduisoit insensiblement vers le vallon; il n'avoit pas une grande

profondeur, un rocher qui s'élevoit fort haut le terminoit. La fontaine s'échappoit en caſcades d'une maſſe informe de quartiers de marbre brut, amoncelés par le temps; il y en avoit de commodes pour s'aſſeoir, & il s'y établit une converſation dont le Maugraby ſeul fit preſque tous les frais.

Il force mon père à admirer les agrémens de cette jolie ſolitude; « croiriez-vous lui dit-il, que je vous plains, vous autres qui êtes néceſſairement appelés au gouvernement des grands états? vous renoncez, pour ainſi dire, à la jouiſſance des beautés de la nature & au repos.

« Conſidérez cette retraite ignorée de toute la terre, elle a bien attiré mes vœux depuis que je ſuis dans ce petit canton pour vous y attendre. Croiriez-vous que je m'y ſuis affermi dans le projet d'y venir reprendre un jour cet habit de derviche, ſous lequel je me ſuis caché pour m'attirer votre confiance; mais ſi j'ai le bonheur de le reprendre un jour, je ne le quitterai de ma vie.

« Voilà où je bâtirai ma petite maiſon; elle aura le ſoleil levant, j'en écarterai un

peu ces bosquets, qui me donneroient trop d'humidité, j'en parsémerai les bords d'arbustes plus variés, plus agréables.

« Voilà où sera mon petit troupeau de chèvres, & mes ruches à miel seront ici : je serai tranquille, entre mes livres & la nature, tandis que vous serez sur un trône assiégé par la flatterie & le mensonge.

« Je ne vous peins point désagréablement votre état pour vous en inspirer le dégoût, la terre a besoin de souverains & vous êtes fait pour l'être ; d'ailleurs vous êtes très-jeune, & vous devez acquitter de bonne grâce votre dette envers la société.

« Mais, mon cher hôte, dans ce moment-ci l'amour de moi me ramène à moi-même ; il y a long-temps que je travaille, je suis rassasié de faire pour autrui des prodiges dont le charme n'a plus de pouvoir sur moi, & je voudrois qu'il me fût accordé de prendre du repos.

« Ne pouvez-vous pas, dit mon père, l'obtenir des êtres surnaturels de la puissance desquels vous paroissez disposer ?

« Oh Schaskar ! vous l'éprouverez, on n'obtient rien que par des sacrifices ; je pourrai me confiner dans une retraite quand

j'aurai inſtruit & formé un ſujet, auſſi capable que moi de s'acquitter des devoirs dont je ſuis chargé.

« Il faut, pour remplir un objet de cette importance, un enfant préparé, pour ainſi dire, dès la mamelle ; élevé & parvenu par de-là la puberté dans la plus grande innocence, habitué par tous les exercices à ſoutenir les travaux auxquels un homme eſt expoſé, & par l'étude de tous les arts à ceux dont il devra s'inſtruire ſous moi.

« Il faut qu'il ſoit heureuſement né ; ainſi le choix du ſang dont il doit ſortir n'eſt pas indifférent ; voilà bien des conditions difficiles à remplir ; mais celle-ci les comble : il faut que ce ſoit le fils d'un roi. »

En diſant cela, le prétendu ſolitaire ſe lève, en pouſſant un ſoupir qui paroît s'échapper du fond du cœur. « Nous nous reparlerons, mon cher Schaskar, » dit-il à mon père, & il l'engage à continuer la promenade autour du vallon.

Mon père croyoit aveuglément tout ce qu'avoit dit le Maugraby, il le prenoit pour un ſaint perſonnage ; cependant, tandis qu'ils deſcendent du vallon pour revenir à la petite plaine où le pavillon avoit été

établi, la nuit étoit venue, il s'apperçoit qu'un endroit s'éclaire par des illuminations, il en témoigne sa surprise.

« Mon frère, lui dit son compagnon, depuis que j'exerce, j'ai appris à traiter les hommes avec lesquels je dois commercer, chacun selon son état; commencez à prendre ici l'habitude de ce qui doit vous arriver : dans quinze jours, vous ne ferez pas un pas sans entendre dire, *voilà le roi*. Vous ne mettrez pas le pied dans une maison étrangère, où l'on ne parfume & n'illumine, & dans votre palais vous ne serez pas épargné par le cérémonial.

« Je veux aller, continua-t-il, au-devant d'un autre sujet d'étonnement; vous allez souper avec des femmes; il n'y en a pas de plus belles dans la Géorgie, & elles en viennent : c'est un bien agréable objet qu'une belle femme; mais j'en use comme des fleurs, que j'aime beaucoup & que je laisse sur pied; de cette façon il leur est impossible de mettre du désordre dans mes principes.

L'obscurité augmentant, pendant cette conversation, le noir au collier d'or parut, portant sa massue & précédé par vingt flam-

beaux. Mes ſeigneurs, dit-il, vous êtes ſervis.

Les Dames ſont-elles arrivées? dit l'hôte de mon père; elles ſont aſſiſes ſur des ſophas, répond Ilage-Cadahé, on les amuſe avec de la muſique.

Je ne me mêle point de cela, dit le Maugraby à mon père; c'eſt ma petite Megine qui fait ſon devoir, elle connoît ſon monde & ne manque à rien.

Tous deux arrivoient alors à un grand pavillon dont la magnificence étonna mon père; la table étoit placée ſous un dais ſuperbe, ſur une eſtrade élevée; deux grands ſophas, d'une richeſſe inappréciable, étoient placés vis à-vis l'un de l'autre, les femmes étoient aſſiſes chacune à part, ſur l'un des deux.

En voyant arriver le maître du pavillon elles ſe levèrent; mais le Maugraby s'avançant précipitamment vers elles : « Meſdames, leur dit-il, je vous préſente le prince Schaskar, un de mes amis, dont vous ſerez bien aiſes d'avoir fait la connoiſſance; des étoiles brillantes comme vous ſont faites pour favoriſer un Perſan, enfant de l'étoile.

Mon père, pour peindre ces femmes,

dit qu'elles étoient aussi belles que parées ; il fut engagé à s'asseoir à côté de l'une, par son hôte qui se mit à côté de l'autre.

Dix-huit esclaves d'une grande beauté servent à table ; vingt-sept, arrangées sur des gradins & séparées en trois chœurs, forment un concert, les parfums embaument l'air, & sans attendre la fin du repas, les vins & les liqueurs de toute espèce couvrent la table.

Le Maugraby se montre plein d'attentions pour sa Dame, mon père l'imite, il essaye d'entrer en conversation avec la sienne ; mais il n'en obtient que des monosyllabes ; en revanche, elle avoit le regard engageant, buvoit & invitoit à boire.

Mon père a oublié le reste du souper, il suffisoit pour lui étourdir la tête des vapeurs des vins grecs & persans qu'il avoit bus ; il n'ouvrit les yeux que le lendemain & assez tard, & se trouva étendu sur le sopha sur lequel il avoit soupé en si magnifique compagnie.

Son hôte paroissoit encore dormir vis-à-vis de lui ; il sortit doucement pour aller prendre l'air, mais le Maugraby l'eut bientôt joint.

« Jeune homme, lui dit-il, vous ſavez être ſage avec les femmes, & vous ſerez un époux précieux pour la charmante princeſſe du Katay : je vous avouerai à préſent que j'avois voulu vous éprouver, ne m'en ſachez pas mauvais gré, c'eſt ma charge ; faiſons enſemble la même promenade que nous fîmes hier, allons rêver dans ma jolie ſolitude à ce que nous avons à faire. »

Mon père avoit la tête embarraſſée des vapeurs du ſoupé de la veille, & la promenade étoit de ſon goût ; tous deux vont ſe raſſeoir auprès de la caſcade, au même endroit où ils étoient la veille, & ce n'eſt que là que le Maugraby entame la converſation déciſive.

« Schaskar ! voulez-vous ſur le champ partir pour le Katay, vous ſavez que dans cinq jours on procède à l'élection ?

« Permettez-moi de vous répondre, ſeigneur, que j'ignore comment je pourrai paſſer la muraille, à combien de journées je ſuis de la capitale du Katay, & comment il me ſera poſſible de me faire élire, étant inconnu, lorſque je dois avoir tous les grands du pays pour concurrens.

« Le paſſage de la muraille, dit le magi-

cien, par des ſentiers que je connois, eſt à cinquante lieues d'ici ; de-là on pourroit ſe rendre à la capitale de votre royaume en quinze jours, ſur un chameau, & nous trouverons parmi vos concurrens juſqu'à des fils de roi.

« Mais ſi vous me donnez une parole que je vais vous demander, demain vous ſerez rendu ſur la place où l'élection doit ſe faire : demain vous ſerez logé dans un palais qui y aboutit, & trois jours après, vous ſerez mêlé parmi vos rivaux, & ſi vous n'êtes pas diſtingué d'eux de la manière la plus ſingulière, vous pourrez dire que je ne ſuis pas le Maugraby, & diſpoſer de moi comme de votre eſclave ; j'en jure par le ſouverain des eſprits à qui toute puiſſance terreſtre eſt aſſujettie.

« Mais ſi je parviens à vous élever ſur le trône, à vous faire avoir pour épouſe la plus charmante princeſſe de la terre, j'exige que le premier enfant mâle qui naîtra de votre mariage ſoit à moi : je vous ai dévoilé tous mes motifs, & vous jurerez, foi de prince & par Mahomet, de me l'accorder.»

Mon père, encore étourdi du ſoupé de la veille, où il s'étoit laiſſé préoccuper par

les discours artificieux que le Maugraby lui avoit tenus : né dans le respect pour l'astrologie, dont il croyoit alors suivre la direction, il la confondoit avec la magie, dont il ne se défioit pas assez : sans doute le désir de régner, presque inné avec lui, se joignoit encore aux autres motifs ; quoiqu'il en soit, il laissa échapper le serment.

Les yeux du Maugraby brillèrent de joie : « embrassez-moi, dit-il à mon père, souverain possesseur du Katay ! puis se retournant vers le vallon qu'il abandonnoit, il lui adresse la parole. Je te reverrai donc encore quelque jour, délicieuse solitude ; mais ce sera pour ne plus te quitter ! »

Comme il finissoit cette exclamation, le nègre se présente pour avertir que le déjeûner est servi. « Fort bien, Ilage-Cadahé, mais Megine prendra soin de nous faire servir ; vous, partez pour Nantaka, retenez-nous un palais dans le voisinage de la place, fallut-il l'acheter au lieu de le prendre à loyer, & attendez-nous-y ce soir ; sur cet ordre, Ilage-Cadahé disparoit. »

Les deux voyageurs se mettent à table & mangent. « Comment trouvez-vous le sopha sur lequel vous êtes assis ? excellent,

répond mon père ; j'ai envie, dit le magicien, de le faire servir de voiture, nous y serons très-commodément ; en disant cela il s'assied à côté de mon père, puis il tire sa petite baguette, la fait tourner sur le bout de ses doigts. Allons Megine, dit-il, qu'on attèle, & qu'on soit diligent. »

Un moment après le sopha est emporté hors du pavillon, s'élève en l'air au haut de la muraille ; mon père s'y endort & ne s'éveille qu'à un éclat de rire que laissoit échapper son protecteur.

Où êtes-vous ? lui demanda celui-ci : mon père ouvre les yeux & se voit dans un bel appartement qui lui étoit absolument inconnu : « mettez la tête à la croisée, voyez si vous vous reconnoîtrez. »

Mon père obéit & voit par un beau clair de lune (car il faisoit nuit alors) une grande place, & une multitude de peuple qui prenoit le frais sous des arbres.

« Vous êtes chez vous, Schaskar, lui dit son conducteur, car le palais que vous habitez est payé, & voilà la grande place de votre capitale ; si quelqu'un s'avise de vouloir traverser votre élection, vous pouvez vous rapporter à moi du soin de le châtier ;

on va nous ſervir, nous ſouperons, & demain matin j'irai voir ce qui ſe paſſe ici. »

Le lendemain, mon père ſe trouvant ſeul, paſſa ſon temps à conſidérer par une fenêtre du palais un peuple, des uſages abſolument nouveaux pour lui; étant ſeul & ayant la tête très - occupée il mangea peu, & attendit avec une ſorte d'impatience le retour de ſon guide & de ſon appui, il le voit enfin.

Le Maugraby feint d'être fatigué: « on n'apprend rien ſans peine, dit-il; oh! que l'intrigue, l'avarice & l'hypocriſie font jouer de reſſorts! La partie eſt bien liée, demain on fait des ſacrifices ſolemnèls à Dagon & à ſon fils Bil-il-ſanam, après demain on conſultera le vol de l'oiſeau, il ira s'arrêter ſur la tête du grand viſir, & le voilà roi.

« Et quel eſt cet oiſeau? dit mon père: c'eſt, lui répond le Maugraby, un Ter-il-bas (1), que les prêtres de Dagon travaillent à rendre ſauvage depuis la mort du dernier roi; on a tordu le col en cachette à ſon pareil, que des gens de la campagne apportèrent l'autre jour en cérémonie, parce qu'il n'avoit pas de talens.

(1) Ter-il-bas, eſpèce de paon.

« Le devoir de ces bonnes gens eſt de garder nuit & jour l'animal qu'ils ont apporté ; le peuple compte ſur leur bonne foi & il a raiſon, car ils veillent tant qu'ils peuvent, mais ils ont un défaut : c'eſt qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'on les ennivre. Oh je vengerai Dagon & Bil ! je déconcerterai cette trame, où je ne ſerai pas le Maugraby !

« Demain, mon prince, continua-t-il, vous irez au temple ; car il faut qu'on vous aît vu quelque part & ſurtout là. Dagon ne doit pas être accuſé d'avoir choiſi un homme inconnu de lui. Vous y verrez des princes de la Corée, du Tunquin, de la Cochinchine, & malgré cela votre air vous fera remarquer : Ilage-Cadahé aura ſoin que vous ſoyez vêtu décemment & que vous ayez une ſuite convenable, quant à moi je n'ai rien à faire à cette cérémonie, & vous ſuis plus utile ailleurs. »

Le lendemain mon père ſe rendit au temple de Dagon, pour ne négliger aucun des conſeils de ſon guide ; & il vit, qu'en effet, beaucoup de regards s'arrêtoient ſur lui, les prêtres paroiſſoient ne rien omettre pour rendre la divinité favorable ; on ſacrifioit des taureaux, des geniſſes, des brebis,

des colombes & des passereaux ; chaque classe du peuple étoit représentée par son offrande.

A voir l'air de recueillement des sacrificateurs, en écoutant les prières que le chœur faisoit à Dagon & à Bil-il-sanam, on eut cru qu'en effet ils attendoient de leur choix le monarque qui devoit être reconnu le lendemain, le peuple en demeuroit persuadé ; mon père, prévenu contre ce qu'il voyoit faire, se retira de mauvaise humeur contre tant d'hypocrisie.

Son conseil assidu vint le joindre : « vous avez vu, lui dit-il, ce qui vient de se faire ; demain tous ces sacrificateurs seront bien déconcertés, quand ils verront que leur oiseau a oublié tout ce qu'ils lui ont appris, mais tenez-vous ferme, mon prince, ne prenez de l'inquiétude de rien de ce qui pourra vous arriver ; je serai à côté de vous pour parer les coups, si on vouloit vous en porter, & dans tous les cas vous aurez la petite Megine. »

Enfin, le moment de l'élection arriva ; on avoit disposé un autel très-élevé, au milieu de la grande place de Nantaka ; on avoit établi tout autour des gradins qui

pouvoient contenir environ mille personnes, & formoient un cercle à plusieurs rangs.

Le grand visir & ceux qui lui étoient subordonnés, les princes, les émirs, les personnages les plus considérables de l'état remplissoient les places les plus voisines de l'autel, les sacrificateurs, debout, étoient occupés des fonctions de leur ministère.

Le Ter-il-bas, dans une cage dorée & couverte de guirlandes de fleurs, attendoit qu'on vînt la lui ouvrir, étant toujours sous la garde des gens de la campagne qui l'avoient conduit à la ville; on répandoit tant de parfums que l'air en étoit presqu'obscurci.

Tout-à-coup, le son des trompettes sacrées annonce que Dagon & Bil vont faire leur choix. Le grand prêtre s'avance vers la cage, pour en ouvrir la porte au Ter-il-bas, qui doit être inspiré.

A peine l'oiseau voit-il sa prison entr'ouverte, qu'il force de lui-même le reste de l'obstacle, s'élance contre le nez du grand sacrificateur, le maltraite du bec, le frappe de l'aîle, & s'élève dans l'air.

Il en redescend, & en arrondissant son

vol, il vient raſer de près tous ceux qu'on voit aſſis ſur les premiers gradins ; on pourroit penſer, à le voir aller & venir, qu'il délibère & veut choiſir ; il s'éloigne & va jouer le même jeu autour & au-deſſus des gradins les plus éloignés ; paroiſſant examiner & chercher, & ne trouvant pas ce qu'il cherche.

Le peuple étoit dans l'admiration, en voyant les mouvemens que ſe donnoit le Ter-il-bas : les prêtres étoient dans l'étonnement, le grand ſacrificateur & le grand viſir s'inquiétoient, chacun ſur leur ſiége ; ils ſe levoient de temps en temps, & ſe faiſoient des ſignes, par leſquels chacun d'eux témoignoit ſa ſurpriſe.

Mon père étoit debout, derrière les gradins ; le Ter-il-bas, à une certaine élévation, rouloit de temps en temps autour de ſa tête : de jeunes miniſtres de l'autel, qui s'en étoient détachés pour ſuivre & obſerver les mouvemens de l'oiſeau, faiſoient autour de mon père de grands mouvemens, pour éloigner le Ter-il-bas & le forcer à aller ſe poſer plus près de l'autel, mais il n'obéiſſoit point aux ſignes ; tout-à-coup il ſe détermine, ſe campe ſur la tête autour

de laquelle il tournoit depuis ſi long-temps, ploie ſes aîles & fait la roue avec ſa queue.

Le peuple crioit à la merveille ; les ſacrificateurs & les viſirs à l'horreur. Les bras des deſſervans alloient & venoient de toutes leurs forces pour faire quitter priſe à l'oiſeau ; mais il ſe tenoit cramponné ſur mon père.

On fait tomber le bonnet de mon père, l'oiſeau eſt forcé de quitter priſe, mais il s'élève & revient pour ſe mettre ſur ſa tête nue, alors vingt bras ſe lèvent pour l'en écarter ; le peuple crioit : voilà le roi que le grand Dagon nous donne ! Cela eſt faux, cela eſt faux, diſoient les ſacrificateurs & les deſſervans de l'autel, répandus dans la foule.

Un d'entr'eux s'approche de mon père ; on ne vous connoit pas, lui dit-il, de quelle contrée de la Chine êtes-vous ?

Je ne ſuis, répond mon père, d'aucune contrée de la Chine. Je ſuis Perſan.

Perſan ! Perſan ! repliquent dix ou douze voix enſemble ; qu'on faſſe courir le mot parmi le peuple ; Dagon n'a pas pu choiſir un étranger pour notre roi, il y a ici du preſtige : l'oiſeau avoit diſparu, mon père avoit

avoit ramassé son bonnet, il alloit se faire un attroupement autour de lui, le Maugraby se montre.

« Retirons-nous dans votre palais, lui dit-il, il y a ici des têtes qui s'échauffent ; vous êtes élu manifestement par Dagon & par son fils Bil, & de par Dagon & son fils, vous serez roi, ou je cesserai d'être le Maugraby.

« Ces gens-là apprendront de moi ce qu'on risque à employer le nom des dieux, pour donner du crédit à des supercheries, & à résister à l'intention manifeste de ceux que l'on fait profession d'invoquer. Ils sont faux, fourbes, avares, hypocrites & désobéissans : ils se vendent à un ambitieux. Je vais un peu déranger leur commerce. Vous, mon cher roi, car vous l'êtes, ne vous étonnez de rien de ce qui peut vous arriver ; soyez assuré que tout tournera à la plus grande confusion de vos ennemis. »

Mon père resta dans son palais ; mais il observa dans la journée beaucoup de gens qui avoient l'air de roder autour.

Le lendemain, il n'y avoit pas deux heures qu'il étoit levé, quand il voit qu'une troupe de gens armés vient investir sa

demeure ; un chef de la juſtice y entre & lui adreſſe la parole d'une voix tonnante : « vil étranger ! coupable magicien ! déteſtable ſacrilége ! tu vas être traîné dans un cachot, où les tourmens t'arracheront l'aveu de tes forfaits & de tes crimes » : en même temps on l'entraîne.

La cauſe de cette violence étoit, que les ſacrificateurs ayant voulu entrer dans le temple à l'heure accoutumée, avoient trouvé les idoles de Dagon & de Bil-il-Sanam renverſées & miſes en pièces : ils avoient couru tout effrayés en rendre compte au grand viſir ; ce miniſtre avoit raſſemblé le divan chez lui.

Là, le grand ſacrificateur ayant rapporté le fait, les voix unanimes avoient imputé le crime au Perſan, dont les ſortiléges avoient dérangé le vol du Ter-Ilbas, & qui s'étoit, par magie, introduit dans le temple, pour mettre par un ſacrilége manifeſte, le comble à toutes ſes autres impiétés.

On délibère ſur le champ, on réſout de faire mettre au cachot l'étranger, & le viſir retourne à ſon appartement pour faire promptement expédier & ſceller l'ordre qui

le condamne à être brûlé le lendemain.

Il s'assied sur son sopha de parade, & ordonne qu'on lui apporte sa pipe qui figuroit une petite couleuvre d'émail se baignant dans de l'eau à la neige, que contenoit un superbe vase de cristal de roche.

Comme il alloit fumer, un huissier lui présente la plume & l'écritoire pour signer le jugement qui condamne au feu le magicien étranger.

Il plonge sa plume bien avant, afin de la mieux imbiber, il la retire & signe; mais les caractères qu'il forme sont d'un rouge très-vif, au lieu d'être noirs.

L'effroi le saisit, il répand involontairement toute l'écritoire, remplie de sang de poulet, sur l'arrêt & sur sa manche.

« Oh ciel! s'écrie-t-il, voilà encore un tour du prétendu Persan, nous n'en verrons pas la fin. » En disant cela il veut aller changer de robe.

L'huissier, rempli d'étonnement, reste le papier & l'écritoire à la main, le visage tourné vers la porte de la chambre dans laquelle est entré le visir.

Celui-ci revient un moment après pour fumer sa pipe, entraîné, malgré son trou-

ble, par la force d'une habitude très-impérieuse; la table de bois de sandal, marquetée de saphir & d'émeraudes, le bocal de cristal de roche, & la petite couleuvre ont disparu.

L'huissier étoit encore en attitude, l'écritoire & le papier sanglans à la main : « que faites-vous de cela? lui dit le visir, allez jeter ces ordures au feu. »

L'huissier tournoit l'épaule pour sortir: « arrêtez! lui dit le ministre, où sont ma table & ma pipe? Je n'en sais rien, répond l'huissier; mais où sont, reprend celui-ci, le dais, le sopha & son marche-pied? il y a quelqu'un ici qui vous démeuble, monseigneur; pour moi je tremble de frayeur.

« Oh Dagon! oh Bil! où sommes-nous? s'écria le visir, je vais me jeter sur mon lit; avertissez ceux qui composent le divan de s'assembler demain ici, de bonne heure; que le grand sacrificateur & les quatre chefs du collége des prêtres s'y trouvent, nous sommes dans une position extraordinaire, & peut-être bien dangereuse. »

Tandis que le grand visir se tourmentoit, mon père prenoit ses aises aux dépens de ce ministre; on l'avoit jeté sur de la

paille à demi pourrie, dans un cachot séparé de tous les autres, placé dans un des coins de la cour de la prison.

Là, un esclave du geolier lui laisse sur un bloc de bois à demi pourri qui lui sert de table, une cruche de terre pleine d'eau, & un morceau de pain moisi.

Cette lugubre décoration ne fut pas même dans le cas de blesser les yeux du prisonnier; il étoit assoupi lorsqu'il entra dans le cachot, à peine couché sur la paille, il s'y endormit.

A son réveil, il étoit commodément assis sur le sopha de parade du grand visir, les bras supportés par deux coussins d'édredon, un dais éblouissant par sa broderie couvroit sa tête, & ses pieds reposoient sur un marche-pied recouvert par le tapis le plus riche.

En face de lui étoit la pipe sur la table marquetée de saphir, une cassolette d'or bien odorante & enflammée, étoit à côté avec les petites pinces, une pagode de la Chine, de la hauteur de huit pouces, faisoit le pendant de ce bijou.

« Prince, lui dit la petite pagode, avec une voix dont il crut se rappeler le timbre, ne me reconnoissez-vous pas sous cet

habit? Je suis Megine, la petite servante du Maugraby votre bienfaiteur.

« On vous a mis en prison, & il m'a envoyée pour vous consoler & vous y meubler aux dépens du visir, votre plus grand ennemi.

« Fumez sa pipe, la voilà; elle est remplie de l'opium le plus délicieux que sachent préparer les brames des bords du Gange, il en fait usage pour se préparer des rêves agréables; mais à présent, mon maître se réserve le soin de le faire rêver: vous êtes sur son sopha de parade, & pour vous désennuyer, je vous offre ici le choix de tout ce qu'il possède: en y comprenant ses femmes. »

Mon père remercia la pagode: « votre maître, lui dit-il, me destine une épouse charmante à qui j'ai donné mon cœur; & je ne désire pas d'avoir d'autres femmes; mais, dites-moi ce qu'on m'impute, pour m'avoir mis en prison?

« Mon maître, reprend la pagode, pour effrayer vos ennemis, a renversé les idoles du pays, & l'on pense que ce désordre est l'effet de vos sortiléges; voyez comme on est bon ici! on vous brûleroit demain, si

mon maître n'y mettoit ordre; souvenez-vous-en quand vous serez roi : tout le mal qu'ils auront pu vous faire aura été de vous avoir mis en prison; mais vous n'y manquerez de rien, puisque je suis à vos ordres; votre détention ne sera pas longue, car nous sortons d'ici ce soir pour retourner dans votre palais. »

Mon père, sur le discours de la petite pagode, se rassura entièrement : il voulut lui faire quelques questions sur le compte du Maugraby.

« J'ai ordre, seigneur, lui répondit-elle, de vous complaire en tout; mais je suis si jeune, que mon maître doit être plus connu de vous que de moi, & je ne saurois rien vous en dire : peut-on faire des questions sérieuses à une poupée comme moi? on m'a donnée à mon maître, je le sers de tout mon cœur. Il me traite avec bonté, voilà tout ce que je sais. »

Mon père soupçonnoit, malgré lui, plus de malice dans la pagode qu'elle n'en vouloit montrer; le Maugraby, après toutes les formes qu'il avoit prises, lui devenoit un peu suspect, mais il n'avoit plus qu'un pas à faire pour monter sur le trône & se

voir possesseur de la plus belle princesse de la terre; quelle tentation pour le fils d'un barbier, âgé de dix-huit ans!

J'ai ouï raconter à mon grand-père les petits combats qui se rendoient alors au-dedans de lui-même; il cessa de parler avec la pagode, il demanda à manger pour se distraire, & quand la nuit fut avancée, la pagode lui dit: « mettez-moi sur votre main, souhaitez d'être transporté chez vous, & dans le moment nous allons nous y rendre. »

Mon père fut porté jusqu'à son lit, dans lequel il s'endormit d'un sommeil profond; il y étoit encore à midi quand le Maugraby vint à son chevet.

Je viens vous rendre compte, lui dit-il, de ce qui s'est passé au divan, & des résolutions qu'on y a prises; quand le grand visir s'y est rendu tout y étoit en tumulte; le geolier de votre prison y portoit une plainte de deux faits fort singuliers, dont il produisoit beaucoup de témoins.

Le matin, lorsqu'il avoit voulu vous visiter pour vous porter lui-même un pain, & renouveler l'eau de votre cruche, il a en vain cherché le cachot, il n'y avoit

qu'une vieille écurie toute ouverte ; trente hommes y étoient attachés, comme autant d'ânes, par des licols, au ratelier qui régnoit tout autour, & ils dormoient là sur de la mauvaise litière, ayant leur chef à leur tête.

« Le geolier a été forcé d'employer des moyens extraordinaires pour les réveiller : ne pouvant ni dénouer ni briser les licols, il avoit été contraint à les couper, & quand ces ânes ont été debout, il s'est trouvé que c'étoit la garde envoyée pour prendre possession de votre maison, dont ils étoient sortis le ventre & les mains vides, sans savoir comment, & bien contre leur intention. »

Ces gens-là sont fous, disoient les uns : ils mentent, disoient les autres : quelle apparence, disoit le grand sacrificateur au grand visir, qu'on ait volé un cachot ? A-t-on jamais ouï parler d'un cachot volé nulle part ? & un cachot dont les murs avoient dix pieds d'épaisseur.

« On m'a bien, dit le grand visir, volé ma pipe sous mon nez, avec ma table de marquetterie, mon sopha de parade, le marche-pied, le dais & les deux plus beaux

oreillers d'édredon qui soient dans toute la Chine.

« Et que ne faites-vous mettre en croix vos esclaves qui vous volent! dit le sacrificateur.

« Je ferois un beau coup, répond le visir, si je châtiois mes esclaves des tours que nous joue ici un perfide magicien; vous, grand sacrificateur, vous ne croyez pas aux effets de la magie, vous imputez les faits extraordinaires à des secrets de la nature des vôtres: moi je vous dis que le même Persan qui a débauché votre Terllbas, culbuté vos dieux de métal, transporté une garde entière d'un bout de la ville à l'autre, & d'un palais dans une prison, a volé un cachot, comme il m'a dérobé ma pipe: vous vous piquez de n'être pas crédule, moi je crois que c'est un malheur, surtout dans ce moment-ci, où un scélérat habile nous poursuit, & où, après avoir fait lier nos soldats comme des ânes, il s'occupe peut-être à nous museler comme des ours.

« Mais quel remède à cela? dit le sacrificateur ébranlé. Nous le trouverons, dit le visir, en fouillant dans nos archives;

anciennement ce pays fut désolé par un enchanteur, on eut recours à des cérémonies dont les rites se trouveront, ou dans nos dépôts ou dans les vôtres.

« Ce qui me persuade qu'il n'y a rien de divin dans ce qui est arrivé, c'est qu'une divinité ne s'amuseroit pas à faire dérober une pipe; c'est bien plutôt le fait d'un impie magicien, de s'attaquer aux divinités révérées dans un temple, voilà mon avis. »

Le grand sacrificateur, forcé de se rendre aux raisons du visir, promit d'engager le collége des prêtres à s'occuper sur le champ de la recherche à faire dans les archives : tous deux firent part de leurs réflexions aux trois autres visirs, & ensuite à l'assemblée : après quoi le divan s'est séparé.

« Voilà, mon cher souverain, le plan de défense de nos ennemis; je ne le juge pas dangereux, & il sera confondu avant qu'on ait rassemblé les moyens de le mettre à exécution.

« Ne vous étonnez pas si je vous quitte ce soir, je ferai la guerre pour vous toute la nuit. »

Le Maugraby tint parole; dès que les quatre visirs furent dans leur lit, il les fait

enlever par les esprits soumis à sa baguette les fait transporter sur la cime la plus élevée du mont Caucase ; ils y sont nuds, en face l'un de l'autre, attachés à des piquets ; éclairés par une lueur sombre, qui les faisoit paroître livides aux yeux les uns des autres, quand les douleurs dont ils vont être accablés ne devroient pas bientôt les rendre tels.

C'est-là qu'un vent violent, chargé des plus cruels frimats du nord, va brusquement les réveiller ; un enchantement les défend contre les atteintes de la mort, & les rend en même temps sensibles à toutes ses agonies.

Tout-à-coup, le Maugraby se montre au milieu d'eux, sous une forme éblouissante. « Me connoissez-vous, malheureux coupables ? Je suis Bil-il-Sanam, fils de Dagon votre dieu.

« Tu voulois donc, dit-il au premier visir, être roi ? Tes avares collègues auroient partagé avec toi l'autorité, aussi bien que les trésors du prédécesseur.

« Vous avez refusé le roi que nous avons choisi ; j'ai brisé le simulacre de mon père & le mien ; nous nous retirerons du milieu d'un peuple que vous avez séduit ;

reſtez ici, ſcélérats, juſqu'à ce que votre ambition & votre avarice ſe ſoient refroidies. Enſuite il diſparoit & les laiſſe en proie à leurs remords, & leur frayeur ſe manifeſta par un tremblement univerſel. Bientôt après, le magicien fait enlever le grand ſacrificateur & trois des chefs des colléges des prêtres, il les fait tranſporter au milieu des ſables les plus brûlans de la Lybie.

« Là, ils ſont également nuds, attachés & expoſés aux plus brûlans rayons du ſoleil, qui les feroient bientôt périr, s'il les y abandonnoit aux ſeules forces de la nature ; mais il les fait vivre pour leur faire ſouffrir les plus cruels tourmens ; & en leur apparoiſſant ainſi qu'il l'avoit fait aux viſirs : « Mauvais miniſtres de nos autels, leur dit-il, vous n'offrez des ſacrifices à mon père & à moi que pour vous engraiſſer de la chair des victimes. Vous vous dites l'organe de nos volontés, & vous oſez les contrarier ; vous vendez le ſuffrage d'un animal dont vous avez corrompu l'inſtinct ; hypocrites ! fainéans ! inſignes fourbes ! Je raſerai nos temples pour que vous n'y trouviez plus d'hoſpices : oſez

déformais en impofer à notre nom ; apprenez que l'homme digne de nous, n'eft étranger nulle part. »

Les facrificateurs pouffoient des hurlemens ; mais leur langue defféchée & attachée à leur palais fe refufoit à articuler une feule parole.

Quand le Maugraby eut châtié à fon gré ceux dont il lui étoit important d'affujettir les volontés, il fit ceffer l'horrible vifion qu'il leur avoit procurée, car tout s'étoit paffé pour eux en vifion : leurs corps n'étoient point fortis de leurs lits, & portoient cependant l'impreffion des maux qu'ils avoient foufferts ; la peau des uns étoit gercée par la rigueur du froid, celle des autres paroiffoit avoir paffé fur des charbons ardens.

A la fuite de ces fouffrances, ils font replongés dans un fommeil profond ; il faut qu'il leur rende les forces néceffaires pour aller fe communiquer les uns aux autres les effets qu'a fait fur leur ame leur effrayante cataftrophe.

Quand ils fe furent confultés entr'eux, tous furent d'avis que le grand facrificateur prendroit la parole en ces termes.

« Puiſſances, princes, émirs, gens de loi qui compoſez cette aſſemblée, nous nous ſommes mépris en rejetant le choix marqué que nos dieux avoient fait d'un étranger, pour régner ſur nous ; ils nous en ont témoigné leur courroux, en renverſant eux-mêmes leurs ſtatues, ils nous ont fait des menaces particulières, & préſagé des maux horribles pour vous & pour nous, ſi nous tardons un inſtant de nous ſoumettre à leurs volontés : ils ſont les auteurs des prodiges qui vous avoient effrayés ; gardons-nous de provoquer leur terrible vengeance, cherchons l'étranger qu'ils nous donnent pour roi, & l'époux qu'ils ont deſtiné à la fille de notre ancien monarque. »

Dans le moment où le grand ſacrificateur venoit de ceſſer de parler, on vint annoncer au divan que le Ter-Ilbas ſe montroit ſur le haut de la maiſon de mon père, & qu'il y faiſoit la roue.

Le peuple aſſemblé admiroit ce prodige, & commençoit à murmurer, lorſqu'il voit arriver tout le divan en corps, apportant le ſceptre & la couronne à celui qu'il déſiroit d'avoir pour roi.

Je vous abrége le récit de ce couron-

nement inattendu, & des cérémonies du mariage de mon père, parce que j'en ſuis moins inſtruit que des autres particularités, qui m'ont été cent fois détaillées. Dès qu'elles furent finies le Maugraby diſparut, après avoir rappelé à mon père leurs communs engagemens.

Ma mère devint groſſe, elle accoucha de moi, & je ſais qu'à ma naiſſance, mon père verſa des larmes ſur moi, en ſe rappelant le fatal engagement qu'il avoit pris.

Quoique fils de barbier, l'auteur de mes jours, préparé de bonne heure à ſa grande fortune, ne s'en laiſſa pas éblouir; il eut des guerres, il les ſoutint avec gloire, gouvernoit équitablement, enfin il étoit aimé de ſes ſujets.

Lorſqu'il ſe vit bien établi dans leur opinion, craint de ſes ennemis, reſpecté dans ſes états, il n'héſita point à ſe donner la conſolation d'appeler mon grand-père auprès de lui, & il envoya une ambaſſade en Perſe pour le réclamer auprès du ſouverain.

L'ambaſſade fut très-bien accueillie, mon grand-père & ma grand-mère n'étoient pas d'un âge à s'effrayer de la longueur

du voyage, leur ami l'astrologue les assura qu'ils seroient très-heureux, & s'engagea lui-même à les suivre, quoique bien plus âgé qu'eux, mais il étoit demeuré veuf & sans famille : nous les vîmes donc arriver à Nantaka.

Rien n'eut manqué alors au bonheur de mon père & de ma mère, si le souvenir des engagemens pris avec le Maugraby, à mon sujet, ne les eut troublés l'un & l'autre; car ils n'avoient d'autres enfans que moi, & se voyoient puissans, presque révérés, entourés de tout ce qu'ils avoient de plus cher sur la terre.

J'avois huit ans lorsque ma famille fut ainsi rassemblée : mon père & ma mère prenoient plaisir à m'instruire euxmêmes, tant ils m'aimoient; j'étois avec eux lorsque le premier raconta en particulier au vieil astrologue ce que le Maugraby avoit exigé de lui pour le mettre sur le trône; car il avoit déguisé cette circonstance affligeante à mon grand-père, pour ne point troubler sa satisfaction.

« Je sens, disoit mon père à son ancien ami, combien j'ai été téméraire; mais je m'apperçois que cette bourse qu'on m'a-

voit donnée, & qui, sur toute la route m'avoit paru inépuisable, étoit alors presque vide, & j'étois aux pieds de la muraille qu'il falloit franchir pour régner.

« Si je voulois jouir de la fortune à laquelle mon étoile m'avoit appelé, il me sembloit impossible de reculer. Vous-même, mon ami, vous m'auriez conseillé de ne pas le faire.

« Il n'étoit, dès-lors, plus temps de me demander conseil, dit l'astrologue; il falloit venir à moi quand l'esprit que vous vîtes dans le bain, vous eût dit d'entreprendre votre voyage, & vous remit la bourse dont vous parlez; j'aurois pris la bourse, je l'aurois examinée par le moyen de mon sable, & j'aurois su de quelle main elle vous venoit.

« Mon pronostic sur votre compte étoit sûr; les mauvais esprits en étoient instruits, & il y a apparence que vous avez donné dans un piége qu'ils vous ont tendu pour vous égarer.

« Mais, remettez-moi cette bourse que je regarde comme suspecte, puisqu'elle se trouva toujours pleine pour vous attirer jusqu'aux pieds du mur, & qui se feroit

trouvée vide si vous eussiez pris le parti de reculer.

« Je l'examinerai dans les règles, & nous aviserons aux moyens de dégager votre enfant, si l'excessive malice que j'entrevois, n'a pas su d'avance les rendre inutiles.

« Oh Schaskar ! Schaskar ! dit le bon astrologue, falloit-il partir sans dire adieu à père & à mère, à moi qui vous aimois de si bonne foi ? falloit-il courir comme un fou, après un trône qu'on devoit vous faire payer si cher ? »

A ce discours, mon père fondit en larmes ; je me jetois dans ses bras pour le consoler par mes caresses, & cela ne faisoit que donner de nouvelles forces à sa douleur : ma mère vint nous joindre, & mêla ses pleurs à ceux de son mari.

L'astrologue leur dit tout ce qu'il put dire pour les calmer, & après s'être fait remettre la bourse, il se rendit à son laboratoire pour y attendre l'heure favorable à son travail ; hélas ! il n'en tira que des lumières bien tristes, bien capables de consterner mes tendres parens.

« Le Maugraby, leur dit il, est le plus

puissant & le plus dangereux magicien qui soit sur la terre; c'est à lui que l'enfant a été livré par le nom de Mahomet, il est impossible d'arrêter l'effet de la convention, & on risque tout à irriter l'homme redoutable avec lequel elle est faite.

« Voyez comme il a traité vos ennemis, mais il ne vous est pas défendu de circoncire votre fils, ce que vous n'avez pas fait, & de le recommander à Mahomet dans le fond de votre cœur, quand son dangereux maître viendra vous le demander; le grand prophête ne l'abandonnera pas, il tireroit les siens du fond de l'abîme.»

Comme mon père régnoit sur des idolâtres, je fus circoncis en secret par mon grand-père, & ma famille demeura un peu plus tranquille sur mon compte.

Cependant j'avançois en âge, entouré d'une famille qui mettoit toute son application à m'instruire: faisant mes efforts pour en profiter, j'ose dire que je donnois d'assez belles espérances; mais la mort m'enlevoit mes maîtres, l'un après l'autre: à douze ans je perdis mon grand-père & l'astrologue; à treize ans, ma grand-mère. Enfin, à quatorze, nous vîmes arriver le Maugraby.

Je ne pus dissimuler à ce monstre le serrement de cœur qui me prit en sa présence; mon père, habitué à se contraindre, mit tout ce qu'il put de grâces dans l'accueil qu'il lui fit.

Croiroit-on que le barbare fit le semblant d'en être la dupe, il ne fit que des caresses à mon père & à moi? Il arrivoit à cheval, il en avoit un autre plus beau qu'il conduisoit, c'étoit pour moi; il me l'amène, me sert d'écuyer; sur toutes ces attentions, mon père & ma mère parurent se rassurer un peu: ils m'embrassent & je me sépare d'eux.

Mon guide marche devant moi, & nous sortons de la ville sans nous parler, dès que nous sommes dans un endroit écarté, tout-à-coup je sens que mon cheval fond sous moi, & je tombe rudement à terre sur mes deux pieds.

J'ai le Maugraby en face, me regardant avec ces yeux que vous lui connoissez quand ses fureurs le prennent.

L'effroi me saisit; je crie, il me donne un soufflet d'une rudesse effroyable.

Quoi! me dit-il, tu cries! n'es-tu pas circoncis? qu'as-tu à craindre avec moi?

En même temps il me prend par le col, me jette sous son bras comme il eut fait un paquet de coton, & je me sens enlever avec une rapidité surprenante; enfin il me précipite au pied de la montagne, dans cette même eau dans laquelle il vous a plongés.

Je ne lui pesois rien sous le bras; je fus une masse de plomb dans ma chûte, & je sentis que tout mon corps étoit brisé.

Il le ramasse, l'étend sur l'herbe presqu'inanimé, & fait ses fumigations ordinaires. Enfin, il me transporte ici.

J'abrégerai un tableau bien révoltant pour vous & moi, c'est celui de huit jours d'assiduités employés par lui, pour me rappeler à la vie, à laquelle ce monstre m'avoit presqu'arraché par sa cruauté.

Il couchoit sur des nattes à côté de moi: me veilloit, me soulageoit dans tous mes besoins; il pouvoit, je le sais, me guérir en un moment de tous les maux qu'il m'avoit faits à dessein; mais il laissoit durer mes souffrances, pour se donner l'air de les soulager avec intérêt, pour que, trompé par des soins en apparence aussi affectueux, je pusse croire ce qu'il m'alloit dire de son attachement pour moi.

J'ai entendu ſi parfaitement dépeindre ſes ruſes que je ne puis rien ajouter au tableau qui en a été fait. Il parvint ainſi à me faire ſoupçonner qu'il n'avoit pas eu tout le tort poſſible dans les traitemens qu'il m'avoit faits, & que je n'aurois eu que des traits de bonté à eſſuyer de ſa part, ſi mon père, aſſiſté par un géomancien, n'avoit pas fait des travaux ſur mon corps qui en avoient néceſſité le renouvellement.

Le fils d'un barbier que j'ai fait roi, me diſoit-il en parlant de mon père, a été aſſez ingrat, aſſez dénaturé, aſſez téméraire pour oſer travailler contre moi, ſon bienfaiteur! il vouloit me priver d'un fils que j'avois acquis par tant de travaux! car vous êtes bien Yamalladdin, l'enfant de la princeſſe du Katay, mais vous n'êtes pas le petit fils d'un vil artiſan; vous êtes le mien, grâces aux planètes, & ceux qui ont voulu vous faire perdre tous vos droits à un état bien ſupérieur à celui des rois, auront à m'en répondre.

C'eſt ainſi qu'il cherchoit à éteindre chez moi les ſentimens de la nature, en attendant qu'il trouvât les occaſions de déraciner les principes que j'avois reçus, pour que tout en moi lui fût ſoumis.

Quand je fus rétabli, il me promena dans tous les enchantemens qu'il vous a fait connoître, il me fit jouir des prétendus priviléges d'enfant de la maison.

Quand il me crut parfaitement familiarisé avec lui, il me mit en main les livres dont il vous a recommandé l'étude, j'en dévorai la lecture, j'en cherchai d'autant plus volontiers l'intelligence, qu'elle m'instruisoit de secrets dont la connoissance me paroissoit très-satisfaisante.

Mais le treizième volume me paroissant inexplicable, je renonçai à y donner de l'application, & j'en fus châtié au retour de mon maître, par un soufflet qui m'étendit sur la terre.

« Un désobéissant, dit-il, un paresseux, digne de rester le petit fils d'un barbier; c'est ainsi qu'il essayoit ma patience & ma soumission.

« Je me relève confus, désespéré dans le fond de l'ame; le Maugraby reprend son sens froid, il me reconduit au cabinet d'études, & me remet en main le livre obscur dont je dois pénétrer le sens.

« Je ne suis point, dit-il, maître de mon premier mouvement, quand celui que je

dois

dois former manque à ce qu'il se doit & à moi-même.

« Je suis, continua-t-il, forcé de m'éloigner d'ici pour un mois, je vous laisse un seul livre à étudier, & tout à espérer ou tout à craindre, selon que vous vous serez appliqué; en disant ces mots il me quitte.

Oh monstre de brutalité & d'injustice! m'écriai-je, quand je crus qu'il m'avoit laissé seul : tu ne me retrouveras pas quand tu reviendras ici! ou rien n'est vrai dans ce que j'ai cru apprendre en lisant tes livres!

« Il ne faut que tracer trois caractères & prononcer trois mots que j'ai appris par cœur, pour se faire transporter où l'on veut. Je saurai me tirer d'ici, & prendre le chemin qui conduit aux états de mon père.

Ayant pris cette résolution, je vais à l'écurie, j'y prends un des chevaux de la plus belle apparence, je trace un cercle autour de lui, au milieu duquel sont les caractères confiés à ma mémoire, je me mets à cheval & prononce les mots; dans le moment je crois me trouver hors de la fatale enceinte dont je veux m'échapper, sur un chemin que je n'ai qu'à suivre, &

il me sembloit y faire la plus grande diligence !

La nuit devoit bientôt survenir, je crois appercevoir de loin une maison, & je me presse d'y arriver pour y demander un asyle; je découvre, quand je suis près de l'objet, que c'est une masure entièrement ruinée; mais une petite fontaine coule auprès, & mon cheval peut trouver à paître en sûreté, dans une enceinte qui n'est qu'à moitié détruite.

Je m'arrange pour passer la nuit dans un petit réduit, à l'abri des murs; là je m'endors d'un profond sommeil.

Quelle fut ma surprise à mon réveil, quand je vis que l'abri que j'avois choisi étoit un cachot bas, voûté, dans lequel il n'y avoit pas de porte! le jour y entroit par une lucarne triplement grillée, & me laissoit voir l'énorme épaisseur des murs.

« Je ne pouvois reconnoître aucun des objets que j'avois apperçus la veille, qu'une grosse pierre couverte de mousse, sur laquelle j'avois appuié ma tête en me couchant, & mon cheval que je voyois à travers la lucarne; il paissoit tranquillement dans l'enceinte où je l'avois mis.

Je m'abandonnai d'abord aux larmes, & ne tardai pas à me livrer au désespoir, en me sentant pressé par la faim & par la soif.

« J'imaginai, plutôt que de périr aussi tristement, qu'il valoit encore mieux aller me remettre au pouvoir du magicien, quoiqu'il pût m'en arriver.

Je trace avec mes doigts un cercle autour de moi, j'y forme les caractères, je dis les paroles dont j'avois la connoissance, en demandant d'être rendu ici.

A peine avois-je fini de prononcer les mots, que je me retrouve sur le même cheval & sur le cercle d'où j'étois parti; j'allois l'effacer avec les pieds quand je vois le magicien; la foudre menaçant ma tête, m'eut moins atterré.

« Ne détruis pas ton ouvrage, me dit-il d'un air ironique : il est solide, il t'a fait voir bien du pays, & cependant tu n'as pas fait un pas hors de ton cercle, digne petit-fils d'un misérable barbier de Chiraz; tu serois trop heureux de retourner dans la boutique de ton grand-père; mais je me dois une vengeance d'une autre nature, & un sacrifice à celui que j'offensai, quand

je fis le choix d'une vile créature comme toi pour la lui consacrer !

En disant cela le monstre me saisit par les cheveux, dont il fait quatre ou cinq tours autour de son poignet, m'enlève sans qu'il me reste la force de crier. Vous savez, prince, le reste de mon histoire; j'ignore jusqu'à la longueur du temps que j'ai passé sous la loi tyrannique du plus affreux de tous les enchantemens.

A peine Yamalladdin eut-il fini de raconter son histoire, que celui qui étoit à côté de lui prit la parole.

Histoire de Baha-Ildin, prince de Cinigaé.

JE vois, mes princes, dit-il à tous ceux qui l'écoutoient, que nos infortunes sont à-peu-près pareilles; nos parens ont été les victimes des mêmes ruses.

Je m'appelle Baha-Ildin, & suis fils du roi de Cinigaé, pays situé entre l'Egypte & l'Ethiopie; mon père, à l'âge de seize ans, fut marié par le sien qui étoit fort âgé à la fille d'un de mes oncles: elle avoit quatre ans de moins que lui; il l'aimoit éperdument & fut au comble de sa joie de s'en voir le possesseur.

Peu après le mariage, la groſſeſſe de ma mère ſe déclara; elle fut très-heureuſe, mais ma mère étant trop jeune au terme de l'accouchement, après dix jours d'un travail dont les douleurs étoient inconcevables, fut réduite à la dernière extrémité.

On avoit fort inutilement invoqué les ſecours des médecins du pays, même ceux d'un Arabe renommé par les ſuccès multipliés qu'il avoit eus dans la pratique de ſon art. Hélas! la ſcience étoit à bout & laiſſoit ſuccomber la nature! peut-être la noirceur & la méchanceté qui vinrent à ſon ſecours étoient-elles complices du mal qui la mettoit en danger.

Dès le premier inſtant où ma mère parut être en péril de la vie, un marchand de balais de plumes de hérons, qui s'étoit introduit dans le palais à la faveur de la beauté de ſa marchandiſe, s'entretenant avec les femmes de ma mère, dont ſon commerce lui avoit procuré l'accès, ne ceſſoit de dire : « il n'y a ici qu'un homme qui puiſſe donner du ſecours à la princeſſe; c'eſt un médecin Africain, à qui j'ai vu faire des merveilles dans les accouchemens difficiles : il demeuroit alors à Maſſer, où

je l'ai vu jouir de la plus grande réputation ; il poſsède un élixir auquel on prétend que rien ne réſiſte ; on croit que c'eſt par ce ſecret qu'il eſt parvenu à l'âge où il eſt, car il a au moins cent cinquante ans.

Les diſcours du marchand de balais ne firent pas d'abord une grande impreſſion, mais en revenant au palais, comme s'il y eut été conduit par un eſprit d'intérêt & de compaſſion pour la jeune princeſſe malade, il laiſſoit échapper ces mots : ah ! ſi le médecin Africain n'étoit pas ſi vieux ! s'il pouvoit ſe traîner juſqu'ici !

Le danger étant venu à ſon dernier période, la nourrice de la princeſſe voyant qu'elle alloit la perdre, haſarde de parler du médecin Africain à la mère & au père : ceux-ci en parlent au roi, qui chériſſoit la malade comme ſa nièce devenue ſa fille.

On fait venir le marchand de balais, on lui demande où eſt l'Africain. Il indique ſa demeure : elle eſt, dit-il, ſur la place ; « mais il ne peut plus marcher : un viſir eſt dépêché pour l'aller trouver ; c'étoit le ſimulacre de la caducité, il faut qu'un homme l'apporte ſur ſes épaules, & il ſe fait porter ſur des tas d'oreillers à côté du lit de la malade.

Hélas! dit-il, après lui avoir touché le pouls pendant quelque temps, elle eſt bien jeune, & ſi on ne la ſecourt promptement, elle ſera dans le moment auſſi vieille que moi.

Il tire alors de ſa poche un flacon dans lequel il n'y avoit plus qu'environ douze gouttes de cet élixir ſi vanté. « Je me ſuis, dit-il, de la voix d'un homme mourant, ſauvé de Maſſer, pour qu'on ne m'enlevât pas ces douze gouttes d'élixir, extraites de la ſubſtance des beaumes de toutes les parties de la terre : je ne puis plus courir le monde pour le compoſer, il n'y a que cela qui me faſſe vivre ; je partagerai avec la malade, c'eſt tout ce que je puis faire. Regardez mon flacon ; il eſt fait d'une ſeule pierre précieuſe ; cependant il ne vaut pas une ſeule des gouttes de la liqueur qu'il contient.

Pendant qu'il tenoit ce diſcours, il débouchoit ſon flacon d'une main tremblante, en laiſſoit tomber une goutte dans la cuiller, & la préſentoit lui-même à la bouche de la princeſſe, qui avaloit la petite doſe.

Entre les intervalles, on s'appercevoit que la malade reprenoit viſiblement des

forces, & elle en donna des preuves marquées, en se jetant avec avidité sur la cuiller.

A la sixième goutte qui lui fut présentée, ses douleurs ont cessé, la parole lui est revenue pour dire : « ah que je me trouve bien ! »

Les pères, les mères, l'époux, toute la famille sont dans l'enchantement : « vous nous l'avez donc rendue ? dit le roi au médecin ; » oui, elle vivra, j'en réponds, dit le vieil Africain : « mais l'enfant ? reprend le roi. » Oh, répond le prétendu chimiste, je ne vous en réponds pas ; vous ne pouvez pas exiger le sacrifice des six gouttes qui me restent : voulez-vous que je donne ma vie pour celle d'un enfant qui n'en jouit pas encore, dont on ne connoit pas même le sexe.

« Ah ! s'écrie mon père, bon vieillard, rendez, puisque cela est en votre pouvoir, la vie à mon enfant, quel qu'il soit, dussai-je vous le donner !

« Me le donner ! dit l'Africain ; mais oui, cela nous arrangeroit tous deux, cela peut se faire. Tous les neuf mois vous allez avoir un héritier, & moi, si pour vous

ſervir vous me forcez d'entrer avant ſix mois dans ma tombe, je n'en aurai point.

« Malheur, continuoit-il, à celui qui ne laiſſe point d'héritier! j'ai toujours penſé à éviter cette malédiction; ma ſucceſſion n'eſt pas autant à dédaigner qu'on pourroit le croire.

« Si votre enfant eſt mâle, & que vous me le donniez de bonne foi, après m'être dépouillé des ſix gouttes que contient le flacon, je le laiſſerai pour jouet à mon petit héritier : c'eſt le moins précieux des bijoux que m'ait procuré ma ſcience, & je lui apprendrai où il pourra trouver les autres. Terminons, le nouveau né ſera-t-il à moi? »

La princeſſe, à qui l'élixir avoit fait un bien incroyable, n'aſpire plus qu'à voir revivre un enfant qui n'a pas remué depuis ſept jours. « Donnons, dit-elle à ſon mari, un héritier au bon-homme, mon père y conſent. »

Mon grand-père & mon oncle croient que l'on ne donne peut-être qu'un enfant mort à un homme mourant, & donnent leur conſentement au traité.

Ma mère avale les ſix dernières gout-

tes, & une demie heure après, ſans avoir occaſionné ni convulſion ni douleur, je vins au monde; le vieil Africain me prend dans ſes bras, & m'attache au col avec un ruban le petit flacon dont le contenu m'avoit ſauvé la vie.

« Ah çà, dit-il à mon père, en lui demandant ſa main, touchez dans la main du Maugraby avec qui vous avez fait une très-bonne affaire; il n'y a pas d'apparence que vous me voyiez, à moins que je ne revienne; mais, élevez bien notre enfant, comme ſi vous m'attendiez tous les jours; je vous préviens qu'il ne peut me convenir qu'autant qu'il ſera obéiſſant, ſage & bien inſtruit: me voilà réſigné à tout ce qui peut arriver, à mourir s'il le faut; mais je ſuis sûr d'avoir bien troqué mon élixir.

En diſant cela, l'odieux trompeur demande à ſe replacer ſur le dos d'un fort Éthiopien qui l'avoit apporté, & prend plaiſir, au retour, de tripler le poids de ſa maſſe, pour en écraſer ce pauvre portefaix, qui ſuccomba à la porte ſous le fardeau qu'il eſt forcé de laiſſer tomber.

Depuis ce temps le médecin Africain & même le marchand de balais diſparurent

de Cinigaé ; moi je vins à vue d'œil, à ſix ans on m'en auroit donné neuf, à onze je pouvois m'adonner aux plus violens exercices ; on cultivoit avec ſoin ma mémoire & toutes mes facultés.

Mon grand-père étoit mort, mon père régnoit, on ne ſe rappeloit l'hiſtoire du marché du Maugraby que comme un fait ſingulier, qui revient dans la mémoire à l'occaſion de quelque événement extraordinaire ; ma nourrice étoit la ſeule qui eut retenu le nom du preſonnage, lorſqu'un ſavant Arabe, voyageant vers les ſources du Nil, s'arrêta à la cour de mon père.

Il racontoit des choſes extraordinaires, dont le haſard l'avoit rendu témoin, dans les différentes régions qu'il avoit parcourues, parloit des découvertes utiles qu'il avoit faites, particulièrement en médecine.

Cette converſation amena naturellement mon père à ſe ſouvenir du médecin Africain, & de ſon élixir qui avoit ſauvé la vie à ma mère & à moi.

Ma mère, préſente à la converſation, dit que le poſſeſſeur de ce puiſſant élixir s'étoit privé des ſix dernières gouttes qui lui en reſtoient, pour ſauver la vie à leur

fils, à la condition extraordinaire qu'on lui donneroit cet enfant, & qu'il en feroit son héritier.

« Nous y consentîmes, dit-elle, pour nous prêter à sa fantaisie, non que sa succession dût être méprisable, car à en juger par un flacon qu'il nous a laissé, fait d'un seul diamant, il devoit posséder de grands trésors.

« Hélas! continua ma mère, cet héritage a dû être vacant dès le lendemain, le pauvre homme, quand il étoit ici, n'avoit plus que le souffle, quand on le reporta dans son logis il pesoit comme un mort; & il mourut sans doute sur le champ, faute de pouvoir prendre de son élixir.

J'arrivai comme ma mère finissoit de parler. « Baha-Ildin, me dit-elle, allez chercher le flacon que vous a laissé le vieux médecin Africain, & demandez son nom à votre nourrice; votre père & moi l'avons oublié.

« Madame, dis-je en rapportant le bijou à ma mère, ma nourrice dit que le vieux médecin qui a sauvé la vie à vous & à moi, s'appeloit le Maugraby. »

Le savant Arabe avoit écouté mon père

& ma mère avec une grande attention; mon père remarquoit de l'inquiétude dans ſes yeux, mais lorſque ce ſage entendit prononcer le nom fatal, il ne put s'empêcher de s'écrier : juſte ciel! le Maugraby!

L'exclamation déconcerta mon père & ma mère: « qu'a donc, dirent-ils, le nom de ce malheureux vieillard, pour inſpirer tant d'effroi?

« Vous l'apprendrez, leur dit-il, la décrépitude dont il s'eſt couvert pour en impoſer à vos yeux, n'eſt qu'un maſque pris pour vous rendre victime de ſes ruſes.

« Ce ſcélérat, objet de l'exécration du ciel & de la terre, n'eſt point mort, & au moment où je vous parle, peut-être dix ſouverains de la terre ont-ils à lui demander compte de leurs enfans.

« Sans doute il les conduit au Dom-Daniel de Tunis, dont il eſt un des principaux deſſervans, il les inſtruit dans les ſecrets de l'art pernicieux qu'il exerce.

« Les tigres, les crocodiles & les reptiles vénimeux ne ſont pas les plus dangereuſes productions de l'Afrique; ce ſont les magiciens qu'elle enfante & dont le Dom-Daniel eſt le berceau, l'arſenal & la re-

tion du grand Mahomet, & je la réclame ici de tout mon cœur.

J'atteignis tranquillement, dans le ſein paternel, cet âge de quatorze ans, auquel je vois que notre tyran nous trouve mûrs pour ſes deſſeins.

Un jour que je jouiſſois du plaiſir de m'entretenir avec mon père, le Maugraby ſe préſente ſans ſe faire annoncer, portant au viſage les mêmes rides qui lui avoient ſervi de maſque la première fois.

Il ſe traînoit, accroupi dans une ſébile de joncs, que ſes deux mains armées de deux chevilles de bois, faiſoient avancer avec une promptitude ſurprenante.

« Me voici, dit-il, contre toute eſpérance : je reviens, & je ne ſuis pas mort. »

La fermeté de mon père & de ma mère s'évanouit à cette vue odieuſe, elle fit place à la frayeur que l'Arabe avoit voulu leur inſpirer.

Ils veulent marchander avec le Maugraby, l'engager à reſter au palais : on y ſoignera, lui diſent-ils, ſa vieilleſſe, il jouira du plaiſir de voir ſon héritier tous les jours; mais eux ne ſauroient laiſſer partir leur enfant.

Les yeux du magicien lancent des éclairs; il jette les deux chevilles qu'il tient à la tête de mon père & de ma mère, que je crus tués.

Pendant ce temps je me ſens fondre & réduire à rien. Un moment après je m'apperçois que je vole dans la chambre, ſous la forme d'un papillon; le Maugraby, plus petit que moi, ſous la même forme, eſt ſur mon dos.

Je ſors par une fenêtre; à meſure que je m'élève je ſens que mon corps prend de l'étendue, enfin je deviens un coq énorme, plus gros de moitié qu'un oiſeau de la même eſpèce qui étoit dans la ménagerie de mon père, & ſur le dos duquel je m'amuſois à monter tous les jours; mais, pour le coup, je ſers moi-même de monture à notre impitoyable ennemi: ah que je m'en apperçus bientôt! il me battoit le corps avec ſes jambes: il me piquoit avec une longue aiguille d'acier, qui me tiroit du ſang de toutes parts: il m'accabloit d'injures, de reproches, & quand la laſſitude, les douleurs cuiſantes que je ſouffrois, m'euſſent contraint de m'abattre, ſes cruautés & le charme qui m'entraînoit, me néceſſitoient à forcer mon vol.

Nous arrivons à la même fontaine où on vous a lavés : elle a été tachée de mon sang comme du vôtre ; je fus victime comme vous de la compassion étudiée & des autres ruses de notre ravisseur, de notre corrupteur.

J'ai voulu lui échapper, comme vous venez de nous dire que vous aviez tenté de le faire, la métamorphose en oiseau me sembloit la plus favorable ; mais comme je voulois pouvoir m'élever au-dessus des vapeurs épaisses qui couvrent les côteaux dont nous sommes environnés, & pouvoir me rendre promptement dans les états de mon père ; sachant que (1) Loïs-il-Teraz vient si facilement chaque année d'Arabie en Ethiopie, j'en ai pris la forme & me suis élevé avec une facilité extraordinaire.

J'ai vu sous mon vol les vapeurs au-dessus desquelles je désirois de pouvoir planer, je me trouvois en grand air, je cherchois déjà à m'orienter pour me mettre en chemin ; quand un aigle a paru & m'a donné la chasse.

J'ai voulu m'aller cacher dans les nues,

(1) Loïs-il-Teraz, espèce d'oie sauvage.

mais il s'eſt élevé plus haut que moi, je me ſuis rabbattu vers la terre pour me fourer dans des brouſſailles, mon adverſaire a fondu ſur moi, & j'ai ſenti ſes ſerres cruelles qui m'atteignoient preſque le cœur.

Le terrible oiſeau de proie m'apporta auprès des autres victimes de ſa rage, & me rendit compagnon de malheur de ceux que la bonté du ciel laiſſe ici, pour un moment, reſpirer avec moi; ainſi finit l'hiſtoire du prince de Cynigaé.

J'eſpère, dit le quatrième de ceux qu'avoit délivré le prince de Syrie, que nous reſpirerons tous hors d'ici, & que nous obtiendrons du ciel la vengeance qui nous eſt dûe; j'ai appris de mon grand-père maternel, qui a remué mon berceau pendant deux ans, que dans la mauvaiſe fortune il ne faut pas ſe déſeſpérer.

Quand le magicien me jeta dans ſon puits, avant de perdre entièrement la tête, quoique je l'euſſe où je devois avoir les pieds, mon dernier mot fut un défi au méchant qui venoit de me précipiter dans le cloaque.

« Mets-moi, ſi tu veux, vingt pieds de terre ſur le corps, le cœur me dit que je m'en tirerai. Voici mon hiſtoire.

Hiſtoire de Badvildinn, prince de Tartarie.

Il y avoit dans un des faux-bourgs de Samarkand, un bucheron nommé Shamakda; il avoit une femme & trois enfans à nourrir.

Son bien conſiſtoit en une maiſonnette couverte de chaume, trois ânes, une coignée, & deux bras des plus nerveux qui fuſſent dans toute la Tartarie.

Tous les matins il réveilloit les coqs par ſes chanſons, partoit pour la forêt avec ſes ânes, & revenoit vendre ſon bois quand les autres étoient à peine à la moitié de leur tâche.

On le voyoit rentrer gaiement dans la ville, où tout le monde le connoiſſoit: « ah! diſoit-on, voici Shamakda! c'étoit à qui achèteroit ſon bois pour entendre une de ſes plaiſanteries, car il étoit goguenard.

C'eſt un défaut dans un grand, même parmi ſes pareils, que ce ton; mais chez les pauvres, c'eſt une grâce, une preuve qu'ils ſont au-deſſus de leur état, ou au moins qu'ils n'en ſont pas accablés.

Shamakda allant un jour à la forêt avec ſes trois ânes, s'apperçut que le bois facile

à couper s'éloignoit de plus en plus de la ville, il y avoit à sa portée sur son chemin des arbres d'une taille monstrueuse, mais bien difficiles à abattre.

« Mes camarades les bucherons, dit-il, sacrifient leur temps & leurs jambes pour épargner leurs bras; je veux faire entrer le fer de ma hache dans un de ces colosses, quand il sera par terre je trouverai une forêt entière dans ses branches, & quand le tronc seroit de fer, j'en tirerai parti; aussitôt il met ses bêtes en pâture, retrousse ses manches, & asène au pied de l'arbre des coups qui en enlèvent d'épais copeaux, & font retentir la forêt.

Tout-à-coup le gros de l'arbre paroit s'ébranler, il s'y fait une ouverture, elle devient une porte de vingt pieds de haut.

Un géant noir en sort en baissant la tête, en chemise, en pantoufles, en bonnet de nuit, & se met à crier d'une voix terrible & troublée : « Qui est-ce qui frappe? que me veut-on à l'heure qu'il est? est-il dit qu'on ne me laissera pas dormir? je ne faisois que mettre la tête sur le chevet, il n'y a pas trois cent heures que je suis couché, » & en disant cela, il se frottoit les yeux pour les aider à s'ouvrir.

Le bucheron, dont l'ame étoit intrépide, considère & écoute le monstre, en face duquel il se trouve; il conçoit que c'est un génie, espèce d'êtres aux fantaisies desquels il faut se prêter pour ne pas s'exposer à leur colère.

L'aspect de celui-ci eut été effrayant pour tout autre, son corps étoit gros comme une des tours de Bagdad, & son bonnet ressembloit à la couverture du principal minaret d'Yahme-Ilasarhr, la grande mosquée de Masser.

« Qui es-tu ? que demandes-tu ? dit le géant à Shamakda, feignant de ne pas l'appercevoir; ne sais-tu pas que la trois cent treizième du jour est une heure indue, pour venir frapper comme tu le fais à la porte des gens ? »

« Monseigneur, reprend le bucheron, il est quinze cent seize minutes de plus : vous pouvez le voir à la lune & aux étoiles, & il est grand jour. »

« Vous autres gens du peuple, replique le génie, vous n'avez pas de discrétion ; quand une fantaisie vous prend, vous venez troubler le repos des personnes de notre sorte, il faut que notre sommeil soit trou-

blé par vos rêves ; voyons, que vous faut-il ? »

« Monseigneur, je ne savois pas que ce fut ici votre maison, & qu'un grand prince comme vous fut sans portier ; je viens chercher du bois pour charger mes trois ânes. — Pourquoi faire ce bois ? — Pour faire cuire le pain des seigneurs comme vous. — Est-ce que nous manquerons de pain ? n'y en a-t-il pas de cuit chez tous les boulangers ? — Mais pour demain, monseigneur. — Qu'est-ce que demain ? Demain est fait pour les gens comme vous, nous ne connoissons que le présent. — Ces gens-là sont insupportables avec leurs petits besoins ; du bois ! du bois ! il leur faut du bois ; les forêts en sont pleines, que voulois - tu faire de ce bois ? — En charger mes trois ânes ; en aller faire de l'argent, afin de pouvoir nourrir ma famille. — Et que ta famille ne se nourrit - elle ? il n'y a qu'à manger pour se nourrir : moi, je ne me nourris qu'en mangeant ; mais quelle espèce d'hommes vous êtes ? vous n'avez pas la moindre industrie. — Cela est vrai, monseigneur, nous sommes des imbéciles ; mais si je ne retourne pas à la ville avec mes trois ânes

chargés, nous n'aurons point d'argent, & ma famille & moi ne pouvons pas vivre ſans argent. — Et que ne diſois-tu cela, au lieu de frapper comme un ſourd ? c'eſt de l'argent qu'il te faut? Pour me débarraſſer de ton importunité, je t'en donnerai de quoi charger tes ânes, ſuis-moi.»

Le géant rentre dans ſon arbre & Shamakda le ſuit : le bucheron ſe trouve dans un veſtibule ſuperbe, il étoit d'une forme ovale, ſoutenu par des colonnes de jaſpe, entre leſquelles on voyoit des urnes de bronze doré, & de magnifiques ſtatues.

Comme il couroit pour ſuivre le géant, il parcourt rapidement cette pièce, & en traverſe une quantité d'autres plus richement ornées, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés dans un cabinet; là il y avoit des pyramides de bourſes, ſur une baſe de ſix pieds en quarré & d'une hauteur proportionnée.

« Ne demandes-tu pas de l'argent? dit le géant, en ouvrant une bourſe. — C'eſt de l'or, cela, repartit le bucheron. — De l'or, de l'argent, dit le noir, n'eſt-ce pas la même choſe? mais le peuple eſt d'une bêtiſe qui étonne : prends de cela ce qu'il t'en faut & preſſe-toi, car je tombe de ſommeil. »

dans le quartier, & que tu ayes le malheur de me réveiller, je tombe sur toi. »

« Vous êtes, monseigneur, dit Shamakda, assuré de mon obéissance à vos ordres; je vous souhaite la bonne nuit. »

« A la bonne heure, » répond l'énorme noir, en étirant ses grands bras, & bâillant d'une telle largeur, que sa gueule auroit englouti la caisse demeurée sur la terre.

Quand les esprits font des largesses de la nature de celle que reçut le bucheron, notre expérience doit nous apprendre, à nous tous qui sommes ici, qu'ils ont un dessein, dont on a sujet de se défier. Vous allez voir comment la fortune subite du bucheron Shamakda le conduisit à l'honneur dangereux de devenir mon grand-père.

Le manœuvre vigoureux, adroit & expéditif a bientôt délié les sacs vides qui étoient sur le dos de ses ânes, pour les garantir des écorchures que le bois pouvoit faire à la peau; il les remplit & les ratache avec soin.

Il lui restoit encore trois charges à enlever; il fait un trou, les enterre & les recouvre d'un tas de pierres, puis prend gaiement le chemin de sa chaumière.

En entrant chez lui il fait confidence de ſon aventure à ſa femme, qui étoit ſage, & tous deux, après avoir pris le temps que leurs enfans dormoient, pour cacher leur tréſor, réſolurent d'aller chercher le reſte dès la nuit ſuivante, au clair de la lune.

Le projet fut heureuſement exécuté. Les voilà riches; mais ils ſurent diſſimuler leur opulence, ils ne la déployèrent que peu-à-peu, elle parut être le fruit de leur induſtrie, & comme ils en uſoient modeſtement, ils n'étoient enviés de perſonne.

Ils ne ménageoient rien pour l'éducation de leurs quatre enfans; trois d'entr'eux étoient dans le commerce, d'une manière honorable; ils avoient une fille belle comme le jour, & faite pour inſpirer la plus violente paſſion à celui qui pourroit la voir; mais aucun homme n'approchoit d'elle, & elle ne ſortoit jamais que couverte d'un voile & accompagnée; elle s'appeloit Billah-Dadil.

Un jour que la belle Billah-Dadil alloit aux bains, accompagnée par des eſclaves, elle fut obligée de ſe ranger à l'abri d'un pilaſtre qui ſoutenoit le centre de la porte d'un grand hôtel, pour ſe tirer d'entre les

jambes des chevaux & des chameaux qui venoient d'embarrasser la rue.

Le beau sultan Schazzarickdin, fils du roi de Samarkand, partant pour la chasse avec sa suite, se trouvoit arrêté par les chameaux de toute une caravanne.

Les mouvemens qu'il faisoit pour contenir l'ardeur de son cheval lui donnoient lieu de déployer son adresse & ses grâces sous les yeux de la fille de Shamakda, sur qui elles firent dès ce jour là une si vive impression, qu'elle en perdit entièrement le repos & la liberté.

Etoit-ce un pur effet de sympathie? Je n'en puis rien croire, je dois tout suspecter dans des aventures dans lesquelles on va bientôt voir rentrer en scène, sous un déguisement, notre exécrable persécuteur.

Billah-Dadil, brûlée d'un feu qu'elle n'osoit avouer à ses parens, dépérissoit vue d'œil, se consumoit, avoit en vain recours aux plus habiles médecins de Samarkand; elle leur paroissoit une victime dévouée à la mort; son père, sa mère, ses frères étoient inconsolables.

Depuis six mois il s'étoit introduit dans la maison de Shamakda une marchande de

parfums, de pommades, de fard & d'autres ingrédiens propres à la toilette des femmes, elle se disoit de Mouſſoul.

Ses drogues avoient beaucoup de vogue, & ſa perſonne étoit agréable à toutes les dames de la ville, ſon âge la rendoit vénérable.

Elle avoit les yeux careſſans; elle aſſaiſonnoit un diſcours obligeant, de manière à ce qu'on ne put la ſoupçonner de flatterie; faiſoit des contes ou des hiſtoires, ſelon qu'on ſe plaiſoit à écouter les unes ou les autres, & ſi elle y gliſſoit un trait de ſatyre, il étoit enveloppé de manière qu'on ne pouvoit pas lui en attribuer le deſſein.

Complaiſante avec les eſclaves de ſon ſexe, elle leur fourniſſoit pour rien ce qu'elle vendoit bien cher à leurs maîtreſſes, & écoutoit leurs petites confidences avec un air de zèle & d'intérêt, & dans le beſoin elle leur rendoit ſervice.

La marchande de Mouſſoul étoit très-connue de la belle Billah-Dadil, qu'elle viſitoit tous les jours aſſidument durant ſa maladie.

Elle ſe tenoit dans un coin de la cham-

bre, pendant les consultations des médecins, & quand ils avoient dit leur avis, elle levoit les épaules avec les esclaves de la belle malade, & leur disoit : ces gens-là n'y entendent rien, ils laisseront mourir votre charmante maîtresse.

« Quand je m'appercevrai qu'ils sont entièrement à bout, je serai tentée d'essayer un secret que j'ai ; je n'ai pas trouvé le moyen de composer des pommades & des onguens si utiles & si parfaits, sans m'être un peu mêlée de médecine, & pour ce qui regarde certaines maladies des femmes, j'ai plus de connoissances que tous ces savans-là. »

Cependant l'état de Billah-Dadil devenoit tous les jours plus fâcheux ; une nouvelle qu'on avoit distribuée dans sa chambre l'avoit aggravée sans qu'on s'en doutât.

Il s'agissoit d'un ambassadeur de la Chine qui venoit pour conclure un traité entre les deux nations, & offrir la main de la princesse, fille de son maître, pour le prince Schazzarickdin.

Cette nouvelle avoit achevé d'accabler la malade, elle tomba dans un évanouisse-

ment qui fembloit être le dernier terme de fa vie.

Toute la maifon fut allarmée; quand les fecours eurent rappelé à la vie la belle évanouïe, la marchande de Mouffoul refta à la veiller avec les deux efclaves de garde, les jambes croifées fur un tapis.

« Pour le coup, dit-elle à ces femmes, je ne fouffrirai pas que ces médecins achèvent de tuer par leurs drogues & leur ignorance le plus raviffant objet de Samarkand, & même de la Tartarie.

« Au premier fervice qu'elle demandera, laiffez-moi m'approcher de fon lit & la fervir; fi je fors d'auprès d'elle fans lui avoir procuré du foulagement, la boîte que vous voyez-là eft à vous, & vous favez que je n'apporte ici que des quinteffences les plus précieufes.

Les efclaves laiffent agir la marchande, au premier figne elle s'approche du lit de la malade.

« Vous me connoiffez bien, ma belle? lui dit elle, votre mère ne vous aime pas plus tendrement que moi; laiffez-moi toucher votre peau.

« Oh qu'elle eft brûlante! vous avez un

grand feu, un feu que vous cachez; votre pouls se resserre, il m'indique la violence que vous vous faites à vous-même pour ne pas parler : vos yeux mêmes que je regarde, qui sont si beaux, si pleins de la candeur dont votre ame est remplie, éprouvent une sorte d'embarras qui contraste avec la naïveté de l'expression ordinaire de vos regards.

« Me refuserez-vous, à moi, à qui vous êtes plus chère que ma propre fille, à moi qui ai encore été ce matin offrir pour vous aux pieds de la statue du grand Astaroth une colombe innocente comme vous, de m'accorder un peu de confiance?

« Hélas! en vous confiant à moi vous ne m'apprendrez rien que je ne sache, & à quoi je ne veuille & ne puisse efficacément remédier..... Vous êtes amoureuse.....

« Vous rougissez! je vois que j'ai deviné, mais rougir n'est pas assez pour que je puisse appliquer l'excellent remède que j'imagine, il faut que je sache de qui: —» je n'ose l'avouer. — « Nous allons voir que vous êtes amoureuse d'un beau prince, & quand vous devriez être fière d'avoir bien placé votre inclination, vous vous avisez d'en

être honteuse : — mais, marchande, puisque vous avez si bien deviné mon mal, comment seroit-il possible que je me fisse voir & aimer de lui, s'il se marie ? —

« Voilà trois choses qui pourront dépendre de moi, dit la marchande ; je ferai que celui que vous aimez vous voie. Je le mets au défi de vous voir sans vous aimer : quant aux Chinois qui viennent lui proposer une femme, je les régalerai d'un parfum qui les renverra d'où ils viennent.

« Laissez-là toutes les drogues de vos médecins, ma belle, que l'espérance entre dans votre cœur ; voilà le baume dont il a besoin : que la satisfaction de l'esprit fasse renaître sur votre teint les lis & les roses, & si, en suivant mes conseils, vous n'êtes pas, avant trois mois, la plus heureuse des mortelles, je veux que tous les parfums de ma boutique s'évaporent sur le champ en fumée, & que Moussoul ma chère patrie ne me revoie jamais.

« Je vois que vous vous ranimez déjà, l'appétit va vous venir tout à l'heure ; vous allez manger.

« Faute d'une précaution vous en feriez incommodée ; je vais vous donner trois

gouttes de mon élixir, j'en prendrai devant vous; il vous fortifiera l'eſtomac, de manière que la nourriture même en quantité ne puiſſe vous faire aucun mal; vous êtes aſſurée que je ne donne aucune drogue que je ne connoiſſe pas parfaitement, puiſque je les compoſe moi-même.»

La belle malade ſe livre entièrement à la marchande, l'élixir opère auſſi puiſſamment que les conſeils; jamais convaleſcence ne fut plus rapide que la ſienne, & trois jours après cette converſation, non-ſeulement elle avoit recouvré ſa fraîcheur; mais on lui dit qu'elle étoit encore embellie.

Les médecins en étoient dans l'étonnement, & le crédit que la marchande de Mouſſoul avoit acquis dans la maiſon les en avoit abſolument écartés.

Cependant, la nouvelle du ſujet de l'ambaſſade chinoiſe ſe répétoit chaque jour dans la maiſon, & comme c'eſt aſſez l'ordinaire, avant que l'ambaſſadeur eut entamé la négociation; les gens déſœuvrés de Samarkand en avoient réglé tous les articles.

La marchande arrive : « quoi! dit-elle à Billah-Dadil, vous vous inquiétez, ma belle! vous doutez de mon zèle, de mon attache-

ment & de mon induſtrie ? & tandis que cet ambaſſadeur eſt encore à dépaqueter ſes étoffes, à déboîter ſes magots, on trouve le ſecret de vous perſuader qu'il a décidé le cœur de votre prince en faveur de ſa princeſſe chinoiſe ? Le bel objet que cette princeſſe, avec ſes brimborions pendus à ſon nez, à ſes lèvres, à ſes oreilles percées, elle a l'air d'une boutique de bijoutier ! & voilà la rivale qui vous enlèveroit votre beau prince ; il y a plus de huit ans qu'on ne l'amuſe plus avec des poupées : ne dites mot, ſoyez tranquille, pour vous guérir de toutes vos frayeurs, je vous l'amènerai peut-être dès demain, lui même.

A cette aſſurance, Billah-Dadil baiſſe les yeux, rougit : « & ma mère ? dit-elle, & mes eſclaves ?

« Tout ce monde, répond la fine marchande, eſt déjà endormi d'avance. Voudrois-je vous mettre dans le cas de courir aucun riſque, vous que j'aime plus que moi-même ?

« Encore une fois, ma belle, recevez-moi ce ſoir, quand je viendrai, de quelque manière que je vienne, & attendez-vous à une viſite bien ſatisfaiſante ; ſongez que

vous êtes servie par quelqu'un qui n'a jamais manqué son coup. »

Ici, Shadildin interrompit le cours de l'histoire qu'il racontoit ; vous devinez, dit-il, mes princes, à ceux qui l'écoutoient, & moi je le vois clairement, après vous avoir entendus, quel étoit le personnage qui s'étoit introduit dans la maison de Shamakda.

C'étoit sans doute le même, qui transformé en géant, lui avoit aussi follement que libéralement ouvert ses trésors ; enfin c'étoit celui à qui toutes les formes conviennent dès qu'elles peuvent servir à ses tromperies ; en un mot, vous voyez d'ici le détestable Maugraby.

Pendant qu'il jouoit ce rôle dans la maison de Shamakda, il ne se négligeoit pas au palais ; sous son déguisement de marchande il avoit gagné la confiance de toutes les femmes, de tous les eunuques, il étoit l'amie intime de la nourrice & de la gouvernante du prince, & leur avoit peint la princesse de la Chine sous des traits si ridicules, qu'elle leur avoit inspiré une aversion extraordinaire pour le mariage proposé.

« Tenez, leur disoit cette dangereuse créature, je la connois, car je lui ai vendu des pommades, pour dissiper en partie la rougeur quelle a au bout du nez : je m'en vais vous là montrer.

« Mais il faut auparavant que je me serve d'une de mes drogues pour gonfler mes paupières, de manière qu'elles se collent l'une contre l'autre, & que l'effort pour donner accès à la lumière dans mes yeux, fasse retirer l'extrêmité de l'ouverture que j'aurai laissée pour passage au jour.

Quand elle fut ainsi préparée, elle mettoit les mains dans ses manches, allongea le col, baissa la tête, & se mit à marcher d'un bout de l'appartement à l'autre sur les chevilles de ses pieds.

Les femmes qui la voyoient, jetoient des éclats de rire immodérés.

Le prince arrive sur ces entrefaites, & demande le sujet de leur enjouement.

« Venez voir votre prétendue, la charmante princesse de la Chine ! lui disent-elles. »

Schazzarickdin trouve la chose si plaisante qu'il ne peut s'empêcher d'en rire lui-même ; la prétendue marchande de Moussoul entre

en converſation avec lui, il la connoiſſoit déjà : quelle comédie jouïez-vous ? lui dit-il, en la tirant en particulier : connoîtriez-vous la princeſſe de la Chine ?

« Si je la connois ! dit la fauſſe créature ; je vous aſſure, mon prince, qu'elle n'eſt pas faite pour vous : vous êtes droit comme le roſeau du Nil, fait à ravir, vous avez la fraîcheur de la roſe & le brillant du papillon, vous ſerez bien aiſe d'avoir des enfans qui vous reſſemblent ; & ce large bonnet vient vous propoſer de mêlanger votre ſang avec celui d'une race de demi ſinges !

« Et qu'avez-vous beſoin, beau prince ! pour être heureux, d'épouſer la fille d'un roi ? quand les rideaux ſont tirés, cherche-t-on à ſe rouler ſur des ſceptres & ſur des couronnes ? &, pour être fille d'un monarque, en eſt-on plus ſoumiſe à ſon mari ?

« Ah ! croyez-moi, faites le bonheur de la plus belle fille qui ſoit dans vos états, qui puiſſe tirer toute ſa gloire de l'honneur d'être à vous.

« J'en connois une que les rayons du ſoleil n'ont jamais apperçue, & qu'ils s'enorgueilliront de faire briller, quand vous l'aurez placée à côté de vous.

« La colombe n'a pas plus de candeur qu'elle, cependant elle a autant de vivacité dans l'efprit que de feu dans les yeux, elle a l'ame fenfible & forte; enfin, mon prince, comme je vous connois l'un & l'autre, plus je vous confidère, plus je vois que le deftin vous a comblés tous deux pour vous unir.

« J'ai vu le monde, & vous pouvez vous en rapporter à moi, je ne connois que la charmante Billah-Dadil, fille d'un des plus eftimables particuliers de Samarkand, qui foit digne d'attirer les vœux du grand prince Shazzarickdin. »

L'éloge que faifoit la fauffe marchande n'étoit pas outré, il y avoit d'ailleurs une féduction dans le fon de fa voix, dans fa figure, dans fes geftes; le prince de Tartarie fe fentit ému, non d'une curiofité ordinaire, mais de la plus vive paffion de voir la rare beauté qu'on venoit de lui peindre.

Il demande à la marchande de Mouffoul fi elle peut lui procurer cette faveur: elle feint d'y trouver bien des difficultés; mais elle fe propofe de tout tenter, de tout rifquer pour les vaincre, & promet de ren-

dre bientôt compte des efforts qu'elle aura faits pour réussir.

Ce fut au sortir de cette conversation quelle vint ranimer les espérances de la belle malade; dès qu'elle l'eut décidée à recevoir le prince, si elle le lui amenoit, elle alla s'assurer du déguisement qu'elle devoit faire prendre au jeune prince amoureux.

Le lendemain elle se présente au palais, & après avoir badiné comme à son ordinaire avec la gouvernante & la nourrice, elle trouve moyen d'acoster le prince, qui la cherchoit.

« Votre affaire est faite, dit-elle, il ne m'en coûte qu'un petit mensonge & un sacrifice.

« La maison où je vous conduirai ce soir est celle de tout Samarkand où je suis traitée avec le plus de bonté; j'ai prévenu que j'attendois ma fille, qui demeure à deux journées d'ici, chez une de mes sœurs; on a une grande impatience de la voir.

« La beauté que je vous ai vantée relève de maladie, & sa famille est contente que mon enfant vienne passer une grande par-

tie de la soirée dans leur maison, auprès de leur chère fille.

« J'ai dans ma corbeille un déguisement de femme pour vous, il vous siéra à merveilles; vous vous arrangerez pour que nous puissions, dès que la nuit sera venue, sortir d'ici par une porte dérobée.

« Nous nous rendrons dans la maison, & s'il est possible que je me sois trompée, dans la peinture que j'ai faite d'une personne qui m'est aussi chère que ma fille, vous vous conduirez comme ma fille, & sortirez sans vous faire connoître. »

Les mesures se prennent, l'entrevue a lieu; Schazarickdin s'éprend d'autant d'amour qu'il en avoit inspiré.

Bientôt son déguisement lui pèse, & la plus qu'adroite confidente lui aidant à se faire connoître, amène les deux jeunes amans à se jurer une tendresse, un attachement, une fidélité sans bornes.

Le prince apprend que la jeune beauté a été au moment de mourir d'amour pour lui, cela devient le sujet de mille propos passionnés; en un mot, ils ne se sépareroient point si l'adroite intrigante ne les

faisoit appercevoir des ménagemens délicats qu'ils se doivent l'un à l'autre.

Le prince de Tartarie étoit tendrement aimé de son père, & ne balança pas à lui apprendre les sentimens de son cœur, pour aller au-devant des propositions que l'ambassadeur chinois devoit faire.

« Sire, dit-il au roi, vous n'avez encore donné que deux audiences à l'envoyé du roi de la Chine, & il ne vous a pas dit tout ce qu'il vient faire ici; mais sa suite, moins discrète que lui, en parle.

Il vous fait des propositions qui feront naître des difficultés, parce qu'il compte vous offrir pour moi la main de la fille du roi son maître, pour se procurer des conditions plus avantageuses.

« Ces gens pusillanimes ont une fausse idée de la grandeur, ils pensent qu'un homme doit rechercher l'honneur dans l'alliance qu'il contracte avec une femme, comme si nos Tartares devoient un jour me respecter, parce que j'aurois un roi pour beau-père.

« Vivons en paix, sire, avec ce peuple avare, minutieux & amolli; mais ne permettons pas que la bassesse de son sang

altère la nobleſſe du nôtre, il n'en pourroit ſortir qu'une eſpèce dégénérée. C'eſt à moi à attirer les reſpects du peuple ſur l'épouſe que j'aurai choiſie. »

Le roi parut goûter les raiſonnemens du prince ſon fils: « mon cher Shazzarickdin, lui dit-il, vous penſez en véritable Tartare, & je me garderai bien de gêner votre choix par quelque vue politique que ce ſoit; mais il eſt temps de ſonger à vous établir, & je voudrois connoître, dans l'étendue de mes états, la beauté ſage qui pourroit faire votre bonheur. »

« Je puis vous la faire voir, mon père, avec la confiance que vous approuverez mon choix. » Le roi témoigne ſon impatience, Schazzarickdin lui procure la vue de Billah-Dadil, & le monarque enchanté des charmes & de la converſation de la fille de Shamakda, annonce à toute ſa cour le prochain mariage du prince ſon fils avec elle.

L'ambaſſadeur Chinois vit alors que ſa négociation étoit terminée, puiſqu'on alloit au-devant du prix qu'il comptoit offrir pour obtenir des conditions avantageuſes, afin de n'être pas dans le cas de le déſobliger par le refus.

Je viens, mes princes, de vous faire l'histoire des particularités qui précédèrent le mariage de mon père & de ma mère; car je suis fils de Schazzarickdin & de Billah-Dadil. Il seroit inutile de rapporter ici les détails des cérémonies de la noce: voici celles qui les suivirent; quoique l'on puisse soupçonner quelque chose de surnaturel dans la passion que les auteurs de mes jours avoient conçue l'un pour l'autre, vu que le Maugraby lui-même en avoit préparé & conduit l'intrigue, la sympathie y entroit sans doute pour beaucoup.

Se voyant unis l'un à l'autre, ils se crurent les plus heureux de la terre; mais, sans s'en douter, ils étoient les jouets de notre ennemi, qui depuis long-temps se préparoit une victime qui n'a jamais cessé de l'être dès l'instant où elle a vu le jour; sa fatale influence m'a dérobé, dès le principe, la douceur des caresses dont j'aurois dû jouir dans le sein paternel. « Oh! si vous ne haïssez point assez ce monstre détestable, prenez de nouveaux motifs d'aversion dans l'amertume que ses infâmes ruses ont répandue sur les plus beaux jours de ma vie.

Pour vous éclairer, il faut que je vous

retrace un tableau qui me révolte encore, & que je viole malgré moi les ſecrets reſpectables du lit nuptial de ceux qui m'ont donné la naiſſance.

En vain la jeuneſſe en ſa fleur brilloit dans mon père, ornée de ſes plus précieux attributs; en vain l'amour avoit fait un braſier de ſon cœur; un charme vainqueur de la force de l'âge & du pouvoir de la paſſion, le glace & l'aſſoupit dès qu'il ſe préſente au lit nuptial.

On ſe doute bien que la perfide marchande de Mouſſoul vient épier, dès le matin, le ſuccès de ſon triomphe ſur la nature & ſur l'amour.

Elle le ſurprend dans les regards des deux amans; mais elle ne doit point ſe précipiter au-devant de la confidence: elle ſera retardée de quelques jours, il faut qu'elle ſoit amenée par le déſeſpoir; mon père ne tarde pas à y être réduit.

« Oh Aſtaroth! s'écrie la perfide confidente, en élevant ſes mains croiſées, voilà du travail de ces malheureux Chinois! Je les reconnois, à un trait pareil; ils n'en font pas d'autres avec leur grand dragon.

« C'eſt bien à juſte titre que cette race

eſt maudite, auſſi voyez comme elle eſt eſtropiée ! ils ſont aux autres hommes ce que le champignon eſt au melon.

« Auſſi ſont-ils partis bien vîte après avoir frappé leur coup ; mais Aſtaroth n'eſt pas un dieu, ou, la balle qu'ils ont jouée ira retomber de leur côté.

« Je pourrois bien, mon prince, vous donner une fronde avec laquelle vous les atteindriez ; mais vous ne pouvez pas, ſeul, tirer vengeance d'un ambaſſadeur eſcorté par quatre mille hommes.

« Abandonnons donc, pour un moment, le ſoin de notre vengeance : il faut courir au plus preſſé. Quand votre épouſe ſe mouroit d'amour pour vous, je fis quelques offrandes à Aſtaroth, & il lui rendit la ſanté : j'imagine d'aller cette nuit même dormir dans ſon temple ; ſes prêtres me connoiſſent, & la dévotion qui m'y conduit tous les jours ne leur eſt pas ſuſpecte.

« Je porterai avec moi ce que j'ai de meilleurs parfums, & après les avoir brûlés, j'appuyerai ma tête ſur un oreiller rempli de graines de pavots blancs. Tranquilliſez-vous, mon prince, & faites fond ſur le crédit, le

ſavoir, & les reſſources de la marchande de Mouſſoul. »

Mon père alla parler à ſon épouſe, & tous deux, également aveuglés, attendirent avec impatience le retour de la marchande de Mouſſoul.

Elle arriva le lendemain matin, elle avoit l'air triomphante : « réjouiſſons-nous, dit-elle, je n'ai pas épargné les parfums; mais ils m'ont bien ſervie, jamais je n'ai fait rêve qui me fût plus agréable, le grand dragon en aura ſur les aîles & ſur le dos.

« Vous ne direz rien de tout ceci, continua-t-elle, qu'au roi votre père; il y a des choſes qni ne ſont pas faites pour le peuple.

« Ce n'eſt point Aſtaroth lui même qui m'a apparu : c'eſt le grand Maugraby, ſon lieutenant ſur la terre. Ah! quelle créature noble, vénérable! vous le verrez quelque jour; non, il n'y a rien de ſi impoſant dans le monde.

« Il étoit tout vêtu de velin d'une blancheur & d'une fineſſe incroyable, c'eſt le bruit occaſionné par le frottement des plis de ſa robe, qui m'a fait tourner la tête de ſon côté.

« Il s'eſt nommé à moi : Aſtaroth, m'a-t-il dit, accepte ton parfum; le prince de Tartarie ſera délivré des funeſtes effets de l'attaque du grand dragon; il ſera vengé de ſes ennemis, riche d'une nombreuſe poſtérité & comblé d'années; mais il faut plus que des parfums à la grande divinité que tu invoques.

« Elle veut un cœur qui ſoit tout à elle, & en exige un gage poſitif.

« Le prince & la princeſſe de Tartarie lui voueront le premier fruit mâle qui va naître de leurs embraſſemens, & tu m'en rapporteras la promeſſe ſcellée de leur ſerment.

« En même temps il a coupé un morceau de ſa robe au-devant de ſa poitrine, il me l'a remis, je vous l'apporte.

« Paſſons à l'appartement de la princeſſe votre épouſe, & faites-lui bien ſentir l'honneur que vous fait Aſtaroth, & l'avantage qu'il y aura pour votre enfant, d'être le fils d'adoption d'une auſſi puiſſante divinité. »

Mon père, enchanté d'une manière ſi déſagréable pour lui, étoit excuſable en déſirant de ſe voir délivré de ce charme.

Ma mère n'étoit pas moins impatiente

de le voir affranchi des effets de ce sortilège humiliant. Tous deux étoient imbus, comme je l'ai été dès l'enfance, des superstitions du culte d'Astaroth.

Leur confidente leur dicte l'écrit, leur tire à chacun une goutte de sang du bras, elle y mêle le sien, & leur fait signer l'engagement formel qui m'a livré au plus grand ennemi que nous puissions avoir; car vous pouvez maintenant être éclairés sur ce que peut être le prétendu dieu Astaroth, dont l'odieux Maugraby est le lieutenant avoué.

Neuf mois après ce fatal contrat je vins au monde, & mes parens, convaincus que je n'étois pas à eux, m'envoyèrent offrir à leur divinité.

Le grand sacrificateur me reçut avec pompe, & me couvrit en cérémonie d'un lange de lin bordé de pourpre, pour caractériser mes deux états de prêtre & d'enfant royal : une nourrice m'éleva dans le temple, d'où on me portoit au palais de temps en temps. J'y recevois des caresses, mais le prêtre qui me suivoit, ne me permettoit pas de m'y abandonner.

Dès que je fus en état de me tenir debout près

près de l'autel, on me faisoit assister à tous les sacrifices; une répugnance invincible m'écartoit dès-lors des devoirs qu'on cherchoit à m'imposer.

Cependant le mariage de mon père & de ma mère paroissoit les faire jouir du sort le plus heureux: la plus grande fécondité en étoit la suite; j'ai laissé trois frères cadets pleins de santé, ainsi, quoique mon dévouement me fit considérer comme éloigné du trône, mon père ne pouvoit pas appréhender de demeurer sans successeur.

Quant à moi, cette vocation forcée m'étoit bien à charge, je ne m'appliquois à aucune chose de mon état, & si je paroissois instruit de ce que l'on m'enseignoit, c'étoit grâce à la nature qui m'avoit doué d'une très-grande facilité. D'ailleurs, quand je pouvois m'échapper des mains de mes surveillans, je montois sur le premier cheval que je trouvois, ou courois dans la campagne un arc à la main.

C'est dans ces diverses occupations, auxquelles je me dérobois, ou me livrois sans dessein, que j'ai atteint ma quinzième année.

Un jour que, vêtu de lin & couronné de roses, je présentois l'encens au grand prêtre,

occupé d'un ſacrifice, on vint m'avertir que mon père & ma mère me demandent au palais.

Je jette précipitamment mon encenſoir, &, habillé comme j'étois, je vole où on me diſoit que j'étois attendu.

Je trouve dans l'appartement de ma mère ce vieillard à barbe blanche, couvert de la même robe de velin dont j'avois ouï tant de fois faire la deſcription, lorſqu'on m'entretenoit des motifs qu'on avoit eus de m'éloigner du palais.

Il ſe leva à mon arrivée, & je vis qu'il dépaſſoit mon père de toute la hauteur du front.

On ne ſauroit, pour en impoſer, ſe compoſer une figure plus noble & plus fière que celle qu'avoit pris le Maugraby.

Je trouvai mon père très-ſérieux, j'apperçus quelques larmes dans les yeux de ma mère.

« Mon fils, dit Schazzarickdin, le lieutenant de la divinité à laquelle vous êtes conſacré, vient vous chercher pour vous conduire où vous devez prendre vos initiations; ſeigneur, dit le Maugraby, vous me tenez votre parole & je vous rends votre

écrit, s'il y a quelque chose dont je n'aie pas sujet d'être content, je ne saurois m'en prendre à vous.

« Jeune homme, me dit-il en se retournant vers moi, vous allez vous occuper plus sérieusement que vous n'avez fait : en disant cela il me tenoit par la main, qu'il ne quitta plus, tandis que mon père & ma mère me tenoient embrassé ; bientôt il sort & m'emmène avec lui.

Nous trouvons devant le palais un chameau destiné à notre voyage, on me fait prendre la place la plus commode : un grand esclave nègre marchoit devant nous, en tenant le chameau par le licol.

Dès que nous sommes hors de la ville, en un endroit écarté ; Ilage-Cadahé, dit mon maître à l'esclave, arrête, nous allons changer de voiture, celle-ci est trop lente pour nous : en disant cela il s'élance lestement du chameau, & l'esclave me tend les bras pour m'aider à en descendre.

Avant que le nègre m'eut mis à terre : « pendant que tu le tiens, lui dit-il, habille-le commodément pour le voyage. »

Le nègre, alors, me parcourt légèrement le corps avec les deux mains, & s'arrête au

front, qu'il pétrit rudement; peu après il ſe fait dans moi une révolution ſi étrange qu'il m'eſt impoſſible de la décrire; elle commence par un tournement de tête ſi prodigieux que j'en perds l'équilibre, & tombe ſur le côté.

Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je crus voir qu'au lieu d'être un homme, je n'étois qu'un petit morceau de bois, taillé en cône, pointu par le bout, & garni d'un gros clou d'or à la pointe!

Je vous dis que je crus voir, parce qu'en effet, d'après les livres que j'ai lu, j'ai appris la valeur des trois quarts des illuſions opérées par la magie, & ſuis aujourd'hui convaincu que je ne voyois pas ce que j'étois, & n'étois pas ce que je voyois. Je faiſois un rêve plus fort qu'un autre rêve; mais il s'y trouva du réel, comme vous allez voir, & les organes des ſenſations n'étoient pas engourdis.

Allons, Ilage-Cadahé! dit mon maître, dépouillé de ſa barbe & de ſa robe, & devenu affreux; prends un fouet & donne-moi l'autre, réveillons cette toupie qui dort, cela nous amuſera dans le chemin, & je ſentis tomber ſur moi une grêle de coups,



Jeune Homme, vous allez vous occuper plus sérieusement que vous n'avez fait.

C. P. Marillier del. N. De Launay Sc.

qui me donna bien lieu de m'appercevoir que je n'étois pas de bois.

On m'appuyoit des traits, partant des lanières de cuir, qui m'enlevoient & me portoient à cent pas, mais mes joueurs m'atteignoient dans le moment.

La raillerie se mêloit à la cruauté. « Ah! le beau coup que tu viens de faire, Ilage-Cadahé! mais notre toupie est excellente; j'étois bien prévenu qu'il y avoit beaucoup de toupies dans le collége de nos prêtres; mais celle-ci passe toute idée de perfection.

Je ne pus pas en entendre davantage, je m'évanouis, & ne revins que dans le ruisseau où on lavoit mes plaies, car il n'y avoit pas un coup appliqué sur la toupie qui ne m'eut tiré une goutte de sang.

Cette barbarie étoit peu de chose en comparaison de celle que je vais vous dire, & dont j'ai malheureusement été la victime pendant un an, comme je l'avois été de leur première rage.

Il me restoit assez de connoissance pour les entendre; mais j'étois trop foible pour la manifester au-dehors.

« Ilage-Cadahé, disoit le maître fourbe, nous avons obéi à des ordres auxquels nous

ne pouvons résister, en châtiant ce jeune ministre du temple d'Astaroth, qui étoit sans application, sans zèle, sans dévotion, même sans intention; mais moi, malheureux père! je payerai bien cher mon obéissance; car je perdrai mon cher enfant, mon fils unique.

« Tu le sais, disoit-il après avoir sanglotté, Ilage-Cadahé, puisque ce fut toi qui emportas Schazzarickdin hors du lit de Billah-Dadil, pour m'y mettre à sa place; d'autant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de rompre l'enchantement du grand Dragon.

« Depuis tant de temps je portois ce jeune homme dans mon cœur, j'aspirois à me trouver libre, pour donner à son éducation négligée les plus tendres soins; il ne doit rien entrer d'impur où je vais, mais les ordres des dieux sont positifs, & leur exécution va peut-être me condamner aux larmes pour le reste de la vie : en disant cela, le scélérat versoit des larmes qui eussent attendri un rocher.

On m'avoit posé à terre sur un tas de mousse, là tous deux me passoient la main sur les lèvres: « il respire encore, disoient-ils, ils touchoient mon pouls, le trouvoient

bien foible; « si vous risquiez une goutte de votre élixir de vie, disoit le nègre : » il est bien fort, disoit mon prétendu père, j'en ai de si doux chez moi; mais une goutte n'est qu'une goutte. Essayons, on me soulève la tête : les scélérats connoissoient bien la puissance qu'ils employoient : elle me rendit avec mes forces ma sensibilité à toutes les douleurs dont ils m'avoient accablé; maîtres de les suspendre, il entroit dans leur plan de m'en laisser éprouver les rigueurs, je poussai des cris douloureux.

« Ah! il souffre, je le sauverai, cria le Maugraby comme transporté de joie, je vais l'emporter chez moi où la mort ne sauroit pénétrer. Vas-t-en, Ilage-Cadahé, tu ne saurois me suivre où je vais; rends compte de mon obéissance en esclave fidelle. »

Je ne m'étendrai pas davantage sur la conduite de ce démon à mon égard.

« Vous connoissez d'ailleurs le parti qu'il peut tirer d'une fable, quand il a trouvé le moyen de la faire adopter : vous voyez donc tout l'avantage qu'il put prendre sur moi, pour me persuader que mon père n'étoit pas mon père, & malheureusement

la tendreſſe de mon père à mon égard avoit toujours été accompagnée de retenue.

Cependant, quoiqu'avec cette perſuaſion, mon éducation n'étant pas telle que l'auroit comporté ma naiſſance, ne pouvant m'attacher à aucun ouvrage d'application, né avec un eſprit indépendant, j'étois négligeant ſur ce qu'il m'ordonnoit de faire, & déſobéiſſant quelquefois.

J'eſſuyois alors des brutalités dont vous avez l'idée; un ſoufflet de lui me fit enfler les lèvres pour huit jours: je le reçus, parce que, dans une de ces abſences qu'il feignoit, au lieu de travailler à une règle de calcul qu'il m'avoit donné, j'avois été chercher un livre de ſon art dans un endroit où il l'avoit caché, ſans doute pour que je le viſſe faire; il paroit tout d'un coup, m'arrache le livre, & me frappe.

Six jours ſe ſont paſſés depuis cette aventure, & il a affecté de me traiter avec ſa cordialité ordinaire, & même avec plus de confiance; il me mène à la chaſſe au daim, nous étions tous deux armés d'une lance, & je m'étois d'autant plus familiariſé avec l'uſage de cette arme, qu'on m'en permettoit l'uſage dans le collége des prêtres.

Mon ennemi marchoit devant moi, il met le pied ſur un tronc d'arbre épineux, caché ſous l'herbe, & le retire ſanglant; une groſſe épine lui traverſoit le pied en paſſant à travers le cuir, très-mince, de ſon brodequin.

Il jette un cri, s'arrête & s'aſſied; je témoigne de l'étonnement: « ce ne ſera rien, mon cher fils, me dit-il. »

Il interprêtoit mal mon mouvement s'il l'imputoit à la ſenſibilité; mais ſans doute il vouloit en paroître la dupe. « Ne t'allarme pas, dit-il, je ne marche jamais ſans une ſorte de beaume avec moi. »

Il y avoit à côté de cet endroit un tas de terre retournée & élevée, recouverte de gazon, qui formoit une eſpèce de ſiége; il s'y aſſit, ſe déchauſſe & tire de ſa poche deux petits flacons, l'un pour étuver, l'autre pour panſer ſa plaie.

Son ſang couloit abondamment, & me fit faire cette réflexion. « C'eſt un homme comme moi, une épine le bleſſe: une lance le tueroit. »

L'idée du premier traitement que j'en ai reçu me revient dans toute ſa force, & combien il m'avoit paru affreux quand il

m'accabloit de coups, d'invectives & de railleries.

« Il se dit mon père, me dis-je, me fait des caresses outrées, des menaces atroces si je ne lui obéis pas; son Astaroth me détruira.

« Ce ne sera pas par lui, car je m'en vais le détruire lui même, & je l'empêcherai bien de se servir de son beaume. »

En disant cela, comme il me tournoit le dos, je l'ajuste avec ma lance, l'atteins entre les deux épaules, le porte à terre en avant, & l'y cloue la face sur le sable.

Je ne fis pas même alors la réflexion, « que deviendrai-je seul ici? craignant qu'il ne put se relever & n'exerçât sur moi sa terrible vengeance, j'allois sur lui pour l'achever en franchissant le banc de gazon qui nous séparoit; mais, en passant dessus, le pied me glisse & je tombe.

Je veux me relever, je me trouve les pieds & les mains liées, & le Maugraby debout est en face de moi, avec ce regard horrible qui est le sien, toutes les fois qu'il ne se contrefait point.

« Vil assassin! me dit-il, capable de te porter jusqu'au parricide! je t'ai démasqué,

tu ne commettras plus de crime ſur la terre. »

La terreur dont j'étois ſaiſi m'empêcha de donner de l'attention aux railleries ſanglantes qu'il faiſoit de moi & de toute ma famille ; mon grand-père le bucheron n'y étoit pas épargné, & le monſtre, qui m'accabloit alors, ſe donnoit pour l'auteur de la fortune que la famille de ma mère avoit faite.

Il me traîna dans ſon abominable cimetière : j'ignore le temps que j'y ai vécu, ſi toutefois ſouffrir ſans penſer peut s'appeler vivre.

Les cinq princes qui avoient écouté l'hiſtoire de Baldivilinn lui avoient prêté l'attention la plus ſoutenue ; quand il l'eut finie, leurs regards ſe tournèrent vers le ſeul d'entr'eux qui n'eut pas raconté la ſienne ; il ſe mit en devoir de contenter leur impatience.

Hiſtoire de Shahadildin, prince de Damas.

OH mes frères ! dit-il, mes nobles & triſtes compagnons d'infortune ! combien vous avez réveillé de ſentimens dans mon cœur ! combien vous avez porté de lumiè-

res dans mon esprit, pour l'éclairer sur mes propres aventures !

Je dévine maintenant des choses qui me paroissoient inexplicables, & je reconnois dans différens personnages, dont je vais vous rapporter les actions, le même ouvrier qui a tramé si adroitement notre perte, & lui donnerai son infâme & véritable nom, quelque forme qu'il ait usurpée pour venir à bout de ses coupables desseins.

Pour ne point jeter de confusion dans des faits qui me semblent tous nécessairement liés les uns aux autres, à l'exemple du prince de Tartarie, je prendrai mon récit d'un peu haut.

Ma mère perdit à quatorze ans la sienne qui en avoit trente-cinq, & demeura sous la tutelle de sa grand-mère, femme d'un âge très-avancé, que j'appelois ma mère-grand; dans ce temps-là, elle prenoit bien des soins de moi; je pensois lui avoir beaucoup d'obligations : mais en réfléchissant sur les récits que je viens d'entendre, je vois que je lui ai dû tous mes malheurs. Je vois encore que, vis-à-vis de moi, elle étoit innocente, mais infiniment abusée sur mon compte comme sur le sien.

Je vous dois un portrait fidelle de celle que j'appelois ma mère-grand ; mais tel que vous m'avez mis dans le cas de l'envisager aujourd'hui, c'est-à-dire comme l'agente du Maugraby, pour mon malheur, & peut-être pour l'infortune actuelle de ma famille. Je ramasserai les différens traits que je tiens d'elle, & vous les exposerai, pour ne vous abuser ni sur son compte ni sur le mien.

Elle s'appeloit Haméné, n'ayant qu'une fille, elle étoit demeurée veuve d'un marchand de Damas, de fort bonne heure.

Je me souviens qu'un jeune page, aimé du roi mon grand-père, me disoit: « prenez garde que mère-grand ne vous fasse mourir de dévotion, comme elle a fait de son mari & de son gendre. Je ne doute pas que le jeune page n'eut entendu tenir ce discours, sur le compte de ma mère-grand ; puisqu'on ne l'appeloit qu'Haméné la sainte, ou la sainte de Damas ; & jamais personne ne poussa plus loin les dehors de la sainteté.

Elle ne sortoit jamais qu'avec un voile, plus grand & plus épais que tous ceux que portoient les autres femmes ; mais son ajustement de couleur sombre, sa taille haute, sèche & droite, malgré son grand âge, l'eus-

fent ſeuls fait reconnoître, quand le livre de l'Alcoran, qu'elle avoit toujours ſous le bras, & un chapelet (1) dont les grains étoient gros comme des œufs, ne l'euſſent point caractériſée.

Elle prenoit le deuil pour ſuivre toutes les pompes funèbres, elle ſe mêloit parmi la famille du mort: & les douleurs véritables n'étoient rien en comparaiſon de celle dont elle s'y montroit pénétrée. Enfin, pour peindre l'affliction d'une femme qui avoit perdu ſon mari, on diſoit: « elle le pleure d'auſſi bon cœur que feroit la ſainte. »

Je lui diſois un jour qu'elle s'étoit déſolée à l'enterrement d'un cadi, dont tout le monde parloit mal: « mais, ma mère-grand, pourquoi êtes-vous ſi fâchée de la mort d'un homme qui n'étoit pas bon? »

« C'eſt, me répondit-elle, parce qu'il n'étoit pas bon; ſi je ne pleurois que les hommes qui le ſont, je ne jetterois pas une larme; mais tiens, les hommes ne valent rien, les femmes ſont cent fois pis. Tout cela meurt comme des mouches & ſouillés

(1) Les Derviches, les Santons portent au col un gros chapelet qu'on appelle *Maſpbaba*.

comme des porcs, l'ange de la mort vient & les enlève pour les conduire où Mahomet ne sauroit les prendre, vois s'il est possible de ne pas pleurer.

« Les plus méchans, continuoit-elle, sont les plus à plaindre. Ah! qu'ils ont besoin qu'on aille faire des prières autour de leurs tombeaux, pour en écarter les oiseaux d'enfer qui leur rongent le cœur & les entrailles, sans qu'il y paroisse! »

Aussi, pénétrée du besoin que les morts avoient de ses prières, ne se fut-elle jamais couchée sans avoir été roder autour des cimetières & dedans, pour s'acquitter, disoit elle, du seul véritable devoir qu'ayent ceux qui sont encore sur la terre.

Là, elle enchantoit le peuple par l'air de dévotion avec lequel elle faisoit les prières ordinaires : les faquirs & les derviches, dont elle usurpoit la profession, voyant qu'on s'adressoit à elle plus volontiers qu'à eux, pour lui demander des prières, & qu'elle ne négligeoit pas les rétributions, animés par le double motif de la jalousie & de l'avarice, vont porter plainte à l'Ilnakib (1).

(1) Ilnakib, chef des cadis.

Les chefs des deux corps n'arrivoient pas les mains vides, ils apportoient de quoi garnir celles de ce juge : dès qu'ils l'eurent mis en état de préjuger qu'ils avoient besoin d'une décision de sa part, il monta gravement sur son siége & les engagea à s'expliquer.

« Seigneur, dirent-ils, une vieille femme, que votre sagesse puisse confondre, ne se contente pas de suivre toute échevelée les enterremens, d'y pousser des hurlemens qui empêchent qu'on ne fasse attention aux prières, d'être enfin une horreur de plus attachée sur les pas de la mort, elle se porte dans tous les cimetières de Damas, pénétre dans les tombeaux ; a l'audace d'y réciter tout haut l'Ilfathea & l'Ilcathmé (1), comme notre état exige que nous le fassions.

« Dupe de ses grimaces & de ses contorsions, le peuple dédaigne les secours que nous pourrions apporter aux fidelles défunts, & met toute sa confiance dans les extravagances de cette hypocrite créature.

« Défendez, seigneur, à la vieille Ha-

(1) L'Ilfathea est une préface à la prière ; l'Ilcathmé est celle qu'on fait pour les morts.

méné, qu'on ne peut appeler que par dérision la sainte, de se mêler aux œuvres saintes; vous en ferez une agréable à Dieu, à son grand prophête, & d'une utilité absolue pour maintenir le respect dû aux cérémonies religieuses. »

Je pense aujourd'hui que, quand on n'auroit pas payé l'Ilnakib, il n'auroit pas dû rejeter une proposition aussi raisonnable; même en soupçonnant les véritables motifs qui portoient à la faire. Le juge avoit besoin d'une raison plus déterminante pour l'engager à désobliger le peuple, en le privant des prières publiques de la sainte, le poids de l'or ayant fait entièrement pancher la balance contre Haméné, elle reçut une défense en règle, de troubler à l'avenir les prières que les fakirs & les dervi-ches faisoient dans les tombeaux, sous peine d'essuyer les plus rigoureux châtimens, si elle avoit seulement l'audace de s'y présenter.

Oh! qu'elle fut terrassée par cet ordre! Elle avoit envie d'aller se mêler parmi le peuple pour le faire crier contre l'Ilnakib & ses protégés, mais si haut, qu'il se fit entendre par le roi de Damas, quand elle

fut détournée de ce projet par le meſſage le plus engageant.

« N'êtes-vous pas la bonne ſainte Haméné? lui dit une eſclave de très-bonne mine, & parfaitement bien vêtue : » oui, répond elle ; en ce cas là, répond l'envoyée, vous obligerez infiniment mon maître, riche marchand Arménien, qui eſt établi ici près dans le Kan, de lui faire la grâce de paſſer chez lui, il a un grand beſoin de vos prières & ſera bien reconnoiſſant de la grâce que vous allez lui faire.

« Courons à cette pratique, dit ma mère-grand, pour empêcher que les fakirs ne nous la débauchent, les boutiques & les magaſins du Kan de Damas valent bien les tombeaux qui ſont aux environs, & en attendant que je puiſſe me venger ailleurs & autrement, ſi les marchands m'écoutent comme ils doivent le faire, je m'en vais bien leur en dire ſur le compte de mes ennemis.

« Je les aurois pour amis ſi j'euſſe voulu partager avec eux, & leur ouvrir ma porte ; mais j'ai une fille à élever, à marier, ils auroient mis ma maiſon en mauvaiſe odeur, & je gagne plus de réputation en faiſant

dans mon quartier quelques aumônes bien entendues, qu'à nourrir tous les jours trente fainéans comme eux. »

Tout en raisonnant ainsi sur ses intérêts, la vieille Haméné arrivoit au Kan; elle y trouva, sur un sopha très-étoffé, un homme d'un âge en apparence très-avancé, d'une haute stature, une barbe blanche, épaisse, longue, vénérable, un turban du plus grand volume, une robe à l'arménienne, à larges plis. Cet homme, dès qu'il apperçoit ma mère-grand, vient au-devant d'elle jusqu'à la porte du magasin, d'un air respectueux & empressé.

« Je reconnois, Madame, lui dit-il en lui présentant la main, pour la faire asseoir sur le sopha, la faveur de mon étoile qui m'a conduit à Damas, pour y trouver du remède à mes inquiétudes, dans les secours de la sainte personne qui veut bien me favoriser de sa visite.

« Tout le monde, seigneur étranger, ne pense pas comme vous, répond Haméné, les fakirs & les santons....... » Laissons-là, madame, la manière dont ces gens-là jugent des choses; on a été instruit dans le Kan de leurs intrigues contre vous, ils ont sou-

tenu leur caractère connu, sans pouvoir blesser le vôtre, & la confiance que je vais vous montrer en est la preuve.

« Je viens d'avoir le malheur de perdre mon frère; il m'a laissé son héritage, à moi qui suis moi-même sans héritier, son tombeau est bien loin d'ici : il est dans les montagnes de l'Arménie, mais on peut prier partout, & je vous ai fait engager, madame, à venir m'accorder ici même vos bonnes prières pour lui. »

Seigneur, répondit ma mère-grand, j'ai déjà parfait mes ablutions & mes deux prières du matin, & me voilà prête à faire ce que vous demandez; je désirerois savoir quelle profession exerçoit le défunt, & à quel défaut il paroissoit enclin. »

« Il étoit, madame, commerçant comme moi; voilà ses livres qui m'ont été remis; d'ailleurs il pouvoit un peu trop aimer les femmes, je crois que cela doit avoir avancé son terme; mais j'espère que Mahomet le lui pardonnera. »

Et moi aussi, disoit sans doute intérieurement la dévote Haméné. « Descendez ces livres de compte, de la place où je les vois, je les environnerai de mon chapelet;

l'homme a dans la profeſſion qu'il exerce une tentation continuelle, qui le porte à la tranſgreſſion de ſes devoirs. Si le défunt a pu ſuccomber à quelques-unes, nous allons en demander pardon pour lui; quant à la mort, elle vient toujours à ſon heure: le deſtin, la règle, & le cimeterre de l'ennemi, ni l'amour des femmes ne ſauroient en avancer l'inſtant.

Admirable! s'écria le marchand Arménien; voilà les livres! Haméné fait ſes petites cérémonies, ſe met à genoux, ouvre ſon Alcoran & recite tout haut les prières.

L'Arménien, pendant qu'elle étoit ainſi occupée, paroiſſoit rempli de reſpect & abſorbé dans la profondeur de la méditation.

« La prière eſt finie, il tire deux pièces d'or de ſa bourſe, les donne à Haméné: ma ſainte dame, lui dit-il, votre compagnie, dans la ſituation où mon cœur & mon eſprit ſe trouvent, me feroit d'une grande conſolation, faites-moi l'honneur de dîner avec moi.

« Ma mère-grand ne peut ſe refuſer à une invitation auſſi gracieuſe, & s'applaudit bientôt de l'avoir acceptée, car la chère étoit choiſie.

« Voilà, disoit l'Arménien, comme je vis ordinairement, mais je n'ai pas le bonheur dont je jouis aujourd'hui, de pouvoir m'entretenir comme je le fais avec une compagnie aussi édifiante ; si j'engage une personne du Kan à venir dîner avec moi, nous ne pouvons parler que de commerce, & j'avoue que je me trouve trop heureux de pouvoir oublier mes occupations ordinaires. Je ne connois d'ailleurs ni ne suis connu de personne à Damas, & je craindrois d'y contracter des liaisons. »

Vous avez raison, seigneur étranger, dit ma mère-grand, il vous seroit difficile, peut-être impossible, d'y trouver quelqu'un qui vous convînt ; il y a une malédiction sur cette ville. Sans les prières de quelque bonne ame que je ne nomme point, mais qui s'élèvent vers le ciel de jour & de nuit, il y a long temps que Damas eût été frappée par les carreaux enflammés, partant du ciel.

« Il n'y a pas ici d'autre religion que celle de l'or, pas d'autre justice que celle de l'intérêt. Le commerce est une friponnerie presque manifeste.

« Quand il vient des gens de Damas dans

votre magasin, ayez des yeux tout autour de la tête : ils ont autant de mains crochues pour vous dérober vos bijoux, qu'on compte de pattes à une araignée.

« S'ils veulent faire un troc avec vous, ils vous donneront du verre peint pour une escarboucle. »

« Entrez dans leurs magasins si vous voulez faire emplette d'une étoffe ; de saluts en politesses, de politesses en saluts, ils vous feront faire le tour de l'appartement jusqu'à ce qu'ils aient pu, d'un coup d'épaule, fermer la fenêtre qui laisseroit tomber trop de jour sur les défauts de ce qu'ils doivent vous montrer : voilà les hommes d'ici, ils sont à fuir ; & fiez-vous aux femmes ! vous serez encore plus mal adressé. »

« J'ai ouï dire, répond l'Arménien, qu'elles étoient affables & fort belles. Affables ! répond ma bonne mère-grand, pourquoi ne pas dire caressantes ? mais tout est affectation chez elles, on sait bien à quoi elles en veulent, & si elles paroissent jolies, c'est l'effet de l'artifice plutôt que celui de la nature.

« Leur visage n'est que blanc par dessous, fard par dessus : & ces petites taches

noires (1), qu'elles paroiſſent diſtribuer avec étourderie ſur leur peau, pour en relever l'éclat, y ſont miſes à deſſein pour cacher les traces de quelque maladie; il n'y a pas juſqu'à leurs caprices qui ne ſoient étudiés: d'ailleurs, il n'y a point de jeu où elles ne trompent, elles me feroient rougir d'être de leur ſexe, ſi je ne me fuſſe étudiée de bonne heure à corriger en moi tous les défauts du mien. »

« Madame, dit le marchand, vous me donnez la plus haute idée de votre vertu, par la force de l'impreſſion que font ſur vous les défauts des autres. Je me ſépare à regret de vous; mais dans l'eſpérance que, vous occupant ce ſoir des beſoins du défunt mon pauvre frère, vous voudrez bien venir demain recommencer ici la bonne œuvre. »

La vieille ſainte ſortit du Kan, en partie conſolée de la défenſe que lui avoit fait le cadi: vive (diſoit-elle en s'en allant chez elle) un marchand d'Arménie! ces

(1) Les femmes Arabes ſe font de petites taches noires ſur le viſage; les mouches de taffetas nous vinrent d'Arabie.

gens-là

gens-là ont une religion ſolide, & ſavent honorer la vertu comme elle doit l'être.

Elle devança le lendemain l'heure du rendez-vous, & n'en fut que plus agréablement reçue. Les prières furent réitérées avec un redoublement de zèle & de ferveur très-marqués.

« Mon pauvre frère, diſoit de temps en temps l'Arménien d'un air attendri, je ne me ſerois jamais attendu à trouver de ſemblables ſecours dans une ville auſſi décriée pour les mœurs que l'eſt Damas! Haméné entendant ce diſcours, redoubloit ſes démonſtrations de piété. »

Mais l'heure du dîner vient, il étoit plus recherché que la veille; ſur la fin, un gros eſclave a l'indiſcrétion de mettre ſur la table une bouteille de vin.

« Illage-Cadahé, lui dit ſon maître, vous manquez d'égards: vous allez ſcandaliſer madame. »

L'Africain faiſoit le ſigne de reprendre la bouteille: « non, lui dit ma mère-grand, n'en faites rien.

« Seigneur étranger, malheur à qui ſe ſcandaliſe! la défenſe de Mahomet ne regarde pas les gens de votre âge, mais ceux

qui sont bouillans de passions désordonnées; mon médecin m'a conseillé le vin pour remède, depuis que j'ai été sujette à des défaillances d'estomac; mais je n'y toucherois pas, dussai-je en mourir, dans le temps du Ramazan; alors il vaut mieux mourir que rompre le jeûne.

« Vous me rassurez, madame, dit l'Arménien, & j'en boirai avec vous, dans la confiance de ne point aller contre le précepte; j'admire combien il est à propos de vivre avec des gens instruits, pour être délivré de scrupules déraisonnables. »

En tenant ces discours on vidoit la bouteille, & un verre d'excellente liqueur venoit encore ajouter aux précautions prises pour enchérir sur le régime prescrit par le médecin.

Le repas fut plus long que la veille, mais aussi la séance fut payée au double: car la vieille sainte remporta quatre pièces d'or, avec un engagement très-gracieux pour le lendemain.

On peut penser que ma mère-grand fut plus qu'exacte, qu'elle remplit son devoir avec une ardeur sans égale: comme chaque jour elle enchérissoit sur sa manière de

prier, l'Arménien ne se négligeoit pas davantage dans celle de la régaler, & on ne grondoit pas Illage-Cadahé quand il apportoit du vin vers le milieu du repas.

De part & d'autre on se tenoit des discours obligeans, & cela finissoit encore mieux, quand l'Arménien ouvrant sa bourse donnoit huit pièces d'or au lieu de quatre; ma mère-grand revenoit chez elle priée pour le lendemain, la tête presque tournée.

« Mais, se disoit-elle, il n'est pas possible autrement, il faut que cet homme-là m'aime.... S'il m'épousoit!.... Eh bien! je l'épouserois; ce ne seroit pas pour moi, ce seroit pour faire du bien à ma petite fille. Quand elle se présenta le lendemain pour faire ses petites fonctions, elle avoit soigné son ajustement, & sûrement fait disparoître ses rides les plus choquantes; l'Arménien ne pouvoit manquer de voir les soins qu'on s'étoit donné pour lui plaire; ses discours obligeans, l'abondance de sa table & seize pièces d'or parurent être le témoignage de sa sensibilité; mais il ne lui échappa aucune de ces propositions qu'on se promettoit enfin de voir sortir de sa bouche.

Cinq jours se passent, sans que de part & d'autre il y ait la moindre altération dans les procédés réciproques, hors en un seul point, c'est que la bonne chère & les pièces d'or doublant de jour en jour, le dernier jour, en s'en revenant, ma bonne mère-grand, dont le vin avoit un peu attaqué les jambes, plioit sous la somme qu'elle apportoit à la maison.

Elle entra comme à son ordinaire chez sa petite fille, à qui elle n'avoit pas pu cacher sa bonne fortune & ses espérances. « Vois, lui dit-elle, s'il m'épousera, petit à petit il me fait ma dot, & tu ne tarderas pas à avoir l'Arménien pour beau-grand-père. »

J'ai ouï ma mère rire quelquefois avec mon père des extravagances que fit ce soir là ma mère-grand; ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que je leur entendois dire alors: « *Et cependant c'est une sainte, tout Damas le dit, elle l'a bien prouvé, son chapelet fait des miracles.*

Au bout de neuf jours le rôle de ma mère-grand étoit fini, c'étoit au prétendu Arménien à jouer le sien.

Quand elle se présenta dans le Kan, il

vint au-devant d'elle avec un visage épanoui. « Arrivez, madame, venez recevoir le tribut de ma reconnoissance, asseyons-nous ; l'affaire de mon frère est faite, grâces à vos prières.

« Je ne vous dissimulerai pas, continua-t-il, qu'appréhendant de vous faire entrevoir trop de difficultés dans ce que vous entrepreniez, je vous avois caché des circonstances bien douloureuses pour moi ; mais dans trois songes consécutifs, mon frère m'étoit apparu chargé de chaînes, accablé de tourmens horribles.

« Ne sachant quel parti prendre pour lui donner du soulagement, une voix secrète me poussa vers Damas ; je crus qu'elle m'engageoit au grand pélerinage ; mais j'ai plus reçu ici que je ne pouvois trouver dans ce voyage, & cette nuit, dans la vision la plus claire, mon frère m'est apparu couvert de lin d'une finesse & d'une blancheur éclatante ; votre chapelet faisoit un cercle autour de sa tête, & les grains en brilloient comme autant d'étoiles.

« Commandez à ma reconnoissance, madame, tout ce que vous voudrez exiger d'elle ; la succession de mon frère sera à

vous, heureux par-là de nous acquitter tous deux envers le ciel, dont vous êtes l'instrument. »

Ma mère-grand est convenue avec sa petite fille que, jusques-là, elle ne se seroit pas flattée d'être aussi bien avec le ciel. « Vois, lui avoit-elle dit, ce que c'est que d'être humble ? On croit toujours valoir trop peu. »

Quoiqu'un peu étourdie par sa bonne fortune, elle prit le parti de se saisir de ce qu'on lui en faisoit voir sur la terre, du mieux qu'il lui seroit possible : elle pose son chapelet & son voile d'un air aisé sur une table.

« Dieu est bon, dit-elle, seigneur, & il fait grâce à qui il lui plaît, celle qu'a reçue votre frère est déjà une grande partie de ma récompense : mais dînons & nous raisonnerons sur ce que nous pouvons faire. »

On dîna somptueusement, & Illage-Cadahé risqua de mettre sur la table quelques flacons de vin sans en être réprimandé ; ma mère-grand mangeoit & buvoit de la meilleure grâce qu'il lui étoit possible, & il n'y a point de doute que son hôte

ne s'amusât de la gentilleſſe qu'il lui voyoit affecter; mais le moment des explications vint enfin, quand la table fut deſſervie.

L'Arménien prend reſpectueuſement Haméné par les deux mains, & la fait aſſeoir ſur le ſopha. « Sainte femme, lui dit-il, indiquez-moi le moyen de reconnoître les obligations que j'ai contractées envers vous.

« Mais, répond ma mère-grand, quand les âges ſe rapportent à-peu-près, quand les humeurs ſe conviennent, quand on eſt dans les mêmes principes......

« Que voulez-vous me faire entendre, Madame? vous allez augmenter mes regrets: ah! ſans doute. Je vous aurois prévenue; mais concevez mon malheur!

« Inſtruit de l'état fâcheux dans lequel ſe trouvoit mon frère: attribuant les châtimens qu'il avoit attirés ſur lui à l'excès de ſon amour pour les femmes; ayant moi-même des reproches à me faire à ce ſujet, j'ai fait le vœu, ſi je pouvois parvenir à le tirer de peine, de ne jamais me remarier.

« Cela eſt fort ſérieux, reprend ma mère-grand; mais il y a du remède, on va à la Mecque ſe faire abſoudre d'un vœu comme celui-là, & ſans ſcrupule encore,

quand il s'agit de contracter une union raisonnable.... « Très-raisonnable sans doute, dit l'Arménien. — » Je vous accompagnerois — « avec votre chapelet: il ne faudroit pas y manquer; mais malheureusement on ne peut y songer de l'année; car nous venons de laisser partir la caravane. Voyons, en attendant celle de l'année prochaine, ma chère sainte, ce que je pourrois faire pour vous: — m'aider à me venger des fakirs, des derviches, de leurs supérieurs & de l'Ilnakib. — Faut-il vous défaire de tout ce monde-là à la fois? Cela auroit l'air d'une destruction, je ne gouverne pas à ma fantaisie le fléau de la peste, non que je désapprouve la vengeance, elle est nécessaire au repos de l'humanité, & je vais vous le prouver en quatre mots.

« N'est-ce pas que si chacun égorgeoit aujourd'hui son ennemi, demain tout seroit en paix sur la terre, & en vérité il n'y a que cela de désirable; aussi ne prétends-je pas, si je le puis, ménager les vôtres; mais il est de la saine morale d'épargner ceux qui ne sont pas dangereux; d'ailleurs, dans ce genre de service à vous rendre, il me faut quelque temps pour me retourner. Voyons

s'il m'eſt impoſſible de faire quelque choſe pour vous, qui n'ait du rapport qu'à vous : n'auriez-vous pas d'enfant ? »

« Hélas ! ſeigneur, il ne me reſte qu'une petite fille : — quel âge a-t-elle ? — ſeize ans ; — ſeize ans ! c'eſt un bel âge, elle doit tenir de vous, être charmante. — Vous êtes gracieux ; mais à dire vrai, les yeux n'en ſauroient rencontrer une ſur la terre qui l'égale en beauté & en ſageſſe. —

Le marchand ſe lève paiſiblement de deſſus le ſopha, monte ſur un gradin, atteint à une boîte fort élevée, la deſcend, l'ouvre, & en tire un colier de perles, que leur eau, leur forme, leur égalité rendoient ineſtimable. « Voici, dit-il, le chapelet de ma belle & dévote petite-fille ; faites-le toucher au vôtre pour lui donner du prix, & nous irons le lui porter. »

Haméné, veuve d'un marchand de perles, voit un préſent digne d'être offert à une reine ; elle réfléchit que l'homme qui lui fait un cadeau de cette force, pour une jeune perſonne qu'il ne connoit pas, à laquelle il ne peut prétendre, ne balancera pas à faire le voyage de la Mecque. La joie pétille dans ſes regards.

« Allons, dit-elle, vous offrez de si bonne grâce qu'il n'est pas possible de vous refuser; vous serez le premier homme qui aura vu ma chère petite Yatissa. Il est inutile de peindre la conduite de l'Arménien dans la maison de ma mère-grand. Il combla Haméné & sa petite fille d'honnêtetés & d'égards, il les enchanta toutes deux, il ne se retira qu'en engageant ma mère-grand à venir passer la journée avec lui le lendemain.

La vieille accepta avec joie une invitation qui lui sembloit être un à compte sur le pélerinage. Elle se pressa de s'y rendre de bonne heure; l'Arménien terminoit un marché de bijoux.

« Je suis à vous, madame, lui dit-il, & dans le moment il congédie ses marchands, & ferme ses boîtes : il adresse la parole à son premier esclave. « Illage-Cadahé, lui dit-il, vous devez savoir que quand madame est ici, je n'y admets pas d'importuns. »

Ils s'asseyent sur le sopha: « vous m'avez fait faire, dit l'Arménien à ma mère-grand, la connoissance d'un objet charmant. J'ai les mêmes sentimens pour elle que pour vous; l'idée de faire sa fortune & son bonheur

m'a fait tourner la tête toute la nuit, & après dîner je vous dirai tous mes projets. »

Les espérances qu'un pareil discours faisoit naître dans le cœur d'Haméné, étoient propres à lui donner de la gaieté & de l'appétit; elle fit briller l'un & l'autre, avec un certain empressement cependant, de voir la table desservie.

« Parlons de notre petite fille, dit l'Arménien; savez-vous que c'est un morceau pour le fils-unique d'un roi?

— Vraiment, reprit-elle, je le penserois bien; mais il faudra que les rois s'en passent, puisque nous ne pouvons atteindre jusqu'à eux. —

« Eh bien! ma bonne sainte, j'ai plus de ressources que vous n'imaginez. Vos efforts se tournent vers le ciel; moi, je puis quelque chose sur la terre: que me donneriez-vous si, par mon moyen, votre fille devenoit la femme de l'héritier d'un puissant roi? —

Je vous donnerois...... mais vous serez maître de mon corps après le pélerinage. Je n'ai donc plus que mon ame à vous donner. —

Votre ame, ma bonne sainte! je la con

nois, j'accepte le cadeau au nom de celui à qui je rapporte tout ce que fais, à qui je dois ce que je possède & ce que je puis faire : donnez-moi un grain de votre chapelet, je l'aurai bien vîte remplacé par un autre..... Je suis comblé, nous vous posséderons toute entière.

« A présent, dormez tranquille; votre fille est désormais à nous deux seuls; je pars pour aller faire nos affaires: je ne m'explique point sur mes projets, mais vous ne me reverrez que lorsqu'ils seront au moment d'éclore. »

Ma mère-grand revint à la maison, la tête pleine d'espérances si flatteuses qu'il y avoit de quoi la rendre folle.

« Ma chère Yatissa, disoit-elle à ma mère, dont je vais bientôt vous entretenir plus que je ne l'ai fait, aye bien soin de toi, ne mange point de fruits verds, pour ne pas détruire tes belles couleurs, mets deux oreillers sous tes bras quand tu dors, afin que tu tiennes tes mains élevées pour qu'elles conservent leur blancheur. »

« Je te donnerai demain d'une pommade pour les cheveux, qui les fera croître comme l'herbe à la rosée de Mai.

« Imagine-toi que tu es deſtinée au fils d'un roi ; tiens, voilà que je t'apporte un collier plus beau que celui de la reine de Damas ; nous ferons enſemble le pélerinage de la Mecque, & je pourrai t'y faire arriver comme une princeſſe des Indes, ſur un éléphant blanc.

« Sois bien dévote, mon enfant ; fais exactement tes cinq prières ; imagine que tu dois tout cela à la ferveur des miennes, & vois ſi l'Ilnakib & les fakirs, qui vouloient m'empêcher d'en faire, ne feront pas châtiés comme ils le méritent ?...

« Ils le ſeront, ma fille ; nous pouvons être tranquilles là-deſſus : elle diſoit toutes ces choſes là dans le déſordre où la mettoit ſa joie ; puis elle revenoit à tous les détails. »

Pendant ces entretiens, qui durèrent quelques jours, le marchand Arménien, après avoir ſoldé ſes comptes, enlevoit ſon petit magaſin & ſortoit par une des portes de Damas.

Damas eſt une ville où les étrangers abondent de toutes parts ; tandis que le perſonnage dont nous parlons paroiſſoit s'en éloigner, il y en rentroit un par une

autre porte, d'une apparence encore plus vénérable, mais qui n'étoit pas fait pour avoir des liaisons avec la sainte de Damas; c'étoit un rabin Juif, on le reconnoissoit à sa tête rasée jusqu'à la hauteur des tempes, au grand thaleb (1), qui la lui couvroit en descendant jusques sur les épaules; ses cheveux, qu'il laissoit croître au-dessus de l'oreille, tomboient jusques sur sa poitrine, & venoient se confondre avec une barbe blanche comme eux, qui garnissoit l'estomac jusqu'à la ceinture; un chameau, conduit par un nègre d'une taille plus qu'ordinaire, portoit à pas mesurés cet homme vénérable.

Dès qu'il est en-dedans des portes de la ville; « Illage - Cadahé, dit-il au noir, demandez où demeure le seigneur Samuel, trésorier du roi de Damas. »

Samuel étoit un Juif chargé de recevoir tous les revenus du roi; personne ne peut ignorer la demeure d'un homme de cette importance, & le rabin est bientôt à la porte qu'on lui a indiquée.

» Illage - Cadahé, allez avertir le Juif

(1) Thaleb, pièce d'étoffe que les rabins Juifs mettent sur leur tête, au lieu de turban ou de chapeau.

Samuel, que Ben-mosès, humble rabin de la synagogue de Saphad, (1) son frère, vient visiter le troupeau de Damas pendant quelques jours; demandez-lui l'hospitalité.»

Samuel se précipite hors de sa maison, pour recevoir un honneur auquel il ne se fût pas cru digne de prétendre.

« Je ne suis pas venu chez le rabin de Damas, dit celui de Saphadnora, parce que je ne veux pas faire ici de fonctions, ni le troubler dans les siennes. Les médecins m'ont ordonné un voyage pour ma santé, l'excellence de l'air de Damas est célébrée par toute la terre; je viens me délasser ici, en le respirant, du poids de mes travaux ordinaires, & votre bonne réputation m'a attiré chez vous de préférence.

Le trésorier est comblé de la grâce qui lui est faite par le premier, par le plus éminent des rabins de la terre; il oublie qu'il est Juif, pour devenir magnifique, & se mettre en état de recevoir dignement un hôte d'une telle importance.

Il assemble les principaux de sa loi, pour

(1) Le rabin de Saphad, ou Capharnaon, est le premier rabin du monde.

lui faire plus d'honneur; quelques-uns d'entr'eux disent l'avoir vu à Saphadnora, aucun ne le connoit particulièrement; il affecte un peu d'oppression, occasionnée par la fatigue du voyage, parle très-à-propos & peu, & engage son hôte à ne lui donner que sa seule compagnie.

« Je ne suis pas venu ici, lui dit-il, pour exercer mes poumons autrement qu'à des promenades; ne me mettez pas dans le cas de trop parler, surtout d'élever la voix; demain nous sortirons; j'irai voir nos frères qui sont malades ou dans le besoin. J'ai apporté de quoi les soulager. »

Le Juif Samuel ne fut point mortifié de voir qu'on lui épargnoit de la dépense, & que l'homme le plus considéré dans l'esprit des Hébreux voulut se contenter de sa compagnie.

« Vous avez beaucoup d'affaires, disoit son vénérable hôte, que je ne vous les fasse point négliger; vous me donnerez un des nôtres, il me promènera partout; car je veux tout voir ici. »

Le soir le Rabin rentroit & discouroit avec Samuel de ce qu'il avoit fait & vu; celui-ci désiroit d'avoir l'explication de

quelques paſſages obſcurs du Talmud, & Moſer lui en donnoit de très-probables.

« Je vois de fort belles choſes, j'acquiers bien des lumières, lui diſoit ſon hôte, je vous donnerai des doubles des notes que je fais pour mon utilité & pour la nôtre; car vous ſavez que nous ſommes ſemés parmi les hommes, comme une graine étrangère & nuiſible, qu'on cherche à déraciner de partout; il faut dans l'occaſion avoir de quoi nous défendre, & quand nos perſonnes ne peuvent en impoſer, il faut faire redouter nos lumières. »

Samuel ne ſavoit pas ce que ces notes pouvoient contenir, il ne l'apprend que la veille du départ du Rabin; Illage-Cadahé faiſant l'office de conducteur, eſt à la porte pour demander des ordres pour le départ.

« Demain matin vous amenerez le chameau, lui dit-il; puis ſe retournant vers le tréſorier du roi, & tirant de deſſous ſa robe à longs & larges plis, un rouleau aſſez conſidérable, il le lui remet.

« Voilà, lui dit-il, l'hiſtoire des adminiſtrations générales & particulières de vos hôpitaux & de vos moſquées, dans leſquelles nos frères ont de très-petits intérêts.

« On se passeroit d'eux si on trouvoit meilleur marché ailleurs, mais s'ils font de très-petits gains dans la chose, ils ont des moyens d'être très-éclairés sur les profits des autres.

« Je vous remets un trésor pour le roi de Damas : s'il en sait profiter il sera le plus riche souverain de l'Asie.

« Vos hôpitaux sont magnifiques : les richesses attachées à leur entretien sont le plus étonnant des effets connus de l'enthousiasme des Musulmans en faveur de leur loi ; il y a assez de revenus à celui seul des lépreux, (1) pour entretenir trente mille hommes de cavalerie. Eh bien la bonté de l'air & l'abstinence sont les seuls secours qu'y reçoivent les malades, même ceux des caravanes que l'objet de la fondation regardoit directement.

« Tout est volé, partagé, dispersé avec effronterie entre les administrateurs & leurs employés. Vous tenez dans vos mains les preuves claires de leurs prévarications, les

(1) L'hôpital des lépreux fondé par Omar-il-Achab, successeur de Mahomet ; on raconte des prodiges, inutiles ici, des guérisons qui s'y opèrent.

faux marchés qu'on met en évidence, & les marchés réels qui rentrent dans leur bourſe.

« Je ne vous remets pas les derniers qu'on vient de paſſer, mais ceux qui ont été joints aux comptes précédens, avec la preuve claire de l'adhéſion des juges à une rapine dont on voit qu'ils ont partagé les profits.

« L'Ilyatamé (1), la grande moſquée & les autres, ſi richement dotées, ne ſont pas mieux gouvernées : vous le verrez, ainſi que la raiſon pour laquelle les fakirs & les derviches augmentent le nombre des pauvres d'une capitale, où il ne devroit pas paroître un indigent à qui les fondations ne fourniſſent des reſſources.

« Un roi qui feroit châtier les voleurs en leur faiſant rendre gorge, acquerroit des richeſſes immenſes en faiſant juſtice, & s'il faiſoit régir les revenus des fondations par des mains déſintéreſſées, il pourroit, en faiſant quatre fois mieux que l'on ne fait, doubler au moins ſes revenus, & les caravanes étendroient ſa réputation juſqu'au-delà des montagnes les plus reculées de l'Arménie. »

(1) L'Ilyatamé, nom de la grande moſquée également fondée par Omar.

Après avoir remis ce rouleau à Samuel, le prétendu Rabin l'embraſſe : « adieu mon frère, mon troupeau, lui dit-il, m'attend avec impatience à Saphad. »

Donner de pareilles idées à Samuel, c'étoit éveiller ſa cupidité ; il lit avec rapidité un mémoire ſi court, ſi bien fait, ſi concluant, qu'il eſt impoſſible de ſe refuſer aux raiſons qui l'appuyent, quand les faits qu'il indique feront prouvés ; & ils le ſont par les ſignatures des coupables. Que de richeſſes vont entrer dans le tréſor dont il a la direction ! que de confiſcations vont ſe faire, dont il ſe flatte d'avoir une partie, ſans compter ce que pourra lui produire l'influence qu'il aura dans la nouvelle adminiſtration ! Il aura même le plaiſir de ſe venger de quelques-uns de ſes ennemis.

La tête tourne à l'Hébreu du premier moment où le roi témoigne quelque mécontentement de la médiocrité des reſſources de ſon tréſor, qui s'oppoſe à ce qu'il forme de grands projets, & le force même de ſe ménager ſur les récompenſes ; il lui met ſous les yeux le tableau, & les preuves des déprédations qui ſe commettent dans ſa capitale, & les richeſſes immenſes qu'il

pourroit acquérir en établissant un nouvel ordre ; les preuves des deux objets étoient claires.

Zineb-il-Mourath, roi de Damas, se laisse séduire & aveugler, il envoie chercher les prévaricateurs, leur demande compte, ils le lui rendent sur des pièces fausses, préparées de longue main ; il leur en présente d'autres, tirées de leurs porte-feuilles, où des mains bien adroites avoient su les prendre à leur insçu.

Leur surprise en voyant ces pièces les trahit, ils tombent en confusion. Les têtes volent, les bastonnades tombent comme la grêle ; on confisque des richesses, on rase des maisons dans tous les coins de Damas.

Les raisons des châtimens infligés sont affichées à tous les carrefours ; les malades qui sont dans les hôpitaux s'en réjouissent, autant que peuvent le faire des corps exténués par la diète ; & le peuple, à qui les riches sont odieux, se repaît de toutes les vexations auxquelles il les voit soumis.

Ma mère-grand a le plaisir de voir que l'Ilnakib, les chefs des fakirs & ceux des derviches sont enveloppés dans cette ruine ; elle parcourt les rues avec son chapelet.

« Voyez, dit-elle, à tous ceux qu'elle rencontre, la vengeance du ciel tombe fur les méchans qui veulent empêcher les bonnes ames de faire des prières pour les morts; il faut bien vous garder de prier pour ceux que le roi punit. »

Le Juif Samuel triomphoit, il entroit dans le tréfor des voitures chargées d'or & d'effets précieux; mais, pendant ce temps-là, il fe formoit un orage à Bagdad, qui alloit bientôt renverfer tous fes projets.

Les fakirs & les derviches, en corps, avoient porté leurs plaintes aux pieds du calife : parmi les religieux de ce dernier ordre, il y avoit jufqu'à des princes; ils avoient fait figner une requête par les pauvres détenus par maladie ou fans maladie dans les hôpitaux de Bagdad.

Les plus affamés n'avoient pas refufé leur fignature, des particuliers de la plus haute diftinction y avoient joint la leur, & tous repréfentoient que les magnifiques fondations de Saint Omar-il-Achab pour l'entretien de la grande mofquée & des hôpitaux, fe trouvoient renverfées, fi un roi de Damas pouvoit, de fon autorité privée, s'arroger le droit de difpofer des

revenus que ce calife y avoit attachés ; que la chartre qui les avoit établies portoit malédiction contre celui qui oseroit violer l'ordre prescrit par elle pour les gouverner, le calife seul ayant le droit de se faire rendre compte de l'administration d'établissemens faits en faveur de tous les fidelles de la terre.

Cette plainte seule étoit dans le cas de jeter Zineb-il-Mourath dans de grands embarras ; mais elle devoit mettre sa tête dans le plus grand péril, parce qu'un de ses parens avoit épousé une fille du grand visir, & que le nouveau marié avoit besoin d'une couronne.

Jusques-là, Zineb-il-Mourath n'avoit fait que punir des coupables évidemment coupables. L'abus de sa part étoit prémédité, mais il n'y en avoit pas de commis.

Il avoit rendu compte de ce qu'il avoit fait ; mais le visir appuyant le mémoire donné contre lui laissoit sa justification à l'écart.

L'orage se formoit de manière à ce que la perte de Zineb-il-Mourath parût presqu'inévitable : ses amis de Bagdad lui en font part ; alors même, s'il se fut enfui

dans le désert, ses ennemis, qui le guettoient, l'y eussent environné de toutes parts.

Tout étoit dans le trouble à Damas, on soulevoit le peuple contre les Juifs, ils venoient s'en prendre à Samuel le trésorier.

« Qui vous a porté à cette entreprise? lui disoient-ils : c'est notre grand rabin de Saphad, leur répondoit-il. Eh! repliquoient les Juifs, il n'y eut jamais tel homme à Damas; le grand Rabin, nous le savons, n'est jamais sorti de chez lui, & vous nous rendez la victime d'un imposteur.

Pendant que Samuel se défendoit de ce reproche, le roi, pour appaiser autant qu'il le pouvoit l'émeute populaire, envoyoit chercher sa tête; mais ce sacrifice ne pouvoit pas rassurer le monarque, quand, tout-à-coup, ma mère-grand accourt dans son palais, & vient se jeter à ses pieds, ayant au col son précieux chapelet.

Il faut vous dire, mes princes, quel motif amenoit la sainte que je vous ai fait connoître aux pieds du souverain infortuné.

Elle rentroit chez elle triomphante des exécutions que l'on avoit faites de ses ennemis, après avoir été faire sa pieuse promenade autour des tombeaux. Elle venoit de

de quitter son grand voile, de mettre son Alcoran sur la table, & alloit y déposer son chapelet quand elle voit arriver son pélerin.

Déjà de retour? lui dit-elle: — oui, l'empressement, le désir de vous servir, & l'occasion d'y réussir me ramènent; ne quittez pas votre chapelet, ma sainte, nous allons en avoir besoin: permettez que je coupe avec des ciseaux un petit bout du cordon dans lequel il est enfilé & qui passe; vous verrez que, de ce qui est bon en soi, tout a son utilité: asseyons-nous & parlons.

Le roi de Damas est perdu si vous n'allez à son secours; mais s'il veut donner son fils, pour mari, à votre fille, vous pouvez lui répondre de sa tête & de sa couronne, & qu'il sera amplement vengé de ses ennemis.

Et sur quoi lui donnerai-je cette assurance? répond ma mère-grand. — « Voici la tournure qu'il faut prendre; il vous a vengée de vos ennemis, l'Ilnakib & les chefs des fakirs & des derviches, & le ciel vous a fait connoître qu'il vous a choisie pour le venger des siens.

« Mes prières, lui direz-vous, sire, &

furtout mon chapelet que vous voyez en feront les moyens ; c'eft un arfenal d'armes foudroyantes contre tous ceux qui vous en veulent.

« Je le laiffe dans les mains de votre majefté, qu'elle appofe fon fceau fur tous les grains, & le faffe enterrer dix pieds fous terre & couvrir d'un mur de la même épaiffeur : fi demain matin je ne reparois pas devant vous, l'ayant au col, vous me ferez mettre à l'hôpital des foux.

« Mais fi je le rapporte ici fans qu'il s'en manque un grain, pourvu que vous ne me refufiez pas une demande gracieufe que je vous ferai, je répondrai fur ma tête que la profpérité de votre règne paffera vos efpérances.

« Voilà ce que vous avez à faire & à dire : allez hardiment, ma bonne fainte ; je refte ici chez vous pour gage ; enfermez moi ; fi on vous traite de tête folle vous en livrerez deux pour une.

C'eft à la fuite de cet encouragement que ma mère-grand avoit été fe jeter aux pieds de Zineb-il-Mourath. Elle y fuivit de point en point la leçon qu'on lui avoit donnée ; le roi, dévoré d'inquiétude, fe plait

à se laisser aller à la foible lueur d'espérance qu'il entrevoit, il prend le chapelet, se retire dans un cabinet écarté, & là il s'étudie à faire des marques bisarres sur tous les grains, avec la pointe de son stilet.

Ce fut l'emploi de sa soirée, qu'il termina en enfermant le dépôt qu'on lui avoit laissé dans un cofret d'or, fermé de trois serrures d'acier, qui étoit à côté de son lit, & qu'il ne devoit pas perdre de vue.

Pendant ce temps-là le pélerin & la pélerine avoient rassemblé de quoi faire un très-bon souper; Illage-Cadahé, inséparable de son maître, y avoit pourvu.

Ma mère Yalisa y fut appelée, & l'Arménien se conduisit si bien devant elle, que je lui ai ouï dire depuis, qu'elle ne pouvoit concevoir comment un homme d'autant de mérite en apparence, avoit pu s'infatuer de l'amour d'une vieille telle que l'étoit notre mère-grand; il falloit que l'odeur de sainteté eût prévalu sur toute autre considération : le repas fini, l'Arménien se lève. « Ma bonne dame, dit-il à ma mère-grand, nous avons un petit ouvrage à faire ici pour avancer nos affaires, nous ne renverrons pas notre enfant,

« On cherche à les éloigner des objets qui peuvent paſſer leur intelligence : ma méthode, à moi, eſt de les rapprocher autant que je puis ; notre belle Yaliſa eſt ſage, mais j'aimerois encore mieux la voir indiſcrète qu'ignorante.

« Apportez, continua-t-il, un rechaud & du feu, vous devez avoir ici quelque parfum ; prenez-en une pincée, jetez-la ſur le braſier avec le morceau du cordon que je vous ai fait réſerver ; prononcez tout haut & ferme : *Au nom de celui qui fait tout ici, pour le mieux de nos intentions, que mon chapelet revienne à moi d'où il eſt.* »

Tandis qu'Haméné prononçoit ces paroles, dont nous concevons tous ici le ſens, la vapeur des parfums l'environnoit ; dès qu'elle fut diſſipée, on apperçut le chapelet à ſon col.

L'Arménien lui fait remarquer les incruſtures qu'y a fait le roi, pour mieux le reconnoître.

« Voyez, dit-il à ma mère-grand, comme toutes les précautions tournent en notre faveur : vous voilà armée pour défendre votre ſouverain envers & contre tous.

Demain matin vous préviendrez ſon lever,

ſans crainte de troubler ſon ſommeil, car il ne dort pas; il faut vous expédier en peu de paroles: les voici.

« Mon chapelet, que vous voyez, pourroit étrangler tous vos ennemis; Mahomet le mettroit entre les mains des eſprits vengeurs; mais il faut que vous ſortiez avec gloire d'une affaire entrepriſe avec juſtice. Votre main s'étoit appeſantie ſur une foule d'impoſteurs & de brigands: voulez-vous régner en paix ſur Damas & faire paſſer la couronne à vos ſucceſſeurs? il vous dira ſans doute qu'il le déſire. »

« J'agis, lui direz-vous, de toute mon ame pour vous ſervir: je vous la fais aſſurer & à votre poſtérité; me refuſerez-vous de donner pour épouſe à votre fils ma petite fille Yaliſa, la plus belle & la plus ſage de toutes les filles de Damas?

« Envoyez le chef de vos eunuques à ma maiſon, on y trouvera un reſpectable vieillard qui eſt netre parent; le chef demandera ma fille & la conduira voilée dans une litière, le parent aura la permiſſion de la ſuivre. D'un autre côté vous ferez mander un cadi, alors ſi nos enfans ſe conviennent, tout ſera fait; mais l'affaire eſt

trop férieuse pour moi, pour que je m'y engage sans y avoir trouvé cet avantage.

N'oubliez rien, continua l'Arménien, en parlant à ma mère-grand, de ce que je viens de vous dire; & ordonnez en votre absence qu'on me laisse entrer chez vous si j'ai besoin d'y être. »

La vieille exécute ponctuellement ce qui lui a été recommandé; Zineb-il-Mourath, étonné de la voir paroître le lendemain avec ce même chapelet, qu'il a marqué & mis sous trois serrures, jette alternativement la vue sur ce collier bisarre, & sur le coffre dans lequel il l'avoit renfermé.

Ce prodige le détermine à se fier en tout à la sainte de Damas, qu'il n'avoit pas eû jusques-là dans la plus grande vénération, puisqu'il ne peut échapper à ses ennemis & aux envieux de sa couronne que par un prodige.

Il va ensuite au-devant de toutes les offres qu'on lui fait & du prix qu'on en exige : l'eunuque vient en cérémonie chercher ma mère Yalisa, dont la vue achève de lever toute espèce de scrupule : elle avoit au col son superbe collier, & en sortant de sa litière, pour mettre les pieds sur les

premières marches du palais, quoique couverte d'un voile, le seul avantage de la taille lui donnoit l'air de descendre d'un trône pour aller s'asseoir sur un autre.

Le cadi fait son devoir, on étale une pelisse sur le dos de l'Arménien, & voilà le mariage fait.

La circonstance ne permettoit pas qu'on donnât de la pompe à la cérémonie, ni qu'on la célébrât par des fêtes; mais tandis que les jeunes époux, assis sur un sopha auprès du roi, faisoient connoissance, qu'on régaloit à une table le cadi & les témoins, le pélerin & la pélerine s'entretenoient dans une croisée.

« Voilà, disoit-il, l'affaire de votre fille faite : je me charge de celle du roi de Damas, vous verrez par la suite que je vous traite comme étant tous de ma famille; mais nous, nous n'avons encore rien d'assuré, serions-nous assez sots pour nous oublier?

« Au retour du pélerinage nous serons bien vieux, & nécessairement sans enfant & sans consolation, faites ce que je vais vous dire.

« Quand l'époux & l'épousée seront dans le lit, passez-leur à tous deux la tête dans

votre chapelet, en leur disant : » *Mes chers enfans, je vous lie entre vous & à nous, par ce qui a fait à tous notre fortune : accordez-moi une grâce ; donnez-moi & à celui à qui je me suis donnée, le premier enfant mâle qui naîtra de votre mariage, je resterai ici pour l'élever auprès de vous.*

« Quand ils vous auront dit oui, vous les embrasserez & viendrez me le dire, car il n'y a que cela qui me tienne au cœur, & puis le pélerinage. »

Ma mère-grand étoit bien éloignée de se refuser à rien de ce qui lui étoit ordonné par l'homme qui l'avoit si bien assujettie à sa volonté ; & mon père & ma mère, lorsqu'ils furent dans les liens du fatal chapelet, prononcèrent toutes les paroles que leur ayeule exigea d'eux.

L'Arménien va n'avoir plus d'affaires à Damas : il faut s'attendre à le voir disparoître ; mais il ne fera que changer d'équipage, & nous ne tarderons pas à le revoir.

Tandis qu'on faisoit à Damas d'assez tristes noces, le grand visir tramoit à Bagdad la perte du roi Zineb - il - Mourath ; celui qui devoit succéder à ce souverain préparoit ses équipages : porteur du firman qui

condamnoit celui qu'il alloit remplacer, la moitié de la garde du calife devoit l'accompagner.

Perſonne ne parloit en faveur de Zineb-il-Mourath, & il avoit contre lui à Bagdad, depuis le Mufti juſqu'aux Muczins, depuis le chef de la police juſqu'au plus bas de ſes officiers.

Le calife, homme d'une humeur aſſez tranquille, diſpoſé à être équitable, ſe laiſſoit emporter aux mouvemens des paſſions qui dominoient autour de lui.

Concentré dans l'intérieur de ſon palais, dont les petits intérêts ſuffiſoient pour fixer ſon attention, il falloit qu'il ſe préſentât quelqu'occaſion extraordinaire pour le réveiller & lui faire retrouver ſon énergie.

Sa fille unique étoit plutôt languiſſante que malade, ſurtout elle étoit ſans appétit.

« Mais, ma chère fille, il faudroit manger, lui diſoit ſon père : imaginez une choſe qui puiſſe vous faire plaiſir. »

« Je ne pourrois, répond-elle, manger que du karmout, & on ne ſauroit me trouver un karmout. »

Cependant les pourvoyeurs du palais faiſoient jeter ſans ceſſe les filets dans les

dix (1) rivières, sans pouvoir trouver le poisson dont la princesse avoit fantaisie.

Ce n'étoit pas alors la saison où ce poisson remonte dans les rivières, & l'attente des pourvoyeurs étoit à tout moment trompée.

Ils rencontrent sur le bord de l'eau un grand homme, ayant une ligne sur l'épaule, les yeux fixés sur les flots comme s'il les eut comptés à leur passage.

« Que fais-tu là? lui dirent-ils, que ne jettes-tu ta ligne à l'eau? Il faut d'abord, répond le pêcheur, que je sache quel poisson vous voulez, tous ne mordent pas à la même amorce.

C'est un karmout qu'il nous faut, répondent les pourvoyeurs: — s'il y en a un dans la rivière vous l'aurez, mais pour qui est ce poisson? — pour la fille du calife, la princesse Zad-il Draïde. — Allons, j'amorce & jette la ligne au nom de la princesse Zad-il-Draïde. »

Deux minutes après on voit frémir l'eau autour de la ligne: le pêcheur la retire &

(1) On a partagé en dix lits différens, les deux fleuves & le beau ruisseau qui arrosent les campagnes de Damas.

amène à terre un Karmout, le plus beau qu'on eut jamais vu; les pourvoyeurs en le voyant se récrient.

« Rien ne doit vous surprendre en le voyant si beau, leur dit le pêcheur. S'il y a un poisson de cette espèce dans cette saison-ci, c'est un paresseux qui ne songe qu'à s'engraisser, aussi sont-ils excellens quand on peut les prendre. »

Les pourvoyeurs veulent payer le pêcheur. « Non, leur dit-il, si la princesse en veut manger un second, vous me trouverez ici demain, nous tenterons fortune, & si je réussis, vous me payerez les deux ensemble. »

Les officiers du palais, joyeux de pouvoir procurer une satisfaction à leur princesse, se retirent sans payer le pêcheur, sans réfléchir *qu'il ne faut rien recevoir pour rien, de la main qu'on ne connoit pas.* C'est un proverbe que me répétoit souvent ma mère-grand, qui tenoit quelquefois des discours qui étoient plus sages que sa conduite.

Quant au pêcheur dont je viens de vous parler, mes princes, je soupçonne à présent que c'est le même personnage que l'Arménien & le Rabin Ben-moses.

Il n'eut pas plutôt quitté le bord de l'eau, qu'ayant ſans doute ſon petit équipage tout prêt, il entre dans le palais, preſqu'auſſitôt que le poiſſon qu'il a vendu.

Il eſt alors ſous la forme d'un petit homme, d'une phyſionomie plutôt bouſonne qu'agréable, une taille aiſée, déliée & leſte; ſon maintien, ſes propos, ſon équipage annoncent un de ces adroits vendeurs de baumes qui ſuivent les caravanes, & dont le principal emploi eſt d'amuſer les voyageurs par leurs tours d'adreſſe, & de médicamenter les chameaux ou autres bêtes de ſomme.

Ces gens-là font des chefs-d'œuvre dans les caravenſerails écartés, ou quelquefois la nature les ſert auſſi bien que des médecins beaucoup plus habiles qu'eux.

Le marchand de baume qui connoit le monde, force la garde de la première enceinte du palais avec une pièce d'or; en un moment il a guéri un beau cheval pouſſif, qu'on gardoit à l'écurie pour la parade.

Il a coupé les oreilles à deux chiens, la queue à deux chats, & donné des ſecours à un perroquet qui tomboit habituellement du mal caduc.

Un vieil eunuque vient ſe faire arracher trois chicots; l'opérateur les tenant à la main, les montroit, en diſant d'un ton plus que comique : « qui eſt-ce qui en a de trop? J'en ôte; qui eſt-ce qui en veut? J'en ai. »

Quand le poiſſon, après avoir été préſenté au calife, paſſoit dans les mains du cuiſinier, l'adroit charlatan, pouſſé par une multitude de petits ſuccès, avoit déjà pénétré dans la troiſième enceinte.

Il y devient ſur le champ l'objet de l'amuſement des jeunes pages; ils lui jettent toutes les balles dont ils jouent, il les ratrappe en l'air & les met dans ſon bonnet.

Ils viennent pour faire ſemblant de les lui prendre, & lui attachent au dos un long plumaceau.

C'eſt ſon triomphe, il le détache, le met ſur ſon front & l'y fait tenir en équilibre, toujours s'échappant des mains qui veulent l'arrêter, & portant les balles dans ſon bonnet.

Les éclats de rire qu'il excitoit ſe faiſoient entendre dans le palais, & y font percer en même temps le bruit de ſes petits talens.

Un eunuque noir vient le tirer par la

manche, lui ouvre une petite porte, & le fait entrer dans une pièce proprement arrangée.

Là, une eſclave bien faite, très-bien miſe, & qui peut encore avoir quelques prétentions à la jeuneſſe, vient le trouver : auriez-vous, lui dit-elle, des rateliers de dents poſtiches, tous faits?

« Si j'en ai! répond l'adroit ouvrier; il n'eſt ſorte d'agrémens qu'une femme ne puiſſe trouver toujours dans mon ballot; mais vous, ma belle, vous paroiſſez ne manquer de rien: — oh! c'eſt que j'ai les joues pleines; mais une fluxion m'a fait perdre toutes mes dents, cela me fait peine, car je ſuis fort gaie & je n'oſe plus rire. — Nous allons vous rendre votre belle humeur & toute ſa gentilleſſe, je veux qu'elle éclate à travers trente-deux perles enfilées; laiſſez-moi paſſer le doigt dans votre bouche. »

« Oh! quel bonheur! il n'y reſte pas un chicot. Jamais je n'eus une occaſion plus agréable de me faire honneur, aſſeyez-vous. »

Alors il tire d'une boîte trois ou quatre rateliers : voici votre affaire.

Quand je fis ce ratelier, je rêvois à une jolie bouche comme la vôtre : vous voyez que j'ai quelquefois des idées agréables.

En disant cela il lui attachoit adroitement un ratelier dans la bouche, absolument fait pour elle ; & on auroit dit qu'il y avoit pris racine, tant il paroissoit solidement arrêté. L'esclave prend un miroir, se regarde, est enchantée : comment, ditelle, & je pourrois manger ? — Essayez, voilà du fruit & du gâteau sur une table ; — mais.... je mange, ah ! cela est charmant ! ah ! je ne rirai jamais sans penser à vous ; — cela me fera plaisir, car on ne pense pas toujours à moi en riant. — Je ne vous donne rien, parce que je veux que vous reveniez tantôt absolument.

« Vous direz à l'eunuque portier que vous voulez parler à Thalidé ; je suis la première des femmes auprès de la fille du calife, & tous les portiers auront ordre de vous laisser venir à moi. Je vous quitte ; car ma maîtresse va se mettre à table, & il faut que j'aille la servir. »

Ce n'étoit pas de l'argent que vouloit le rusé dentiste, il vouloit l'accès de l'inté-

rieur du palais, il va l'avoir, on le désirera; mais ce ne sera pas assez pour lui, il se fera attendre.

Quand Thalidé rentra auprès de sa jeune maîtresse, on lui servoit à dîner, & le karmout étoit sur la table. Les esclaves racontoient à la princesse les gentillesses du médecin bouffon, qui avoient fait l'amusement de la jeunesse dans la matinée. Thalidé qui étoit alors en face de sa maîtresse, en entendant parler de l'équilibre du plumaceau, partit d'un éclat de rire si démesuré, qu'il lui donna lieu de faire briller tout-à-coup toutes les richesses dont sa bouche étoit nouvellement parée.

« Qu'est-ce? Thalidé, dit la princesse; vous est-il venu des dents cette nuit? — Cela ne m'est pas venu de nuit, Madame, mais de jour: — approchez-vous; comment! ce sont réellement des dents: mordez-moi le bout des doigts.... Vraiment elles se font bien sentir, cela est fort extraordinaire: expliquez-moi comment cela vous est venu? — L'homme dont on se moquoit, Madame, m'a fait en un moment ce cadeau; il tient un peu mieux que celui du plumaceau qu'on lui avoit accroché à l'épaule.

La curiosité de la princesse eut sans doute été portée plus loin, mais une arrête de ce poisson qu'elle trouvoit excellent, dont elle mangeoit avec trop d'avidité, lui est entrée dans la gorge, elle est forcée de se lever de table.

D'abord la nature fait tous ses efforts pour repousser le corps étranger, & ils sont inutiles. On employe ensuite les petits secours ordinaires auxquels on a coutume d'avoir recours pour de pareils accidens, mais sans aucun fruit.

L'eunuque chirurgien, attaché à la princesse, met en œuvre son adresse & ensuite ses outils; il occasionne des tourmens de plus & aucune espèce de soulagement. Enfin, le calife en personne arrive, suivi de toute la faculté; les ressources de l'art sont en vain épuisées; le calife est menacé de perdre sa fille & se désole; son épouse, mère de Zad-il-Draïde, vient par l'excès de ses douleurs ajouter à l'affliction que cause l'état désespéré où se trouve la jeune & belle princesse.

« Ah! Madame, disoit Thalidé à l'épouse du calife, si le dentiste qui est venu ici ce

matin, & qui a promis de revenir après dîner, étoit ici, il auroit bientôt ſoulagé notre chère maîtreſſe, & diſſipé toutes nos frayeurs. »

« Quelle apparence à ce que vous dites, Thalidé? répondoit la mère déſeſpérée; cet homme en ſait-il plus que les médecins du palais, que ceux de Damas qu'on vient d'appeler ici? avec quel inſtrument pourroit-il aller chercher cette arrête où elle eſt? »

« Avec ſa main, Madame; elle eſt ſi mignone qu'elle ſe retourneroit dans un œuf: il a les doigts ſi menus, qu'ils s'enfileroient dans des aiguilles comme pourroient faire des brins de ſoie, & la peau ſi douce, qu'il ſemble careſſer tout ce qu'il touche; cet homme-là n'a point d'os. »

« Mais, où eſt cet homme? dit la ſultane; il y a, répond Thalidé, quatre heures paſſées qu'il eſt ſorti d'ici, il eſt bien intéreſſé à y revenir; mais comme on peut lui refuſer l'entrée des portes du palais, je vais aller au-devant de lui pour lever tous les obſtacles. »

En diſant cela Thalidé ne part pas, elle vole, & reparoit un inſtant après, con-

duisant par la main l'artiste qu'elle veut mettre en œuvre.

C'étoit bien cette même figure leste & svelte du matin ; mais son maintien avoit pris de la gravité, & sa physionomie, loin de porter le caractère de l'étourderie, annonçoit une tête capable de réflexion.

« Est-ce là, dit le calife à Thalidé, l'homme dont vous avez parlé ? Oui, dit Thalidé, il la sauvera, & j'en répondrois sur ma tête ; il faudroit, repliqua le calife, que ce chirurgien, puisque c'en est un, en répondit sur la sienne. »

« Sire, répond le protégé de Thalidé, ma tête est un objet sérieux pour moi, bien qu'elle ait paru celle d'un bouffon à beaucoup de personnes de votre cour : votre majesté permettra que j'approche de la princesse, pour m'assurer de la profondeur à laquelle l'arrête du poisson est enfoncée. »

« Quand vous aurez vu, répond le calife, vous direz comme tous les autres. » — Commandeur des fidelles ! je parlerai comme moi ; je ne copie personne. » Après cette réponse, l'adroit personnage s'approche & considère ; un moment après il revient au calife.

« Si j'engage ma tête au plus puissant monarque de la terre que dans un moment sa fille unique sera sauvée, puis-je espérer de sa bienfaisance qu'il m'accordera tête pour tête, & que j'en pourrai dérober au trépas une qui m'est aussi précieuse que la mienne ? »

« Oui, s'écria le calife, quand ce seroit celle d'un coupable qui auroit osé lever la main sur moi.

« Nous sommes loin, dit le chirurgien, de vouloir sauver la vie à un criminel : mais ce n'est pas tout, sublime majesté ; si dans un moment la princesse délivrée recouvre en même temps sa fraîcheur, sa gaieté, son appétit, ne conviendroit - il pas que l'homme dont la conservation est le but de mon zèle, rentre dans vos bonnes grâces ; si l'intrigue l'en avoit écarté & que j'en pusse donner la preuve ? »

« Je n'imagine pas, dit le calife, de qui vous pouvez avoir à me parler ; guérissez ma fille & je vous promets tout. »

Vous pouvez penser comme moi, mes princes, dit celui de Damas en s'interrompant, qu'il étoit facile à l'ouvrier d'aller chercher l'arrête de poisson dans l'endroit

où lui-même l'avoit fait entrer ; car ce perſonnage extraordinaire ayant fait introduire le karmout dans le palais, ſous la figure d'un pêcheur, peut bien être ſoupçonné d'avoir, par ſes moyens, provoqué l'accident qui le mettroit dans le cas de ſe montrer en même temps adroit & officieux.

En un moment l'arrête lui vient à la main ; on penſeroit, tant la princeſſe à éprouvé peu de mal-aiſe dans l'opération, que le corps étranger ſe fut empreſſé de ſortir de lui-même.

Un verre d'eau qu'on a verſé, & trois gouttes d'un élixir très-puiſſant ont terminé la prompte opération ; un linge abreuvé de la même liqueur a fait diſparoître la bouffiſſure des paupières, la rougeur des yeux, & rendu à la peau toute ſa fraîcheur.

La princeſſe paroit plus belle que jamais : elle ſent renaître vivement l'appétit que l'accident avoit interrompu : Thalidé triomphe du ſuccès de ſon protégé ; le calife & la princeſſe mère ſont dans l'enthouſiaſme, les médecins de la cour ſont confus & ſe retirent ; les cris de joie retentiſſent dans tout le palais.

Un homme ſeul ne paroît pas enivré; c'eſt l'auteur du ſuccès par qui toutes les têtes ſont tournées. Il attend que le calife ait embraſſé, félicité ſa fille à pluſieurs repriſes, & vient tout à-coup tomber à ſes pieds, dès qu'il voit qu'il peut le faire ſans cauſer de l'embarras.

« Commandeur des fidelles ! lui dit-il, vous me devez la grâce d'un homme, elle ne coûtera rien à votre juſtice; ſi votre majeſté veut jeter les yeux ſur la juſtification de celui que l'intrigue expoſe à toute votre colère.

« Voici des pièces dont le double a été envoyé à votre grand viſir; mais ce miniſtre vouloit diſpoſer du trône de Damas pour en favoriſer ſon gendre.

« Dans le fait, mon maître, le roi de Damas, a châtié des adminiſtrateurs infidelles, qui ſe partageoient le produit des fondations faites par des Muſulmans vertueux, pour le ſoulagement des pauvres & la décoration du culte.

« Il falloit qu'il s'emparât des regiſtres d'une régie abuſive, qu'il deſtituât les régiſſeurs, pour pouvoir rappeler tout à la règle: on a ſaiſi ce moment pour le calomnier.

« Vous trouverez la ſignature de ceux qui ont oſé le faire parmi celles des plus inſignes prévaricateurs, dans des pièces convaincantes dont je remets à vos pieds les originaux.

« Juſtice! oh grand ſouverain! juſtice à mon maître le roi de Damas! Le dernier de ſes eſclaves, trop heureux d'avoir pu vous ſervir, ne peut aſpirer à d'autres récompenſes de votre part. »

Le calife demeure étonné: on lui a annoncé un bouffon, ce bouffon a ſu le lier par une parole; il a promis la couronne de Damas au gendre de ſon viſir, & celui qui la poſsède ne peut la perdre qu'avec la vie.

On lui fait preſſentir qu'il a fait cela légèrement: on lui met en main des pièces qui doivent l'en convaincre, il les ouvre & les parcourt.

Il voit des friponneries révoltantes, ſur leſquelles on n'a pas jugé à propos de l'éclairer; il paſſe dans ſon appartement, & ordonne à celui qui vient de guérir ſa fille de le ſuivre.

Parvenu dans ſon cabinet, il demande à cet inconnu ſon nom. « Sire, répond

celui-ci, je m'appelle Bekamar. Je ſuis eſclave & chirurgien de Zineb-il-Mourath. »

« Pourquoi vous a-t-il envoyé ici? & pourquoi a-t-il remis des papiers de cette importance à ſon chirurgien? — Mon maître ne m'a point envoyé, ni remis de papiers, ſire. J'étois le chirurgien d'un juif nommé Samuel. On ſouleva contre lui le peuple, & il vit que ſa tête étoit un ſacrifice néceſſaire à la tranquillité publique. Il me remit ce mémoire & ces papiers.

« Le roi, me dit-il, en a les doubles; mais ſerrez-les. Un jour il ſe pourra qu'ils lui deviennent utiles.

« Quand j'ai appris que les ennemis de mon maître l'attaquoient auprès de votre majeſté, je me ſuis tranquilliſé ſur votre juſtice, & ſon innocence. Mais bientôt, l'orgueil & l'aſſurance que faiſoient voir ſes ennemis m'ont prouvé qu'ils avoient des reſſources pour triompher.

« Je me ſuis rendu ici. J'ai joué le rôle qui pouvoit me mettre à portée de m'introduire partout, pour pouvoir être inſtruit. Il m'a conduit au bonheur d'être utile à votre majeſté, & ſi j'obtiens d'elle que mon gracieux maître Zineb-il-Mourath ſoit

ſoit rétabli dans ſes bonnes grâces, je me trouverai récompenſé au-delà de mon mérite & de mes eſpérances. »

« Békamar, dit le calife, votre ſouverain eſt heureux d'avoir un ſujet auſſi capable & auſſi affectionné que vous l'êtes. Si votre attachement ne vous entraînoit pas de ſon côté, je vous offrirois, à ma cour, tous les avantages que vous y pourriez déſirer. Ne craignez point que je précipite ma déciſion ſur les plaintes qui m'ont été envoyées de Damas; mais je ne me déciderai qu'après avoir examiné l'affaire, de manière que je puiſſe purger mon divan de la corruption qui s'y eſt introduite, & le roi de Damas ſaura ce que vous avez fait pour lui. Quel ordre voulez-vous de moi ſur mon tréſorier ? »

Le plus léger des anneaux qui aient appartenu à votre majeſté, répond Békamar, une autre récompenſe diminueroit ma ſatisfaction de vous avoir pu rendre ſervice.

Le calife tira de ſon petit doigt un anneau ſuperbe. « Oh! commandeur des fidelles, dit Békamar en s'inclinant profondément, moins beau il m'eut parfaitement convenu; mais la richeſſe du don m'enſeigne l'emploi

que j'en dois faire. » En disant cela il se retire.

Thalidé l'attendoit à la porte de l'appartement du calife, pour le remercier, se féliciter avec lui, faire plus ample connoissance. « Aimable Dame! lui dit-il d'un ton qui n'étoit plus celui du dentiste. Le calife, après m'avoir accordé tout ce que je désirois recevoir de lui, m'a fait un présent pour le remettre à la personne qui a véritablement sauvé la vie à la princesse. C'est vous. Je n'ai fait que prêter la main, ainsi l'anneau que voilà est à vous. »

Pendant que Thalidé considère la magnificence du brillant, le bienfaiteur s'échappe, & va épier dans un coin de Bagdad la suite des événemens.

Le grand visir, convaincu de mauvaise foi, a la tête coupée. Le premier huissier du palais est parti pour Damas avec les lettres les plus satisfaisantes pour le souverain, & des ordres de faire perdre la vie à ceux des coupables qui avoient été épargnés.

Une lettre particulière faisoit mille éloges des talens & du zèle du chirurgien Békamar. Le roi de Damas ne pouvoit deviner quel

peuvoit être cet homme, dont l'envoyé de Bagdad & sa suite faisoient mille récits, à qui on apportoit une lettre, sans doute un peu tendre, de Thalidé, sans savoir à qui la rendre.

Mon père & ma mère s'en entretenoient avec notre mère-grand; celle-ci ne connoissoit pas encore le pélerin, & ne le soupçonnoit pas d'avoir plus d'un visage. Il eût été plus dangereux pour ses propres desseins qu'il lui eut montré ce qu'il savoit faire.

Cependant elle disoit, comme par instinct: « Ce Békamar là, dont le roi vous parle, le pélerin & moi, mes enfans, tout cela ne fait qu'un. Le roi n'a-t-il pas les bonnes grâces du calife ? Il falloit bien que cela lui vint par quelque moyen, & il voit bien comme il a fait son devoir à notre égard, qu'on ne lui demande rien. On n'a pas même voulu accepter le présent du calife. Voilà un trait qui marque. »

Le roi de Damas, délivré de ses ennemis & de ses craintes, espérant devoir le rétablissement de sa fortune aux prières surtout de notre mère-grand, lui donna un logement au palais, près de l'appartement

de sa petite fille, & la laissa, tant qu'elle voulut, suivre les convois funèbres, & aller prier sur les tombeaux.

Elle avoit redoublé de zèle à cet égard, recevoit ce qu'on lui donnoit comme si elle eut manqué de tout, & répandoit ce qu'on lui avoit donné parmi les pauvres. On faisoit foule dans les rues autour de la sainte : ces triomphes, & l'espoir d'aller à la Mecque, par la prochaine caravane, la rendoient la plus heureuse femme du monde ; elle alloit chaque jour faire un tour dans le Kan pour y épier le retour du pélerin.

Ma mère devint grosse, & eut des couches très-heureuses, dont je fus le fruit, sous une étoile sans doute bien maligne, puisqu'en naissant je me trouvois livré à notre coupable ennemi. Ma mère-grand rodoit & marmotoit sans cesse autour de mon berceau : elle y étoit plus assidue que ma nourrice.

Elle me conduisit, dès les premiers pas que je pus faire ; dès que j'eus les yeux ouverts, elle chercha à les divertir par des objets amusans, & mes oreilles par des contes. Enfin elle s'empara de moi, de manière qu'il étoit impossible de nous séparer.

La famille de mon père & de ma mère s'augmentoit tous les ans ; ils veilloient sur les soins à donner à mes frères & à mes sœurs. Moi, j'étois absolument abandonné à ceux de ma mère-grand. Elle m'apprenoit elle-même à lire & à écrire ; car s'étant habituée à tracer sur des morceaux de velin des versets de l'Alcoran, elle étoit parvenue à en former les caractères avec une grande délicatesse. Dans ce temps-là, elle se croyoit veuve. Hélas, mon pauvre pélerin, disoit-elle : il étoit vieux, il se sera donné trop de peine ! tu as perdu un bon grand-père, mon enfant, qui t'auroit appris de bien belles choses, comme je lui en ai vu faire. Mais, mère-grand, répondois-je, les magiciens dans les contes que vous me faites font des choses comme cela. Est-ce donc qu'il étoit magicien ?

« Les magiciens n'aiment point honnêtement les femmes, comme ce cher homme-là m'aimoit. Par respect, mon enfant, il ne m'a jamais touché le bout du doigt, d'ailleurs les gens dont tu parles ne font pas le pélerinage de la Mecque. Ils savent qu'ils sont maudits par l'Alcoran. »

Quand j'eus atteint l'âge de suivre ma

mère-grand dans ſes promenades, ſi je ne pouvois pas l'atteindre, me confondre parmi le deuil des pompes funèbres, elle me mettoit entre les mains de ma nourrice, ſous la protection de deux forts eſclaves, dans un endroit d'où je puſſe admirer comment elle ſavoit imiter la douleur. Enſuite elle me conduiſoit aux tombeaux, & me faiſoit réciter tout haut, après elle, l'Ilſathea & l'Ileathmé.

Je donnois très-peu d'attention à ces cérémonies, étant fort inappliqué de mon naturel; mais en revanche, au retour elle me faiſoit des contes que je trouvois fort agréables, & c'eſt la ſeule culture qu'elle ait pu donner à mon eſprit.

Du reſte, elle n'étoit bonne qu'avec moi & ma mère. Nous ne pouvions pas avoir de tort avec elle; mais envers ſes propres eſclaves elle étoit impitoyable. Comme j'entendois les gens du peuple l'appeler la ſainte, cela me donnoit une idée bien extraordinaire de la ſainteté.

Les années vinrent & amenèrent à la fin celle où mes yeux devoient s'ouvrir en partie ſur mon ſort, où mon père & ma mère devoient être châtiés, ſans ſavoir par

qui, ni comment, du fol abandon qu'ils avoient fait de moi, supposé que l'acte de leur part eut été absolument libre.

J'avois près de quinze ans; regardé à la cour de mon grand-père comme un de ces princes qui se vouent à l'état de derviche, personne ne s'attachoit à moi, & on me laissoit dans la compagnie de ma mère-grand. Elle & moi sortions un jour d'un tombeau où nous étions entrés seuls. Quelque chose de plus effrayant qu'un spectre nous apparoît; c'étoit le marchand Arménien, que je ne connoissois que sur le portrait fait par ma mère-grand, mais dont l'air & la physionomie me parurent aussi sinistres que sa barbe étoit blanche.

A cet aspect, ma mère-grand fut au moment de s'évanouir. « C'est un mort! c'est un mort! s'écrioit-elle. Non ce n'est pas un mort, lui disoit le faux Arménien, en lui maniant rudement le bras. C'est toi qui vas mourir, si tu n'y prends garde.

« Eh d'où viens-tu, malheureux scélérat, après m'avoir laissée quinze ans dans l'attente? tromper une femme vertueuse comme moi! — Tais-toi, sainte enragée, ou j'attache d'un mot ta langue à ton palais. Je

n'ai pas de temps à perdre ici. Je viens chercher mon fils. — Ton fils ! quand m'as-tu épousée, affronteur, pour avoir un enfant de moi ? Viens me rendre juſtice devant le cadi, & tu auras l'enfant. — Que je t'épouſe, vieille folle ! décrépite décharnée, archive parlante de l'antiquité de la terre ! ſcandale de la création, née de la boue du déluge ! donne-moi mon enfant. » — Tu auras plutôt ma vie, ſcélérat ; je te ferai mettre en croix ici, comme aſſaſſin de ton prétendu fils & de moi. » En diſant cela, elle me tenoit ſerré dans ſes bras.

L'effroi m'avoit rendu incapable de faire le moindre mouvement. Tout-à-coup les regards de l'Arménien s'enflamment, ſa barbe fume. Il donne un ſoufflet à ma mère-grand qui nous renverſe tous deux, ſans que nous ſoyons ſéparés.

Mes yeux ſont ouverts un inſtant ſur notre déſaſtre. Ma mère-grand eſt transformée en un panier d'oſier, aſſez long pour que j'y puiſſe être étendu, ſes bras & ſes jambes forment les liens qui m'y retiennent : ſon chapelet, partagé en deux, figure les deux anſes.

Notre bourreau donne dans le panier un

coup de pied, de force à faire rouler une montagne. Nous fendons l'air, & ne quittons cet élément que pour en être précipités dans la fontaine fatale.

Je reçus, en tombant, un coup si affreux que toutes les parties de mon corps furent brisées. Mais on me conserva la connoissance, pour que je pusse appercevoir ma pauvre mère-grand toute sanglante, accrochée à un arbre pour servir de pâture aux corbeaux. Bientôt je tombai évanoui. Je crois, mes chers compagnons d'infortune, que je ne ferois qu'ajouter à vos peines en vous faisant le récit exact de toutes celles que me fit endurer ce monstre: après m'avoir conduit ici, il me laissa trois semaines entières entre la vie & la mort, souffrant des douleurs inconcevables, de toutes les fractures qu'il m'avoit occasionnées lui-même dans plusieurs parties de mon corps. Je demeurai sans sentiment en apparence, je ne pouvois ni parler, ni faire le moindre geste significatif. Il profitoit de ce temps pour tâcher de me persuader qu'il étoit mon vrai père, & n'avoit fait que m'enlever à des gens dangereux pour moi, qui m'avoient donné une si mau-

vaiſe éducation, & imbu de ſi faux principes; en un mot, qu'il étoit devenu néceſſaire de me briſer ainſi pour me repaîtrir de nouveau.

Il tenoit tous ces diſcours d'une manière découſue, comme s'entretenant avec lui-même; les mêlant de plaintes douloureuſes ſur l'état fâcheux dans lequel il me voyoit. Du reſte il me veilloit jour & nuit, me panſoit & me ſoignoit avec tout l'extérieur de la plus grande tendreſſe; mais il m'étoit impoſſible d'en être la dupe, les aventures de ma pauvre mère-grand m'avoient trop appris à connoître le monſtre.

J'ai conçu par les différentes hiſtoires que je viens d'entendre, que j'avois reçu une éducation extrêmement négligée. Ici je lui avois quelque eſpèce d'obligation; c'étoit un entêtement naturel, qui n'ayant jamais été combattu, ne permettoit jamais que je revinſſe de l'opinion que j'avois conçue. J'étois également eſclave de mes volontés.

Il vous eſt aiſé, maintenant, d'imaginer quand mon prétendu père m'eut rendu la vie, après m'avoir éprouvé par une ſuite de traitemens, charitables en apparence,

mais plus douloureux les uns que les autres, de quelle manière je répondis à tous ſes autres ſoins. En tout il lui devint impoſſible de me vaincre. Il me careſſoit, je devins boudeur. Il me châtia, j'étois devenu inſenſible pour avoir trop ſouffert.

Il vouloit me faire travailler; je ne voulois rien faire: qu'ai-je beſoin, diſoiſje, d'apprendre à compter? Je ſuis fils de roi, les autres compteront pour moi.

Il me donnoit un ſoufflet. « Donnez-m'en un plus fort; traitez-moi comme vous avez fait ma mère-grand; ne vous ſouvient-il pas d'elle? n'étiez-vous pas ſon pélerin? »

Il avoit ſans doute pris ſon parti ſur mon compte; car ſans héſiter il me répondit, « tu te rends juſtice: tu ne vaux pas mieux qu'elle, & tu ſeras traité comme elle. »

En diſant cela il me donne un autre ſoufflet, dont la ſuite eſt un évanouiſſement, & il en profite pour me faire traîner dans ſon abominable puits.

Il m'eſt comme à vous, mes princes, impoſſible d'aſſurer le temps que j'y ai paſſé. Mais comme je n'avois point de barbe

quand j'y entrai, & que je me réveille ici avec une barbe aſſez longue, il faut que mon ſommeil n'ait pas été court.

Je vois qu'il n'a rien pris ſur mes facultés. Ma mémoire ne m'a retracé que des tableaux d'enfance; mais mon eſprit a ceſſé de les voir comme eut fait un enfant.

Vous n'avez pas raconté un fait qui n'ait réveillé en moi une réflexion, & vous m'avez donné en deux heures l'expérience de ſix années qu'on peut m'avoir fait paſſer ici. Je vois par où tous les auteurs de nos jours ont manqué, & à mon exemple vous pouvez vous expliquer leur conduite, comme je vais faire celle de ma mère-grand.

On la métamorphoſe en un panier d'oſier; je ſuis couché dedans, ſes bras & ſes jambes me ſervent de liens, & ſon chapelet forme les anſes du pannier. A la vue de cette image, il devient clair pour moi que ma mère-grand m'a livré pieds & poings liés au Maugraby, & que le chapelet a été le moyen.

La bonne femme gromeloit des mots & des paroles. Ce n'eſt pas tout de parler: il n'y a rien de ſi dangereux, à ce que je

vois, que de faire des ſignes & prononcer des mots, ſans ſavoir ce qu'on fait & ce qu'on dit.

Du reſte, mes princes, un malheur commun nous a réunis; mais nous devons avoir la confiance, après ce que le ciel a fait pour nous, qu'il nous fera échapper des mains de notre tyran, dût-il reparoître tout-à-l'heure, armé de toutes les puiſſances dont il diſpoſe, en nous oppoſant tous ſix, au nom de Mahomet, à ce qu'il voudroit faire. J'ai l'eſpoir que nous le renverrions confus, mais nous ne ſerions ni vengés, ni rendus à nos familles, c'eſt à quoi nous devons tous aſpirer. Le prince Habed-il-Rouman nous a dit qu'un Hara enchaîné par le pied l'avoit engagé à voler à notre ſecours. Il faut nous preſſer d'en aller donner à ce conſeiller bienfaiſant, dont nous pourrons tirer des lumières, & qui ſe joindra ſûrement à nous contre notre commun ennemi.

Habed-il-Rouman & les quatre autres princes ſuivent avec plaiſir le conſeil que vient de leur donner celui de Damas. Ils paſſent à l'appartement du Maugraby, pénètrent dans la grande volière, & viennent

environner le Hara, qui bat des aîles en les voyant.

Ils veulent le débarraſſer de ſes chaînes. « Cela ne vous eſt pas poſſible, dit l'oiſeau généreux & devenu patient dans le malheur, je puis ſupporter mon état, pourvu que vous me tiriez de cette déſagréable priſon. Emportez-moi ſur mon bâton, & allons nous placer tous dans un endroit qui nous ſoit plus commode, & où je puiſſe, en vous faiſant part de mes malheurs, vous indiquer les moyens sûrs de profiter de l'abſence de notre tyran, pour écarter de nous les dangers dont nous ſommes menacés.

Les ſix princes, emportant avec eux le Hara, ſont revenus dans le ſalon des fontaines. Là, s'étant tous aſſis en face de l'oiſeau, celui-ci prend la parole en commençant le récit de ſes propres aventures.

Hiſtoire des Amours du Maugraby avec Sœur des planètes (1), *fille du roi d'Egypte.*

JE ſuis femme, & née princeſſe. Mon

(1) *Sœur des planètes.* En Arabe, Anheta-il-Kaouakib.

père étoit ſouverain du puiſſant royaume d'Egypte. Il gouvernoit avec ſageſſe & bonté, mais il étoit ſi dévot à l'idôle de Baal, qu'il épuiſa ſon tréſor à lui faire conſtruire, dans ſon propre palais, un temple dont la magnificence n'avoit rien d'égal ſur la terre.

La ſtatue coloſſale de la prétendue divinité étoit toute d'or, couverte de pierreries d'un prix ineſtimable, & ſes yeux étoient compoſés de deux eſcarboucles enchaſſées dans des diamans. Tous les jours l'autel de Baal étoit enſanglanté par de nouveaux ſacrifices.

J'étois le ſeul enfant qui fut reſté à mon père; à neuf ans, je perdis à-la-fois ma mère & ma gouvernante. Celle-ci, née Muſulmane, fort attachée à ſa religion dans le fond de ſon cœur, eſſayoit ſecrètement de m'en faire connoître les beautés, & goûter les préceptes.

Quand elle ſentit qu'elle touchoit à ſa fin: « Ma chère enfant, me dit-elle, je vous laiſſe à regret expoſée comme vous l'êtes. On va vous entraîner dans toutes les abominations de l'idôlatrie. Au moins recevez de moi ce livre; cachez-le auſſi ſoi-

gneusement que je l'ai fait, & quand mon souvenir sera rappelé à votre idée, lisez-en un chapitre, en prenant garde de n'être pas observée.

Je pris de ses mains l'Alcoran, qu'elle me donna, & allai le mettre dans un coffre, dont seule j'avois la clef. Mais malheureusement je perdis bientôt la curiosité d'aller chercher des vérités dans ce livre.

Ma gouvernante fut bientôt remplacée par une esclave Persienne, douée de toutes sortes d'avantages naturels & acquis, que mon père avoit achetée depuis peu de temps. Elle se donna des soins excessifs autour de moi pour gagner mon affection & pour m'instruire; à douze ans elle avoit fait de moi ce qu'on appelle un prodige parmi les personnes de mon sexe, dans tous les genres d'instruction dont elles sont susceptibles.

Rien n'eût été plus heureux pour moi, si elle en fut restée là; mais elle me donna de la curiosité pour ce qu'elle appeloit la géomancie, & s'y prit avec une adresse infinie pour m'inspirer un goût décidé pour cette dangereuse science.

J'étois sujette à des rêves qui me fatiguoient; je m'en plaignis à elle, elle me

proposa de m'en délivrer sans faire usage d'aucun remède : » vous rêverez, me dit-elle, aussi agréablement que vous le voudrez, en employant des moyens bien simples.

« Vous composerez un bouquet (1) ; par exemple, vous l'assortirez des différentes fleurs que je vous dirai, & dont je vous ferai connoître la valeur ; vous les placerez selon la manière que je vous enseignerai, de façon qu'une fleur placée sous une autre, soit arrangée de façon qu'elle y demeure comme assujettie.

« Vous porterez votre bouquet le soir aux pieds de l'idôle de Baal, par la porte de votre appartement qui communique au temple : je vous y accompagnerai, je me précautionnerai d'encens pour la divinité. Je vous enseignerai deux mots à prononcer tout haut, qui vous tiendront lieu de prière, elle sera entendue & exaucée. Vous reviendrez à votre appartement, apportant votre bouquet : vous le mettrez sous votre chevet, & au lieu de rêver tristement, vous

(1) Cette manière simbolique d'exprimer sa pensée par des fleurs est fort en usage dans quelques parties de l'Asie.

aurez le ſonge le plus agréable. Ce qui pourra vous ſurprendre, ma princeſſe, c'eſt que le lendemain je vous dirai mot pour mot ce que vous aurez rêvé; mais il n'y aura de merveilleux en cela que la bonté & la puiſſance du Dieu qui vous aura fait voir ou entendre ce qu'il y avoit d'écrit dans le bouquet.

« Quand nous aurons fait la première épreuve, je vous enſeignerai la manière de rendre votre penſée par le moyen de l'arrangement des fleurs, comme vous le pourriez faire par écrit. Ce ſont de charmans caractères à employer, & en même temps un objet d'amuſement très-agréable; nous autres femmes, en Perſe, ſi nous avons un amant, nous laiſſons tomber un bouquet d'une fenêtre, & lui donnons à connoître par ſa compoſition ce que nous avons dans l'ame. »

L'eſclave Perſienne, en me faiſant part de ſon ſecret, verſoit le poiſon dans mon cœur; je voulus ſur le champ faire l'eſſai du bouquet, il eut tout le ſuccès imaginable.

Le lendemain matin ma gouvernante vint me trouver dans mon lit, j'étois dans l'enchantement de la nuit que j'avois paſſée;

elle met la main sous mon chevet; en tire le bouquet que j'y avois placé; paroît l'étudier : quand elle a fait ce qu'elle devoit, pour se mettre au fait : « voici, me dit-elle, votre songe. Vous vous êtes trouvée dans un des plus délicieux endroits qui soient dans les environs de Masser, sur les bords du grand canal; vous étiez assise sur un gazon doux, couvert de fleurs. Vous regardiez avec plaisir les bateaux qui remontoient & qui descendoient sur le canal. Il y avoit près de vous un poirier chargé de fruits superbes, qui faisoient courber jusqu'à vous ses riches branches : vous en avez cueilli & les avez trouvés exquis.

« Vis-à-vis de vous étoit un grand rucher; il en est sorti des essaims de mouches qui se sont élevées dans l'air, qu'elles faisoient retentir de leurs bourdonnemens; elles se sont livré un combat qui vous a beaucoup amusé, & lorsqu'il finissoit vous vous êtes réveillée. »

On peut penser avec quel plaisir je m'entendis ainsi retracer mon rêve, avec toutes ses circonstances; dès ce moment, je devins pour ainsi dire l'esclave de mon esclave; je dévore tout ce qu'elle cherche

à m'enſeigner, & ſous prétexte de m'avancer dans l'art de la géomancie, je deviens par ſon moyen une magicienne de la plus grande force, au point de pouvoir expliquer couramment tous les livres pareils à ceux qui ſont ici, & faire toutes les opérations qui y ſont indiquées. Mais, ſurtout, je compoſois avec ſoin pendant une partie du jour, le bouquet qui devoit me faire paſſer d'agréables nuits. Ah que je les ai payé cher! ſurtout depuis que, me laiſſant entraîner d'erreur en erreur, ayant donné toute confiance à ma dangereuſe gouvernante, prêtant le cœur ainſi que l'oreille aux hiſtoires qu'elle me racontoit, me laiſſant infatuer de l'idée de ces hommes génies dont elle me racontoit les aventures, je me laiſſai aller à la folle curioſité de mêler, dans un de mes bouquets, l'aſſortiment des fleurs qui devoient en attirer un à moi, & d'aller porter cette compoſition fatale aux pieds de l'idôle.

Je ne ſaurois peindre l'illuſion qui fut pour moi le dangereux fruit de cette imprudence: tous mes ſens en furent ravis, & entr'autres objets qu'elle m'offrit, celui qui me perdit entièrement, fut la vue d'un être

que j'eusse pris pour un homme, si son corps ne m'eût pas semblé tout radieux; il se jette à mes genoux, & me présente un bouquet dans lequel les sentimens de l'amour le plus tendre paroissent exprimés.

Je dérangeois les fleurs qu'on m'avoit données, pour essayer de répondre ; le moment après elles se combinoient d'elles-mêmes, de manière à enchérir encore sur les choses flatteuses & touchantes qui avoient fait tant d'effet sur mon cœur.

Je me réveillai, éperdue d'amour pour l'objet fantastique dont j'avois mandié la présence aux pieds de Baal; je ne fus plus occupée que de lui pendant quelques jours.

Je pensois à l'attirer à moi par un nouvel arrangement de fleurs, quand une nuit, ayant été obligée de me coucher sans bouquet, je fus effrayée par un rêve qui ne ressembloit en rien à tous ceux que je m'étois procurés.

Mon ancienne gouvernante m'apparoît en songe, elle prend devant moi tous les livres sur lesquels l'esclave Persienne avoit attiré mon application, les jette dans un gouffre d'où sortoit un feu dévorant, me conduit à mon coffre, & me force d'y

prendre l'Alcoran. Je jette les yeux ſur ce livre, & ne ſaurois même en lire la première ligne; mon ancienne gouvernante paroit lever les yeux au ciel, & s'écrie: Oh Dieu! ma fille, vous êtes perdue: vous avez rendu Baal maître de vous.

L'eſclave Perſienne entre, & me trouve agitée & toute en ſueur; je lui fais part de ma viſion; elle éclate de rire.

« Oh! ma chère princeſſe, me dit-elle; ceci eſt un bon tour du Nakaronkir, un des plus mauvais génies qu'ait engendré la création, un des plus vils eſclaves de ce Mahomet, qui pour convertir la terre, en détruiſit la moitié par le glaive.

« Lorſque, comme vous & moi, ma princeſſe, on cherche par le ſecours des hautes ſciences à ſe rapprocher des ſphères élevées, à l'aide des eſprits médiateurs, on demeure expoſé aux attaques de ce démon de Mahomet & de ſon Nakaronkir, qui tâchent en vous effrayant par des ſonges, de vous détourner de la bonne voie qu'ils n'ont pas ſu prendre.

Je vais compoſer un bouquet & un parfum qui vous mettront à l'abri de leurs tentatives; & puiſque vous avez, à ce que

vous dites, un Alcoran: en le brûlant ce ſoir aux pieds de la ſtatue de Baal, nous nous paſſerons d'autres aromates. »

Ma dangereuſe gouvernante m'avoit abſolument aveuglée; je lui laiſſe compoſer le bouquet, ſans trop l'étudier pour en pénétrer le ſens: je lui remets mon livre de l'Alcoran, ſans même l'ouvrir, & nous allons au temple.

Un friſſon me ſaiſit dès que j'y ſuis entrée, mais je l'impute à la fraîcheur du lieu; nous mettons nos fleurs au pied de l'autel, & mon impie maîtreſſe me fait jeter le livre de la loi muſulmane dans une caſſolette de feu très-ardent.

« Maudiſſez Mahomet avec moi, dit-elle; maudiſſez ſa ſecte impie, qu'elle s'en aille en fumée comme le livre extravagant où ſes rêveries ſont renfermées »; hélas! j'obéis.

Le livre, en brûlant, répandoit l'odeur la plus agréable. « Remarquez, me diſoit l'audacieuſe Perſienne, combien le parfum que nous offrons à Baal doit lui être flatteur; mais quand la vapeur commença à s'élever à la hauteur de la tête de l'idôle, tout-à-coup la terre s'émut ſous nos pieds.

« Préſumons tout du ſuccès de notre ſacrifice, dit gaiement la femme par laquelle je me laiſſois tromper; quand un Dieu penche la tête en ſigne de ſatisfaction, l'univers en eſt ébranlé; ſortons, ma chère princeſſe: notre victoire eſt aſſurée. »

Mon aveugle ſoumiſſion à toutes les idées de cette femme, ne me permit pas de m'appercevoir de ce qu'il y avoit de forcé dans ſes explications des événemens dont nous venions d'être témoins.

Je m'en rappelai un dans la ſuite, qui ne me frappa pas pour lors; c'eſt que mon bouquet, quand je le ramaſſai, avoit perdu ſa fraîcheur: rentrée dans mon appartement, j'allai bien vîte le placer ſous le chevet de mon lit, où il me procura pendant la nuit la viſion qui devoit abſolument m'égarer.

Dès que j'eus les yeux appeſantis par le ſommeil, je vis un grand homme aſſis ſur une eſpèce de trône; il étoit coiffé d'un énorme turban de mouſſeline blanche; il avoit une de ſes mains appuyée ſur une quantité de livres entaſſés en pile, & l'autre poſée ſur un amas de ſabres nuds & ſanglans.

A côté de lui étoit une mule attachée

à

à un piquet, des hommes vêtus d'habits différens les uns des autres venoient s'agenouiller devant lui & l'adorer.

Il leur remettoit à chacun un livre & un sabre & les renvoyoit d'un air féroce, en leur annonçant par un geste qu'il les envoyoit pour frapper & détruire ; le mot Alcoran étoit écrit sur le dos des livres : cette scène se montroit à moi comme enveloppée d'un brouillard.

Tout à coup une lumière vive s'élève vers l'orient, un objet lumineux qui en descend paroît la produire ; je le reconnois pour être le génie qui m'avoit apparu précédemment en songe.

A son aspect, le personnage assis sur le trône paroit se troubler ; il se lève avec précipitation. Son turban qui tombe laisse voir sa tête entièrement chauve.

Il détache sa mule pour monter dessus &. s'enfuir : dans le trouble il s'assied, la tête tournée du côté de la queue, & frappe des talons les flancs décharnés de sa monture ; mais il ne peut fuir assez vite, pour qu'un esclave noir qui le poursuit ne puisse lui cracher au visage, & j'entends s'élever de tous côtés des cris de moquerie & de

dérision qui me tirent de mon sommeil, sans cesser de retentir à mes oreilles, encore après que je fus absolument éveillée.

Quelque surprise que dut m'occasionner ce bruit, je me rendormis presque sur le champ, & fus bercée par de nouvelles visions, toutes arrangées pour me flatter. Je ne m'en rappelle parfaitement qu'une, c'est que mon amant fantastique, après m'avoir offert un bouquet dont le sens devoit m'être infiniment agréable, monte tout à coup sur une espèce de char de triomphe, est emporté dans l'air & disparoit. Mais tout ne disparoit pas avec lui, car le matin, quand je veux chercher le bouquet de la veille, si soigneusement placé sous mon oreiller, je ne le trouve plus, & celui qu'on m'a offert en songe est à sa place. Nous avons, princes, des choses trop sérieuses à nous dire pour que je veuille vous occuper ici du détail des ruses de mon séducteur; il prenoit avec une adresse infinie tous les moyens d'égarer ma tête, de jeter le désordre dans mon cœur, de se rendre maître de mon ame, en attendant une circonstance qui put me forcer de lui engager ma personne avec ma liberté; elle arriva bientôt.

Le roi mon père n'ayant que moi d'enfant, voulut me donner un époux capable de régner ſur l'Egypte ; il jeta les yeux ſur un de mes couſins, homme d'un âge mur, eſtimé de tous les Egyptiens par ſa bravoure, ſon application aux affaires, & ſa conduite. Il comptoit, en nous mariant, ſe repoſer entièrement ſur lui du ſoin du gouvernement.

Le caractère trop ſérieux de mon couſin avoit pu lui attirer mon eſtime ; mais il m'avoit toujours éloigné de prendre d'autres ſentimens pour lui. Sa figure, quoiqu'elle eût de la nobleſſe & de la dignité, m'en impoſoit, & ne pouvoit me ſéduire ; & dans l'état où mes dangereuſes viſions m'avoient miſe je n'aurois pas donné ma main au plus beau des princes de la terre.

J'apprends que mon mariage avec mon couſin eſt réſolu, & baignée de mes larmes, je vais me jeter dans les bras de ma gouvernante.

La Perſienne m'a bien promptement conſolée. « Il n'eſt pas poſſible, dit-elle, ma princeſſe, ſavante & favoriſée par les êtres ſpirituels comme vous l'êtes, protégée particulièrement par le dieu Baal, qu'on diſ-

pose de vous comme d'une femme ordinaire.

« Je vais faire un travail pour mieux connoître le céleste amant que vous avez su vous attacher. Je pénétrerai ses vues à votre égard, & peut-être vous ferai-je connoître que la couronne d'Egypte est de beaucoup au-dessous de vous.

« Nous allons, continua-t-elle, composer un bouquet ensemble; nous le porterons aux pieds de la statue de Baal; je le placerai sous mon chevet, il attirera à moi votre amant; & peut-être saurai-je de lui bien des choses sur lesquelles la pureté de ses vues & la délicatesse de son amour ne lui auront pas permis de s'expliquer librement avec vous. »

Je donnai aveuglément dans ce nouveau piège, & le lendemain ma gouvernante vient me trouver, paroissant avoir le cœur trop plein de satisfaction pour pouvoir la contenir; elle s'assit sur le pied de mon lit. « Oh! écoutez! écoutez! me dit-elle. Il n'y aura point de mortelle si heureuse, si puissante, si grande que vous sur la terre.

« Non; quoique je présumasse de vos charmes, de vos talens, de vos vertus, ma princesse, je ne me fusse jamais flattée

pour vous qu'ils duſſent vous attacher l'être le plus favoriſé qui ſoit ſous le ciel.

« Euſſions-nous pu croire, ma chère élève, que le grand Maugraby, le fils unique de la céleſte Yandar, petite-fille de Kokopileſob, le ſouverain dominateur de tous les génies qui gouvernent la terre, ſe prendroit pour vous de la paſſion la plus vive & la plus vraie qui fut jamais.

« Quand par vos bouquets & vos parfums vous avez cherché à attirer à vous un eſprit de céleſte origine, celui-là, qui participe tout à la fois à la puiſſance des êtres dégagés de la matière, & à celle que l'homme peut acquérir, a brigué aux pieds de Baal le bonheur de pouvoir vous apparoître.

« Il brûloit d'amour pour vous avant que vous puſſiez en avoir la moindre connoiſſance ; ſi vous vous donnez entièrement à lui, il ſera également tout à vous.

« Vos noces s'apprêtent ; elles doivent ſe célébrer ſur l'autel qui eſt aux pieds de la ſtatue du dieu Baal. Vous ſerez, ſelon les uſages du pays, conduite au grand prêtre par deux des princeſſes vos tantes, & ſuivie des jeunes perſonnes de votre ſexe

qui n'ont point ſubi le joug du mariage.

« Vous arriverez couronnée de fleurs; mais je veux compoſer votre couronne.

« Celui qui penſe devenir votre époux arrivera à la tête du cortège que lui compoſera la brillante jeuneſſe de la cour.

« Avant qu'il ait pu s'approcher de vous, votre amant apparoîtra devant vous, détachera une guirlande de fleurs dont il ſera ceint; il vous la préſentera; vous l'accepterez, en lui donnant votre couronne.

« La guirlande qui vous ſera remiſe exprimera que le Maugraby ſe lie à vous par des liens indiſſolubles; votre couronne lui aura donné de votre part la même aſſurance; Baal, lui-même, confirmera votre union, & vous diſparoîtrez tous deux aux yeux de l'aſſemblée, & peu après nous nous retrouverons dans le lieu de délices où l'on vous attend. »

Entretenue du ſoir au matin d'enchantemens par la Perſienne; familiariſée, par les petits prodiges que nous faiſions enſemble, avec ce qu'il devoit y avoir de merveilleux dans mon enlèvement, je ne doutai point de la poſſibilité, ni même du ſuccès de celui qui m'étoit propoſé. Tandis qu'on

apprêtoit tout pour donner de l'éclat & de la solemnité à mes noces, je fis, de mon côté, mes petits préparatifs, & aidai de toute mon adresse à composer la fatale couronne symbolique, par laquelle je m'abandonnois sans réserve à mon ravisseur.

Quand l'instant fut venu, où je devois paroître aux pieds de l'idôle de Baal pour prendre mes derniers engagemens, tout-à-coup le Maugraby se montre à moi : nous échangeons nos fleurs, & la guirlande qu'il m'a donnée m'enlève de terre plus légèrement que le vent n'enlève une paille.

Je suis transportée dans un char tout éclatant d'azur, d'or & de rubis. Mon ravisseur, plus brillant que l'étoile du matin, est à côté de moi, & six chevaux, qui paroissoient être de feu, conduits par la Persienne, à qui la force d'un charme avoit donné de grandes aîles blanches, nous emporte avec rapidité jusqu'au pied de la montagne où tous ceux que je vois ici ont été conduits, & le char, lumineux par lui-même, me transporte jusques dans ce palais, en répandant dans ma route souterraine un éclat qui sembloit le disputer à celui du jour.

On me conduit dans un appartement, dont la magnificence éblouit mes yeux, tout habitués qu'ils fussent à la splendeur de ceux du palais de mon père.

Comme les portes & les fenêtres en sont demeurées solidement murées depuis qu'on m'en a tirée, je ne pense pas que vous l'ayez vu, quoiqu'il eût anciennement une communication avec la volière dans laquelle vous m'avez trouvée.

Un repas superbe m'attendoit; l'époux que j'ai choisi m'y fait asseoir sur un sopha d'une richesse surprenante, sous un dais si brillant que mes regards en étoient éblouis.

Je m'apperçois que nous sommes seuls. « Désirez, me dit l'enchanteur, & vous serez servie par des mains invisibles. Ne craignez pas la solitude où vous êtes, & surtout, ma chère *sœur des planètes*, ne la trouvez pas où je suis, & où vous devenez l'univers entier pour moi. »

Je ne vous répéterai pas ici, mes princes, tous les propos que me tint ce fourbe adroit, que votre malheur vous a fait connoître, pour faire durer l'illusion dans laquelle il m'avoit jetée; mais il m'avoit séduite avec des fleurs, & continuoit à en semer devant moi.

Il m'échappa, en parlant avec lui, de dire que j'aimois la musique : sur le champ une symphonie délicieuse, paroissant sortir d'une pièce voisine de celle dans laquelle nous étions, frappa mes oreilles ; bientôt des voix d'hommes & de femmes s'y mêlent, & forment un concert au-dessus de tout ce que j'avois entendu jusqu'alors.

Celui qui me procuroit cet amusement paroissoit transporté du goût que je semblois y prendre. De temps en temps, pour le varier, je m'appercevois qu'il mettoit sur son doigt une petite baguette qui y tournoit avec une grande vivacité sans qu'il y touchât. J'avois la mienne dans ma robe; mais je ne me serois pas avisée de lutter alors d'adresse avec lui.

Ce fut dans ces amusemens qu'il m'entretint, jusqu'au moment où le lit nuptial devoit nous recevoir. Il me donna la main pour m'y conduire. Je fus déshabillée sans presque sentir les mains invisibles qui me touchoient, & elles tirèrent le rideau sur nous.

Vous n'attendez pas, mes princes, que je vous parle ici des transports d'amour, des témoignages de tendresse d'un monstre

chez lequel il n'y a rien de vrai que le mal. Je passe au rêve extraordinaire que je fis dès que le sommeil eut fermé ma paupière, à supposer que ce fût un rêve. Je me trouve transportée dans un palais d'une architecture si hardie, si étonnante, que l'imagination ne pourroit s'élever assez pour la concevoir. Dès que je me présente pour entrer, une foule d'hommes superbement vêtus, & en belle ordonnance, viennent au-devant de moi, en me témoignant, & à mon époux, de profonds respects par les attitudes les plus caractérisées. Ensuite ils marchent devant nous. Nous traversons des pièces immenses où des hommes & des femmes encore plus richement habillés, & d'une grande beauté, sont assis. Dès qu'ils nous apperçoivent, ils se lèvent & s'inclinent jusqu'à ce que nous soyons passés.

Je néglige de vous peindre les magnificences extraordinaires qui frappèrent mes yeux, jusqu'à ce que je fusse arrivée à la salle du trône, sur lequel étoit assis un être de figure humaine, mais si resplendissant de lumière, que les yeux, en le regardant, en étoient presque blessés.

Sa couronne, toute de diamans, répan-

doit un grand éclat, qu'effaçoit encore celui de son visage. Toute la cour nombreuse qui l'environnoit paroissoit en être éclairée.

J'élève les yeux jusqu'à la voûte du salon, elle étoit formée d'arc-en-ciels, dont les demi-cercles se croisoient, & répandoient une lumière éclatante.

Quand nous arrivons au pied du trône, le Maugraby m'adresse la parole: « Ce n'est point ici, me dit-il, la statue de Baal. C'est Baal lui-même. Fléchissez le genou devant lui; puis s'agenouillant lui-même: maître du monde, lui dit-il, puissance qui régnez sur tous les esprits, voilà l'épouse que vous m'avez donnée. Maugraby, répond le prétendu dieu Baal, vous êtes mon visir sur la terre, & le premier de tous mes sujets. Je désire que votre épouse se mette en état de partager la puissance que je vous accorde; mais votre union doit être un objet de fête pour toute ma cour. Le cérémonial à votre égard étant rempli, il ne nous reste qu'à nous livrer à la joie de vous voir réuni à l'objet que vous aimez.»

A ces mots ce souverain commode frappe dans ses mains, se lève. Chacun imite son exemple, & les hommes mêlés parmi les

femmes sortent de la salle du trône, & se rendent sans ordre dans les dix salons qui la précèdent. On s'attaque de discours de tous les côtés, & on se livre à des éclats de rire immodérés. Mon époux remarque quelqu'étonnement dans mes yeux. « Vous ne reconnoissez pas ici, me dit-il, la cour sérieuse & composée du roi votre père : pour régner sur la terre, il faut en imposer par le respect. Notre tout-puissant souverain, au-dessus de toutes les craintes, n'a besoin ni de s'envelopper de réserve, ni d'en inspirer. Les liens qui lui attachent ses sujets sont la joie & la liberté : mais nous allons nous mettre à table. »

En même temps nous approchâmes d'une table immense, qui sur le champ se trouva servie. Le souverain, sous un dais, étoit seul à la sienne. Le Maugraby & moi, assis à la table commune, étions l'un à sa droite, l'autre à la gauche, les plus proches de lui.

Jamais je n'avois vu un service de cette somptuosité, de cette abondance ; & il se rénouveloit sans cesse. Tout le monde paroissoit dévorer.

Quant à moi, la vue de mets inconnus

piqua ma curiosité: il me parut, en tout, que l'œil avoit plus de quoi se satisfaire que le goût, ce que je mangeois paroissant se dissiper sitôt qu'il avoit passé le palais; le vin ne me faisant ni plus de sensation, ni plus d'effet; je me livrai à l'intempérance à laquelle je voyois les autres s'abandonner, n'étant distraite que par des conversations qui se croisoient les unes les autres, & par des éclats de rire dont je ne pouvois deviner le motif.

Cependant les services se renouveloient au point que j'en avois perdu le compte. A la fin on s'ennuya de parler sans rien dire, & de rire sans sujet; j'étois mal à mon aise, & en imitant les autres, aux discours & aux éclats de rire près, je commençois à trouver le repas trop long, quand le souverain se leva, frappa des mains, & chacun suivit son exemple.

La salle du festin conduisoit à une galerie immense préparée pour la danse. Mon complaisant époux m'y conduisit, les rieurs s'y démenoient comme des fous. Les femmes manquoient, à ce que je croyois, à la décence d'une manière révoltante. J'en fus désagréablement frappée, & le mot m'échappa.

« La décence, reprend mon époux, eſt une loi faite pour captiver des penchans qui pourroient devenir dangereux. Ici ce ſeroit une gêne inutile. Vous ne voyez ici que des époux heureux comme vous & moi, dont le bonheur ne peut être à charge à perſonne.

« On jouit ici ſans remords, parce qu'on y eſt ſans inquiétude pour ſoi & pour les autres : & plus on voit d'heureux, plus on l'eſt ſoi-même. D'ailleurs, la pudeur eſt une chimère là où il ne ſauroit y avoir de vice. Que vous vous rendez malheureux, vous autres humains, avec ce que vous appelez des bienſéances! jouiſſons, ma chère ſœur des planètes. Venez danſer avec moi, & faire briller vos grâces; je me ſens, répondis-je, ſi lourde, que j'ai de la peine à me traîner, & il faut que l'air ici ne ſoit pas bien excellent, car il me ſemble qu'il me ſuffoque. —— Vous fatigâtes beaucoup hier, me répondit-il, vous avez fait bien du chemin, & cela peut vous avoir dérangée. Allons nous remettre au lit. »

Il n'a pas ſitôt fini de dire ces paroles que je me réveille en ſurſaut, & me trouve au lit. Mon époux eſt à côté de moi, &

paroît dormir. Moi, je demeure ſans mouvement faiſant bien des réflexions ſur la ſingularité de mon prétendu rêve.

Je ne pourrois occaſionner que du dégoût, en faiſant une peinture des ſoins, des attentions par leſquelles on vouloit achever de me ſéduire à mon réveil, & des divertiſſemens qui m'étoient préparés; je ne dois m'arrêter qu'à une circonſtance qui me mit dans le cas de faire une obſervation qui auroit dû me faire prévoir mon malheur.

Nous ſavons tous, mes princes, que notre tyran n'a point de viſage, ni par conſéquent de phyſionomie qui ſoit à lui. Il ne peut avoir que celle de la paſſion qui le domine, auſſi eſt-il dans la colère, la fureur, la rage & la vengeance, plus terrible & plus abominable qu'elles. Quand il fait une atrocité, on voit que c'eſt le crime même qui reſpire en lui. Quant à ſon corps terreſtre, il y a long-temps que l'âge l'a conſumé, ſon ame impure paſſe ſans ceſſe d'un fantôme de ſa création dans un autre.

Mon prétendu rêve avoit fait un effet bien déſagréable ſur moi, contre l'intention

de celui qui m'avoit fait voir tous ces objets : élevée presque dès l'enfance pour être reine un jour, les ordres de mon père avoient été qu'on m'inspirât des vues, qu'on me donnât des principes conformes à mon état. La licence dont j'avois été témoin m'avoit révoltée. Ce qui m'avoit été montré comme un dieu, ne m'avoit paru avoir que le brillant extérieur de sa haute élévation ; ainsi, dès que je me vis seule dans mon lit, je portai la main sous mon chevet pour chercher le bouquet extraordinaire qui devoit m'avoir procuré une aussi extravagante vision, & ne l'ayant pas trouvé, j'imputai au désordre de mon imagination la vision qui m'avoit fatiguée, & comme j'avois ouï dire que, naturellement, on ne rêvoit jamais que des choses dont on s'étoit trop occupée, je me promis bien d'éviter de m'abandonner volontairement à des rêveries aussi désordonnées, & de ne communiquer mon rêve à personne.

Mon enchanteur vint me demander du ton le plus affectueux comment j'avois passé la nuit. « Pas trop bien, lui dis-je ; j'ai été tourmentée par des rêves qui ne m'ont pas été agréables. »

A ce mot, le dépit lui décomposa le visage, mais pour un moment, car la sérénité s'y rétablit sur le champ. « C'est, me répliqua-t-il presque dans le moment, l'effet d'un peu de fatigue que vous aurez éprouvée hier. Vous rappelez-vous ce qui vous a déplu dans vos songes ? »

En me disant cela, il voiloit ses yeux avec sa main, mais ses regards demeuroient fixés sur les miens. Je répondis, le plus naturellement qu'il m'étoit possible, que tout s'étoit offert à moi dans une telle confusion, qu'il ne m'en étoit resté autre chose dans la tête, sinon que j'avois cru boire & manger beaucoup.

« Dans mon enfance, dis-je, j'étois fort sujette à rêver, & cela étoit accompagné de fatigue d'estomac. Heureusement, je n'en sens point du tout.

« Le repos, ajouta mon tyran masqué, une promenade, & des nourritures saines répareront ce désordre.

« Je vais vous envoyer votre gouvernante : elle est encore ici. Je vais rassembler les récompenses dont je prétends la combler pour le bonheur inappréciable qu'elle m'a procuré, pendant ce temps,

vous pourrez vous entretenir encore avec elle; je la renvoye, je vous en préviens. Nous lui avons obligation; mais c'est une magicienne, & tout pouvoir ici m'est suspect hors le vôtre & le mien : encore devons-nous toujours agir de concert. A ce discours je ne fis que baisser les yeux, & ne témoignai point que je serois mortifiée d'être privée de la compagnie de ma confidente. J'aimois encore passionnément mon séducteur, & ma volonté demeuroit enchaînée à la sienne. »

Bientôt la Persienne vient s'asseoir sur mon lit: « il faut vous lever, ma reine, me dit-elle, & aller au-devant des indispositions, en respirant le bon air de cet endroit-ci. Mais vous allez me quitter? lui dis-je. Oui, reprit-elle, la prudence exige que nous soyons séparées; mais ce ne sera pas pour toujours : mon cœur seroit mortellement blessé, si je ne me flattois pas que nous aurons de fréquentes occasions de nous rejoindre. D'ailleurs ici tout est soumis à votre empire, vous n'aurez pas sujet de regretter ma présence.

« Mais, continua-t-elle, que vient-on de me dire? vous avez eu un sommeil

laborieux? vous ſavez que j'explique très-bien les ſonges: tâchez de vous rappeler le vôtre. »

Il étoit en entier ſur le bord de mes lèvres, quand l'idée me vient, qu'en ayant réfuſé la confidence au Mangraby, à qui je penſois la devoir, je ne devois pas me permettre de la faire à perſonne.

« Je ne me reſſouviens de rien, lui dis-je, il a paſſé comme un nuage devant moi & s'eſt diſſipé de même; mais je ne puis point être fâchée d'avoir oublié des choſes qui m'ont paru déſagréables & fauſſes. Il échappa à la Perſienne un petit mouvement de ſurpriſe, que j'ai bien eu ſujet d'expliquer depuis; ce qu'on avoit cru fait pour achever ma ſéduction, pour m'entraîner dans la dépravation abſolue, avoit manqué ſon effet; mon cœur & ma tête avoient été ſéduits, mes ſens mis en déſordre: mais le poiſon n'avoit pas pénétré juſqu'à l'ame, & j'avois été mieux préſervée que je ne méritois de l'être.

Il falloit ſortir de mon lit, vingt déshabillers galans m'étoient offerts; je choiſis ce qui me plut davantage. « Oh que vous êtes belle, ma reine! me diſoit la Perſienne,

on ne devineroit pas que vous avez passé une nuit fâcheuse ; mais commandez des chevaux & une voiture pour vous aller promener, & songez qu'où vous êtes il y a cent mille bras empressés à vous servir, & que les murs ont des oreilles.

Je donnai l'ordre, & sur le champ une voix d'une douceur infinie prononça distinctement après moi : « une voiture & des chevaux à notre reine ; » dans le moment ce que j'ai demandé est à la porte de mon palais ; ne voyant personne qui dût mener la voiture : « qui va nous conduire ? demandai-je. Les rênes, dit la Persienne, flottent sur le col des chevaux, toutes prêtes à les faire marcher vers l'endroit où vous voulez qu'on vous mène. »

« Je veux prendre l'air, dis-je machinalement : alors les rênes paroissent être soutenues, & le char vole à travers des campagnes qui me semblent délicieuses ; je rencontre de grands établissemens, j'en demande l'usage. Vous voyez, me dit la Persienne, l'endroit où sont vos éléphans ; voilà celui où sont les chameaux ; là sont les écuries, plus loin les étables. Mais, répon-

dis-je, s'il n'y a pas de créatures humaines ici, à qui servent toutes ces bêtes? »

« Il y a ici, me dit-elle, autant d'hommes que d'autres animaux; mais il ne sont pas ici sous leur forme, on ne la leur rend qu'au besoin, le reste du temps ils demeurent l'un sous la forme d'un animal, l'autre sous celle d'un autre.

« Mais quelle barbarie! repliquai-je: » arrêtez, ma reine, répond vivement la Persienne; vous voilà élevée au rang des génies, apprenez à considérer les hommes d'un autre œil que vous n'avez fait: pensez-vous que les trois quarts d'entr'eux ne soient pas très-heureux d'être conduits dans leurs métamorphoses par un instinct sûr, qui les met à l'abri de tous les malheurs dans lesquels leurs faux raisonnemens les feroient tomber? Dans l'état où ils sont, & où rien ne leur manque, ils sont délivrés des souvenirs du passé, des tourmens du présent & des craintes de l'avenir, ils jouissent sans être troublés par la pensée. Il n'y a d'existence désirable que celle d'un génie ou d'une grosse bête; les êtres intermédiaires sont dans un état désolant, véritables objets de compassion pour les

êtres éclairés, ils ſont trop ſuſceptibles de devenir le jouet des méchans. »

Mon eſprit ſe perdoit à chercher le vrai ou le faux d'un pareil raiſonnement, quand mon ſéducteur, beau comme le jour par lequel il étoit éclairé, paroît ſur un ſuperbe cheval qu'il manioit avec une grâce incroyable. Il a bientôt joint le char ſur lequel nous ſommes aſſiſes; il s'y élance comme un trait après être deſcendu de ſa monture; mon ivreſſe n'étoit pas diſſipée, il cherche à la redoubler par tout ce qu'on peut mettre d'engageant dans les manières, de flatteur dans le diſcours, de paſſionné, de tendre dans les regards: j'oublie toutes mes obſervations & mon rêve, pour me livrer à l'enchantement par lequel je ſuis entraînée.

Nous revenons au palais; quoique j'euſſe paſſé une partie de la nuit à manger, j'y arrive avec une faim dévorante; ſervie avec une abondance, une délicateſſe incroyable, je me livre au plaiſir de manger & de boire, comme je l'avois fait au repas de la nuit que je regardois comme une illuſion.

J'étourdis ma raiſon, il ne me reſte plus que mon fol & malheureux amour; mais

le reste de cette journée & la nuit qui la suivit devoient voir terminer le cours de tout ce qu'il y avoit de flatteur dans le prestige de ma vie, & je devois expier par bien des larmes la faute que j'avois faite, & quelques instans de plaisir qu'elle m'avoit procuré.

J'appris le lendemain que la Persienne étoit partie; mon geolier, que je regardois encore comme un amant, m'en donna la nouvelle; en même temps il m'annonça qu'il étoit obligé de me quitter pour deux jours, il me fit naître l'idée de tous les amusemens que je pouvois me procurer pour me distraire: ils se varioient à l'infini; j'étois la maîtresse de la maison: ma voix pouvoit tout animer, & faire parler au besoin une statue.

« Vous devez, me disoit-il, me seconder dans mon travail; voilà des livres qui vous en offriront les moyens: instruite comme vous l'êtes déjà, la plus légère application vous suffira pour hâter vos progrès & vous perfectionner.

« Mais, dans mon absence, songez que nous sommes l'un à l'autre, & que vous ne devez rien faire sans moi, comme il

eſt vrai que vous pouvez tout ici en mon nom. »

Nous paſsâmes encore une partie de la journée enſemble, & le ſoir avant le coucher du ſoleil il diſparut; je ſentis la terre trembler & j'entendis le bruit d'un tonnerre ſouterrain, comme au moment où la montagne s'étoit ouverte pour nous donner paſſage à travers ſes entrailles.

« Quand je me vis ſeule, je n'eus pas le courage de rien animer dans la ſolitude qui m'environnoit; au contraire, je la trouvai propre à la ſituation dans laquelle étoient alors mon ame & mon eſprit, & je m'abandonnai toute entière aux réflexions que j'avois écartées juſques-là.

Ce trait de prudence, qui venoit de forcer la Perſienne à s'écarter de moi, me parut bien ſurprenant.

En quoi pouvoit être dangereuſe une magicienne de plus, qui m'eut ſervi de compagnie, de conſolation, de conſeil, dans un ſéjour où tout étoit magnifique, & dont le maître paroiſſoit auſſi puiſſant?

J'en venois aux diſcours que m'avoit tenu cette femme, qui étoient faits pour me porter au mépris de l'humanité, dont elle

cherchoit

cherchoit autrefois à me donner une plus haute idée ; je repassois dans ma tête tous les différens tableaux qui m'avoient été montrés dans mon songe : entr'autres ce portrait de Baal qui avoit reconnu pour son visir mon époux le Maugraby. Rien ne cadroit dans cela avec l'idée que je m'étois faite de la divinité ; je me rappelois les discours que j'avois ouï, les indécences dont on m'avoit rendue témoin, & la tournure que mon mari avoit prise pour les excuser. « Heureusement, me disois-je, tout cela étoit faux : comme il n'étoit pas vrai que j'eusse autant mangé, puisqu'en m'éveillant j'avois tant d'appétit. »

Cependant je trouvois dans l'ensemble de ce rêve, les faits & les discours tellement liés les uns aux autres, qu'ils prenoient tout-à-coup l'apparence d'une vérité bien embarrassante pour moi.

Fatiguée par le combat de mes propres idées, je ne tardai pas à me mettre au lit, & cherchai à calmer mes inquiétudes sur le réel de ma situation, en m'abandonnant au sommeil : me rappelant malgré moi ce coup-d'œil plus que sinistre qui étoit échappé

au Maugraby, lorſque je lui avois paru mécontente de mon ſonge.

« Ciel! me diſois-je, la lumière & les ténèbres ſont moins oppoſées entr'elles que les différens regards de cet être-là; l'un m'a enflammé d'amour pour lui, l'autre pourroit me donner la mort; enfin je m'abandonnai au ſommeil.

Les images qui s'offrirent à moi en ſonge vinrent d'abord du déſordre où étoit mon ame; c'étoit le Maugraby brillant comme le ſoleil, brûlant d'amour pour moi; je me prêtois à l'emportement de ſes careſſes, il me mordoit à la joue, je reſſentois une douleur affreuſe, & voulois me plaindre à lui du mal qu'il m'avoit fait; mais je ne voyois devant moi qu'un ſpectre affreux, dont les regards me rempliſſoient d'effroi; il ſe changeoit en tigre pour me dévorer.

Un inſtant après c'étoit un ſerpent horrible qui me faiſoit mille plaies, en m'enveloppant dans les replis de ſon corps vénimeux. Je ſuis dans un état de terreur inconcevable, tout mon ſang eſt glacé dans mes veines, mon ancienne gouvernante m'apparoit. Ah! malheureuſe princeſſe, me dit-

elle, tu es perdue! tu as brûlé l'Alcoran pour le livrer à ton plus cruel ennemi; rappelle-t-en, si tu le peux, la première ligne: *il n'y a que Dieu qui soit Dieu, & Mahomet est son prophête*. En finissant de prononcer ces paroles elle disparoit.

Je les répète après elle, & suis délivrée de mon épouvantable vision; en même temps je me réveille, & sens qu'une sueur froide m'a couvert tout le corps.

On n'imagine pas la terreur qui s'étoit emparée de moi; mon premier mouvement fut d'appeler quelqu'un à mon secours, la réflexion me suggéra que je ne pouvois être entourée que d'ennemis; je prononçai de nouveau en moi-même les paroles que mon ancienne gouvernante m'avoit rappelées, & heureusement je pus me rendormir après les avoir répétées plusieurs fois.

Dès qu'il fut jour je me lève, le premier vêtement qui est sous ma main me convient, & je cherche à gagner seule la campagne, sans secours, n'ayant pour toute compagnie, pour ressource, que ma baguette magique dont je comptois faire usage.

Le Maugraby, me disois je, m'a défendu d'opérer sans lui, mais la défense d'un

ennemi n'eſt pas plus reſpectable que le ſont ſes conſeils.

Quand j'ai lieu de tout craindre il m'eſt permis de tout employer pour me tirer du danger dans lequel mes imprudences m'ont plongée.

Mon pouvoir m'avoit aſſujetti ci-devant un eſprit de la terre, il me paroiſſoit ſi peu intelligent, que je ne lui donnois d'autre commiſſion que de me raſſembler les fleurs.

Je ne lui demanderai, me diſois-je, que de m'enlever d'ici ſur le champ; ce n'eſt pas là un grand effort pour un génie, & il pourra le faire pour moi, car il ne m'a pas ſemblé méchant, je l'ai trouvé même complaiſant: quand j'eus pris mon parti, je gagnai en marchant fort vite l'endroit le plus ſolitaire qu'il me fut poſſible de trouver; quand je crus l'avoir rencontré, avant de prendre ma baguette j'élève la voix & je prononce : s'il y a des yeux ou des oreilles autour de moi, qu'ils ſachent qu'il *n'y a que Dieu qui ſoit Dieu & que Mahomet eſt ſon prophête.*

J'entendis un bruit ſourd qui ſe faiſoit autour de moi, il s'y mêloit des gémiſſe-

mens; je vois que mon travail opère, & j'attends tout de ce que je vais faire.

Je forme avec ma baguette un grand cercle autour de moi : je trace autour les paroles que je viens de prononcer si hardiment. Je me retire au centre, je figure un autre cercle au milieu, dans lequel je me place & me mets à appeler par trois fois Kathety, en tournant dans mes mains la baguette à laquelle je l'avois soumis, & frappe du pied d'impatience, voyant que je ne suis pas obéie.

Je redouble sans fruit mon commandement; & enfin, presqu'en colère, je conjure l'esprit rebelle par le nom de Mahomet.

Il se forme un nuage élevé au-dessus de ma tête, tout-à-coup il s'abaisse, & crève avec un éclat pareil à celui qu'eut fait un coup de tonnerre; il laisse tomber dans le grand cercle que j'ai fait un lourd amas de vapeur, d'où sort la figure ordinaire de Kathety, mais si rempli de frayeur que ses yeux en étoient égarés, ses cheveux hérissés.

Esprit désobéissant, lui dis-je, qui t'a rendu sourd à ma voix? « Maîtresse, me répond l'être tremblant qui est devant moi, je n'obéis pas encore de moi-même; je

viens d'être porté ici par une puissance supérieure.

« Comment eussai-je pu forcer les barrières qui défendent l'entrée de ce séjour à tout autre esprit qu'à ceux que le Maugraby a réduit sous son obéissance ?

« Comment eussai-je pu m'exposer, en sortant de la captivité où sa mère m'a si long-temps retenu, à retomber sous le joug du plus dur, du plus odieux de tous les esclavages ? & il n'y en a point d'autre avec lui ; c'est celui sous lequel vous vous êtes mise, princesse imprudente & malheureuse ! »

Etonnée d'entendre ainsi parler ce Kathety, que je ne supposois pas capable de rassembler deux idées : « pourquoi, lui dis-je, malheureux, quand l'esclave Persienne me conseilloit de faire ces bouquets qui m'ont perdue, ne m'as-tu pas avertie du danger auquel je m'exposois ? »

« J'eusse couru le risque, répliqua Kathety, d'être livré par elle au Maugraby ; ne savez-vous donc point encore qu'elle en est l'esclave ? elle, fille de roi & de reine comme vous, devenue depuis long-temps le jouet des mêmes caprices auxquels vous vous êtes

exposée : moi, j'ai dû contrefaire l'imbécille devant elle, pour échapper à sa curiosité. »

« Hé-bien, répliquai-je, puisque tu ne l'es pas, tire-moi sur le champ d'ici, par le chemin par lequel tu es venu. »

« Les esclaves de Mahomet, reprit le génie, m'ont enveloppé d'un nuage & jeté où vous me voyez.

« Par nature, je puis en sortir seul ; mais je ne saurois soulever une paille appartenante au Maugraby.

« Princesse, ajouta-t-il, mon esclavage & mes services désormais vous deviennent inutiles ; mais les avis que vous pourrez recevoir de moi ne vous le seront pas. J'ai vu jeter les fondations de l'endroit où vous êtes.

« J'étois alors esclave d'Yandar, génie mère du Maugraby ; si je ne puis vous dérober aux dangers auxquels vous vous êtes livrée, je puis vous les montrer, vous engager à les supporter avec d'autant plus de courage qu'il paroît que Mahomet ne vous a pas abandonné, comme tant d'autres.

« Rendez-moi ma liberté, je vous promets de n'en faire qu'un bon usage ; je suis las, en faisant le mal, de m'exposer à en

recevoir infiniment plus que je n'en fais. On m'a donné le temps de réfléchir dans la prison rigoureuse où on m'avoit renfermé, & dont je sortois à peine, quand un hasard vous fit jeter les yeux sur mon signe & faire un travail pour m'assujettir.

« Généreuse & infortunée princesse, ne m'appelez point Kathety, appelez-moi Kardash, c'est mon nom : dites en me frappant le front avec votre baguette. » *Kardash! Je te rends la liberté & te remets aux mains de ceux qui t'ont apporté ici* : & dès l'instant, délivré de toutes craintes, je vous ferai tous les récits qui pourront vous éclairer. »

Sur la demande du génie, indisposée contre la magie dont la connoissance & l'étude ont fait mon malheur, je ne balançai pas, j'étends le bras, je frappe de ma baguette la tête de Kardash, en prononçant les paroles qu'il m'avoit suggérées.

« A présent, dit le génie, j'entreprendrai de vous prouver ma reconnoissance ; d'abord, ma princesse, je vous féliciterai d'avoir été conduite par le hasard à m'appeler ici un vendredi, jour où le Maugraby & les siens sont sans puissance, sans que

la raiſon nous en ſoit connue; il ne ſauroit rentrer dans ſa retraite, puiſqu'il en eſt ſorti, comme à ſon ordinaire, par une violence faite à la nature, ainſi j'ai le temps de vous parler de lui, & vous aurez celui de réfléchir : je commencerai par l'hiſtoire de ſa naiſſance.

Hiſtoire de la naiſſance du Maugraby.

IL y avoit dans la ville d'Harenaï, en Afrique, un jeune orphelin, poſſédant une fortune honnête; il étoit d'une très-belle figure, & ſurtout n'avoit point ce teint baſané qui eſt celui des Africains.

Il étoit ſédentaire, aimoit la lecture, n'avoit montré juſqu'alors aucun goût pour les femmes; ſon amuſement conſiſtoit à donner ſes ſoins à la culture de ſon patrimoine, & entr'autres à une plantation conſidérable d'oliviers, établie autour d'une jolie petite maiſon, éloignée d'une demi journée d'Harenaï.

Deux fois la ſemaine, Hal-il-Maugraby montoit ſur ſon chameau le matin, emportant avec lui ſa proviſion pour la journée; il la paſſoit à diriger la culture de ſes arbres, ou à faire faire la récolte de

ses fruits. Quand la chaleur du jour l'accabloit, il entroit sous un berceau couvert d'une vigne, qui étoit arrosée par une source très-abondante, recueillie dans un bassin large & profond.

Un jour qu'il dormoit sous ce treillage, une femme d'une beauté surprenante lui apparoit en songe, & les charmes dont elle brille le frappent d'autant plus, qu'il est rare d'en trouver de tels parmi les Africaines; cet objet ravissant se penchoit vers lui pour l'embrasser, & produit un effet si vif & si prompt sur les sens & l'ame du dormeur, qu'il se lève pour aller au-devant des caresses que cette belle femme veut lui faire. Il s'éveille, comptant la tenir dans ses bras, mais il ne presse que de l'air, seulement il croit appercevoir une petite flamme légère qui s'élève & se dissipe sur le champ.

Dès ce moment Hal-il-Maugraby, devenu amoureux, ne peut plus détourner sa pensée de l'image enchanteresse qui s'est emparée de son cœur.

« Vous existez, s'écrioit-il, divin objet! vous n'êtes point une trompeuse illusion. Vous étendiez vos beaux bras vers moi,

vos yeux paroiffoient remplis d'amour, vous m'en avez infpiré une paffion qui me coûtera la vie, fi vous ne daignez pas reparoître à mes yeux ! »

Le chameau d'Hal-il-Maugraby paiffoit tranquillement dans la prairie, mais fon maître avoit perdu l'idée de boire & de manger; les yeux fixés vers l'endroit où il avoit vu paroître la lumière, il ne ceffoit de parler au fantôme enchanteur dont fon ame étoit éprife, que pour laiffer un libre cours à fes foupirs & à fes larmes.

Trois jours s'étoient paffés fans qu'il eût pris aucune nourriture, fans qu'il eût fermé l'œil; enfin l'épuifement l'ayant jeté dans une forte d'affoupiffement, il entend une voix douce & fonore qui lui dit : « Yandar, reine des génies, ne peut fe montrer à un adorateur du faux prophête Mahomet.

« Brûle & maudis cet Alcoran que tu étudies; adore le plus puiffant de tous les êtres après Dieu; c'eft mon ayeul, le grand Kokopilefob, & fi tu jures de m'être fidelle jufqu'à la mort, je pourrai devenir ton époufe.

Hal-il-Maugraby, à peine éveillé, crie : « oui, cher objet qui m'avez enchanté,

je ferai tout ce que vous m'ordonnez ! je maudis dès à présent le fourbe Mahomet & toutes ses œuvres.

« Eh-bien, reprend la voix inconnue, mais d'un ton fait pour aller au cœur, mon cher Hal-il-Maugraby, retournez à Harenaï, faites un autel chez vous : sacrifiez une vache vendredi prochain au grand Kokopilesob ; jetez l'Alcoran sur le brasier le plus ardent qu'il vous sera possible d'allumer, promettez d'être fidelle à la tendre Yandar, & dès que les cendres du maudit Alcoran auront été répandues vers les quatre vents, elle est à vous.

L'africain trouve des forces pour quitter le lit sur lequel la foiblesse l'avoit comme enchaîné, il se jette avidement sur un reste des provisions qu'il avoit apportées, retourne à la hâte à Harenaï, élève un autel dans l'endroit le plus secret de sa maison, y consomme le sacrifice qu'on lui avoit ordonné de faire ; & à peine la dernière poignée des cendres qu'il devoit disperser lui a échappé des mains, qu'il se trouve transporté dans un palais magnifique, où il devient le mari d'Yandar.

« L'application qu'il donnoit à l'étude

& à l'agriculture a changé d'objet; c'est Yandar qui le dirige, il devient bientôt un des plus dangereux magiciens de la terre.

« Jamais nous n'eûmes de maîtres plus durs que son époufe & lui ; jamais Koko-pilesob n'eut de serviteurs plus dévoués.

« J'en ai fait la fatale expérience; j'étois né méchant, ils m'ont puni de ne l'être pas assez.

« Voilà, princesse, quels ont été les fondateurs en Afrique de ce Dom-Daniel si redoutable, où est fondée cette école de magie qui tyrannise les esprits de ma malheureuse espèce, & désole le monde; c'est par eux que l'Afrique a été couverte de monstres affreux.

« Mais les soins de la cruelle Yandar & de son époux n'eussent pas mis le comble à l'établissement dangereux qu'ils avoient formé, & dont les principales racines sont sous la mer, s'ils n'eussent eu pour successeur le Maugraby, que vous avez choisi pour époux.

« Il réunit la malice à la fausseté, aux affreuses qualités dont il fut doué en naissant; tout ce qu'en possédoient son père & sa mère, ils en ont fait son héritage,

& ont pris des précautions pour que ces dons lui fussent invariablement conservés.

« Je vous en entretiendrai tout à l'heure ; j'eus la malheureuse occasion d'entrer dans leurs secrets, surtout après la mort d'Hal-il-Maugraby, & ne puis me venger d'eux qu'en vous les révélant, dans l'espérance que, protégée comme vous l'êtes, vous pourrez ruiner quelque jour l'édifice de leur méchanceté.

« Quels que fussent les efforts d'Yandar pour conserver la vie d'un époux si digne d'elle, elle ne put prolonger des jours qui étoient comptés ; elle l'avoit rendu maître de la moitié de l'Afrique. Elle lui fit faire à Harenaï, devenue sa capitale, des obsèques dignes d'un grand roi, & réserva ses cendres pour les mêler avec celles du corps qu'elle-même devoit bientôt rendre aux élémens, puisqu'elle ne l'avoit pris que par amour pour lui.

« Cependant elle faisoit construire par nous autres le tombeau où l'urne qui contiendroit le mélange de leurs cendres, devoit être renfermée.

« J'étois malheureusement un des chefs de l'ouvrage ; il n'étoit encore qu'aux deux

tiers, lorsqu'une faute légère de ma part m'attira la colère de ma détestable souveraine. Je ne vous raconterai pas le sujet de son mécontentement; mais voici la peine qu'elle m'infligea.

« Elle essayoit la composition d'une urne qui devoit contenir le mêlange de ces cendres, pour le rendre inviolable; elle me force d'entrer dans une de ces urnes, m'y enferme & la scèle au nom de Kckopilesob, m'envoie précipiter dans la mer du golfe persique, où j'eusse attendu dans une gêne, dans une situation incroyables, les révolutions des siècles, si le hasard n'eût envoyé des pêcheurs de perles, en chercher dans un endroit où on n'en devoit pas soupçonner, à cause de sa profondeur.

« Ils me ramassèrent, brisèrent l'urne qui me contenoit, & je vis la clarté du jour, contre toute espérance.

« J'avoue que mon premier soin fut de savoir ce qu'étoit devenue ma cruelle ennemie & son fils: j'appris par d'autres esprits qui avoient contribué à la perfection de ses ouvrages, le détail des précautions prises pour conduire à la perfection, l'enchantement qui assure au Maugraby la

puiſſance ſouveraine qu'il exerce aujourd'hui pour votre malheur & celui de tant d'autres. J'appris qu'il avoit mis la dernière main à l'établiſſement magique de l'endroit dans lequel nous nous trouvons ; que déjà maître de preſque toute l'Afrique, dont les rois n'étoient que ſes lieutenans, il préméditoit de raſſembler ici des forces de toutes les eſpèces pour s'emparer, s'il le peut, de toute la terre. Je reconnus enfin les principaux enchantemens que ce lieu renferme ; on me donna l'idée entière de ſon projet & de ſes moyens.

« Autant qu'il lui eſt poſſible, il engage les rois de la terre à lui céder leurs premiers nés, pour ſe faire des inſtrumens de la plus grande force. Mais pour avoir des ſujets de toute eſpèce, il rôde autour de tous ceux qui lui paroiſſent mécontens. S'il arrive, par exemple, à un père malheureux par ſes enfans de les maudire, il ſe jette ſur cette proie ; ſi au contraire la malédiction vient de l'enfant mécontent de ſon père, c'eſt encore l'enfant qui devient ſa proie ; qu'un époux s'emporte contre ſa femme, alors le Maugraby ſe garde bien d'y toucher ; mais il attend que, pouſſé à

bout, l'époux ſoit forcé de ſe maudire lui-même.

« Que vous dirai-je? une caravane s'embarque pour pénétrer dans les hauteurs de l'Egypte à travers des ſables embraſés, il monte ſur le vent Shirak pour la faire arriver plus vite & la déſoler.

« Quand cette troupe infortunée eſt réduite à la dernière extrémité, il ſe préſente comme un bienfaiteur; mais ſi intéreſſé, qu'il faut ſe donner à lui, à Zatanaï, au grand Kokopileſob ſon maître, pour recevoir du ſoulagement & être tiré du déſert. Mais la caravane ne peut arriver que chez lui; quand elle y eſt, au lieu de deux ou trois cent bêtes de ſomme, on en compte quatre cent, parce qu'il a fait des bêtes des conducteurs & des marchands.

« Lorſqu'il a ravi à un prince ſon fils ou ſa fille, s'il peut les rendre auſſi pervers que lui, il en fait ſes eſclaves, il a ſon Ilage-Cadahé, ſa Mégine & la Perſienne que vous avez eue auprès de vous, autant de fils & de filles de roi; je pourrois en nommer d'autres; ceux qu'il ne peut abſolument corrompre, il les jette dans un puits

dont je vous dirai l'enchantement avec les autres.

« Du reste, né beau, il est devenu aussi affreux que son ame, il a plus que la décrépitude de son âge, qui passe déjà un siècle & demi ; son corps humain n'est qu'une chimère ; mais il revêt toutes sortes de formes avec une facilité incroyable, & il n'y a que ses regards qui puissent le déceler.

« Voilà, princesse, l'abominable portrait du monstre entre les mains duquel vous êtes tombée, & de la part de qui vous pouvez vous attendre aux plus affreux traitemens ; mais j'espère en votre planète, en votre courage, & vous recommande notre vengeance à tous. »

Kardash, alors, s'arrêta pendant un moment; puis il m'enseigna avec la dernière exactitude le secret de détruire tous les enchantemens du monstre, si j'étois assez heureuse pour pouvoir me trouver secondée.

Il me pressoit de le renvoyer, mais je voulus qu'il m'expliquât mieux qu'il n'avoit fait, pourquoi étant aussi instruit, il s'étoit montré à moi si borné, pourquoi il m'avoit paru sous un autre nom que le sien.

« Princesse, me répondit-il, je fus saisi de frayeur en me voyant conjuré par une élève de Neakia, autrefois princesse de l'Aderbigian, devenue esclave du Maugraby.

« Si elle eut pu me connoître : si elle eut averti son maître qu'un hasard m'avoit tiré de ma prison, il m'eut poursuivi pour me renfermer sur le champ dans une autre plus dure encore, il eut craint de moi que je ne révélasse les secrets de sa mère & les siens, comme je le fais aujourd'hui. »

« Le hasard, en parcourant vos livres, vous fait arrêter vos regards sur mon signe : vous le tracez dans un cercle, vous conjurez l'esprit attaché à ce signe de paroître devant vous. Je suis forcé d'obéir, mais pour essayer d'échapper au péril dont je suis menacé, je prends le nom & le maintien d'un des plus imbécilles qui soit entre nous, celui de Kathety, qui rampe sur la terre, occupé à fabriquer des rêves pour ceux à qui leur mémoire & leur imagination ne sauroient en fournir. Je contrefis si bien sa stupidité, que Neakia à qui vous fîtes ce récit de moi, en fut la dupe ; vous vous occupiez dans ce temps-là à faire des bouquets de fleurs, votre gouver-

nante me trouva très-propre à rassembler les matériaux qu'elle devoit vous faire employer, à condition que je ne misse quoique ce fût du mien dans les compositions qu'elle devoit vous faire faire.

« Cette malheureuse créature vous a bien fait du mal : rappelez-vous la couronne que vous avez donnée au Maugraby, comme la guirlande dont il vous a liée, il vous les a enlevées bien promptement ; voilà les deux simboles du nœud fatal qui vous attache à lui, vous les reverrez sûrement l'un & l'autre, observez ce qu'on en fera. »

« Mais, Kardash, lui dis-je, ne pouvez-vous m'enseigner des moyens de me dérober aux enchantemens dont je suis menacée ? Non, princesse, puisqu'il m'est impossible de prévoir ce que notre cruel ennemi doit faire.

« Quant aux enchantemens qui sont faits ici, à ceux de sa mère & de lui, près de la ville d'Harenaï, je vais tous vous les découvrir, ainsi que les moyens de les détruire ; faites-moi répéter deux fois ce qui pourra vous paroître difficile à retenir, plutôt que de courir le risque d'en oublier un mot : tous sont essentiels. »

Alors il me récite tous les myſtères que renferme cette demeure, ceux du grand enchantement qui eſt près d'Harcnaï; à chaque développement de ces travaux dignes du premier viſir, du prince des ténèbres, je friſſonnois: enfin j'eus le courage de lui faire une dernière queſtion & de lui parler de mon rêve, dans lequel j'avois vu & ouï des choſes ſi étonnantes. « Vous n'avez point rêvé, dit Kardash; il vous a tranſporté ſous la mer dans les cavernes qui correſpondent au Dom-Daniel de Tunis. Vous avez vu Aſmodius, l'une des puiſſances de Kokopilcſob & une aſſemblée de magiciens, telles qu'il s'en tient quand la lune eſt en décours. Il a eſſayé de vous initier à ſes pratiques infâmes & de vous en faire prendre le goût. »

Il y avoit déjà bien du temps que Kardash parloit, je l'écoutois debout & mes jambes commençoient à plier ſous moi. « Vous vous affoibliſſez, princeſſe, dit-il, mais il faut rappeler votre courage. Nous ſommes sûrs que notre entretien a cent mille témoins écartés, qui n'entendent rien de ce que je vous dis, parce que le cercle qui nous entoure, ne permet pas à nos paroles de

parvenir jusqu'à leurs oreilles, mais vous allez être trahie par tous les esclaves & des complices qu'a ici le Maugraby, & je serois perdu s'il n'étoit pas en votre pouvoir de me sauver; acquittez-vous envers moi du service que je viens de vous rendre, en prononçant tout haut cette invocation & ce commandement-ci.

« *Esprits, esclaves du grand Mahomet! qui avez contraint Kardash à venir ici, conduisez cet esclave aux pieds des puissances du grand Salomon:* quand je serai hors d'ici, vous briserez votre cercle, & si vous voulez faire mieux encore, votre baguette, puisqu'aussi bien elle vous seroit arrachée. »

Je fis sans balancer ce que Kardash m'avoit recommandé de faire; je le vis emporter par le même nuage dont il étoit si brusquement descendu; j'effaçai mon travail, mis en pièces ma baguette, & revins à mon appartement en répétant, pour me fortifier, la première ligne du livre de l'Alcoran, que mon ancienne gouvernante m'avoit rappelée à la mémoire.

Peut-être avois-je l'imagination troublée; mais à mesure que j'avançois pour me jeter sur mon lit, il me sembloit entendre un

bruit autour de mes oreilles, qui fembloit un murmure infultant. J'entre dans mon appartement, je me jette fur mon lit, habillée comme je l'étois, fans implorer aucun fecours; là, toute ma reffource fut de chercher à élever vers Dieu & fon Prophête mon cœur rempli de douleur & d'amertume; mais l'accablante idée de mon infidélité étoit un poids énorme dont il fe trouvoit abîmé, il ne m'étoit pas poffible de lever les yeux, d'étendre les bras vers le ciel, j'étois fans mouvement. Bientôt les ténèbres de la nuit m'environnent, & jamais elles ne m'avoient paru plus horribles; le filence qui régnoit autour de moi les rendoit encore plus propres à m'infpirer de la terreur; la nature entière fembloit m'abandonner à mes craintes, à mes regrets, à mes remords. J'ai fouffert infiniment depuis, par les barbaries que l'on a exercées fur moi, mais jamais autant que dans cette cruelle nuit. Enfin le jour parut & apporta quelque changement dans ma fituation, mon ame fe fentit un peu ranimer à la vue des objets qu'il éclairoit tout autour de moi; mais bientôt, confidérant avec horreur cet affemblage de richeffes qui

avoient dû contribuer à la séduction de tant d'autres, il me vint en pensée de frapper tout ce que je voyois de ma baguette, de faire de ma chambre un antre sépulchral, inaccessible au jour, & de mon lit un tombeau, & d'insulter à la vengeance de mon tyran en allant au-devant d'elle.

Je me lève sur mon séant pour suivre mon idée, mais je me souvins alors que j'avois brisé ma baguette. Une réflexion me tire de cet état violent; Kardash m'a confié des secrets dont l'usage peut contribuer un jour à la vengeance du ciel & de la terre, en facilitant la destruction du monstre.

Bravons, me dis-je alors, toutes les rigueurs que mon barbare ennemi doit exercer sur moi, réservons-nous pour être un jour, s'il le faut, l'instrument de sa perte; rappelons-nous avec soin tout ce qui nous a été dit, gravons-le dans notre mémoire, de manière à ce que rien ne puisse l'en effacer.

Sur le champ, me répétant sans cesse l'instruction du génie, j'y donne une application si soutenue que les mots des conjurations que j'avois appris, s'enchaînoient

les

les uns à la ſuite des autres. Le jour finiſſoit, & j'étois encore occupée de ce travail, quand l'ébranlement de la terre m'annonça le retour du Maugraby.

Je penſois qu'il alloit arriver vers moi avec la promptitude de l'éclair; je me trompois, il étoit ſans doute arrêté par les rapports que lui faiſoient ſes eſpions.

Enfin il ſe préſente; jamais on ne vit de contraſte plus effrayant & plus ſingulier que celui du brillant & de l'éclat qu'il vouloit donner à ſa figure, avec le déſordre dans lequel le mettoit l'horrible paſſion dont il étoit dominé.

« Femme infidelle, me dit-il, tu te lies avec mes ennemis! tu fais des cercles pour faire entrer chez moi les eſprits impurs de Mahomet, reçois le châtiment de ton crime. »

En même temps il me paſſe au col la couronne de fleurs que je lui avois donnée le jour de nos fatales noces, & à la jambe cette guirlande de fleurs dont il m'avoit entourée; je ne pouvois m'oppoſer à rien. Il ne fait alors que ſouffler ſur moi, & je ſuis changée en oiſeau comme vous voyez, ce collier de plumes vertes, rouges

& jaunes qu'on apperçoit autour de mon col, eſt ma couronne de fleurs, la guirlande eſt devenue cette chaîne qui m'attache ici par le pied.

Mon tyran me tire alors par ma chaîne juſque dans ſon appartement que vous connoiſſez, frappe la ſtatue qui y eſt au viſage, ſe fait ouvrir la porte de la volière, & m'attache ſur le bâton où je ſuis.

Par les connoiſſances que j'ai, je ſais qu'il m'eſt impoſſible de recouvrer la figure humaine & la liberté que par ſa mort : telle eſt la ſuite de la faute que j'ai faite, quand je l'ai, de mon propre mouvement, rendu ſouverain de ma perſonne.

Amoureux de moi comme je vais vous apprendre qu'il l'eſt encore, il n'a pas jugé à propos de me priver de la raiſon, comme tous les êtres au milieu deſquels j'étois; il a voulu que l'ennui affreux de ma ſituation me portât à lui demander grâce, & à vivre avec lui comme ſon épouſe, ſinon pendant le jour, du moins pendant la nuit; il eſt donc devenu poſſible au prince de Syrie de me rendre la parole.

Quand le Maugraby m'eut laiſſée ſeule dans la volière, au milieu des autres

oiſeaux, je voulus louer Dieu & Mahomet de m'avoir délivrée de la préſence de mon tyran ; mais je ne rendis que le cri naturel de l'oiſeau ſous la forme duquel j'étois, & je prononçai diſtinctement le mot *harra* : auſſitôt tous les oiſeaux de la volière le répétèrent.

Je les crus doués d'intelligence comme je l'étois, malgré ce que m'avoit dit Kardash, de l'état de ſtupidité où tous les êtres humains avoient été réduits ici, depuis leur métamorphoſe ; mais j'ai éprouvé depuis, qu'il ne leur reſtoit que l'inutile faculté de répéter le mot qu'ils venoient d'entendre, ou celui qu'ils avoient le plus ſouvent ouï prononcer.

Campée ſur mon bâton, je me mis à réfléchir ſur mon état ; à ma chaîne près, je le crus ſemblable à celui des pauvres animaux qui étoient autour de moi, & le trouvai plus ſupportable que celui dans lequel la crainte m'avoit plongée : combien me ſembloit-il préférable à l'horreur de me voir expoſée aux careſſes de mon cruel & impie raviſſeur ! Mais, hélas ! je me trompois beaucoup, je n'en étois pas délivrée.

Deux jours ſe paſsèrent ſans qu'il affligeât

ma vue par son odieuse présence; à la fin du troisième, il entre dans la volière, composant le plus qu'il lui est possible cette figure qui m'avoit séduite & son maintien.

« *Sœur des planètes*, me dit-il, vous êtes bien coupable à mon égard, vous êtes bien infidelle à Baal, mais mon cœur est brisé par la sévérité des châtimens que je suis obligé d'exercer sur vous : je vous rends votre forme humaine, venez partager mon lit, conduisez-vous avec moi comme une femme soumise, & quand vous aurez senti assez vivement vos torts, quand vous m'aurez promis de renoncer à tout ce que la scélérate que l'on vous a donnée pour gouvernante vous a appris, j'essayerai de fléchir le dieu que vous avez offensé. » En disant ces mots il jetoit quelques grains d'encens sur un réchaud, & détachoit le bout de la chaîne qui me retenoit sur le bâton où j'étois perchée. Je me trouve nue & sur pied en face de lui. « Cruel Maugraby! lui dis-je, ne me parle ni de toi, ni de ta passion, ni de ton Baal qui m'a livrée à toi; rends-moi à mon père & fais que je puisse t'oublier. » Le flegme & la sécheresse de ma réponse mettent mon tyran en

fureur. « Marche, ſuis-moi, me dit-il, femme plus cruelle que moi; » & il me traînoit par la chaîne qui m'étoit reſtée aux pieds.

Je veux faire de la réſiſtance, il m'étrangle avec une autre chaîne que j'avois au col, me cauſe des douleurs incroyables, & je ſuis portée ſur ſon lit.

Il s'approche pour me careſſer, je veux lui cracher au viſage, mais mes forces ſont ſuſpendues; de toutes mes facultés, il ne me reſte de libre que la vue, l'odorat & l'ouïe; toutes les trois ſont au ſupplice.

Je vois le plus affreux monſtre que l'imagination en délire puiſſe créer. Je ſuis infectée, & mon oreille eſt affligée par un torrent d'injures & de blaſphêmes; dans cet état je ſuis obligée de ſouffrir les horribles careſſes du barbare, à qui je ſuis entièrement livrée par mon anéantiſſement.

L'horrible ſcène que je viens de vous décrire ſe renouvelle depuis cinq ans tous les jours, avec des circonſtances encore plus cruelles, je n'ai de repos que les momens où il eſt forcé de s'abſenter pour s'occuper de la ſuite de ſes odieux projets,

ou aller s'enfoncer ſous la mer, pour s'y plonger dans les ordures de ſon abominable Aſmodius.

Quand la terre frémit & m'annonce le retour de mon tyran, ſi mon bec étoit un glaive je l'enfoncerois dans mon cœur; mais je ſens aujourd'hui le bienfait de la Providence, qui m'a ôté tout moyen de me détruire, pour que je mette des armes invincibles dans les mains du protecteur qu'elle m'a envoyé dans un favori de Mahomet, dans le prince Habed-il-Rouman.

Jeune homme! déſigné par le ciel pour être le vengeur de l'humanité, ajouta la princeſſe d'Egypte, en s'adreſſant au prince de Syrie, vous allez partir ſur le champ pour vous rendre maître du dépôt des cendres d'Hal-il-Maugraby & de Yandar, cachées ſous la plaine qui eſt à l'entrée de la ville d'Harenaï, du côté de l'orient: voici le moyen de vous y rendre avec la promptitude néceſſaire.

Il y a dans le verger que vous connoiſſez un oiſeau qu'on appelle *Feſſefzé*: jadis, Salomon l'envoya dans les forêts du Liban pour lui chercher le bois dont il vouloit créer ſa baguette de commande-

ment; depuis, il eſt toujours reſté agréable à ce prophête, qui a pris plaiſir à attacher des propriétés à ſon cœur, à ſa chair, à ſon plumage. Cet oiſeau eſt lourd; comme l'autruche il n'a point de défenſe, les cinq princes vous ſuivront, vous l'environnerez, en lui diſant tous ſix à la fois: *laiſſe-toi prendre au nom de Salomon pour le ſervice du grand prophête*, il ſe jettera dans vos bras; ne vous faites point de ſcrupule de le tuer; amené ici par enchantement, la vie lui eſt inſupportable; conſervez ſes plumes; brûlez à part ſon cœur & ſon corps, gardez-en ſoigneuſement les cendres; celles du cœur, jetées ſur un parfum d'ambre vous ouvriront le chemin ſous la montagne, par lequel ſeul on peut ſortir d'ici. Vous garderez une portion de ces cendres pour le retour, vous conſerverez ſoigneuſement celles du corps.

Quand la montagne ſe ſera ouverte pour vous livrer paſſage, vous prendrez chacun une plume de la queue, deux des aîles, deux de la tête de l'oiſeau, vous les préſenterez tous à la fois ſur la fumée du parfum; le prince Habed-il-Rouman alors prononcera ſeul: *plumes des meſſagers de Salo-*

mon, conduisez les ouvriers des prophêtes de Dieu à l'ouvrage. Vous vous laisserez aller, vous serez conduits à l'entrée de la ville d'Harenaï dans une allée d'oliviers qu'Hal-il-Maugraby y avoit planté. Vous trouverez un olivier isolé qui surpasse en hauteur tous les autres; c'est à cet arbre qu'il faut vous attacher; la porte du séjour enchanté est sous sa racine, mais l'endroit du passage change à toutes les lunes, c'est une précaution de plus, prise par Yandar pour rendre l'enchantement inaccessible.

Vous ferez un cercle de trente pieds de diamètre autour de l'arbre : vous vous tiendrez près de ce cercle à des distances égales, jetant chacun dans une cassolette de parfums que vous aurez apportée, la cendre du corps de l'oiseau; alors la terre tremblera sous vos pieds, & s'ouvrira à l'endroit où est le passage.

Habed-il-Rouman placera un des princes armé de son sabre nud à l'issue de l'ouverture, en lui disant : *soldat de Mahomet, fais ton devoir, défends ce passage.* Ensuite vous ordonnerez de concert aux plumes de l'oiseau de faire le leur.

Que les beautés de tous genres, au

milieu desquelles vous passerez n'attirent pas un seul instant votre curiosité. Fermez l'oreille aux concerts que vous donneront les oiseaux.

Qu'une soif immodérée, si elle se fait sentir, ne vous appelle point auprès des eaux dont la pureté apparente & la fraîcheur pourroient vous tenter. Tout ce qui se présentera à vous sera dangereux.

Le prince Habed-il-Rouman doit marcher à votre tête, & vous devez tous arriver le sabre à la main au pied d'une terrasse, qui environne le dôme superbe, sous lequel est l'urne fatale, dont la conquête est votre but.

Un fossé large de cent pieds, dont il est impossible d'appercevoir le fond, environne cette terrasse, & vous le franchirez par le secours des plumes de l'oiseau.

Il y a quatre escaliers : vous monterez par celui qui se trouvera solide alors. Mais vous les essayerez avant, en brûlant sur la première marche de chacun, un parfum dans lequel vous jetterez une pincée des cendres du corps de l'oiseau. Vous serez tous cinq à l'opération, & Habed-il-Rouman prononcera seul : *piège découvre-toi.*

Alors le degré ſolide reſtera en place. Les autres diſparoîtront à vos regards.

Quand vous ſerez ſur la terraſſe, vous ferez le tour du bâtiment. Fermez les yeux ſur les ornemens & l'architecture. Songez qu'il faut, pour pénétrer dans l'intérieur, s'adreſſer d'abord à la porte qui eſt à l'orient de la terre, & que le jour faux, quoique magnifique qui ſemblera vous éclairer, ne ſervira qu'à vous éblouir.

Le prince Habed-il-Rouman ſera obligé de faire des parfums, & de jeter des pincées de cendre devant les quatre portes, & alors au lieu de conſerver la couleur & la reſſemblance de l'or, la porte qui correſpond à notre levant ſera blanche, & celle du couchant rouge. La couleur noire diſtinguera celle du midi: comme la jaune le ſeptentrion.

Il faut placer une ſentinelle armée vis-à-vis de chaque porte, & que le prince Habed-il-Rouman ſe préſente ſeul à celle du levant.

Il frappera trois coups avec la lame de ſon ſabre. Je ne puis dire, après que la porte ſera ouverte, quelle ſera la viſion qui lui en diſputera l'entrée; puiſque la

principale défenſe de cet endroit rempli de prodiges, conſiſte dans un changement continuel.

Dès qu'Habed-il-Rouman aura frappé à la porte blanche, quelque ſoit la viſion qui doit ſe préſenter à lui, il la conjurera *par les vingt-quatre livres d'Hananias.* (1)

La viſion étant diſſipée, il placera ſa ſentinelle ſur le ſeuil de la porte, entre les deux battans.

Il paſſera à la porte rouge, & dès qu'il ſe ſera fait ouvrir, il conjurera les objets qui ſe préſenteront devant lui pour l'effrayer & le détruire, *par le ſceau puiſſant qui eſt ſur l'anneau de Salomon*, la viſion laiſſera également le paſſage libre; mais il faut ſe contenter de le faire garder, & paſſer à la porte noire, dont la conjuration eſt exprimée *par la gravure qui eſt ſur le ſabre de Mahomet.* La quatrième porte ſe conjure *par la puiſſance de la verge de Moïſe.*

Prince de Syrie, quand vous vous ſerez rendu maître des quatre portes, vous entrerez par celle de l'orient. Vous vous trou-

(1) Ce ſont les livres des prophétes.

verez dans le tombeau où les cendres du père & de la mère du Maugraby, renfermées dans une urne ſcellée du ſceau de Kokopileſob, ſont ſur les genoux d'une ſtatue qui repréſente ce ſouverain des eſprits révoltés contre Dieu & ſon Prophête.

La ſtatue tient en main un arc d'or, toujours tendu & armé d'une flêche de feu prête à partir; votre conjuration contre ce danger, le plus éminent de tous, doit être *par les ſacrés caractères tracés ſur la thiare du grand prêtre des juifs*; alors la flêche ſe diſſipera en fumée, la ſtatue ſera déſarmée; vous lui ôterez du doigt une bague, qui fut celle d'Yandar: vous la mettrez au petit doigt de votre main gauche.

Alors vous prendrez la petite urne d'or qui eſt ſur les genoux de la ſtatue: vous la ſerrerez dans votre ceinture, & ſerez maître de la puiſſance du Maugraby.

Vous toucherez la ſtatue avec la bague, par la puiſſance de laquelle elle fut formée, & ce coloſſe d'or, ainſi que le trône ſur lequel il eſt élevé, s'évaporeront en fumée.

Quant à l'opération qui doit briſer mes chaînes, prenez trois des plumes qui forment mon collier, brûlez un parfum: jetez-

les dessus en prononçant, *créature humaine je te rends ta liberté au nom de Mahomet.*

Dès que cela sera fait, commandez aux plumes de l'oiseau Fessefzé de vous rapporter où je suis. Vous me trouverez libre, & occupée à veiller à tout ce qui pourroit s'opposer à votre heureux retour.

Rappelez-vous, mon prince, de tout ce que je vous ai dit. Je regarde comme une faveur du ciel d'avoir pu conserver la mémoire de l'instruction que me donna Kardash. Mais depuis que je suis réduite à l'état dans lequel vous me voyez, tous les jours je me la suis répétée soir & matin. L'espoir qu'elle pourroit être utile un jour à l'espèce humaine & à moi, étoit ma seule consolation.

Habed-il-Rouman étoit doué d'autant de mémoire que d'intelligence. Tout ce qu'il venoit d'entendre étoit demeuré gravé dans son esprit. Il conçoit que dans le péril général où les met tous la puissance actuelle du Maugraby, il n'y a pas un moment à perdre.

Il mène ses compagnons d'infortune à la chasse de l'oiseau Fessefzé. Ils s'en sont bientôt rendus maîtres, le tuent, prennent

ſes plumes & ſe les partagent ; ils brûlent ſéparément ſon corps & ſon cœur pour faire de leurs cendres l'uſage qui leur eſt indiqué.

Après cela ils s'arment, ſe muniſſent de parfums, & dès que tout l'équipage eſt prêt, ils ſe rendent au pied de la montagne, qu'ils forcent à s'entr'ouvrir pour leur livrer paſſage.

Dès qu'ils ſont dehors, ils font de concert aux plumes de l'oiſeau Feſſefzé, le commandement qu'on leur a enſeigné de faire, & ſe ſentent enlevés de terre, & portés en l'air avec la légéreté d'un oiſeau.

Ils s'abaiſſent enfin auprès d'une grande ville qu'ils apperçoivent au milieu d'une plaine, & ſe poſent au centre de cette plantation d'oliviers qui leur a été décrite.

Habed-il-Rouman a bientôt reconnu l'olivier, aux pieds duquel il doit faire un travail, ſelon ce qui lui a été recommandé ; la véritable iſſue qui conduit aux enchantemens ſous terre, ſe préſente. Une pierre de marbre noir la couvre, un anneau leur offre le moyen de la ſoulever.

Voilà le prince de Syrie, à la tête de ſes compagnons, engagé dans les ténèbres

d'une route souterraine ; mais porté par les plumes de l'oiseau Fessefzé. A chaque instant il appelle par leur nom ceux qui doivent marcher à sa suite, & s'apperçoit que tous y sont, hors celui qui est resté de garde à l'entrée de la caverne.

Bientôt une lumière vive succède à l'obscurité qui les environne : ils sont parvenus sous un ciel lumineux, & la campagne la plus riante vient s'offrir à leurs regards.

La faim & la soif commencent à se faire sentir. Ils sont engagés dans une route, à portée de laquelle coulent des eaux transparentes & fraîches. Des platebandes couvertes de melons de toutes les espèces en tapissent les bords : des poiriers, des pommiers, des orangers, sont sur le chemin, & il faut qu'ils écartent avec la main les branches chargées de fruits qui s'opposent à leur passage.

« Soldats de Mahomet, crioit de temps en temps Habed-il-Rouman ; nous ne sommes pas ici pour boire & pour manger, les besoins que nous ressentons, & les moyens qui nous sont offerts pour les satisfaire sont des pièges. Ne désirez point ces eaux : repoussez, foulez aux pieds ces fruits.

Nous avons appris à souffrir, supportons le mal qui nous tourmente. »

Mais une incommodité d'une nouvelle espèce est venue se joindre à celle qu'ils éprouvent. Ils parcourent un terrain sablonneux, & le soleil qui paroît être alors sur leur tête, lui donne une ardeur si brûlante qu'ils croiroient passer sur des charbons ardens; à la droite, à la gauche du chemin qu'ils suivent, sont deux routes couvertes d'arbres, & tapissées d'une pelouse si fraîche qu'elle est bien propre à attirer l'attention des voyageurs aussi altérés que le sont ceux-ci.

« Dédaignez, rejetez les faux soulagemens qui vous sont offerts, crioit le prince de Syrie. Tout ceci ressemble aux regards & aux discours caressans de notre impitoyable ennemi. » Les jeunes princes qui suivoient Habed-il-Rouman avoient besoin d'un chef aussi courageux & aussi en garde contre les ruses de l'ennemi.

La dernière de toutes étoit la moins prévue, & la plus dangereuse, ils passoient sur une route semée de pavots, & le sommeil appesantissoit malgré eux leurs paupières. Le prince de Syrie, qui reconnoît

le nouveau charme, s'écrie: « *Soldats de Mahomet, arrêtez-vous un inſtant pour fouler aux pieds ces fleurs à ſon nom* : » on lui obéit, le ſommeil ſe diſſipe. Ils ſe remettent en marche, & découvrent au milieu de la plaine le dôme de l'édifice dont ils viennent entreprendre la deſtruction.

Ne nous arrêtons point à peindre ces beautés magiques, dans leſquelles tout eſt illuſion. Suivons le travail d'Habed-il-Rouman, ſecondé par ſes compagnons.

Ils ſont parvenus ſur les bords de l'effrayant foſſé; rendus agiles par les plumes de l'oiſeau, il ſe ſont poſtés ſur la terraſſe. Ils font l'étude de la poſition des portes, ſe conformant à tout ce qui leur a été enſeigné.

Quand les portes ont repris leurs véritables couleurs, quand Habed-il-Rouman frappe à la blanche, elle s'ouvre avec un fracas horrible. Un géant d'une figure hideuſe ſe préſente, & veut frapper le prince de la lance dont il eſt armé. Conjuré au nom des vingt-quatre livres d'Hananias, ce monſtre devient une vapeur noire qui ſe partage & ſe diſſipe.

Habed-il-Rouman, après avoir pourvu

à la garde de cette première porte, va à la feconde; deux lions la gueule ouverte veulent s'élancer fur lui, & au nom feul du fceau de l'anneau de Salomon, cette vifion fe diffipe plus vîte encore que la première; la conjuration au nom de la gravure qui eft fur le fabre de Mahomet étouffe un horrible ferpent à trois têtes, gardien de la troifième porte. Enfin celle faite par la verge de Moïfe amollit l'acier d'une hache tranchante, & d'un poids énorme qui tomboit fur le col du jeune prince de Syrie, au moment où la dernière porte s'ouvroit à fes ordres.

Le voilà maître de tous les accès qui peuvent conduire auprès de la redoutable ftatue. Il a placé partout des gardes que le foin de leur propre confervation rend très-vigilans; au moindre bruit qu'ils entendent à l'extérieur, ils ont ordre de lever le fabre haut au nom de Mahomet, & la précaution eft digne de la fageffe du prince qui l'a prife; car dès qu'il met le pied fur l'entrée de la porte blanche pour pénétrer fous le dôme, les efprits des quatre élémens font déchaînés pour venir au fecours de la ftatue de Kokopilefob.

Si les accès étoient libres, ces esprits pénétreroient par les quatre portes, & enleveroient avec le ſimulacre, l'urne dans laquelle les cendres d'Hal-il-Maugraby & d'Yandar ſont dépoſées.

Habed-il-Rouman eſt en face du coloſſe d'or, élevé ſur un trône de même métal, & dont la tête touche preſque à la voûte du bâtiment. Ses yeux ſont ſemblables à la matière de la foudre, qui, renfermée dans un petit eſpace dont elle cherche à s'échapper, paroît lutter ſans ceſſe contre elle-même.

La flèche ardente, dirigée contre la poitrine d'Habed-il-Rouman, va partir; mais conjurée par le ſacré caractère empreint ſur la thiare du grand prêtre des juifs, elle tombe, & l'arc s'échappant des mains de la ſtatue, ſe précipite à terre avec elle.

Le prince de Syrie s'élance hardiment ſur le trône, enlève à la ſtatue ſa bague, dont l'anneau énorme ſe proportionne ſur le champ à ſon propre doigt. Il ſe ſaiſit de l'urne, dont la poſſeſſion eſt le véritable objet de ſon entrepriſe; puis dans un moment d'enthouſiaſme, frappant la ſtatue du revers de la main où il avoit la bague.

Infâme copie, dit-il, du plus criminel de tous les êtres. puiſſes-tu être détruite comme tu fus engendrée!

La ſtatue de Kokopileſob avoit été conſtruite par les eſprits eſclaves de la bague. Ils ſont forcés par ce commandement, ſans doute inſpiré, de détruire leur propre ouvrage, dont un bruit épouvantable annonce la chûte & la décompoſition.

D'horribles ténèbres ſe joignant à ce fracas, viennent encore en augmenter l'horreur.

Toute la force de l'enchantement réſidoit dans la ſtatue. Dès que ce taliſman eſt détruit, les illuſions de toute eſpèce ceſſent d'orner un ſéjour pratiqué dans une de ces cavités immenſes qui ſe trouvent dans les entrailles de la terre; mais elles ne ceſſent pas, ſans opérer l'ébranlement de la maſſe qui les couvroit; ſi l'iſſue qui conduit à cette affreuſe ſolitude n'étoit pas gardée par un des ſix compagnons d'armes d'Habed-il-Rouman, elle ſe trouveroit comblée.

Habed recommande lui & ſes frères à Dieu & à ſon grand Prophête: conſervant la plus grande préſence d'eſprit au milieu du déſordre qui l'environne, & des téné-

bres dans lesquelles il est comme enseveli.

Il s'apperçoit dans le mouvement qu'il fait, que la bague qu'il a au doigt jette quelque lueur. Il la frotte pour essayer d'en tirer encore plus de secours.

A l'instant la bague étincelle, un esprit sous une figure humaine, suivi de quatre autres dont l'un est un tigre, l'autre un poisson, l'autre un oiseau, & le dernier un salamandre lui apparoît.

Commandez aux quatre élémens, lui dit l'esprit, vous êtes leur maître en étant celui de la bague du grand Kokopilesob. Je veux, répond avec fermeté Habed-il-Rouman, que ce séjour soit éclairé pour que je puisse savoir où je suis, & où sont les princes qui m'ont accompagné.

Salamandre, dit l'esprit, fais ton devoir; à l'instant cette grotte immense est illuminée par mille flambeaux artificiels qui se placent d'eux-mêmes dans les cavités des rochers, & les six princes, séparés les uns des autres par un très-petit espace, se rejoignent, & peuvent tenir conseil.

Il s'agit, sur le terrain même, de briser les fers de la princesse d'Egypte. Habed-il-Rouman allume du feu, brûle un

parfum, y jette les plumes qui lui ont été confiées, & prononce les paroles qui doivent consommer la destruction de l'enchantement. Les aromates qu'il a jeté sur la flamme, répandent une odeur si agréable, qu'il tire l'augure le plus avantageux du succès de son opération.

Ensuite il se détermine à se faire reporter dans la retraite du magicien, par les mêmes secours qui l'en avoient fait sortir.

A quoi pensez-vous ? lui dirent les princes. Nous irions nous exposer à tomber une seconde fois entre les mains de notre impitoyable ennemi ! Quand les plumes de l'oiseau Fessefzé nous mettent dans le cas de pouvoir retourner chacun dans le royaume de nos pères ! Quand la bague, que vous avez, vous met en droit de commander aux génies, auxquels les quatre élémens sont soumis !

Quand je ne devrois délivrer que la princesse d'Egypte, dit Habed-il-Rouman, je penserois que mon devoir de musulman m'appelleroit à son secours : fussai-je même insensible aux mouvemens de l'humanité & de la reconnoissance ; mais, mes frères, les plumes de l'oiseau de Salomon ne sont

faites que pour rendre service aux serviteurs des prophêtes. L'anneau de Kokopilesob ne sied qu'au doigt d'un magicien, & votre expérience doit vous apprendre à connoître la magie. Je viens d'employer sa ressource, mais pour la tourner contre elle-même, & je me croirois coupable, si en le faisant je n'avois cédé qu'à mon propre intérêt.

Par ce que nous avons pu faire, continua-t-il, voyez, mes frères, si nos devoirs ne sont pas écrits. Nous nous sommes emparés du talisman qui renferme la puissance du Maugraby, nous devons nous rendre maîtres de sa vie. Nous ferions un crime en la lui laissant, & tôt ou tard nous en serions punis, & peut-être deviendroit-il un instrument contre nous, suscité par la vengeance divine.

Nous devons délivrer tous les hommes infortunés qu'il a transformés en brutes, & détruire tous ses enchantemens.

Les princes eurent quelque confusion de n'avoir pas pris d'eux-mêmes ce parti généreux, & promirent à celui de Syrie, de le seconder de toutes leurs forces dans son entreprise.

Sur le champ il fut résolu, qu'au moyen des plumes du Fesséfzé, ils retourneroient auprès de la princesse d'Egypte.

Les plumes, obéissant à l'ordre qu'elles reçoivent, les emportent avec la plus grande rapidité hors de la capacité des cavernes, théâtre des enchantemens d'Yandar. Les lumières magiques dont elles sont éclairées, leur présentent alors les objets dans leur naturel.

Enfin les voilà parvenus à l'ouverture qui donne sur la campagne.

Il étoit alors nuit. Habed-il-Rouman propose de partir sur le champ pour se rendre au palais du Maugraby, & les plumes de l'oiseau les élévant dans l'air, leur en font reprendre le chemin.

Au point du jour ils sont au bord de cette fontaine où tous six avoient été plongés. Je reconnois, disoit le prince de Damas, l'arbre auquel le monstre avoit accroché ma pauvre mère-grand. Il n'y reste pas le moindre vestige de son corps.

A la vue d'un endroit, dans lequel ils avoient si prodigieusement souffert, les cinq princes délivrés par Habed-il-Rouman, se fortifient dans la haine conçue contre le Maugraby,

Maugraby, & dans leur rage; mais ce jeune prince s'occupe des moyens de pénétrer dans la retraite de leur barbare ennemi, pour y consommer sa vengeance.

Il a allumé du feu, il a brûlé des parfums : il y a jeté de la cendre du cœur de l'oiseau, & le pied de la montagne s'est entr'ouvert pour lui livrer un passage; il y entre & les princes le suivent.

Le jour commençoit à paroître, la princesse d'Egypte entend du fond du palais où elle a passé la nuit sur son bâton, le bruit ordinaire qui annonce qu'on a fait violence à la nature pour pénétrer dans l'endroit où elle est.

Dégagée de ses chaînes, elle sort par une fenêtre du palais pour aller au-devant de ceux qui arrivent : ne craignant point que ce puisse être le Maugraby; car elle ne doute pas qu'Habed-il-Rouman, auquel elle doit sa délivrance, n'ait triomphé.

Elle prend son vol, avec la précaution de s'élever assez haut pour pouvoir distinguer ceux qui vont sortir de la caverne.

Bientôt les princes voyent un oiseau voler au-dessus de leur tête, ce n'étoit pas un objet nouveau pour eux; une voix qu'ils

peuvent tous reconnoître, adreſſe la parole à Habed-il-Rouman : cette voix partoit d'en-haut comme ſi elle fût venue du ciel : prince de Syrie, diſoit-elle, avez-vous l'urne & la bague ? oui, je les ai, répond le jeune prince, reconnoiſſant l'oiſeau qui eſt venu s'abattre auprès de lui : en ce cas, réplique le harra battant des aîles de joie, frottez l'anneau de la bague que vous avez au doigt, dites à l'eſprit qui va paroître qu'il vous faſſe amener la brebis la plus vieille & la plus galeuſe de tous les troupeaux qui ſont ici.

Nous avons un ſacrifice à faire, rendons-nous au palais, où vos beſoins doivent vous ramener, vous pourrez les ſatisfaire ſans inquiétude, vous êtes maître abſolu ici, votre ennemi eſt déjà ſous vos pieds; vous avez dans votre ſein le taliſman, dépoſitaire de toute ſa puiſſance : bientôt vous aurez celui auquel ſa vie eſt attachée.

Il y avoit près de deux jours que les princes n'avoient pris aucune nourriture, mais ils ſentoient de la répugnance à vivre de la chair des animaux qu'ils voyoient autour d'eux.

« Savons-nous, diſoit Habed-il-Rouman,

si nous ne privons pas de la vie de malheureux hommes transformés ? au moins les fruits, les racines ne nous sont pas si suspects. »

Vous pouvez user de tous les oiseaux, des bêtes fauves que vous voyez ici, leur dit *sœur des planètes*. Ce sont de véritables brutes, ainsi que celles qui sont renfermées dans la grande volière; commandez ici ou par la puissance de la bague qui est à votre doigt, ou par celle du talisman qui est sur votre poitrine; tout vous doit obéissance.

Habed-il-Rouman touche l'urne qui est sur sa poitrine, dans le moment un nègre se présente ayant un collier d'or au col.

Eh! c'est Illage-Cadahé, s'écrie le prince de Tartarie: parle, détestable noir, qui me traitas avec tant de barbarie, comment ton infâme maître a-t-il pu se séparer de toi quand tu le sers si bien?

« Je n'ai point d'autre maître, répond le noir, que celui qui l'est de l'urne à laquelle j'ai été assujetti; mon maître est ici, & je viens prendre ses ordres. »

Puis adressant la parole au prince de Syrie: « qu'ordonnez-vous, lui dit-il, à

l'esclave des cendres d'Hal-il-Maugraby & d'Yandar ? »

« Fais-nous servir à dîner, esclave, dit le prince de Syrie. « J'obéis, replique le noir en se retirant. »

Dans le moment le génie de la bague apportoit aux pieds d'Habed-il-Rouman une vieille brebis galeuse, à laquelle il ne restoit pas un brin de laine; elle étoit liée par les quatre pieds, elle en avoit un de derrière plus court que les autres; de ce côté-là, la cuisse paroissoit enflée.

« Ah! la mauvaise bête, dit le génie; j'ai cru, quoiqu'elle fût environnée de toutes parts, que nous ne l'attraperions jamais.

« Yandar, en lui renfermant dans la cuisse le talisman auquel est attachée la vie de son fils, l'avoit rendu fée: elle court en avant, en arrière & de côté, avec la même vitesse; une mouche ne passeroit pas par les endroits qui lui servent à s'échapper, & elle donne de la tête & des pieds des coups qui meurtriroient le marbre. »

Génie, dit Habed-il-Rouman, je t'ordonne de tuer cette bête: « je ne le puis, répond le génie, il faut que vous la frappiez de votre anneau. »

Habed-il-Rouman fait ce que lui dit le génie, la bête pousse un gémissement affreux & demeure sans mouvement.

Alors le prince de Syrie touche la cuisse gonflée avec l'anneau, & ordonne au talisman d'en sortir; la cuisse s'ouvre, & il en sort une lame d'or couverte de caractères magiques.

Habed-il-Rouman le considère avec attention, & voit qu'il répète les caractères gravés sur l'anneau qu'il a au doigt.

Se trouvant maître de la puissance & de la vie du monstre, il va mettre en délibération les moyens qu'on doit prendre pour en délivrer la terre; mais tandis qu'il expose son projet, le bruit ordinaire & l'ébranlement qui précédoient toujours le retour du magicien dans son palais, se font entendre.

Le Maugraby a été averti de son désastre par l'infidélité de sa baguette, il étoit alors à Moussoul, occupé d'une de ses entreprises ordinaires; il veut commander quelque chose d'essentiel pour lui, à Megine, son ouvrière ordinaire : la bagnette, au lieu de tourner sur son doigt lui échappe & se brise.

Alors la terreur le saisit, il se détermine à

se réfugier sur le champ au centre ordinaire de ses enchantemens pour consulter ses livres.

Sa puissance particulière est détruite, mais les moyens qu'il va mettre en usage ne venant point de lui, lui rendront le service qu'il va demander d'eux.

Ce sont des plumes de l'oiseau Fessefzé, dont l'impie ose faire usage en les conjurant par le nom de Salomon, à qui elles doivent toute obéissance, elles le portent sur le champ au pied de la montagne, dont les entrailles s'entr'ouvrent, forcées par la cérémonie du parfum ordinaire.

A son arrivée dans sa retraite, rien ne s'émeut pour venir à sa rencontre, pas même Illage - Cadahé, le plus soumis & le plus craintif de tous ses esclaves.

Il voudroit s'arrêter pour réfléchir, mais les plumes l'emportent avec violence & le jettent par une croisée au milieu de l'appartement, où les princes, en dînant, délibéroient sur son sort.

La princesse, perchée sur son bâton, étoit en face de la croisée; elle voit une figure horrible tomber en paquet, & malgré le ridicule du vêtement, elle le recon-

noît à l'odeur : ah ! c'eſt notre monſtre, dit-elle.

A Mouſſoul le Maugraby s'étoit traveſti en akir, une mauvaiſe peau de mouton dépouillée de laine & déchirée, couvroit à moitié ſon corps, défiguré par des cicatrices dont il y en avoit encore de ſanglantes.

Sa tête eſt couverte de chevenx roux, hériſſés & remplie ainſi que ſa barbe de même couleur, de la fange la plus dégoûtante.

Ses yeux étoient ceux d'un démoniaque, ſes traits peignoient dans leur enſemble la rage, la terreur & le déſeſpoir : il avoit à la main le couteau dont il s'étoit ſervi pour achever de mutiler ſon corps, & au col le chapelet de la mère-grand qu'il s'étoit approprié, & dont ſans doute il comptoit faire uſage.

Qui avoit-il voulu ſéduire à Mouſſoul ſous cette abominable apparence ? on l'ignore ; mais il étoit alors ſi effrayant qu'il eut glacé d'effroi par ſa préſence, des ames moins fermes que celles de la compagnie aux yeux de laquelle il étoit forcé de paroître.



Il a la force de ſe relever de ſa chûte, & regardant ſa femme, qu'il reconnoit, il lève d'un air menaçant, le couteau dont ſa main eſt armée. « *Plumes de l'oiſeau Feſſeſzé dit-il, je vous ordonne de me porter ſur l'infâme magicienne.*

Habed-il-Rouman ſe lève & fait un mouvement avec la main. *Eſprits de l'anneau, s'écrie-t-il, enchaînez ce furieux.*

Ah! vipère, que j'ai nourrie & trop ménagée, dit le magicien, c'eſt toi qui t'es armée contre moi. — Ceſſe d'invectiver, malheureux! & encore plus de menacer, dit le prince de Syrie, la meſure de tes abominables forfaits eſt à ſon comble, & la mort va te livrer au châtiment que tu mérites; que la frayeur des tourmens qui t'attendent commence ici ton ſupplice; en penſant combien tu es méchant, ſonge que tu vas tomber au pouvoir d'auſſi méchant que toi, & tremble : quant à moi, odieux magicien! le grand prophête m'a rendu maître de ta puiſſance & de ta vie.

« Je maudis ton prophête, repliqua le Maugraby d'un ton de forcené. « Eſprits de la bague, mettez un baillon à cet impie, dit froidement le prince de Syrie.

Qu'on le porte au milieu de la cour de ſon palais, qu'il y ſoit lié de quatre chaînes, & qu'on amaſſe autour de lui le bucher qui doit le conſumer vivant. Songez que je vous commande par l'anneau que je tiens, mais au nom de Mahomet, & que je châtierai ſévèrement l'apparence même de la déſobéiſſance. »

A ce commandement, les eſprits tremblans d'effroi pour eux-mêmes, enlèvent le Maugraby, & vont le lier avec quatre chaînes de fer à un poteau d'acier planté dans le milieu de la cour.

Quand le magicien a diſparu, Habed-il-Rouman adreſſe la parole à la princeſſe d'Egypte. « Madame, lui dit-il, ne conviendroit-il pas que nous travaillaſſions ſur le champ à tirer d'oppreſſion les créatures humaines qui ſont ici, & les fiſſions jouir du ſpectacle de la mort de leur tyran.

« Prince, répondit *ſœur des planètes*, pour déſenchanter ce qui eſt ici, il faut le mêlange des cendres du Maugraby avec celles qui ſont renfermées dans l'urne. Ordonnez qu'il ſoit brûlé de manière que ſes cendres ne puiſſent être confondues avec celles du bois amaſſé autour de lui.

« Vous seriez d'ailleurs très embarrassé de tout le monde que vous auriez sur les bras. Quelqu'abondantes que soient les provisions dont nous pouvons disposer, il ne faut pas se mettre dans le cas de nourrir cette armée un jour de plus qu'il n'est nécessaire, avant que chacun puisse se disperser pour retourner dans son pays; & les endroits habités sont à vingt lieues de cette montagne.

« Les hommes comme les femmes, qui sont ici, n'ont pas la moindre idée de la violence qui les y a conduits, & le supplice du coupable les effrayeroit sans les instruire. Il faut même détruire les enchantemens au milieu desquels nous sommes, avant de leur ouvrir les yeux. Beaucoup d'entr'eux, mon prince, manquent depuis long-temps à leurs familles. Il faut qu'ils puissent y porter de l'aisance; vous avez ici des trésors inépuisables, qui vous mettront dans le cas d'en user généreusement avec eux. »

A peine la princesse d'Egypte eût-elle achevé ce discours, que l'esprit esclave de la bague vint avertir que le bucher étoit rassemblé. Qu'on y mette le feu, dit Habed-il-Rouman; mais qu'on n'ôte pas le

baillon au coupable. Je veux que ses blasphêmes demeurent concentrés.

« Vous serez forcé, dit la princesse, d'augmenter son supplice par votre présence. Vous devez jeter le talisman auquel sa vie est attachée au milieu du brasier ardent. Je vous conseille d'y joindre la bague. Il faut se dépouiller d'un pouvoir aussi dangereux que celui qu'elle vous donne; si elle pouvoit, mon prince, détruire le dom Daniel, je vous engagerois à la conserver; mais cela est reservé aux puissances de Mahomet. Allez avec les princes, vos compagnons d'armes, chercher tous les livres du magicien, qu'il voie périr avec lui les fruits de ses veilles, & puisse son art coupable être détruit avec eux! »

Le prince de Syrie suivit des conseils dictés par la sagesse. Les talismans, les livres, les élixirs, les instrumens, tout ce qui avoit servi au Maugraby dans ses travaux, fut bientôt jeté par les princes sur le brasier ardent qui environnoit le magicien de toutes parts. Mais la vie ne lui fut ravie que lorsque le talisman retiré de la cuisse de la brebis galeuse eut été mis en fusion par la force du feu.

Quand la bague eut été diſſoute, on vit le palais, & tous les établiſſemens qui étoient autour, ſe diſſiper en fumée, les quadrupèdes, les oiſeaux qui y étoient renfermés ſortent de tous côtés, & ſe mêlent avec les fauves, & autres animaux ſauvages ; mais un inſtinct ſupérieur raſſemble en peu de temps autour des princes leurs libérateurs, les créatures humaines qui ont été transformées. Ceux-ci ſe voyent environnés de chevaux, de chameaux, d'éléphans, parmi leſquels on voit même des lions & des tigres dépouillés de leur férocité.

Le corps du magicien eſt réduit en cendres. Mais la chaleur exceſſive des braſiers ne permet pas d'en approcher pour les recueillir ; cependant la princeſſe d'Egypte, uſant des priviléges que lui donnent la petiteſſe de ſon volume & l'agilité de ſon corps, s'élève au-deſſus de cette foule nouvellement animée, l'examine, & vient parler à Habed-il-Rouman.

« Prince, lui dit-elle, voilà les êtres juſqu'ici infortunés que vous allez rendre à leur patrie, à leurs familles, & pour ainſi dire à la vie. Ils ſeront moins aiſés à gou-

verner quand vous leur aurez rendu leur forme naturelle, qu'ils ne paroissent l'être à présent, mais vous êtes appelé au droit de leur commander à tous, par Mahomet & votre étoile; vous les voyez attendre ici que le mêlange des cendres du magicien avec celles de son père & de sa mère ait pu se faire, & vous servir à détruire l'enchantement qui les a dégradés de leur espèce. En attendant que vous puissiez vous occuper de cette consolante opération, venez, suivi de vos compagnons, distinguer les effets dont la violence du magicien l'avoit rendu possesseur, chacun ici va reconnoître ce qui est à soi. Mais la propriété de ce qui ne trouvera point de maître, appartient à vous seul. »

Les princes marchent à l'instant, conduits par l'oiseau, vers les magasins du magicien; les marchandises les plus rares & les plus riches y étoient entassées. On y voyoit des amas de vaisselle d'or & d'argent, des tas d'or en monnoie contenus dans des bourses : des vases de pierres précieuses remplis de diamans de la plus grande beauté, des provisions de vivres suffisantes pour mettre une armée en campagne.

« Voilà, dit la princeſſe, bien des objets de cupidité pour des princes moins nobles que ceux à qui je parle.

« Chacun de vous trouvera ici des ſujets; c'eſt au prince Habed-il-Rouman qu'il appartient de leur ordonner de ſe ranger ſous le commandement de leurs chefs naturels. Alors les droits de chacun ſeront reſpectés.

« Avant que nous retournions vers le bucher du magicien, je vais prendre ma part du butin: » en diſant ces mots, la princeſſe d'Egypte fond ſur une pièce de gaze, l'enlève avec ſon bec, la place dans une de ſes pattes, & reprend ſon vol. Tous retournent vers l'endroit où repoſe la poignée de cendres dans laquelle eſt réduite le corps entier du Maugraby. Habed-il-Rouman s'en empare, & briſe l'urne d'or qui eſt dans ſon ſein, pour arranger le mêlange.

« Tout n'eſt pas fait, dit l'oiſeau poſé ſur la gaze qu'il a enlevée. Faites un parfum, prince, jetez-y toutes les plumes que vous & vos compagnons avez conſervées de l'oiſeau Feſſefzé, & vous leur commanderez, au nom de Salomon, de répandre aux quatre vents les cendres que vous allez

jeter en l'air. » Le prince de Syrie obéit, & à peine les cendres furent-elles répandues, qu'on entend un bruit extraordinaire; c'étoit un cri d'étonnement de dix mille perſonnes qui viennent inopinément d'être rendues à la forme humaine.

Habed - il - Rouman ne perd pas un moment : Syriens, s'écrie-t-il, rangez - vous derrière moi ! Tartares ! voilà votre prince. Chinois ! c'eſt ici le vôtre. Gens de Damas ! gens de Cinigaé ! rangez - vous ſous vos chefs. »

A ce commandemen net & ferme, on vit toute cette foule ſe frottant les yeux, comme en ſortant d'un profond ſommeil, ſe démêler & obéir avec une promptitude extraordinaire : quand chacun fut à ſa place, les princes avertiſſent leurs ſujets que le départ eſt fixé au lendemain, & qu'ils aient à ſe tenir prêts.

C'eſt alors qu'on eut vu un beau mouvement; chacun couroit dans la campagne après ſes chameaux, ſes chevaux, ſes éléphans, & des femmes prenoient par la main des enfans qu elles ne connoiſſoient pas, & examinoient leur petit équipage. Deux heures après, chacun avoit reconnu ce qui



étoit à lui, & la ſubordination étoit générale & parfaite.

Ces hommes s'entre-demandoient : où ſommes-nous ? & aucun d'eux ne pouvoit répondre ; mais tous ſe croyoient arrivés de la veille dans l'endroit où ils ſe trouvoient alors.

Habed-il-Rouman devient maître de trente éléphans, de ſoixante chameaux & d'un nombre conſidérable de chevaux & de mules. Ses propres ſujets enlèveront les tréſors du Maugraby, & les répartiront ſur les bêtes de ſomme. Les femmes ſeront placées dans les tours qui ſont ſur le dos des éléphans, avec la jeuneſſe trop foible pour ſupporter la fatigue ; les ſix princes ont des chevaux ſuperbes.

Au milieu du trouble général, du ſoin que chacun ſe donne, on a perdu de vue le Harra ; Habed-il-Rouman apperçoit tout-à-coup une femme voilée de la tête aux pieds, aſſiſe à terre, & appuyée contre un arbre à quelques pas de lui. Il s'en approche, & lui adreſſe la parole : qui êtes-vous Madame ?

« Une pauvre Egyptienne, répond la femme. » A ce peu de mots le prince, qui

reconnoît la voix, veut appeler ses compagnons pour lui faire rendre les hommages qui lui sont dûs. « Grande princesse ! lui disoit-il ...... Je ne suis rien, répond elle. Ma désobéissance m'a fait perdre mes droits à la couronne, & ce qui est plus affligeant encore, à la tendresse paternelle. J'ai été, par mon choix, la femme du Maugraby. Mes yeux n'osent se lever vers le ciel, ni s'ouvrir sans confusion vers la terre. La honte est mon partage, & le repentir mon recours.

« Vous, généreux prince, quand j'ai manqué à tout, quand tout me manque, ayez le courage de devenir mon soutien, placez-moi sur un de ces éléphans avec des femmes que ne puisse humilier ma compagnie, protégez les Egyptiens qui peuvent être ici. Je suis toute à mon bienfaiteur : je ne suis plus rien à l'Egypte.

« Je voudrois que mon père ignorât toujours le sort affreux que je me suis faite ; mais je l'ai laissé dans l'aveuglement de l'idolâtrie, il faut que j'aille mener une vie pénitente à la Mecque, jusqu'à ce que j'aie obtenu du grand Prophête la grâce de pouvoir arracher le malheureux & respectable

auteur de mes jours aux abominables erreurs dans lesquelles il est plongé. »

Le prince Habed-il-Rouman étoit touché jusqu'aux larmes du discours qu'il venoit d'entendre. Ce jeune prince n'avoit jamais connu d'autre femme que la reine sa mère, l'amour étoit une passion absolument inconnue de lui.

Le récit que lui avoit fait la princesse d'Egypte de ses aventures, lui avoit inspiré avec beaucoup d'estime pour elle le plus tendre intérêt; la sagesse, la science, la conduite dont elle venoit de donner des preuves si suivies avoient encore ajouté aux sentimens qu'il avoit conçus pour elle: en un mot, sans l'avoir vue, & sans le savoir, il étoit déjà passionné pour elle.

Grande princesse, lui dit-il, doutez-vous que vous ne soyez souveraine absolue de tout ce qui est ici. Quand ce peuple sera revenu de son étourdissement, pensez-vous que nous lui laissions ignorer ce qu'il vous doit de reconnoissance, & qu'il soit un de nous qui puisse s'écarter un moment des devoirs que ce sentiment lui prescrit?

« La tour dans laquelle vous serez, deviendra l'objet de nos sincères hommages

comme de nos plus scrupuleuses attentions. Vos moindres désirs seront pour nous des ordres, & notre obéissance sans égale. »

« Ah ! prince, répondit *sœur des planètes*, songez que vous parlez à une personne qu'une passion extravagante, à laquelle elle-même s'étoit livrée, a fait tomber dans l'oubli du plus sacré de tous les devoirs. » Plus la belle princesse d'Egypte s'humilioit, plus elle paroissoit s'élever aux yeux d'Habed-il-Rouman. Cependant ce jeune prince ne se laisse pas détourner de ses devoirs par une passion naissante. Chef d'une espèce d'armée, il falloit qu'il se donnât beaucoup de soins pour établir l'ordre, pour régler la marche, & pourvoir aux besoins.

Les cendres de l'oiseau forceront la montagne à lui livrer passage; mais il ne conçoit pas comment les éléphans chargés de leurs tours pourront entrer sous les voûtes qu'il connoissoit.

Il espère tout de la faveur de Salomon. Il se flatte que ce grand Prophête favorisera les moyens par lesquels il compte faciliter la sortie de la nombreuse caravane préservée par tant de prodiges. Il en confère avec *sœur des planète* avant qu'elle aille prendre du repos dans sa tour.

Le prince de Syrie lui communique encore une remarque qu'il a faite ; la température du climat dans lequel il se trouve, la changé. La chaleur qu'on y éprouve est beaucoup plus vive. Les sables amoncelés, & soutenus jusqu'alors sur le haut des montagnes, emportés par des vents violens, descendront bientôt dans la plaine, la rendront stérile, & les animaux qu'on y a rassemblés périront faute de nourriture ; il faudra leur laisser un moyen de s'échapper d'un endroit inhabitable pour eux.

Tandis qu'il s'occupe de ces idées, la nuit s'écoule, & des instrumens de guerre, qui se font entendre dans les six petits camps, annoncent que tout se mettra en mouvement au point du jour pour le départ. Il se montre, & le corps composé des Syriens que commande Habed-il-Rouman, en devient l'avant-garde & marche ; ce prince fait prendre le galop à son cheval pour aller, devançant sa troupe, forcer la montagne à s'ouvrir, ne voulant point avoir de témoin de son travail. A la secousse violente que la terre éprouve, toute la petite armée qui le suit est épouvantée. Mais les princes qui parcourent tous les

rangs l'ont bientôt rassurée, une seule chose les surprend eux-mêmes, ce sont les éboulemens des sables qui tombent du haut des montagnes. Les animaux de la campagne, effrayés, suivent la troupe.

Le prince de Syrie a commandé à la terre d'ouvrir un passage commode. Il a été obéi, & on ne rencontre nul obstacle, pas même dans l'obscurité. On arrive au bord de la fontaine autrefois si redoutable, & pendant qu'on s'y rafraîchit, Habed-il-Rouman, au nom de Salomon, défend à la terre de se refermer, pour que le passage reste libre aux animaux qui venoient après l'armée.

Le chemin que suivent les princes conduit aux frontières du royaume de Tafilet. Il faut traverser vingt lieues de pays désert, pour rencontrer un endroit peuplé. De-là on peut arriver en trois jours à Nareka, capitale du pays, habitée par le souverain. Cinq jours suffisent pour faire ce trajet, dans lequel on n'a trouvé aucune contrariété.

Le roi de Tafilet est prévenu de l'arrivée de la plus nombreuse & de la plus étrange caravane qui eut jamais paru dans ses états.

Il envoye au-devant d'elle des officiers qu'Habed-il-Rouman comble de présens, en faisant demander la permission de faire camper ses troupes, & déposer les marchandises qu'elles escortent hors des murs de la capitale.

Il est convenu avec les princes de dire qu'ils viennent du royaume de Tombut, & qu'ils vont joindre la mer pour s'y embarquer : l'air du chef, celui des princes qui lui ont aidé à recevoir les envoyés du roi, en imposent, & les armes superbes qu'on a fait prendre à tous ceux qui sont en état de les porter, donnent une haute opinion d'une semblable troupe ; des éléphans apprivoisés & chargés de tours, font un spectacle nouveau pour un peuple habitué à les voir tous sauvages.

Arrivés à Nareka, les princes vont rendre leurs respects au monarque, qui ne tire d'eux d'autre réponse, sinon qu'ils voyagent pour leur instruction, sous les ordres du plus éclairé d'entr'eux. Les plus superbes présens accompagnent & donnent du poids à cette déclaration. Après quelques jours de repos, ils poursuivent leur route, & arrivent à la côte, où chacun trouve des bâti-

mens pour ſoi & les ſiens. Il eſt temps de ſe ſéparer ; mais auparavant Habed-il-Rouman comble ſes compagnons de richeſſes, & répand ſes bienfaits ſur tous ceux à qui il les croit néceſſaires. La ſage & charitable *ſœur des planètes* eſt entrée dans des détails qui l'ont miſe au fait de la ſituation de tous ceux qui compoſent la caravane, elle a été au-devant de tout.

Toujours couverte de ſon voile, elle guide le prince de Syrie dans ſes actes de bienfaiſance, & lui fait goûter mille ſatisfactions dans la pratique de cette vertu ; d'autant plus qu'elle le met dans le cas de mériter ſon eſtime dont il commençoit à être jaloux.

Les princes ſe ſéparent avec de grandes démonſtrations de tendreſſe les uns pour les autres, & ſe promettent de s'en donner des preuves dans toutes les occaſions. Ils s'embarquent pour aller chercher les royaumes de leurs pères, où leur retour, & les événemens qu'ils avoient à raconter, dûrent occaſionner une ſurpriſe bien agréable, & même une révolution dans la manière de penſer ; mais il n'eſt pas poſſible de ſuivre leur fortune puiſque c'eſt ici l'hiſtoire, par-



ticulièrement, du prince de Syrie deſtructeur du fatal Maugraby; & ce ſont ſes aventures que nous avons à raconter.

Comme il n'étoit pas dans le cas de ménager ſa dépenſe, il trouva bientôt à acheter douze vaiſſeaux pour y embarquer ſa troupe. Il ne réſerva de tous les animaux qui avoient été à la ſuite de ſa petite armée & de ſa caravane, que l'éléphant ſur lequel la princeſſe étoit montée, & ſon propre cheval; il aborda aux côtes de la Syrie après la plus heureuſe navigation.

Dès qu'Habed-il-Rouman a pris terre dans les états du roi ſon père, craignant pour les auteurs de ſes jours l'effet d'une ſurpriſe trop ſubite, il leur dépêche un Syrien de diſtinction, avec une lettre qui les prévenoit de ſon arrivée.

La chaîne des événemens nous a emportés ſi loin de la cour de Syrie, qu'après avoir vu Habed-il-Kalib & Elmenour plongés dans la douleur par l'enlèvement de leur fils, il ne nous a pas été poſſible de jeter un coup-d'œil ſur ce qui s'y eſt paſſé depuis; nous euſſions vu répandre bien des larmes, mais les conſeils du cheik gouverneur d'Habed-il-Rouman, empêchèrent ces

tendres

tendres parens de se livrer au désespoir. Il engage le souverain à ordonner des prières publiques, il n'y a pas un instant du jour & de la nuit où un musulman, prosterné dans la grande mosquée, ne réclame la protection de Mahomet en faveur du jeune & malheureux prince. Sire, disoit le vertueux cheik, Zatanaï a une très-grande puissance sur la terre à de certaines heures; il faut, par une opposition continuelle, qu'il ne puisse pas disposer d'une seule pour faire du mal à votre fils, & vous en triompherez.

Le roi passoit le tiers de la journée dans la grande mosquée, & Elmenour auroit voulu y rester le jour & la nuit pour veiller sans cesse en faveur de son fils.

Tout étoit dans cette situation à la cour de Syrie, & rien n'y avoit encore apporté d'adoucissement, quand le bouffon de la cour, au moment même où son nez l'exposoit à des risées extraordinaires, sent tout-à-coup que l'énorme verrue qui le défiguroit est dissipée; chacun s'étonne de l'événement. Il parvient à la connoissance du vieux cheik, qui vient sur le champ trouver le roi.

« Sire, lui dit-il, un bonheur ne vient jamais seul. Le Maugraby avoit véritablement affligé votre eunuque, en le défigurant comme il avoit fait : la malice de ce personnage odieux est nécessairement persévérante, & voilà qu'un des effets qui en provenoit cesse ; j'augure tout de la diminution de sa puissance. Allons rendre grâces à la mosquée. »

Un mois après, Habed-il-Kalib reçoit la lettre de son fils. Il ordonne sur le champ à quatre mille hommes de sa cavalerie d'aller au-devant d'Habed-il-Rouman.

On quitte le deuil dans le palais, dans la ville. Elmenour est transportée de joie, le vieux visir son père veut prendre le commandement du détachement de la garde, & le vieux cheik s'arrange pour le suivre commodément sur un chameau.

La nouvelle escorte qu'on envoye au prince de Syrie est surprise de la belle ordonnance dans laquelle elle voit arriver la sienne ; lui-même, monté sur son beau cheval, la précède, & se fait distinguer. Il vient se jeter dans les bras de son grand-père & de son gouverneur, & tous se réunissent pour prendre le chemin de la capitale.

Le peuple en ſort en foule pour venir au-devant de ſon ſouverain préſomptif, & marche devant lui en pouſſant des cris de joie, en couvrant de fleurs le chemin qui le conduit au palais. Il y arrive, & il eſt reçu par Habed-il-Kalib & par Elmenour, comme l'unique objet de leur tendreſſe, qu'une grâce particulière du ciel vient de leur rendre. Ils le baignent de larmes de joie & de tendreſſe : ils ſont baignés des ſiennes.

Habed-il-Rouman trouve un moment pour engager ſa mère à envoyer le chef des eunuques avec une litière au-devant de la princeſſe d'Egypte, en la priant de la recevoir dans ſon appartement, & de la traiter comme la perſonne à laquelle, après Dieu & Mahomet, il devoit ſa délivrance. Rentré dans le palais, il raconte en préſence du viſir & du cheik, qui s'y ſont rendus, ſon hiſtoire, & celle de l'intéreſſante *ſœur des planètes*. Elles ſont couler de nouvelles larmes, dont tour-à-tour la compaſſion, la crainte & la ſenſibilité ſont la ſource.

Elmenour court au-devant de la princeſſe, dont on lui annonce l'arrivée, & la



conduit sur le champ, comme elle le désire, dans l'appartement qu'elle lui a destiné.

Sœur des planètes quitte son voile pour la première fois depuis qu'elle s'en étoit couverte sur les hauteurs du mont Atlas; elle ne s'étoit pas même laissée voir à des femmes syriennes qu'Habed-il-Rouman lui avoit données pour la servir, elle vouloit éviter jusqu'au bruit que pourroit faire son extrême beauté. Elmenour, qui l'embrasse avec tendresse, en demeure dans l'étonnement.

Ah! madame, dit la princesse, d'un ton douloureux, ne donnez point d'éloges à ce qui a causé ma perte; sans ce don fatal je fusse restée soumise à mon père, honorée, vertueuse : je serois la fille d'un roi, destinée à régner moi-même, & je ne suis que la coupable veuve d'un monstre, livrée pour le reste de ma vie à la douleur & au repentir; forcée de renoncer à tout hors à la prière & à la retraite. Favorisez-moi, madame, continua cette inconsolable beauté, en me donnant les moyens d'implorer par une lettre le pardon de mon père; donnez-moi un de vos couriers, l'honneur de votre protection est la seule chose qui ait pu m'inspirer la hardiesse de cette démar-

che, & je ne saurois la faire trop-tôt, pour soulager mon cœur du plus accablant de tous les fardeaux.

Elmenour attendrie à l'excès s'engage à tout ce qu'elle pourra exiger d'elle, & va au-devant de ses désirs; dans cette confiance, la princesse demande la permission d'écrire sur le champ à son père.

AU ROI D'EGYPTE.

SIRE,

UNE esclave désobéissante, qui a perdu le droit de vous appeler son père, réclame votre compassion: ses infortunes l'ayant éclairée sur ses devoirs, elle s'est rendue musulmane, & a été arrachée aux malheurs qu'elle avoit attirés sur elle, par la protection signalée du grand Prophête, dont elle vous demande la permission d'aller visiter le tombeau. Je vous fus enlevée, sire, de mon fatal & coupable consentement, par un magicien, le plus criminel des monstres qui fut sur la terre, & dont l'infâme dieu Baal étoit le complice; j'ai eu occasion de connoître les fausses divinités de son espèce, leurs favoris & leurs ministres. Je me pardonne l'audace de vous

écrire, parce que j'en uſe pour vous mettre en garde contre ceux qui m'ont perdue & veulent vous perdre; ſi la magicienne que vous m'avez donnée pour gouvernante reparoit, faites-la brûler avec l'image de ſon dieu : je vous écris, mon père, de la cour de Syrie, dont les ſouverains m'accueillent avec trop de bonté; c'eſt là que j'attends vos ordres, ne balancez pas, je vous en conjure, à vous faire donner un Alcoran, il n'y a que ce livre de vrai, ceux de vos prêtres ne contiennent que des impoſtures; une ſeule ligne de cet ouvrage a délivré votre coupable fille d'un tourment dont il eſt impoſſible de ſe faire une idée; puiſſiez-vous la lire avec confiance, avec perſuaſion, la voici : *il n'y a que Dieu qui ſoit Dieu, & Mahomet eſt ſon prophête.* »

Sœur des planètes remit cette lettre à Elmenour; la belle reine & Habed-il-Kalib y joignirent les leurs, & on dépêcha un envoyé au roi d'Egypte.

Cependant on préparoit tout à Thedmor pour le pélerinage de la princeſſe d'Egypte; dix mille cavaliers d'élite étoient commandés pour l'accompagner, & Habed-il-Rouman, conduit par ſa dévotion particulière

& par un ſentiment bien reſpectueux, mais auſſi bien tendre pour une femme qu'il n'avoit jamais vue, qu'il n'eſpéroit pas de voir jamais, briguoit l'honneur d'être mis à la tête de l'eſcorte.

Elmenour étoit plus inſtruite de l'état du cœur de ſon fils qu'il ne l'étoit lui-même, & ne pouvoit le blâmer, tant elle trouvoit de charmes dans la raviſſante *Sœur des planètes* : mais elle déſeſpéroit que ſon fils pût faire renoncer cette princeſſe à la réſolution qu'elle avoit priſe, de ſe conſacrer entièrement à la vie pénitente : « ah madame, lui diſoit-elle, vous enſevelirez-vous toute vive à vingt-un ans? priverez-vous la terre de ſon plus bel ornement? priverez-vous le roi d'Egypte, ſi heureux de vous avoir retrouvée, lorſqu'il préſumoit vous avoir perdue pour toujours, de la ſatisfaction de vous voir placée ſur un trône pour lequel vous êtes née? Vous vous jugez trop ſévèrement; votre jeuneſſe, votre inexpérience, & la force preſqu'invincible des moyens ſurnaturels employés pour vous ſéduire, tout vous juſtifie. »

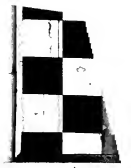
« Non, madame, répondoit la princeſſe, & ſi je pouvois croire ce que vous me dites,

je tremblerois de paroître auſſi peu eſtimable à vos yeux que je le ſerois aux miens.

« J'ai ſavouré le poiſon qui s'inſinuoit dans mon cœur. J'ai appréhendé l'humeur ſérieuſe de l'époux que le roi mon père vouloit me donner, connoiſſant l'excellence du choix qu'il avoit fait pour le gouvernement de ſon peuple. Enfin, madame, en me livrant à mon raviſſeur, mon ſang ſe révoltoit dans mes veines en faveur de mon père, & je n'en ai pas cru cet avertiſſement ſurnaturel : je me ſuis livrée à la magie & à un magicien, en bravant de ſages avis qui m'avoient été donnés en ſonge, & une impulſion ſecrète qui me portoit à m'en défier.

« L'ignorance peut être excuſable : moi, madame, je ne ſaurois l'être ; l'uſage que j'ai fait des dons que j'ai reçus de la nature, des ſecours qui m'ont été envoyés du ciel, cauſent aujourd'hui l'excès de ma confuſion ; d'ailleurs, ſeroit-il un prince ſur la terre, ayant de l'élévation dans l'ame, qui voulût accepter la main de la veuve du Maugraby, de la femme qui avoit épouſé le crime lui même ? »

« Ah! madame, dit Elmenour, donnez-moi cette belle main, que je la poſe ſur



mon cœur ! Si les hommes s'examinoient comme vous le faites, ils n'auroient rien à appréhender des jugemens du ciel. »

Tout étoit en mouvement à Thedmor pour le départ de l'illustre pélerine : une foule innombrable devoit la grossir, les Syriens échappés des mains du Maugraby par la vertu puissante de Mahomet la suivoient par devoir, & cinquante mille sujets du roi de Syrie par reconnoissance du bienfait qui leur avoit rendu leur aimable prince.

Le bruit qui s'étoit répandu dans les contrées voisines, de la beauté, de la sûreté d'une escorte, commandée par le fils unique d'un roi puissant, offroit une si belle occasion à la dévotion des Musulmans, qu'il arrivoit des pélerins de tous les côtés ; mais il en survient un d'une toute autre conséquence ; c'est le roi d'Egypte lui-même.

Ce souverain, depuis l'enlèvement de sa fille, événement qui lui avoit paru inconcevable, privé d'un enfant qui lui étoit bien cher, étoit dévoré de chagrin.

Les prêtres de l'idôle, qu'il avoit consultés, l'assuroient en vain que rien n'étoit plus heureux pour lui, puisqu'il devoit regarder sa fille comme tombée au pouvoir

du dieu lui-même, & admise à tous les honneurs, à toutes les félicités dont il faisoit jouïr ses favoris : un sentiment intérieur lui faisoit rejeter cette persuasion, & cette disposition de son ame étoit continuellement entretenue par des songes.

On peut juger de l'effet que fit sur ce monarque la lettre de sa fille ; en la retrouvant, la joie fut le premier mouvement qui se fit ressentir ; mais elle s'avouoit coupable ; mais il y avoit eu un ravisseur, & Baal avoit été complice ; mais, trahie par sa gouvernante, elle étoit tombée dans un malheur affreux, dont une seule ligne de l'Alcoran l'avoit délivrée : il lit à plusieurs reprises cette ligne ; toute l'Asie, dit-il, est soumise à la loi de Mahomet, elle annonce un seul dieu. Baal ne seroit-il qu'un fantôme ? que dis-je ? un fantôme ne participe point à des crimes.

Ces réflexions le jetoient dans d'étranges perplexités ; de la lecture de la lettre il passe à celle des dépêches qu'il reçoit du roi & de la reine de Syrie, qui se félicitent d'avoir pu lui conserver un trésor de beautés, de science, de conduite & de vertus ; & ce trésor-là, c'est la charmante *Sœur des*

planètes : c'eſt ſa fille, pour laquelle on prépare une eſcorte digne d'une perſonne de ſon rang & de ſa naiſſance ; le monarque craint de rêver. Cependant il lui reſte la reſſource d'interroger l'envoyé qui lui a apporté les lettres : il en apprend que la princeſſe eſt arrivée en Syrie, délivrée par la grâce de Dieu & de ſon prophête, avec le prince Habed-il-Rouman & trois mille Syriens & Syriennes, des priſons où les détenoit un magicien nommé le Maugraby, eſclave & favori de tous les démons de l'enfer.

L'inquiétude ne permet pas au ſouverain de reſter plus long-temps à Maſſer : il fait appeler ſon neveu, deſtiné à lui ſuccéder, & qui faiſoit alors les fonctions de grand-viſir ; il l'avoit marié à une de ſes parentes, & lui donnoit toute ſa confiance.

Il lui communique toutes ces nouvelles & le deſſein qu'il forme de ſe rendre ſur le champ en Syrie : les apprêts ſont bientôt faits, & le voyage entrepris avec la dernière promptitude.

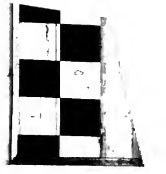
Sœur des planètes, au lieu d'une réponſe à ſa lettre, voit arriver le roi ſon père, &

leur touchante entrevue eut pour témoins le roi & la reine de Syrie.

Ah! que la belle coupable éprouva bien plus de facilité à trouver grâce aux yeux de son père qu'aux siens propres! il l'embrassa avec transports de tendresse, & finit par s'imputer toutes ses fautes.

Il demanda avec un empressement extraordinaire à voir le prince Habed-il-Rouman, auquel sa fille avoit tant d'obligation. *Sœur des planètes*, pour la première fois, parut sans voile devant lui : elle baissa les yeux dès qu'il entra, mais une rougeur extrême se répandant sur le visage de l'un & de l'autre, put faire appercevoir que si leurs bouches ne s'étoient pas expliquées, leurs cœurs s'entendoient depuis long-temps.

Le roi d'Egypte fit au jeune prince toutes lescaresses imaginables, & s'annonça comme devant suivre la caravanne qui alloit prendre le chemin de la Mecque; la joie de sa charmante fille fut au comble. C'est un acte bien sérieux que le pélerinage de la Mecque, bien des sortes de grâces y sont attachées : la belle princesse d'Egypte y fut guérie de l'excès de ses scrupules sur un



nouvel engagement; elle se détermina à écouter les vœux du prince Håbed son compagnon de dévotion: elle fit bien, sans-doute, mais elle avoit eu le temps de connoître *le pélerin.*

Fin du quarante-unième & dernier volume.



TABLE

DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.





